







A TRES-HAUT,  
RES-PVISSANT  
& souverain Prince,

CHARLES EM-  
manuel, Duc de Savoie, &c.

Antoine Faure, Sénateur au Souve-  
rain Senat de Savoie, & Presi-  
dent en Genevois, S.



ONS EI-  
GNEVR,

ESTANT ces  
iours passez mō-  
sieur d'Vrsé en  
telle extremité de  
maladie, qu'au  
iugement des Medecins il ne restoit  
espoir d'autre vie en luy què de l'eter-  
à ij

nelle, il luy aduint entre les propos que la force de l'amitié peut arracher de sa foiblesse, de parler de moy, cōme de ce-luy dont il regrettoit l'absence, & auquel il donnoit un rang principal entre ceux qu'il auoit chery le plus: Et pour m'honorer en peu de paroles d'un tesmoignage qui en porta la memoire iusques à la posterité, il en chargea l'un des plus confidens de ses amis là present, de garder soigneusement les discours qu'il auoit nagueres composez en forme d'Epistres morales, avec vne bien estroitte recommandation de me les remettre, pour en faire ce que ie voudroy, comme de chose qu'il faisoit mienne. Dieu voulut, & mon honneur, quoy que ia presque esperdu, par la seule apprehension d'une si grieue perte, qu'au premier aduis que i'en de son mal, ayant accouru, & m'estant rendu pres de sa personne, plu-stost pour recueillir, & conseruer religieusement dans mes larmes les derniers souspirs de ses faueurs, que pour esperance que i'eusse de pouuoir ia-mais plus luy rendre seruire, ie le trou-

DEDICATOIRE.

*Uay sur les approches d'une conuales-*  
*cence : laquelle dès cetemps là s'avan-*  
*çant de iour à autre , luy donna tost*  
*apres autant de force qu'il auoit de*  
*courage de me declarer à bouche :*  
*mais bon Dieu, avec quelle affection!*  
*combien il m'aimoit, & ce qu'il auoit*  
*ordonné de ses escrits, et de moy tout*  
*ensemble. Il n'eust pas esté bien seant*  
*que sa guerison , laquelle i'auoy tant*  
*desiree, m'eust rauy, ou enuié un si pre-*  
*cieux gage de sa bien-vueillance. S'il*  
*ne m'en eust honoré que par forme de*  
*Legat, ie n'y auroy point eu de droit*  
*pendant sa vie : mais puis que ç'a esté*  
*par titre de donation , qui n'a eu autre*  
*chose que sa pure liberalité, ny autre*  
*but que mon honneur, ie la doy tenir*  
*de tant plus precieuse, que Dieu par*  
*sa bonté luy redonnant une seconde*  
*vie, pour de plus fort animer ceste pre-*  
*miere affection sienne en mon endroit, il*  
*a fait que la donation soit desormais*  
*irrenocable, & comme entre vifs, qui*  
*autrement eust semblé n'estre que pour*  
*cause de mort. Dés lors ne doutant*  
*point que ie ne deusse suyure le conseil,*

## EPISTRE

lequel ie luy auoy souuentefois baillè,  
 bien que iamais il n'y eust voulu enten-  
 dre, de publier ces beaux & rares dis-  
 cours, comme tres-propres & conuen-  
 ables à toute condition de personnes, en  
 tout tēps, mais principalement en cestuy-  
 cy où nous sommes. I'estimay quant &  
 quant, que ceste grace m'estoit arriuee  
 du Ciel pour me mettre en main de quoy  
 pouuoir faire un present agreable à V.  
 A. Et en cela (quoy qu'il semblast  
 qu'en quelque sorte i'y fusse obligé) ie  
 ny voulu demander ny attendre plus  
 particuliere permission de luy, craignāt  
 que ses considerations ordinaires n'in-  
 terrōpissent mon desseing. Et cela ie l'ay  
 fait, tant pour maintenir le don de son  
 amitié, que pour sçauoir qu'en l'offrant  
 à V. A. ce n'estoit luy presenter rien de  
 nouveau: mais continuer seulement le  
 vœu qu'il luy a fait de tout temps de  
 tout ce qu'il est, & de tout ce qu'il a: cō-  
 me moyencores de tout ce peu qui ia-  
 mais pourra despendre de moy, si ma  
 bassesse me permet de ioindre mō deuoir  
 au sien, pour le rendre tant plus hono-  
 rabie. V. A. qui a veu tant de preuues

DEDICATOIRE.

de sa rare valeur en toutes les occasions de ces guerres, & singulierement en la reprise de sa *Mauriane*, treuuera encores en ces discours, combien il est vaillant & adroit Champion des *Muses*, tant ils sont estoignez de ceste vulgaire façon de discourir & escrire, qui ne plaist cōmunément qu'à ceux lesquels n'ont rien de rare. Ce sont discours qui ne respirēt autre qu'une extreme generosité d'une belle ame, & releuee, qui ne se plaist en autre assiette qu'au mespris de la mort & des vicissitudes de ce mōde. Philosophie de laquelle plusieurs font profession pour en brauer, mais dās leurs chaires: bien peu cōme luy dans le liēt de la mort, & en l'Escole de la Fortune. J'adjousteray librement, & sans rougir, que quād iel y ces Epistres, il me semble que c'est un nouveau *Senèque*: n'estoit l'aduantage qu'a cestuy-cy sur l'autre, d'auoir mieux sçeu que luy, cōformer ses mœurs à ses escrits. La vie de celuy là, selō ce que plusieurs en rapportent, démentoit ses escrits de toutes parts. Sa mort ne fut louable que parce qu'elle démentit sa vie. Et en cela, s'il

## EPISTRE

est ainsi, sa memoire doit beaucoup à l'execrable cruauté de Neron, qui luy fournit le subiet d'une si fiere constance. Cestuy-cy au contraire, ayant appris de bien faire, aussitost que de bien dire, n'a formé les enseignemens qu'il donne de la vertu, sur autre moule que sur sa propre vie: & ayant soustenu & surmonté courageusement les plus durs assauts de la mort, & recogneu son visage de si pres, que tout ce qui estoit au delà ne luy pouvoit estre ny douloureux ny effroyable. Il a fait voir sans mourir qu'il sçait bien mourir encores, & qu'il n'y a rien de plus aisé à quiconque sçait viure. Les escrits de celuy là ont suruescu, non seulement à sa cendre, mais aussi à la mauuaise renommee de ses actions vicieuses. Ceux cy viuront avec leur autheur (si mes souhaits ont quelque lieu) à longues annes: suruiuent à sa cendre sans doute, & mesurās leur duree, par l'estendue des siecles, qui retiendront tant soit peu de marque des lettres, & de la vertu, ils porteront un fidele & venerable tesmoignage à nos nepueux de sa reputation, & du bon-

DEDICATOIRE.

heur qu'il a eu de naistre & de viure  
 sous un si bon et si grand Prince, & d'a-  
 uoir esté tāt chery & fauorisé de V. A.  
 qu'en faueur de ses merites, elle aura  
 daigné prendre encor en bonne part,  
 qu'un si digne present luy ayt esté offert  
 par les mains du moindre de ses serui-  
 teurs, & quin'eust peu, ny de soy mes-  
 me, ny du sien, offrir autre chose à V.  
 A. qu'un pur zele de luy rendre au-  
 tant de tres-humble & perpetuel serui-  
 ce, que luy en peut deuoir celuy qui est,  
 & sera perpetuellement,

Monseigneur,

De V. A.

Tres humble, tres-fidele,  
 & tres-obeissant subject  
 & seruiteur.



ADAME,



L'amitié d'Agathon durât ma prison m'a desrobé ces petits discours, qui vont maintenant se presenter à vous : pource que voulant donner commencement à leur Fortune, ils croyent ne le pouuoir faire plus heureusement. Et cõme iadis le feu qui descẽdoit du Ciel sur les sacrifices, estoit vn assureé presage qu'ils y deuoient estre receuz, ils estimeront que vous aurez celuy qu'ils vous offrirẽt pour agreable, s'ils se voyẽt esclairez d'vn seul ray de voz yeux. Et si ces flammes, dont leur pere a tant resenty d'em-

brâzemens, les daignent allumer. C'est l'heureux augure qu'ils desirent à leur naissance, & duquel ie vous supplie tres-humblement les fauoriser. S'ils sont tristes & noirs, ils n'en sont que d'autant plus semblables à ma vie & à ma Fortune. Que si encore entre leur tristesse & noirceur quelque resolution & quelque magnanimité reluit, c'est vne estincelle, qui d'autant plus qu'elle esclaire, plus retient-elle aussi de la Deité dont elle procede, qui est vous, Madame. Car si ma main leur a donné ces caracteres, qui leur seruent de corps, ils ont eu de vous la franchise de la parole, & la cōstance du courage pour ame. Receuez donc, & de leur part & de la mienne, non pour vn don : mais

EPISTRE.

pour vn deuoir qu'ils vous rendent : eux comme animez de vous : & que ie vous offre.

Madame, comme

*Vostre tres-humble &  
tres-fidele seruiteur.*

HONORE D'URFE.

---

IN EPISTOLAS  
NOBILISSIMI VIRI  
D. d'Vrfé.

EPIGRAMMA.

 *Ve canit arma Maro & Latiū  
neglecta pericla,*

*Hec Anchisiades arma fuere ma-  
nus.*

*Sūmum ambo mervisse decus saecula illa  
fatentur:*

*In dubium tamen est, plus quis bono-  
ris habet?*

*Sed tua tu pariter factis scriptisque  
notasti,*

*Et quod agunt duplices, perficit una  
manus.*

*Quae tibi, quae laudum praemia? pra-  
mia quanam,*

*V R F E, tuis meritis Gallia digna ca-  
net?*

G. DE LA THEOLIERE.



## AV LECTEUR.



*Es discours, que ie te presente ne te scauroiēt estre si desagreables, que l'occasion de leur naissance me l'a esté. Ils sont naiz d'un fascheux loisir, que m'a doné la prison où ie suis encores. Toutesfois comme des fleurs plus ameres l'abeille tire son miel, i'ay pensé que de ce fascheux temps ie pourroy tirer quelque soulagement par ma plume. Or tel qu'il a esté ie te le mets devant les yeux, non point pour en receuoir ton iugemēt, mais afin que tu t'en serues si tu en as affaire. C'est pour ta necessité, & nō point pour ta dispute que ie t'en fay part. L'experience plus que la science luy fait voir le iour. Car si ie suis Medecin de la Fortune, ie ne suis point de ceux qui se seruent de la vie des malades, pour s'asseurer en leur doctrine : mais de ceux qui*

presque du tout fondez sur la preuve, cognoissent mieux quelles herbes sont propres au mal, qu'ils n'en sçauent la raison. Ce n'est point sur autrui que j'ay fait ces experiëces: moy seul en suis & le patient & le Medecin. Par ainsi n'en fais difficulté, puis que ie te traite comme moy-mesme.

Quelles ont esté mes playes, sans les rechercher de plus loing que depuis un an en çà, mes amis le sçauent, à qui l'affection les a faidt ressentir autant qu'à moy la Fortune. Tãt y a que mes coups ordinaires ont esté la mort de mes amis, que la guerre en plusieurs sortes m'a deuorez: d'un frere que j'auoy tousiours particulièrement tant aimé, que sa memoire sera en mon ame, comme l'esperance qui en naissoit en chacun, à iamais regrettee. Et pour conclusion, de ce Prince, pour la consideration duquel j'auoy desdaigné tout' autre consideration. Les moindres blesseures ont esté deux prisons, l'une n'attendant entierement l'issue de l'autre. Et encor que toutes deux par trahison: l'une toutesfois par mes ennemis, & l'autre par

ceux que ie tenoy pour mes amis, De  
 sorte que ie puit dire avec beaucoup de  
 raison,

Quelle terre, ou quell'eau me re-  
 ceura en fin?

Ou que reste il plus à mon cruel  
 destin?

Puis qu'avecques les Grecs ie n'ay  
 point d'assurance,

Ny avec les Troyens, qui cher-  
 chent pour vengeance

Mon sang comme offensez,

*Juge donc que ie ne rougiray iamais de  
 parler deuant la Fortune, de la For-  
 tune mesme: ny ne craindray qu'elle  
 puisse dire de moy, ce que Hannibal  
 de ce Phormion, qui osa parler de-  
 uant luy des choses de la guerre. Puis  
 que s'il est permis à Fabius Maxi-  
 mus, & à Marcellus, l'un l'escau, &  
 l'autre l'espee des Romains, de parler  
 de ces ruzes: il ne me le doit estre moins  
 à discourir de celles de la Fortune: à  
 moy di-ie, qui ay si long temps amorty  
 ses desseins, en temporisant: & qui luy  
 ay si souuent faict quitter le champ de*

*bataille, sans que vainqueur ny vaincu, n'aye peu demeurer en repos. Et encor que mon sang aye tousiours remarqué mes combats avec elle : si est-ce que la victoire m'en est iusques icy demeurée, & les playes que i'en ay rapportées neme doivent estre que marques honorables d'un assureé soldat. Ce fut Cleomenes aussi, qui oyāt un Orateur traiter de la vaillance, s'en mocqua: & luy demandant pourquoy estant un grand Prince il prenoit tels discours en ieu: Pource, luy respōdit-il, que si vne Arondelle comme toy m'en parloit, i'en feroiy tout autant: mais si c'estoit un Aigle, ie l'esconteroy en admiration. Ce Royme permet dōc de discourrir de la Fortune, puis qu'il veut que chacun parle des choses qu'il met en œuure. Toi fay moy ceste mesme grace: & croy que chasque parole qu'à si bon marché ie te donne, me couste tant de peines & tant de sang, que si comme un soigneux Cation i'auoy en cela tenu compte de ma despense, ie m'assure que tu en aurois le dō plus cher, puis que si si cher il m'a esté vendu. Et aurois peut estre horreur*

*à DIEU  
 Le 15. de Mars 1644*

des troubles, des travaux, & des sueurs  
 qui comme imposts d'un trop cruel Ty-  
 ran, par ceste Fortune, ont esté tirez de  
 ma vie. Car foy estat que ces paroles  
 ne sont point escrites d'autre ancre que  
 de mon sang: & que chasque trait de  
 ma plume est un trait de ceste ennemie.  
 Par ainsi,

Je vy vraiment, mais quoy? ie vay  
 trainant ma vie,

Par toute chose extreme.

Que si ces considerations ont quelque  
 pouuoir en toy, que ce soit seulement pour  
 donner assez d'authorité à mes paroles:  
 afin qu'elles soient creuës comme les cõ-  
 seils de ces vieux & experimentez Ca-  
 pitaines. Mais que ces choses ne te  
 persuadent, que si ie t'escry, ce soit en  
 dessein que mon escriture suruiue mon  
 aage. Je sçay qu'il faut vne plume  
 mieux coupee, & vne ancre plus heu-  
 reuse que la mienne. Je n'ay tracé ces li-  
 gnes que pour trôper le temps ennuyeux.  
 Et si ie me suis en cela decen, mes amis  
 qui me voyent quelquesfois, en rēdront  
 tesmoignage. Cela sçay-ie bien, qu'en  
 ces derniers ennuis, ie ne suis point allé

chercher du soulagement ailleurs qu'en moy. Doncques le but, où j'ay dressé ces petits discours, est àt desia atteint, il n'y a pas apparence de les plaindre s'ils n'effectuent rien d'auantage. Car c'est assez d'auoir d'une semence vne moisson. Toutesfois ie n'ay point si peu de volonté de porter quelque bon secours à mes amis, qui peut estre poussez d'une mesme Fortune, pourroient auoir affaire de semblables remedes, que ie ne sois tres-aise qu'ils s'en seruent. Aussi sous ceste esperance ie mets en auant ces feuilles, sur lesquelles, à l'imitation de la Sybille j'ay escrit non point les choses futures, mais celles que j'ay esprouuees. Et veu x bien que le vent les emporte comme il luy plaira, assemblees, ou separees. Car en leur voyage elles n'ont point affaire l'une de l'autre. Que si l'une seulement profite à l'un de mes amis, ie tiens leur Fortune & leur perte de toutes pour biē employee. Car quoy qu'elles me rapportent à l'aduenir, ce sera outre le premier dessein qui leur donna naissance.

Mais, Lecteur, il y a trois choses principalement qui empeschent les es-

fects des plus souveraines receptes. L'une quand elles tombent entre les mains de ces malades peu courageux, qui apres avoir d'un extreme desir de santé demandé la medecine, depuis qu'ils l'ont seulement approchée du nez, n'ont assez de force à vaincre leur goust: & ainsi se laissent mourir, de peur d'avoir du mal. L'autre, quand les malades se contentent d'opiniastrer & disputer avec le Medecin: & ne veulent user des remedes. La troisieme beaucoup plus dangereuse (car il y va bien souvent de la vie du patient) c'est quãd sans nulle eslectiõ on se sert en tous maux de toutes medecines. Pour les premiers, leur peu de courage leur rend inutile ce qui est preparé: & ainsi pour n'offenser leur goust ils perdent la vie. Pour les secõds ce n'est pas en opiniastrant: mais en usant des medecines quelles font leur effect: & ainsi ne font que s'alterer & enflammer davantage leur mal. Et pour les derniers, ils recognoissēt, mais tard, que la mōnoye ordinaire dont l'imprudence paye ceux qui la suivent, est vne perte & ruine tres-assẽuree: car selon

AV LECTEUR.

La disposition des corps, il faut user de differents remedes. De sorte que si on-  
 ses personnes pensoient courre à ceste  
 boutique, & de la premiere boeste qui  
 leur viendroit à la main, en prendre la  
 drogue qui s'en presenteroit, sans aucun  
 chois, ils se procureroient aussi tost la  
 mort que la santé. Il faut que celuy qui  
 en voudra user soit traversé des acci-  
 dës, troublé de la Fortune & du mal-  
 heur, combattu, voire presque abattu.  
 Si les humeurs sont ainsi disposees, qu'il  
 ne face point de difficulté de se servir de  
 ce que ie luy presente: ie m'asseure qu'il  
 en recevra bien tost allegement. Et quoy  
 donc? dira quelqu'un, si ce n'est à un  
 malheureux ce liure est inutile. Ouy  
 certes. Aussi celuy qui est sain, à quoy  
 a-il affaire des remedes? Mais pour ce-  
 la ne le desdaigne point: Car croy moy  
 que tu n'as pas attaché la rouë des af-  
 faires du monde d'une chaine d'airain,  
 si forte qu'elle ne se puisse rompre. Et  
 peut estre ne seras-tu si tost en ton logis  
 de retour, que tu ne sois celuy pour qui  
 j'auray escrit ces choses,

Il reste de satisfaire au desir, qu'à

AV LECTEUR.

*l'aduanture tu auras, de sçauoir qui est  
celuy dont ie plains la perfidie, Sçaches  
que c'est vne personne qui a pensé,*

*Pour se mettre en honneur, de se  
prendre à Ronfard:*

*Et qui se voyant incogneu, a creu que  
bruster le temple de Diane le feroit re-  
nommer. Que cela te suffise, attendant  
que mon espee t'en rende plus claire co-  
gnoissance. Car c'est elle, Et non pas ce-  
ste plume qui m'a esté donnee en parta-  
ge, pour marquer mes ennemis.*

*Et adieu.*

---

# A MON LIVRE.

 *Qua, mon fils: mais sage ne t'adresse  
Qu'entre les mains de mes plus chers amis,  
Ne pouuant plus que ce qui est permis,  
Je veux au moins y mettre ma richesse.  
Va, car entr'eux pour tesmoungie te laisse,  
Que la Fortune à mes pieds se soumis,  
Lors que l'enuse arma mes ennemis,  
Pour m'attaquer, d'assez de hardiesse.  
Ainsi Aenee, en la nusct qu'il ion  
Estoit sans plus vne confusion,  
Dans le milieu du sang & des allarmes,  
Vainquit Abhas, puis sur le creux airain  
De son bouclier engrava de sa main  
DES GRECS VAINQUEURS  
AENEË APPEND CES ARMES.*

DISCE PVER VIRTU-  
TEM EX ME VERVM-  
QVE LABOREM.



EPISTRES MORALES DE MESSIRE  
Honoré d'Urfé.

LIVRE PREMIER.

*Que nous ne ſçaurions auoir cognoiſſance  
aſſeurée de nos amis, que par la  
preuue que nous en faiſons  
aux aduerſitez.*

EPISTRE PREMIERE.



Leſt vray, Agathon  
mon amy, quelques  
fois les plus experts  
lapidaires ſont trō-  
pez de la belle ap-  
parence des pierres falſifiées. La  
prudence eſt abuſée de l'artifi-  
ce: & quelques fois l'or faux a

*Epistres Morales,*

plus d'esclat que le bon. A celà la preuue peut estre vn bon remede, encore qu'elle soit bien dangereuse: Car celuy ne nous manquera en vne occasion legere, qui aura dessein de nous tromper en chose de plus d'importance. Que faut-il donc que nous facions? L'Aigle ayant espreuue ses petits au Soleil, reçoit pour siens ceux de qui les yeux soustiennent ses rayons sans siller: & nous au contraire, nous recognoistrõs les nostres aux tenebres de noz aduersitez, ceux desquels la foy esclaire-ra, avec autant de viue lumiere qu'en noz bon heurs doiuent asseurément estre tenuz des nostres. *El amor (dit Perez) es como carbunco que se haze luz en lo obscuro.* Mais en cest essay il ne faut pas croire que tout ce qui

nous fasche soit aduersité : non plus que les elgratigneures d'el-pingles ne se doiuent nommer playes, encores que le sang en sorte. Pour auoir ce nom, & pour no<sup>r</sup> rēdre ceste preuue de noz amis, il faut que ce soit vn grand changemēt de bonne en mauuaise Fortune : ou de si grādes & cuifantes pertes, qu'elles ayēt accoustumé d'esbranler la cōstance d'autruy. Quoy donc? si nous ne sommes malheureux nous ne pouuōs auoir assurance de noz amis? Non certes: car ceux qui en noz bonnes fortunes nous pressent les costez, sōnt les mouches de Plutarque. Malheureux dōc celuy qui met sa felicité en l'amitié, puis qu'il n'en peut estre assuré qu'avec son propre dommage.

*Piacenol figlio di Padre crudele.*

*Epistres Morales,*

Mais qui sera celuy qui n'aura eu plusieurs cōmoditez de faire telle preuue? Croy, amy Agathon, que l'hōme quād il naist, ne naist point autre qu'hōme. C'est à dire, qu'à sa naissance il traîne comme vn destin incuitable, vne longue chaine d'infortunes & de miserēs. Qui est celuy, si tu l'enquiers, qui en son ame ne trouue vn exaim d'ennuis: & qui ne croye sa charge plus mal-aisée à supporter que celle de tout autre? Et il est vrai, sans mentir, que chacun en soy-mesme a les plus grands malheurs. D'autant que le desastre n'est point, s'il n'est cogneu. Et il n'y en a point qui le soit mieux que celuy que chacun ressent. Pourquoy dōc estimerōs nous celuy malheureux qui fait profession d'amy, encor que par le

malheur seulement il puisse estre asseuré de ce qu'il desire, puis qu'il ne peut viure sans ces pierres de touche de son affection: & que le Ciel, cōme fauorisant à si belles actions, nous dōne tant d'irreprochables occasions de nous asseurer de la fidelité de noz amis, que c'est faute d'entendement si nous<sup>ne</sup> le scauons faire?

**P**our ne chercher des exemples plus esloignez, regardons quelle a esté ceste vingtseptiesme année de mon aage? Le plus cher de mes freres par sa mort me marqua de noir le premier d'Octobre. Incontinent le mois de Feurier d'apres, pour ne m'estre plus heureux, me veid vendre à Feurs, sous l'entreprise d'autruy. Depuis ie n'ay plus esté à moy-mesme: car apres

*Epistres Morales,*

auoir languy quelque temps en vne tres-estroite prisõ: & plaint longuemēt la maladie du Prince que ie suiuois, la nuict du quinziesme d'Aouſt de l'annee 1595. raut toutes mes esperances de la meſme main dont elle trancha le filet de la vie de ce grand Prince. Ces occasions, que coup ſur coup le Ciel m'a donnees, ne ſont elles ſuffiſantes à me faire recognoiſtre mes amis? Auſſi aurois-ic honte de m'y eſtre trompé. Que ſi tu demãdes que vouloit ſignifier ceſte eſtroite pratique avec ceſt homme. Croy que ce n'eſtoit point amitié, mais arres d'vn fondement, où encores les premieres pierres n'eſtoient bien iettees. Car ie cherchois l'argille, à fin que ſur le fort ie peuſſe aſſeurer mon edifice. Que ſi ie

n'ay point à me plaindre de ma  
cognoissance: encores moins le  
doy-ic de luy. Tant s'en faut: il  
m'a desillé les yeux, me mon-  
strāt la rougeur de son or faux.  
Et encores que i'en aye receu  
quelque desplaisir, si ne laisse-ic  
de l'auoir agreable, considerant  
que les plus souueraines mede-  
cines ne peuent faire leur effet  
sans laisser quelque amertume à  
la bouche. Il a preueu que la pe-  
santeur de mō amitié estoit vn  
trop grand fardeau pour ses foi-  
bles espauls, & qu'il ne pou-  
uoit endurer la touche dōt mes  
aduersitez ont accoustumē d'es-  
prouer mes amis. Et en celà,  
certes, il a monstré d'auoir vne  
tres grāde cognoissance de soy-  
mesme, & de moy. Aussi la perte  
d'vn Prince, dont pour lors dé-  
pendoit ma fortune, pour vn es-

*Epistres Morales,*

say premier, estoit vn peu bien difficile. Il n'importe, c'est ainsi que le veut mon humeur: il faut qu'à la premiere occasion ie cognoisse si l'on est pour moy: &, comme dit Ennius,

*Je suis d'un naturel si rond*

*Que ie porte dessus le front*

*D'abord ou l'amour ou la haine:*

Et semble que la Fortune en celà vueille secōder ma volonte. Car au commencement de mes amitez, elle m'offre tousiours de ces preuues, qui merēdent du tout assure, leurs difficultez estans telles qu'il faut ou qu'il soit vrayement amy, en les surmontant, ou qu'il la rompe entierement avec moy, en les refusant. De sorte que pour le moins ie suis tenu de celà à ma mauuaise Fortune, qu'elle ne me laisse longuement deceu.

Voilà, Agathon mon amy, comme ie me vay consolant remerciant le Ciel en ceste Fortune, que ce venim, qui se couuoit si dangereux contre moy, se soit esclos sans nul plus grand effet, qu'en dōnant cognoissance de soy mesme.

---

*Du changement de la Fortune. Et des choses qui sont en nous & hors de nous.*

E P I S T R E II.

**N**'EN doutez plus, Agathon, s'en est fait. Ce grand Prince nous a laissé, & lassé la Fortune par la force de son courage. Mais pour Dieu! regarde quel beau Theatre a esté sa vie aux diuers euenemēs des choses du monde! Le voilà comblé de tro-

*Epistres Morales,*

phes, & de puissances, & à peine auōs nous tourné l'œil qu'il ne luy reste plus que le ressouvenir de ces choses. Quel de ses voisins n'a desiré, & recherché son amitié? Et quel de ses ennemis n'a craint & fuy sa haine? De quelle grandeur le desesperoit la grandeur de sa Fortune? Et quels defastres sembloient estre suffisās de diuertir le cours de ses esperances? Quelles colonnes d'Hercule ne promettoit-il d'outrepasser? Et quelles mers se monstroient estre assez difficiles pour interrompre la suite de ses victoires? Toutes les grādeurs: toutes les esperances: toutes ses forces: toutes ses victoires que sont-elles deuenues? Vn seul malheur les a accablees & esgafees à la terre. Aussi de la grādeur à la ruine d'Ilion quel-

le separation plus grande y mirēt les Destinees que d'une seule nuit? Sibiē que le Soleil, qui se couchant se resiouyſſoit d'esclairer de ses rayōs vn si bel Empire, se leuant eut occasion d'en pleurer les ruines..

*E: monstro l'ombra d'una breue notte  
Al' hora quel ch'el longo corso eli-  
lume  
De mille giorni non hauea mon-  
stratto.*

O folle assuree des mortels!  
qui se figurent pouuoir trouuer  
fermetē pour eux, en ce qui n'en  
a point pour soy-mesme. Les  
batteries de la Fortune ne sont  
pas à coup de belliers, mais de  
canons, ou plustost de tonner-  
res, dont l'esclair ne paroist plus-  
tost que le coup ne donne: & le  
coup ne vient si tost, que le fra-  
cas de ce qu'il rencontre ne s'en

*Epistres Morales,*

enfuyue entierement. Il est vray que ces demolitions ne demeurent pas inutiles, mais comme d'un marrain desia tout trouué, elle en bastit le bon-heur de quelqu'autre.

En celà il n'en faut rechercher autre raison: ( Car la Fortune & l'Amour sont des Deitez aveugles. ) Sinon que comme l'eau coule tousiours en bas, & le feu s'esleue tousiours en haut d'un estre naturel, poussee de mesme puissance elle refait ce que peu auparauant elle a desfait. & ne le void plustost en estre, qu'elle ne coure à le destruire. C'est ce Saturne malicieux, qui mange & deuore ses propres enfans aussi tost qu'ils sont nais. Mais ces femmes, qui par leurs chansons & haultbois cachotent la voix du petit Iupiter à sa naissance,

ne nous ont elles appris que pour trôper ceste muable Fortune, il faut feindre de n'auoir point de Fortune? Il me semble que le Peintre, qui voulant figurer celle d'une personne, peindroit son ombre pres de son corps, le feroit avec beaucoup de iugement. Car veux-tu que ton ombre te suiue? fuis-la: veux-tu qu'elle te fuye? poursuis-la: & la veux-tu prēdre? iette-toy en terre. Aussi iamais, qui poursuyura la Fortune, ne la prendra. Car elle est du naturel, en celà, du chasseur, qui desdaigne la proye prise, & ne desire que celle qui fuit. Or celuy qui poursuit ceste Fortune est desia pris d'elle, & de ses forciers allechements. Mais qui en est desireux, il faut qu'il la fuye: & il s'en verra talonner à tous les

*Epistres Morales,*

pas. Et plus encores la possede-  
ra-il, s'il se iette en terre : & si  
pour quelque faueur qu'il ait  
d'elle il ne s'esleue point. Et ce-  
la d'autant qu'elle est comme  
ces personnes foibles d'esprit,  
qui recherchent ceux de qui el-  
les sont mesprisees. Tu treuve-  
ras peut estre estrange Agathon  
de m'ouyr dire que la Fortune  
fuye ceux qui la suiuent, & sui-  
ue ceux qui la fuyent: mais con-  
sidere avec quelle importunité  
Catilina l'a poursuiuie dans sa  
Republique, & avec quelle opi-  
niastreté elle s'est esloignee de  
luy : au contraire prend garde  
comme Timoleon le plus heu-  
reux Capitaine des Grecs s'e-  
stant retiré apres la mort de son  
frere loing de la veuë de toute  
Fortune, fut par elle recherché  
dans les plus esloignees cachet-

tes de ses affaires domestiques, pour assembler sur sa teste toutes les plus agreables faueurs, & clore ainsi heureusement les dernieres iournees de son aage. Regarde outre celà ce grãd Senatour Romain, qui s'estoit tellement esloigné de ceste Fortune que tous ses plaisirs estoient enfermez dans le clos de sa metairie, cependant qu'il s'amuse à conduire vne penible & vile charruë, elle le fait saluër Empereur de la plus grande & genereuse nation de la terre : remettant ainsi le Sceptre dans la mesme main qui estoit encore toute empoulee du trauail & du labourage. Le Soleil, & la Fortune ont vne grande difference en la cõmunication qu'ils font d'eux-mesmes. Car le Soleil eclaire plus aux yeux qui sont

*Epistres Morales,*

plus capables de sa clairté : & la Fortune ordinairement se donne plus à ceux qui le sont moins d'elle. De là viēt qu'elle semble si volage : toutesfois au changement qu'elle fait de la pluspart des personnes, elle n'y est pas seulement poussée de son inconstance : ains de leur incapacité, qui ne la sçait plus longuement retenir. J'ay veu des grandes tours, & de fort somptueux bastimens, qui n'estoiēt si tost esleuez en leurs perfections, que leurs fondemens venans à manquer, ou pour leur foiblesse, ou pour estre mal posez, ils tomboient en vne deplorable ruine. Et en celà le haut du bastiment doit-il estre accusé, ou le fondemēt Aussi si vn esprit foible ne peut plus longuement soustenir le faix d'une grande

Fortune, que peut-mais le fardeau si on le laisse tomber? En celà ie ne la nomme pas volage, mais imprudente, de ne sçauoir recognoistre ceux qui meritent de iouyr d'elle. Et pouuons avec beaucoup de raison luy reprocher comme Accius en son *Philoctete*:

*Ah Mulciber, à vn homme de peu,  
Tu as forgé des armes inuincibles.*

Que dirons-nous donc de ces beaux & diuins esprits? Et sans aller plus loing, que dirõs nous de ce grand Prince, de qui nous auons veu la Fortune s'esleuer cõme le vol de l'Aigle, presque plus haut que nostre veuë ne pouuoit s'estendre? De sorte que comme vn autre *Ganimedes*, il sembloit que l'oiseau de *Iupiter* le deust porter au Ciel. Que dirons-nous que tout à

*Epistres Morales,*

coup nous l'auons veu fondre comme le gibier, qui en volant est frappé dás le cœur? En celà, Agathon, outre qu'il aduiet bien souuent, que cōme l'aveugle rencontre quelquefois par hazard le droit chemin, quoy qu'il ne le voye point, que la Fortune aussi face des faueurs à celuy qui veritablement les merite, lesquelles elle va par apres retirant lors qu'elle recognoist qu'il n'est pas des siés: Encores y a-il vne autre consideration. De tout temps la Vertu & la Fortune ont guerre declaree l'une contre l'autre: & ont sous leurs enseignes tout ce qui est au monde. N'aduiet il pas bien souuent que l'on prend ses ennemis prisonniers? Que si celà est, pourquoy celuy qui est soldat de la Vertu ne pourra-il

quelquesfois prendre ceste Fortune? Quand celà luy arriue, il se fert d'elle comme de son esclauue, & de ses mains mesmes se fortifie contre elle: Mais qu'il se dōne bien garde qu'ellen'eschappe. Car cōme le captif fait tout ce qu'il peut pour se sauuer, ellen'oublie rien pour sortir de ses prisons: quelquesfois faussant les defenses: quelquesfois corrompant ses gardes: & d'autresfois en les enforcellant par ses enchantemens. Lors on appelle sa fuite volage: & toutesfois ce n'est qu'vn desir de liberté. Que si pour la perte d'vn prisonnier on ne tombe pas en plus de honte: tant s'en faut, si celà ne nous touche presque point, au prix de l'hōneur qu'on s'est acquis en le prenant, le vertueux ne doit pas estre plus

*Epistres Morales,*

blasphé de la perte de sa Fortune, qu'honore pour l'acquisition qu'il en auoit faicte auparavant. Epictete separe fort bien, ce me semble, tout le genre des choses, sur ce suict. Les vnes, dit-il, sont hors de nous : & les autres en nous. Hors de nous sont les grandeurs, les Empires, la richesse, les enfans, la santé, & telles autres choses subiectes à la Fortune. En nous est la constance, la prudence, la force, la iustice, la magnanimité, la vaillance, & bref tout ce qui procede de l'esprit. Or s'il mesaduiant des choses qui sont de nous, nous en sommes coupables : car elles sont entierement en nostre puissance : & n'y a personne qui en ait la dispositiõ que nous. Mais des autres, tant s'en faut que nous en deuions

estre taxez, que la perte, qui en est supportee avec prudence, en est louable. Parce que n'ayant nul pouuoir sur telles choses, la disposition en est à ceux de qui elles dependent.

Donc si la Fortune a voulu disposer de ces biens qu'elle auoit donnez comme en garde à ce Prince, celà ne le touche nullement. Ou bien si elle estât sa prisonniere luy a quelque temps seruy comme d'Esclaue, il ne doit estre blasme si sa bõté a esté deceuë par la malice de sa prisonniere: mesme n'y ayãt eu faute de vigilance à la biẽ garder: ny de prudẽce à s'en sçauoir seruir. A ceste heure, Agathon mon amy, sans que ie t'en face plus grande ouuerture, tu pourras iuger ce que tu me demãdes du changement de ceste Fortu-

---

*Epistres Morales,*

ne : & m'assure, si tu suis le chemin que ie t'ay frayé , que tu ne manqueras d'en trouuer la verité. Mais me diras-tu, comment recognoistrions-nous ceux qui la tiennent prisonniere , ou à qui par hazard elle s'est adressee, de ceux auxquels elle se donne de bonne volonté? Fort aisément si tu consideres , Agathon , ce que ie te vay dire : Ceux auxquels elle se dōne se voyent sans peine & sans prudence obtenir ses faueurs , & naistre comme quelques herbes en vne nuit, sans que les plus aduisez puissent treuuer quelque raison à la naissance de leur bon-heur, ny suite en la continuation de leurs prosperitez : Au contraire ceux qui la prennent prisonniere c'est avec peine, avec longueur de temps, & suiuant les voyes de la raison

& de la prudence. Et quoy que ceux auxquels elle s'adresse par hazard ayent vn cōmencement presque semblable, si est-ce que la fuitte les faitassez recognoistre, parce que ceux-cy la conduisent avec le frein de la raison, & les autres se laissent emporter à elle & à son impetuosité. Mais on les cognoist encor plus aisément lors qu'ils en sont despoüillez, parce que celuy qui l'a prise avec la vertu, ou le vertueux à qui elle s'est adressée par hazard, si elle eschape de ses mains il supporte ceste fuitte avec la mesme prudence dont il en a iouy, ainsi que nous lisons dans la Perfide:

*Quel estat qu'à chacun ordonne la  
Fortune,  
Elle ne peut pourtant vn grand cœur  
abaisser.*

*Epistres Morales,*

Les autres au rebours s'abatēt de telle sorte qu'ils ne retiēnent que le nom de ceux qu'ils souloient estre.

Mais comme que ce soit, ie conclurray ceste fois par la sentence de ce grand Prince des Medecins: *La plus grande medecine est ne point vser de medecine.* Aussi la plus grāde Fortune est ne point vser de Fortune: mais de la Vertu seulement. Et adieu, Agathon: Aime moy tousiours, si tu ne veux sortir de ma prison ma plus grande Fortune.

*Que le*

*Que le mal produit le bien, & le bien le mal. Et que la mort aduancee des grands personnages, pour plusieurs occasions n'est pastoujours regrettable.*

## EPISTRE III.



ELA est estrange, Agathon, que quelque chose produise son contraire : & toutesfois nous le voyons en ceste grande Princesse, de qui tu m'escriis la desolation. Le bonheur d'auoir tant de beaux enfans : les voir tous Princes tres estimez, aimez des leurs, & des estrangers, chargez de victoires & de reputation, & gouverner partie de la Chrestienté, Agathon mon anry, c'estoit vn grad don du Ciel. Mais de ce bien quel mal luy est-il aduenu? Sans doute le plus grand & plus insupportable qu'vne

*mais a dieu &  
B  
Rienne manv*

*Epistres Morales,*

mere peut auoir. Car lors que ces grands Princes reuenoient triomphans de ceste incroyable victoire des Reistres: que la France sembloit leur tēdre les mains, comme à des Dieux tutelaires, elle en a veu tuēr deux deuant ses yeux: a presque ouy craquer le feu qui les a consommēz: & n'a eu le contentement de leur dire le dernier A dieu: d'arroser leur tombe de ses larmes: ny mesmes de leur rēdre vn seul office de pitié. Et là ne s'arrestāt le desplaisir, que son plaisir luy deuoit rapporter, apres telles pertes, ayant mis toute son affection de telle sorte en cestui-cy, qu'elle n'auoit rien deuant les yeux que luy, ny nul dessein que sa grandeur: elle l'a veu deux fois prisonnier. Et le beau cours de sa Fortune ayant esté rompu

par ses ennemis, il a fallu en fin qu'elle l'ait pleuré comme ses freres, non pas meurtry par le glaiue, mais cruellemēt empoisonné.

Or n'eust-il pas mieux vallu, pour ceste Princesse, ie veux dire pour son repos, qu'elle n'eust iamais eu le contentement de se voir tels enfans, que d'auoir à ceste heure l'occasion de les regretter? Ces larmes, dont à toute heure elle arrouse son lit: ces souspirs, dont elle interrōpt incessamment le repos de son estomach, pouuoient-ils estre acheptez par les felicitez de ses plaisirs passez? Eh nō! Agathon: car croy moy, qu'il y a bien difference des contentements que telles choses nous donnent, aux ennuis que leur perte nous rapporte: D'autant que ces ioyes

*Epistres Morales,*

ne sont iamais sans estre mode-  
rees, & peut estre surmōtées du  
doubte qui nous va à toute heu-  
re poursuiuant, qu'il ne mesad-  
uienne à ce qui nous acquiert  
ce contentement. Et au contrai-  
re le perdant la tristesse n'en est  
soulagee, nō pas mēsmes de l'e-  
sperance. Ceux le sçauent qui  
ont quelquefois perdu ce qu'ils  
ont eu de cher. Hô comme la  
Fortune vend finemēt ses biēs,  
& avec vn prix biē haut: puisque  
ses bōheurs sont peu assurez, &  
ses malheurs si certains, que riē  
ne les peut soulager. Toutesfois  
puis qu'outre les autres cōfide-  
rations, le seruice que nous a-  
uons voüé au fils, nous cōman-  
de de seruir la mere, entāt qu'il  
nous sera possible, presentons  
luy les mouchoirs, dont elle  
pourra non pas tarir, mais se-

cher les larmes de sa iuste douleur.

Qu'elle se ressouuienne, que quand elle fit voir le iour à ses enfans, elle ne leur donna plustost l'asseurãce de la vie que celle de la mort. Parce que l'obligation humaine d'vne chaine d'airain, comme dit Crantor, nous lie à ceste fatale destinee du trespas. Doncques les choses ineuitables leur estant aduenës elles ne doiuent effacer le contentemēt des biens dont ils ont iouy, non point par destinee, mais par leur propre vertu. Et mesmes ayant esté tels, que leur vie peut plustost estre admiree, que leurs actiõs imitees: ayant esté en leur vertu si esleuez que la mort des vns a esté accompagnee de tant de morts de leurs ennemis, que ie ne sçay

*Epistres Morales,*

si la vengeance de Cesar en a trainé dauantage : & de l'autre tellement regrettee, que ses ennemis mesmes l'ont plainte.

Il me semble que quand l'on paruiet à ce que l'on entreprend , que comme l'entreprise est parfaite , nous en de uons aussi auoir vn parfaict contentement. Or ceste Princesse n'auoit pas entrepris de faire des hommes immortels, ains des Princes vertueux , sui uant & honorant leurs Ancestres . Mais ils n'ont pas ves cutant qu'ils eussent fait si on ne leur eust aduancé leurs iours. A quoy seruent ces longueurs, si au peu de temps qu'ils ont demeuré entre nous , ils ont par mille preuues donné cognoissance qu'ils estoient vrayement issus de ces grands Princes leurs

ayeuls: Ils ont tellement vescu, que pour les rendre plus honorez il ne faut pas rapporter avec leur gloire celle de ces grands Regnaults, de ces grands Bouillons, ny de ces tres-grands Berols. Tant s'en faut, ce sont eux qui en leurs tumbes se doiuent resiouyr de l'honneur de tels descendans. Je ne sçay (& cecy soit dit sans flatterie) quel de tous ces anciens a esgalé par ses faits les actes de ceux-cy.

Et c'est, me diras-tu, l'extreme desplaisir qui la presse, que telles perfections ayent si peu de temps demeuré entre nous. Il faut qu'en celà elle prene pour raison, que ce n'est pas le loügement viure, mais le bien viure, qui est estimé: Que le bien de la vie ne se cõte pas par ses iours, mais par les belles actiõs. Et que

*Epistres Morales,*

celuy a vescu assez , qui s'est  
toujours monstré vertueux.  
Quelle se ressouviene que les  
Tragedies les plus longues ne  
sont pas estimees les plus belles:  
ains celle qui ayant esté bien  
conduite en tous ses actes , par-  
ticulierement se clost par quel-  
que action fort remarquable. Et  
sur quel acte de leur vie l'eussent-  
ils mieux fermé, que de laisser  
tout le monde en admiration  
d'eux, & en attente de leurs faits  
heroïques?

Et puis qu'elle se mette deuãt  
les yeux à l'esgal de l'eternité,  
que peuuēt estre vingt-cinq ou  
trente ans. Elle trouuera que  
c'est beaucoup moins qu'un  
point : car encor le point a  
quelque chose en la ligne, mais  
les siecles mesmes tous entiers  
ne sont rien à comparer à ceste.

eternité. A peine le fera donc vne si petite partie d'eux. Or puis que la mort estoit ineuitable à ces Princes, à quoy se tourmenter pour ce rien? Parce dira-elle, que s'ils eussent vescu leur aage ils eussent peu faire de grandes choses. Je luy aduouë: mais aussi elle me permettra de dire, que la Fortune les eust paruanture defauorisez. Posons encores que celà n'eust pas esté: croira-elle toutesfois qu'au peu de temps qu'ils auoient à viure ils eussent peu parfaire tous leurs loüables desseins? Aduoüions luy encor cela: ne sçait-elle pas qu'un proiet est attaché à l'autre: & que lors que selon leur aage ils eussent deu mourir, elle en eust eu, peut estre, plus de regret, voyant de si belles entreprises demeurer imparfaites,

*Epistres Morales,*

par le defaut d'un peu de iours?

Mais or susqu'il soit ainsi: qu'ils ayent tous les contentemens qui se peuuent desirer: qu'ils soiēt paruenus à toutes les grādeurs des Alexandres, & des Cefars: qu'elle se figure de les voir avec toutes les couronnes de l'Vniuers triōpher de leurs ennemis: encores faut-il qu'ils meurent, & quelle confesse en sō ame si ces sceptres & ces courōnes n'augmenteroient pas ses pleurs, & ne feroiēt rechauffer leurs tōbeaux de plus chaudes larmes? Si le regret à ceste heure de leurs desseins imparfaits luy dōne du desplaisir: en ce tēps-là ce seroit celuy de leur voir laisser tant de grandeurs acquises avec tant de peines, sans auoir eu, parauacture, le loisir de les iouyr, ou gouster seulement.

Que ceste derniere consolation luy demeure pour tres-souveraine en l'ame: La reputation de ces grãds Princes ses enfans, estoit paruenüe à si haut degré, en l'opinion de tout le monde, que quoy qu'ils eussent peu faire à l'aduenir, à peine eussent ils satisfait à son attente: & la mort qui avec le regret qu'elle nous laisse de leurs pertes, nous fortifie en ceste creance, que s'ils eussent vescu, ils fussent paruenus plus haut encores que leur reputation, nous fait plaindre avec plus d'impatience leurs rauissemens precipitez.

Je ne doute point qu'elle ne se plaigne de les auoir suruecus: & que le Ciel, apres tant d'accidens, l'ait reseruee à ces sanglantes tragedies, & à voir la Frãce toute rougissante de son

*Epistres Morales,*

sang. Mais quelle se remette deuant les yeux ce que ie disoy vn peu auparauant: Le mal cause le bien, & le bien le mal. Si elle n'auoit le desplaisir de regretter ses enfans, elle n'auoit pas le contentement de les auoir eu, & de les ouyr louer & estimer de telle sorte, que si la cognoissance Chrestienne ne le nous defendoit, ils seroient pour estre adorez comme Dieux, n'ayant en leur vie donné marque d'estre hommes, sinon par leur mort. Et quant à ce que le Ciel l'a destinee à les plaindre au cercueil, cōme autresfois à les cherir en leurs triumphes, ce n'est sans quelque grãd mystere de Dieu, qui tousiours dispose toutes choses pour le mieux. Et qui sçait si ce n'est point pour la cōseruation, & pour la cōduite

encor de ces valeureux Princes  
ses enfans, qui luy restēt? les ver-  
tus, les actions, & les esperan-  
ces desquels ne sont moindres  
que celles de ceux qu'elle re-  
grette?

Voilà, Agathon, quelques pe-  
tits soulagemens aux grandes  
douleurs de ceste Princesse. Car  
pour luy donner des remedes,  
pour l'entiere guerison, ie croy  
qu'il n'y a Medecin qui l'entre-  
prenne: & quoy que le temps  
soit vn fort hardy & sçauant  
Chirurgien pour les douleurs  
de l'ame, & qu'il en face ordi-  
nairement des cures presque  
desesperées, encores m'assuré-  
ie que la cicatrice en sera touf-  
iours tant profonde & endoluë,  
que pour peu qu'on y retouche  
elle aura des grands ressentimēs  
de douleurs.

## *Epistres Morales,*

*Le mesme fer d'Achille autresfois  
fut la cure  
De sa mesme blesseure.*

Aussi faut-il attendre l'entiere guerison de celle-cy, non pas de nostre secours, ou de celuy du temps: mais de ceste puissante & celeste main, dont toutes les affaires du monde sont conduites.

Il est temps de finir. Pour conclusion, ie te conseille, puis que des grands biens viennent les grands regrets & desolations: & que tout ainsi que les eleméts se trāsmuent les vns aux autres, que de mesme les aduersitez semblent estre conceuës des grandes felicitez: qu'à l'imitation de ce grand Philippe, pere d'Alexandre, ayant eu quelques contentemens, tu face prieres au Ciel de te moderer ses fa-

ueurs par quelque legere Fortune. Que si ce temps dure, ie n'auray gueres d'occasion de luy faire ceste requeste, pouuant dire qu'il ne m'est resté contentement, sinon celuy que me donne ma plume, & ton amitié. Et pourueu que celuy qui me viët de toy me demeure tousiours, ie ne me diray point encores trop mal traité de la Fortune. Et adieu.

---

*Qu'il ne faut temerairement se figurer  
de pouuoir resister aux coups de la  
Fortune. De quelles choses on  
se doit pouruoir contre  
elle, & contre la  
crainte.*

EPISTRE IIII.

**Q**Arde, amy Agathon, qu'il ne t'aduienne comme à ces Mariniers peu experts, qui dans

*Epistres Morales,*

le port se vātent sçauoir & pou-  
uoir resister à tout ce qui est des  
hazards de la mer : mais cōmen-  
çant à perdre terre, ils commen-  
cent aussi à perdre le courage &  
restent tellement hors d'eux-  
mesmes, qu'ils oublient & com-  
ment il faut guider le tymon, &  
tendre les voiles. Cepēdant que  
la Fortune ne te donne point  
d'occasion d'exercer ton sça-  
uoir, ne te figures temerairement  
de luy pouuoir resister : afin  
qu'estant en pleine mer, ceste  
quantité d'eau inaccoustumee  
ne te rende esperdu. Combien  
que ceste Fortune ne face les  
plus grāds effects que par la for-  
ce des illusions dont elle trom-  
pe la cognoissance de la verité:  
si est-ce que la puissance que  
nostre imagination luy donne,  
est en effect si grande que la feu-

le opinion de son pouuoir estõ-  
ne la pluspart de ceux qui n'ont  
accoustumé ses esblouissémẽs.

As-tu point pris garde aux fa-  
bles de noz Romans, quand ils  
parlent d'vne Vrgande, Alqui-  
phe, Zirphee, ou quelque autre  
comme cela, ne vois-tu que tou-  
te la plus grãde puissance qu'ils  
leur donnent, n'est que de faire  
paroistre les choses autrement à  
noz yeux qu'elles ne sont en ef-  
fect: & toutesfois il y en a tant  
qui flechissent sous leur artifi-  
ce? C'est pour enseigner que ce  
ne sont aussi qu'apparẽces fauf-  
ses celles qui viennent de la for-  
tune: & que, comme dit Perez,  
*Fortuna no es mas que estimation, o-  
pinion, vanidad y humo.* Mais qu'il  
ne faut croire pour cela que ce  
ne soit vn grand ennemy. Avec  
quelle peine surmõta iadis Her-

*Epistres Morales,*

cules les diuers changemēs d' Achelois? Et Bellerophon fut le seul qui peust vaincre, avec le secours encores de Pallas ce monstre imaginé de la Chimere. Par ainsi preparons nous de bonnes armes, & ne nous fions tant sur sa vanité, que nous n'empruntions tous les iustes artifices que nous croirons pouuoir resister aux vaines, mais vehementes Idoles de ceste Vrgande.

Il y en a qui contre ces imaginations s'armēt d'autres imaginations, se contentant quand ils reçoient vn coup de Fortune, de se figurer que c'est vne faueur à l'imitation de ceux qui donnent remede à leur brusleure en l'approchant, & presque rebruslant au mesme feu. Mais ces garants sont trop foibles: &

c'est peu de conduite , & de prudence de fier ses biens , sa vie , & son honneur sous vne si legere deffence. Il faut tousiours auoir plustost barres sur l'ennemy , s'il est possible , que de luy estre seulement esgal: l'esgalité ayant cela , qu'elle ne nous assure point d'auantage de la victoire que de nostre perte. Et puis qu'il faut que nous attendions les coups de l'ennemy: & que c'est à luy de frapper: & à nous d'estre frappez , l'auantage en est si grand , que si nos armes ne sont beaucoup plus fortes que les siennes nous deuons plustost craindre nostre ruine, que seulemēt esperer nostre conseruation .

Laiſsons donc ces imaginations pour ceux qui ne peuuent auoir d'autres deffences: & re-

*Epistres Morales,*

courons de bonne heure à ces Numes invincibles, l'expérience des choses, la constance, & l'honneur. L'expérience nous dira, que nul malheur, pour grand qu'il soit, ne peut nous accompagner longuement, *Et que no ay daño que no tenga dos caras, vna de dolor à la primera vista, otra de consuelo à la consideration*: la constance par la magnanimité de son naturel nous preparera à résister à toutes sortes d'accidens: & l'honneur par sa beauté nous maintiendra toujours en nostre deuoir: poussé de ceste mesme puissance nous voyons que dās Euripide Aodipe dit à Creon,

*Quel malheur qui me presse,*

*Je ne perdray pourtant ma premiere noblesse,*

Ce sont là les armes que tu dois preparer: & estre bien foi-

gneux qu'il n'y manque pas vne  
seule piece. Mais d'autant qu'il  
ne se presente pas tousiours oc-  
casion de s'en seruir, & que si el-  
les se rouïloient elles perdroiēt  
beaucoup de leur bonté: Tu les  
dois visiter bien souuēt, & avec  
l'estude & la prudence, les tenir  
en estat, que tu n'ayes à les net-  
toyer quand l'occasion requer-  
ra que tu t'en serues. Car cōme  
la Mandragore, dit Plutarque,  
croissant pres des vignes, donne  
au vin qu'elle produit vne cer-  
taine force & douceur qui en-  
dort facilement ceux qui en boi-  
uent : Aussi la Prudēce donne à  
toutes les choses où elle est mes-  
lee, vne certaine force & dou-  
ceur, qui rapporte vn tres-grād  
repos à ceux qui en vsent. De là  
vient que les ennemis avec tant  
d'artifice taschent de nous sur-

*Epistres Morales,*

prēdre & mesmes des costez que nous n'auons preueus. Demande au guerrier quelle difference il ya de rompre vn camp vigilant & preparé à tous accidens: à vn autre qui aura remis d'y prouuoir à l'extreme occasion? Demande au Marinier quelle difference il ya de resister à vne tempeste preueüe, ou à celle qui le surprēd. Sans doute ils te respondront tous deux qu'ils estiment l'vn d'autant plus ayse qu'ilz croyent l'autre moins possible, & de là est venu que ces anciens Philosophes tenoiēt, le mal ne se faire pas de tous les mauuais accidens qui nous aduenoient, mais de ceux là seulement qui nous surprēnoient. Il faut donc se preparer. Mais en cela ne fais pas comme cestemeraires, qui tousiours croyent

leurs forces plus grādes, & celles del'ennemy plus petites qu'elles ne ſont. Tu ne peux ſçauoir encor quel tu es, puis que iamais tu n'as eu la Fortune en teſte armee, ny preſte ſeulement à t'attaquer. Que ſçais tu quels ſont ſes coups, combien ils bleſſent, ou combien ils pezent: ny quelles ſont tes forces, puis que la neceſſité ne t'a iamais fait eſſayer ce qu'elle peut, & ce que tu peux? Croy que l'œil qui voit des choſes qu'il n'a pas accouſtumees, eſt cauſe bien ſouuent que le cœur ſe diſpoſe à des effets qu'il n'a iamais penſez. Tu n'oſerois dire que ton cheual ne craigne point les harquebuzades, ſ'il n'en a iamais ouy le bruit. Et tu oſeras aſſeurer que ton cœur ne ſ'eſperdra point aux infortunes,

*Epistres Morales,*

encor que iamais tu n'en ayes tiré preuue? Tu diras peut estre que la raison retiendra tō cœur à son deuoir: Mais tiens pour certain, Agathō, qu'au lieu où la peur se loge, la raisō ne sçauroit habiter: car, comme dit Ennius,

*La peur alors oste toute prudence  
Du cœur humain.*

Ceste craintiue passion ne laissant en l'ame vne seule retraitte qu'elle ne recherche pour se cacher. Et cōme la neige n'est pas seulement froide, mais refroidit aussi tout ce qui est autour d'elle: ceste froideur de l'esprit n'est pas seulement telle en soy-mesme, mais glace encor tout ce qu'elle touche, & par tout où elle passe. Et les raisons gelees deuiennent comme vne main surprise d'un froid extreme, du tout inutiles & sans actiōs, d'au-  
tant

tant que la peur est vne poison froide, comparee à la ciguë, & a ceste consideratiõ cõme ie croy. Accius a dict dans l'Épinaufimachus.

*Je suis assez armé  
si ie marche animé.*

Or veux tu bien y remedier: car de penser fermer la porte à ceste passion, c'est vne chose vaine: elle entreroit mesmes par les trous de la serrure, ou par les fantes des aix. Fay de longue main, par la preuoiance, vn grãd amas de ces belles & valeureuses resolutions, qui font les vraies nourrices d'un cœur genereux: & en remply de sorte toute ton ame, qu'il n'en reste vn seul poinct de vuide, afin que la peur s'y voulant loger n'y puisse treuver place, ny s'y arrester, à cause de l'antipathie que le

*Epistres Morales,*

chaud & le froid ont ensemble.  
Car ces resolutiōs sont des vrais  
feux. Mais en cecy il ne faut at-  
tendre le danger. Alors quel-  
quesfois la crainte masquees'ef-  
coule facilement en nous sous  
apparence de raison. Aussi les  
personnes preuoyantes n'atten-  
dēt iamais la necessité à se pour-  
uoir: mais en l'attēdant se pour-  
uoyent.

*Que Tempé ny ses beaux lieux,  
Ny les matins sommeilleux,  
Ne s'endorment de paresse.*

Dit le prudent Hesiodé, entre  
les conseils qu'il donne à son  
frere.

Sophocles ceste fois finira ma  
lettre,

*Celuy qui donne un bon commence-  
ment,  
Mauuaise fin gueres ne le dément.*

Cela s'entend ainsi La difficulté en toutes choses n'est qu'au commencement. Si nous faisons bien ce qui est plus difficile, nous deuõs par raison faire aussi bien ce qui est plus aisé. Doncques celuy qui la premiere fois qu'il prend les armes surmõte son ennemy, ne donne-il presque cognoissance certaine, qu'y estant plus accoustumé il le vaincra encor plus facilement. Et si le ieune enfant, la premiere fois qu'il prend le pinceau à la main, tire vn trait bien net & assuré, qui fera doute qu'il ne reüssisse avec le temps vn tres-grand peintre? Ainsi du cõmencement on preuoit la fin. Resouuiés-t'en Agathon, afin que tu resistes de forte à la Fortune, la premiere fois qu'elle t'assaudra, q'elle perde le courage de te pouuoir vaincre:

*Epistres Morales,*  
Et nous l'opinion que tu puisses  
estre vaincu. Et à Dieu.

---

*D'où procedent les enuies. En quoy  
se deçoient ceux qui aspirent aux  
grandeurs d'autruy. Et la diffe-  
rence des richesses aux charges &  
offices.*

ÉPISTRE V.

 A nature prudente ap-  
prend au Castor de  
se priver soy mesme  
de ce qu'il doit auoir  
en son corps de plus cher pour  
euiten la poursuite du Veneur,  
pour faire entendre à celuy qui  
ne veut estre enuié qu'il se doit  
rendre incapable de l'enuie.  
Mais quiconque vit entre les  
hommes, n'en peut fuyr les  
effects, s'il en a la cause. Car

comme dit l'Espagnol. *Meritos y favor manantiales de inuidia.* Oÿ sçaches, Agathon mō amy, que nous sommes composez d'esprit & de corps: dont ce dernier est tout terrestre, & le premier tout diuin. S'il aduient que par la foiblesse de l'esprit, le corps s'en vsurpe la domination, c'est vn valet qui cōmande à son maistre, & le despouille de ses propres volontez, pour le vestir de ses conditions honteuses & seruiles. De là vient que ces esprits, lesquels à cause de leurs actions nous nommons terrestres, sont serfs & esclaves de toutes ces passions, auxquelles les corps sont soubmis. Toutesfois encore q; l'esprit soit abruty dans les voluptez, si ne laisse il d'auoir cet instinct de nature, d'aspirer tousiours à son contentement,

*Epistres Morales,*

qui est la supreme felicité. Mais n'esleuant point plus haut le vol de ses pēsees ny de ses desirs, que iusques où les corps peuuent atteindre, il va beant apres ses vanitez d'enfant, desquelles par plusieurs essais estāt deceu, il recognoist qu'il faut acquerir encore d'autres choses beaucoup plus grādes. Car l'esprit qui est eternal ne peut estre satisfait en ses desirs, que par les choses eternelles. Et encor qu'il en ait perdu la cognoissance, la volonté ne luy en est ostee. mais comme le feu sans sçauoir pourquoy, eschauffe & s'esleue tousiours en haut : l'eau mouille & coule tousiours en bas, ou plustost comme le chien sans autre dessein que del'instinct de nature va cherchant à manger. Aussi cet esprit sans auoir la cognois-

fance pourquoy il desire ne laif-  
fe toutesfois de desirer cette feli-  
cité: mais en cela il est plus mise-  
rable que les bruttes, lesquelles  
ne māgent pas les pierres au lieu  
du pain: & luy sans eslection de  
ce qui peut luy rapporter ce biẽ  
qu'il desire, se iette sur le pre-  
mier obiet qu'il rencontre, e-  
stimant qu'il consiste en la iou-  
issance de tout ce qu'il n'a point  
espreuẽ, & c'est cõme ie pense  
pour ceste consideration que  
Hesiodẽ faict parler Iupiter de  
ceste sorte à Promethee quand  
il luy eust desrobẽ le feu.

*Ô enfant de Iapet entre tous le plus fin,  
Tu te reioys fort du feu de ton larcin  
Et d'auoir finement peu tromper ma pensee,  
Mais à toy & aux tiens mon ame courroucée.  
Vn beaucoup plus grand mal b'en tost adressera  
Car à eux pour le feu vn mal ie leur prepare  
Ou chascun se plasant son mal embrassera.*

*Epistres Morales,*

De là les enuies prennent leur source, dont les effets sont si contagieux & mortels que les Royaumes, les Empires, & les Monarchies s'en voyent rēuersees. Car l'enuieux voyant le sage cōduire discrettement sa Fortune, & s'en seruir comme d'un bateau pour passer ce large Occēã des affaires du monde, il le iuge estre paruenu à ceste felicité où il aspire, & se persuade que s'il pouuoit la luy soustraire, il n'auroit rien plus à desirer, pour estre heureux. Soudain que ceste opinion est nee en luy, qui est serf de toutes ses passions, que laisse il d'intēté pour y paruenir? Ne faut il que mentir? il luy est aisé. Ne faut il que trahir vne amitié? (liens toutesfois les plus forts qui soient entre les hommes) il s'en moque. Ne faut il

que tuer? le sang luy plaist. Ne faut-il que manquer à Dieu? il se feint de n'en estre pas veu. Bref, l'homme qui est réduit à ceste extremité, de son sang propre, s'il en estoit necessaire, se feroit le cymment pour esleuer son edifice. A peine donc espargnera-il quelque autre chose. Et de faictescoute cōme dās Euripide Eteocle parle à la mere Iocaste:

*Quant à moy librement ie t'auoue ô  
ma mere,  
Que par les Astres mesmes,  
Au leuer du Soleil hardy ie monterois,  
Et descēdrois au fond du plus creux  
de la terre,  
Pour des Dieux usurper la haute  
Tyrannie.*

Cé fut vn vray effet de ceste passion, que la mort de ce grand Iule Cesar; qui par les siens mes-

*Epistres Morales,*

mes circonuenu dās vn conseil,  
fut contraint de ceder à sa force. Et Dieu sçait si Brutus mesme, que l'õ croyoit estre son fils eust faite de couuerture à la cõiuratiõ. O miserable sort que celuy de l'homme! puis qu'il ne se peut deffendre d'estre enuieux, ou enuié, l'archer, ou la butte! Et bien souuent, si ce n'est vne particuliere faueur du Ciel, comme la fiere donne & froid & chaud, le tremblement & la sueur, & de l'vn fait entrer en l'autre: aussi l'vn de ses malheurs traine l'autre apres soy. D'autant que paruenue en la place de celuy qui estoit en prosperité, son desir n'est pas satisfait pour cela: Car encor que le sage mōstrat de s'en contenter, luy qui n'a pas l'esprit de se conduire de mesme façon, n'en fait

peu , ou rien , pour son contentement. De mesme l'ignorant à l'escrime ; encor qu'il prēnel espee des mains du Maître , ne s'en deffendra pas toutesfois & n'offencera pas comme luy. Car les dons de la Fortune sont choses d'elles mesmes indifferentes , elles peuvent estre & bonnes & mauuaises , selon qu'elles sont employees. Aïsi void on que la mesme chose dont la Grenouille se nourrit & fait sa chair , le Crapaut en engendre son venin. Aussi ce que le sage tenoit pour assouuiffement de ses affections & necessitez , l'enuieux le change en aiguillon pour inciter d'auantage ses passions & son ambition. Car comme plus nous nous esleuons en haut , & plus nostre veuë s'estend au loing:

*Epistres Morales,*

Aussi plus il est haussé par ses grandeurs nouvellemēt acquises, plus il luy semble de voir par dessus luy d'autres plus grands biens, que ceux qu'il possède: & vray chien d'Esopé, en l'ambition de les acquérir, perd, & desdaigne la iouyssance de ceux qui sont en ses mains. Et ainsi il court, sans nul autre profit plus grand: la mesme Fortune que le malheureux oyseau de proye, qui cherchant sa vie, & rencontrant quelque autre oyseau paisible, & sans defense, le prend & s'en repaist au mesme lieu où il l'a pris. Et cependant le chasseur, qui est au pied de l'arbre, & qui desia auoit visé contre sa miserable prise, delasche le trait contre luy, afin qu'en le tuant il ait aussi sa proye: & par ainsi nous voyõs veritable ce que dit Hesiodé:

*Du mal se prepare celuy  
Qui en prepare pour autruy.*

Ceux qui sont moindres de Fortune que luy, leuent les yeux en haut, souspirent & aspirent à luy, & bien souuent le Ciel fauorise leur entreprise, afin qu'il ne laisse point de malefice impuny:

*Car tres-juste est la loy, qui fait punition  
Des inuenteurs des morts, par leur inuention.*

Iuges par là, Agathon, d'où est venuë la chasse que mon ennemy m'a faite. Je n'ay pas toutes-fois esté pris à force, comme ce Castor est poursuiuy d'ordinaire: mais surpris à l'esperre. Autrement i'auroy honte de ma prise: au lieu que ie n'ay que regret de sa perfidie.

## *Epistres Morales,*

*-----Benche trafitto*

*Io piango il feritor , non le ferite  
Che l'error suo piu ch'el mio mal  
mi pesa.*

Mais combien l'esperance des hommes est fautive! Il se figuroit de se preualoir de ma charge, si ie demeuroy les mains liees: & il lui est aduenu, non autrement qu'à l'enfant peu aduisé, qui voyant la flamme de la chandelle, épris de sa beauté, y porte la main sans iugement, pour la prendre: & pensant l'estraindre entre les doigts treuve que tuant la beauté de ceste flamme, il ne luy en reste autre chose qu'une brusleure, qui lui en cuit par apres longuement. Les thresors & les charges sont bien richesses differētes: les thresors seruēt non à ceux à qui

ils font par raison, mais à qui les a, de quelle façon qu'il s'en soit donné la iouyflance: Au cōtraire les charges sōt des pesants faix à ceux qui les vsurpent: & quoy que distraittes de ceux ausquels elles sōt deuës, ne laissent de rapporter presque autāt à leur gloire, que s'ils les auoiēt encores. Et la dissipation qui s'ẽ fait, est plus à leur aduantage, que si elles estoient conseruees en leur entier. Quel fardeau fut celuy de l'Empire de Babylone à ces Mages, qui l'auoient vsurpé? Et Coriolanus ne fut iamais plus estimé, que quand démis de sa charge par les Romains, il fut contraint se retirer aux Volfques, desquels estant fait chef, il fit venir les ennemis aux plus humbles & indignes requestes, dont iamais Rome ait abbaissé

*Epistres Morales,*

la grandeur de son courage. l'espere aussi que ma gloire, par la ruine que cestuy-cy m'y procure, s'esleuera avec plus d'effort, à l'imitation de la poudre, plus elle sera pressée. Si le Marinier entre les lieux de la mer les plus dangereux, & contre la plus forte tempeste, a bien sçeu maintenir sa nauire, desia auparauant tellement froissée qu'il ne luy restoit pour la sauuer que le timon: Celuy qui le luy oste des mains n'est il coupable de sa perte si elle s'abyssme par apres? Cela, diras-tu; n'empesche le Marinier de se noyer. Et bien i'aduouë que cela n'empeschera pas que ie ne me perde: mais puis qu'il faut que par le changement des choses humaines tout d'vn mouuement eternal se hausse & baisse, ne me doit-ce

estre vne grãde satisfaction que chacun voye qu'en volãt i'ay vsé de mes aisles : & qu'en me baissant i'ay esté tiré des enuies de mon ennemi , comme par des contrepoix trop violans. C'est pourquoy en toute ceste derniere fortune, dont peut estre tout autre qui n'eust point eu ceste consideration, se fut laissé abattre.

*Perpetuo gofó alegre y acompaña  
Mi vida que penando esta en fofiego,  
Y fiente en los dolores gloria estraña,  
La pena me es deleyte, el llanto iuego,  
De fcanfo el fofpirar, gloriála muerte  
Las llagas fanidad, repofo el fuego.*

Car puisque l'occasion de ma gloire procede de ce qui est en moi, ne dois-ie me resioüir que mō ennemi le fasse recognoistre pour moi? Auec tels discours en moi-mefme ie me contente. Ie

*Epistres Morales,*

prie toutesfois le Ciel, Agathon mon amy, de ne te donner tels contentemens, parce que ces viandes de dure digestion nuisēt quelquesfois beaucoup aux estomachs, qui n'y sont pas accoustumez.

Je t'enuoye autant de bons iours, que tu m'en desires: & ie m'asseure, si mon souhait t'aduient, qu'à iamais tu passeras tes iours heureusement. Ainsi le vueillent les Cieux, afin de rendre mes infortunes moins insupportables par la douceur de tes felicitez.

---

*Que les malheurs, comme toute autre chose, se peuuent accoustumer. Que les aduersitez viennent pour nostre gloire, aussi bien que pour nostre punition. Que nous ressentons mieux les playes de noz amis que les nostres mesmes.*

## E P I S T R E VI.

**M**AIS que te sert-il de me plaindre ? Penses-tu le Ciel tant iniuste, qu'il vouluſt m'affliger plus que mes forces ne pourroient ſupporter ? Ou moy ſi laſche, que ie ne reſiſte à tout ce que l'on peut reſiſter ? Vy avec ceſte creance, que la Fortune a tant accouſtumé de m'attaquer, que ie m'y ſuis endurcy : & paſſé de forte ceſte couſtume en nature, que le mal m'eſt à ceſte heure comme le boire, le manger, le dormir, ou telle autre choſe naturelle.

Tu m'eſcris que d'autant que les malheurs ſont diuers, tu ne peux croire qu'ils puiſſent eſtre accouſtumez Chaffe ie te prie,

*Epistres Morales,*

cest erreur de ton ame. Encor que les couleurs soiēt differentes, elles ne laissent toutesfois d'estre tousiours couleurs. Les malheurs aussi en eux-mesmes, encores que diuers, ne peuuent estre autre chose que malheurs. De sorte que, comme disoit ce grand Capitaine Romain, c'est tousiours vne mesme viande : mais par les faulces vn peu desguisee. Et crois-tu qu'il y ait rien plus mortel que le poison? Toutesfois Mytridates s'y accoustuma si bien, que quand il voulut s'empoisonner, il ne le sceut faire : tant s'en faut, il changea en nourriture ce qui la luy deuoit oster.

La plainte que tu fais de moy, m'offenseroit beaucoup, si ie ne cognoissoy de quelle affection elle procede. Car il semble, ou

que tu me croyes bien foible,  
ou que tu me vueilles oster la  
gloire de ceste prochaine vi-  
ctoire. Laisſes donc, Agathon  
mon amy, ces regrets & vœux  
pitoyables, pour quelque autre  
qui craigne les coups, & avec  
moy,

*Laborieux Athlette, & poudreux  
d'exercice,*

*Qui ne trembla iamais pour un petit  
Nonice.*

Resiouys-toy que le Ciel ne me  
vueille laiſſer longuemēt crou-  
pir en oyſiueté, ſans me donner  
occaſiõ nouvelle de faire paroi-  
ſtre ce que i'ay appris à mes ad-  
uerſitez paſſees. Ne ſçais tu que  
le parfum ne donne iamais plus  
de ſenteur que quand il eſt agi-  
té. Et quand auſſi eſt-ce que la  
vertu donne plus de cognoiſ-  
ſance de ſoy-mefme, que lors

*Epistres Morales,*

que les occasions se presentent de donner preuue de ce qu'elle est? C'estoit à ce propos que Platon disoit, les aduersitez aduenir aux hommes pour deux occasions: pour leur punition, ou pour leur gloire. Pour leur punition elles s'appellent iustices: & pour leur gloire, essays, ou tesmoignages. D'autant que comme le ballon s'esleue plus haut, plus il est violemment abbatu: aussi la vertu plus elle est oppressee, & plus elle donne tesmoignage de sa force. Si i'eusse deu estre accablé par les malheurs, il y a l'ong temps que ie n'e seroy plus. Car outre ceux qui apparoissent à chacun, les plus violens sont ceux que ie retien en mon ame cachez, & desquels ie ne fay part qu'à moy-mesme, qui, tout ainsi que les maux in-

terieurs du corps, sont & plus douloureux & plus dangereux. Il est bien vray que si tu n'estois esloigné, ie ne te les cacherois point: car vn amy qui est vn autre nous-mesmes, & qui fait resolution de viure de nostre mesme vie, & respirer, pour dire ainsi, vn mesme air, doit bien sçauoir tous noz desseins, & n'y doit auoir nul reply en nostre ame, qui ne luy soit entieremēt estendu, & esclairé. Mais ie suis contraint, Agathon, en ceste Fortune de les contraindre en mon ame, &

*Quoy que le feu conuert ait plus de violence,*

I'esly plustost de souffrir son extreme embrasement, que d'en faire part à mes ennemis, par la cognoissance que ie leur en dorroy si ie ffois ces secrets à mes

*Epistres Morales,*

lettres. Par là considère que les machines dōt la fortune a voulu demolir les fondemēs de ma constance, m'ostant ce soulagement de pouuoir libremēt parler à Agathon , i'en ay fait des soustiens tres-assurez, & des resolutions immuables. Si c'estoit la premiere attaque de tels ennemis, il y auroit quelque apparence de deuoir douter : Mais puisque desia partant de fois ces mesmes armes m'ont seruy de trophées, pourquoy mettre en doute, ce que la preuue ne laissa iamais douteux?

Veux-tu que ie te die quelle est l'offence qui m'a le plus viuement atteint? C'est le desplaisir que mes amis ont ressentuy de mon accident. & tout ainsi que les esguilles passent à trauers des mailles, où les epées, pour fortes

tes & trēchantes qu'elles soiēt, sont arrestees: aussi ceste cōsideration de mes amis a trouuē place de m'attaindre iusques au vif, quoy que mes armes ayent assez heureusement resisté aux grands coups de la Fortune. Je sçay que mon malheur leur a donné iusques au cœur & peut estre plus viuement qu'à moy. D'autant que l'appréhension est tousiours beaucoup plus grande que le mal mesme. Et comme quand le Soleil se cōmence à retirer, les ombres sont beaucoup plus grādes que les corps. Aussi quand la Fortune se retire de nous, les apparēces de s' desastres, & le bruit qui en court, sont tousiours beaucoup plus grands que l'effect mesme que nous en ressentons. Ceste consideration nee, nō pas de l' dou-

*Epistres Morales,*

leur: mais de la pitié, m'a plus offensé que ien'eusse pas creu. Car tout ainsi que deux Luths, l'un contre l'autre opposez, & accordez à mesme ton, rendent tous deux vn mesme son, encores qu'il n'y en ait qu'un qui soit pincé, aussi noz ames, accordees de mesmes volontez, ne peuuent qu'elles ne reçoient les biens, & les malheurs qui viennent à l'une seulemēt. C'est pourquoy ie te prie, & si nostre amitié me dōne quelque plus grand pouuoir que la priere enuers toi par tout ce que ie puis, ie te cōiure que tu les conseilles tous de veiller autāt à leur guerison, qu'à ma liberté. Car ma prison me sera tres agreable quand ie les sçauray biē gueris. Et ma deliurāce me seroit tres-ennuyeu-se, si elle n'estoit accompagnee

de leur santé. Toy, sois le premier à faire paroistre ta guérison, afin que cōme <sup>par</sup> plus grand mal nous donnions commencement à ma cure, par l'accident le plus fascheux.

Pour cest effect ie te conseille d'vser des mesmes remedes dōt ie me suis seruy. Car il y a apparence que noz maux venās d'vne mesme cause, puissent d'vne mesme herbe estre tous deux gueris. Que si tu les trouues vn peu difficiles,

*Souuent j'ay beu, encor qn à contre-cœur,*

*Quand j'auoy mal, de tres-amers breuuages.*

Cen'est pas toy, Agathon, qui te dois adoucir les remedes amers avec le miel des flatteries. Laisse cet artifice pour les enfans, & à l'imitation de ce grād

*Epistres Morales,*

Capitaine Grec, sortant le dard de ton flanc, tues en ton ennemy. Quelle marque plus honorable peut rapporter vn soldat, d'auoir bien fait son deuoir, que quand ses playes, ses prisonniers, & l'adueu mesme de l'ennemy, sert de tesmoignage à ses actions? De quelles bleseures, bien que grâdes, peut-il resentir l'incommodité, ayant vn si bon Chirurgien? Les plus profondes sont alors celles, si ie ne me trompe, qui luy donnent plus de contentemēt, cōme plus certaines apparēces de sa vertu & de son courage.

Mais, me diras-tu, nous ne voyons point ny ceste bataille gaignee, ny ces ennemis vaincus: & si faisons biē tes bleseures: Ayes patience, Agathon; il faut que toutes choses aillent

par ordre. N'est-ce pas l'ordinaire que les coups se reçoivent, & se donnent auant que la bataille soit gaignee? Si i'auoy vaincu, il n'y auroit plus personne qui me blessast en ce rencontre. Il faut donc, selõ la suite des choses, courre le hazard du combat, auant que d'obtenir le triumphe. Si il te semble qu'il y ait long temps que ceste bataille dure, & que deormais la victoire deuroit estre ou à l'vn ou à l'autre: Tu iuges de ces choses, parce que tu en vois aux combats ordinaires: mais il y a bien difference du combat des corps à celuy des esprits. Les corps sont incontinent ou blesez ou tuez: & où la perte est apparente, la pluspart s'enfuit. Mais les esprits qui sont immortels ne peuuent par leur mort

*Epistres Morales,*

finir ceste bataille, ny par leur fuite. Car en quel lieu du monde où ils puissent se cacher, la fortune les treuve. De sorte qu'ils ne peuvent estre vaincus que par leur volonté, qui ennuyee de tant de troubles & de traueses, aime mieux flechir que de continuër en ceste peine. Miserable! qui ne cognoist pas la seruitude estre plus insupportable à l'esprit de l'homme genereux que des liës de fer, voire de feu ne peuvent estre douloureux au corps. Mais aussi la consideration de ceste captiuité hôteuse & seruite, fait plustost resoudre ces beaux & grands esprits à to<sup>r</sup> les ennuis, voire à toutes les croix, que de flechir à leur ennemy. C'est pourquoy noz combats sont si longs. Car la patience, ou l'impatience, le plus

souuent font cause du gain, ou de la perte. Ne t'en estõne donc plus, & attẽdant que la Fortune ennuyee quitte le cãp, resiouys-toy avec moy, cognoissant l'ocasiõ que le ciel me presente de nouvelle gloire, cõme le soldat, quand il est aux mains avec l'ennemy, sous l'esperance qu'il a de faire paroistre sa valeur. Pour ceste heure ie ne te veux donner autre assurance de ma victoire que celle de ce docte Pybrac,

*La verité d'un Cube d'oit se forme,  
Cube contraire au leger mouuemẽt,  
Son plan carré iamais ne se dẽment,  
Et en tous sens a tousiours mesme forme.*

Iuge, puis que c'est le chef qui me conduit, quels sont les ennemis que i'ay à combattre.

*Combien la cognoissance des esprits est  
peu assuree Quel empeschement  
l'œil nous y donne : & quel  
remede il y a.*

EPISTRE VII.



La rude main que  
tu as pour vne bles-  
seure douloureuse!  
Ta sonde est si poin-  
ctuë, qu'au lieu de taster la playe  
tu en fais vne nouvelle. Te sem-  
ble-il point que ie sois assez ru-  
dement traité de sa perfidie, si  
tu ne m'en reiettes vne partie de  
la faute dessus. Et encores il sem-  
ble que tu te vueilles armer de  
mes armes mesmes, pour me  
blesser. Tu as fait, me dis tu, la  
mesme faute que l'Architecte,  
qui sur des mauuais fondemens

esleue vne tres-grande & haute tour. Tu te trompes, Agathon, ie n'ay point fait le bastiment, mais auãt que de mettre la main à l'œuure, i'ay bien fait des preparatifs pour cet effect, & auant que de commencer, i'ay voulu recognoistre si ces fondemens que tu me reproches, estoient bons & sains: Il ne faut point que ie cache la faueur que la Fortune m'a faite en cela. Et faut aduouër que sans elle ie m'y fusse trompe. D'autãt qu'ils sembloiet par dessus estre assez bien cimentez. Pour le fond ie ne le pouuoy recognoistre. car la terre de ses flatteries & dissimulations, qui s'esleuoit haute des deux costez, m'en ostoit la veue: de sorte que i'estoy du tout porte à l'erreur de l'imprudent maçon. Mais tout à coup

*Epistres Morales,*

ne voilà pas de grands tremblemens de terre, desquels ils furent esbranlez? Les vents depuis suivis de quantité de pluyes les descoururent, & destremperēt, de sorte qu'au premier coup que ie leur donnay, la premiere escorce s'en deffit. Et alors ie cogneu qu'à la verité il y auoit des pierres : mais tres-glissantes, & liees ensemble, avec vn peu de terre seulement. Or si au premier orage qui survint par apres tout tomba de soy mesme en ruine, doy-ie estre coupable du peu de valeur de ce fondemēt? Non certes, Agathon : ce n'estoit pas moy qui l'auoit commencé. c'estoit la dissimulation. Et faut-il s'estonner si ces feintes n'ont peu soustenir le choc des grandes trauerfes de la Fortune? quelquesfois les pures & since-

res affections en sont esbran-  
lees. Permetts moy donc de luy  
dire si ie plains quelque chose  
ce n'est pas mon amitié:

*Porque tanto en bien quererte  
No pretiendo haucr errado  
Como en haux me tardado  
Tanto tiempo à conoçerte.*

La cognoissance des esprits est  
biç differēte de celle des corps:  
Car il y a plus de cachettes en  
l'ame, que de muscles, de ten-  
dons, de nerfs, d'arteres, ny de  
veines au corps. Que la cognois-  
sance de cestuy-cy, que nous  
touchons est si difficile, encores  
qu'il n'y ait qu'une legere peau,  
qui nous en empesche la veüë,  
cōbien à plus forte raison no<sup>o</sup> le  
fera celle de l'esprit, qui en pre-  
mier lieu est caché de toute ce-  
ste masse du corps: & qui outre

*Epistres Morales,*

cela est inuisible, & ne paroist que comme il luy plaist? *Mayor sciencia que conoscer de pellejos conoscer del pellejo à dentro.* Si le Chirurgien ne peut sçauoir quels sont les nerfs mesmes les plus grossiers, ny les autres choses presque plus apparentes du corps humain, sans auoir veu les Anatomies, qui fera celuy qui se ventera de sçauoir les parties interieures de l'esprit, puis qu'il est impossible d'en decouuir, non pas les petites parties & plus cachees seulement: mais ny mesme le tout ensemble, si ce n'est par sa volõté. Que l'on se contẽte donc d'en auoir quelque legere coniecture, par la longue experience, cõme des euenements des songes. Mais pour vne verité asseuree, qu'il n'y ait personne qui soit outre-

cuidé iusques là que de s'en glorifier. Car l'esprit de l'hōme est vn Caneleon, qui prend la couleur de toutes les choses sur lesquelles il passe. Et croy pour certain qu'encores que le souhait de ce grand persōnage eust esté par la nature mis en effect, ie veulx dire que nous eussions eu vne fenestre au droit du cœeur, afin que l'œil fust iuge de ses esmotions, il eust este neātmoins impossible de recognoistre la volōté. Car puis que nous commandons à noz yeux, qui sont les miroirs de l'ame, de la représenter faussemēt: puis que nous ordonnons à nostre lāgue, qui est l'interprete de la volōté, de mētir en ses desseins: & puis que nous cōtraignons noz actions, qui sont les tesmoings plus asseurez de nostre pensēe, de dis-

*Epistres Morales,*

poser faussement leurs effets, pour trahir ceux qui les croiront, n'eussions nous pas bien commandé au cœur d'allantir ou halster d'auantage les mouuemens pour le tēps que l'on eust eu l'œil à sa fenestre? *Cognoit toy-mesme*, disoit ce grād Oracle. cōmes'il no<sup>o</sup> eust voulu dire, Profōder les secrets des cœurs appartient à moy, & à toy lestiens seulement. Que si c'est vne particuliere sciēce de Dieu, celuy qui la veut aussi auoir, n'est-ce vn temeraire qui veut rauir la maīe des mains d'Hercule? N'est-ce vn nouveau Tyran, qui veut escheller le ciel: N'est-ce vn autre Promethee, qui veut en voler le feu? Non nō Agathon, que l'hōme, qui a peine sçait ce qu'il pēse luy mesme, ne se vante de sonder les pensees d'autruy. Pour

moy il ne faut point que i'en mente, ie recognoi fort bien mō incapacité en toute autre chose mais principalemēt en cela. Car il n'est pas en ma puissance de n'adiouster vn peu de foy , & peut-estre toute entiere, aux paroles & mesmes si ie croy la personne qui me parle, ou estre hōme de bien , ou principalement mō amy. Mais puisque ceux qui restent moins de temps deçus de ces fausses apparences, sont en cela les plus fauorisez du Ciel.

----- *Dichè la narmi,*  
*Meco non o che più lo deuol parmi*  
*V'anezziar breue , oue il pentir*  
*s'honori.*

Marquons donc de blanc ce iour, comme celuy qui tres-heureux m'a fait descouurir ses Idoles menfongeres , & ces larues faintes de la Circe de son ame.

*Epistres Morales,*

Circe pour certain en foy mesme mais bien differente de l'autre, car sa science n'est pas de transformer autruy, mais ses discours, son visage, & ses actions, propres en diuerses metamorphoses. Je ne doy donc pas estre taxé de mon eslection: ains loué du biẽ que i'ay eu de recognoistre si promptement la fiction. *Estant vn'grad, & indissoluble labyrinthe que celuy de la perfidie.*

Et me semble que celuy ne rēcontreroit point mal, qui diroit la partie en l'homme, qui empesche d'auantage la bonne veüe, estre l'œil: d'autāt que par la fidelle representation, qu'il fait à nostre entendement, de l'obiet sur lequel il arreste ses raisons, il l'empesche de fonder entieremēt la verité, produisant en luy des conceptions, & des

opinions, qui créües par apres retiennent les forces de l'esprit comme avec des chaines liées à ces vaines Idees. En cela l'œil est vn fidele miroir. Il ne cache point à nostre iugement vne seule tache qu'il recognoisse en l'obiet opposé. Mais aussi il n'est pas en la puissance de ne le représenter. De là vient qu'il repaist nostre esprit aussi tost de vanitez que de veritez. Car pourueu que le visage soit bien dissimulé, en son plaisir & en sa tristesse, il ne recherche pas la verité : mais se contente de l'apparēce. Representation certes tres-dangereuse: d'autāt que l'entendement, qui l'a pris pour son guide, le suit & ne se prend garde que

*Il sent qu'il est tombé entre les ennemis.*

*Epistres Morales,*

Mais, me diras tu, quel remede pour euitier ce mal? non autre, Agathon, sinon de croire que nos yeux ne nous veulent pas trōper mais que plusieurs les veulent bien tromper eux: & avec ceste creance ne se laisser guiere esmouuoir à leur tesmoignage. Tu t'en peux seruir tout ainsi que de ces Vedettes, que nous mettons au haut des clochers. Ils marquent d'un coup de cloche tous les cheuaux qui viennent en la ville, autant les amis que les ennemis: c'est apres à ceux qui sont ordonnés à la garde de recognoistre quels ils sont Aussi tous ceux qui t'acosteront, il faut que tes yeux t'en aduertissent, mais c'est par apres à ton iugement de discerner tes amis, ou tes ennemis. Et pource il ne faut pas qu'il escoute feu-

lement les rapports des yeux, ains  
se remette de tout à ce tres cer-  
tain branle du temps, qui ne  
laisse rien de caché, tournant  
toutes choses de tous costez.  
Car la dissimulation, est comme  
le fard, qui dure pour vn iour:  
mais par apres son grand lustre  
s'en va, & laisse le taint si terni, &  
cendré, qu'il n'y a celuy qui ne  
le recognoisse. Aussi ces ames  
doubles, qui taschent d'éleuer  
leurs trophées, des tromperies  
qu'ils font à autruy, si on les lais-  
se quelque temps sans faire sem-  
blant de recognoistre leurs re-  
cherches, elles s'allantissent, &  
se fachent de traouiller plus lōg-  
temps inutilement. Ainsi

*Le paon loié au si tost fait la roue,  
Et la recache alors qu'on ne le loue.*

Il n'y a que ce seul vainqueur

*Epistres Morales,*  
à cest ennemy: & tout autre qui  
l'attaquera courra Fortune de  
remarquer sa temerité par sa  
perte.

---

*Qu'il faut de longue main se résoudre  
aux aduersitez. Comment on s'y doit  
preparer. Et que toutes les in-  
fortunes ne viennent pas  
pour nous accabler.*

### EPISTRE VIII.



**I**E te l'aduouë, A-  
gathon, à l'instant  
que la Fortune no<sup>9</sup>  
a frappez nous som-  
mes vn peu esperdus du coup.  
Car nos sens, que l'estourdisse-  
ment a assoupis, ne peuuent si  
promptemēt reuenir à leurs of-  
fices. Si ne t'accorderay-ie pas  
que pour cela nous deuions, cõ-

me les enfans, remettre aux larmes, & aux cris la guerison de noz blesseures: au contraire il faut aussi tost que le tintouyn nous est passé, cōme personnes courageuses, ou nous refoudre à la vengeance: ou sil se faut mettre sur la defensiue, n'oublier pour la douleur rien de ce que doit vne personne prudente. Et s'il faut que la mort nous aye, que nous l'alliõs trouuer, accompagnez de l'hõneur & de la vertu: & non pas attendre qu'elle viẽne à nous. Car ce dilayemẽt, aux choses qui ne peuuent se uiter, ne peut que donner tesmoignage de peu de cœur.

*Je ne croy point que celuy-là soit  
sage,*

*Qui a sa mort veut vaincre par pitié.*

*L'eff' y dernier de ce mortel passage,*

*Epistres Morales,*

dit vne ieune fille dās Euripide.

Si ne faut-il se tromper en ces choses. Car la difficulté est tres-grande de leur resister, si cōme le prudēt Marinier nous ne preuoyons en temps calme à tout ce qui est necessaire pour soustenir la tempeste. Le Gouverneur d'vne forteresse ne sera blasmé, encores que son ennemy le viēne assieger: n'estant pas chose qui dépende de luy. Mais si sera bien, si ayant la commodité il n'a donné ordre à ce qui luy failloit, pour soustenir tel effort. Par ainsi il faut preuenir le mal, & en paix songer aux euenemēs de la guerre. C'est en Esté que les bōs mesnagers font amas de bois pour l'Hyuer. Alexandre le iour de la grande bataille contre Darius cassa vn soldat de ses ordonnances, parce

qu'il le veid lors qu'il rāgeoit ses troupes, accommoder encor la corde de son lauelot : *D'autant, dit-il, qu'il falloir que cela fust desia fait.* Commençons donc de bonne heure, ô Agathon mon amy, à nous preparer à ceste grande bataille, afin que nostre General n'ait vne semblable occasion de nous casser: les Vignerons nous monstrent en leur art ce que nous deuons faire en nostre profession. Ils cultiuent le terrain comme nous deuõs cultiuer nostre esprit. Ils essermentent les seps, comme nous deuons aussi couper toutes les superfluitez de nostre ame : auxquelles si nous ne les ostõs, elle dõne quel iusq' is pl is de nourriture qu'aux bõs fruits qu'elle doit porter. Et en fin ces prudẽs Laboueurs appuyent de pais-

*Epistres Morales,*

seaux ou eschalars les vignes, craignant que les pluyes & les vents ne les iettent en terre, & que le raisin ne se pourrisse: Aussi appuyons-nous de ces vertuz, qui peuuent resister aux aduersitez, afin que quand elles viendront nous assaillir, nous ne nous laissions abbatre, & perdre tous ces fruiçts, quel'esperance qu'on auoit de nous auoit promis à nostre patrie.

Plutarque souloit dire que pour rendre vne personne parfaitement vertueuse, trois choses y doiuent estre vnies, la Nature, la Raison, & l'Vsage. Il faut que la Nature nous incline, que la Raison nous force, & que l'Vsage nous retienne. La Nature nous est vn don du Ciel, la Raison s'acquiert, & l'Vsage se fait. La Nature c'est le commencement,

ment, la Raison l'accroissement, & l'Usage l'accomplissement: & les trois ensemble la perfection. La Nature sans la Raison, & l'Usage, c'est vn bon champ qui demeure en friche pour n'estre ny semé, ny labouré. La Raison sans la Nature & l'Usage, c'est vne semence qui ne germe point, pour n'estre point mise en terre. Et l'Usage sans la Nature & la Raison, c'est vn Laboureur qui chaume, pour n'auoir ny semence ny terre. Trois choses qui separees sont du tout inutiles, & ioinctes ensemble toute l'vtilité de la vie humaine. Que iamais donc ce bõ Laboureur ne cesse, ô Agathon, de labourer & semer tes terres, afin que tu n'ayes occasion de regretter quelquefois la perte du temps.

## *Epistres Morales,*

*Les hommes & les Dieux*

*Hayssent l'ocioux,*

dit Hesiodé en ses Georiques.

Encor q̄ ie t'aye dit que la Nature soit vn don du Ciel, toutes-fois elle ne laisse par l'artifice de se rendre meilleure, comme ou en fumant, ou en arroufant, ou bien en labourant les terres on peut les engraisser, & les rendre plus capables du grain. Et en cela resouuiens-toy des chiens de Lycurgus.

Mais n'as-tu iamais pris garde pourquoy il y a des cheuaux qui ne veulent tourner à vne main: & d'autres sont aussi prompts presque que nostre volonté, à tout ce qu'il nous plaist. Cela viét que l'vn n'a point esté dressé, & l'autre a passé par les mains d'un bon escuyer. Par ainsi, il ne faut pas desdaigner par la raison

acquise de s'acquérir vne meilleure nature : & faire comme le bon mesnager, qui ayant hérité de beaucoup de biens, non seulement ne les laisse pas perdre, mais tasche honnestement de les aggrandir par sa vigilance. Ayant donc semé ta terre des plus beaux preceptes de ces grands & illustres personnages, considere leur vie, & tasche par l'usage à te rendre tel qu'ils ont esté. Car il est certain que les bonnes conditions, & les bonnes mœurs, sont qualitez qui s'impriment par longs traits de temps : & qui s'acquierent par habitude. Ne crains point en cela de ressembler à l'auaricieux : ie veux dire, imiter en ta vertu la diligence & le soing dont il use en son vice. Assemble le plus que tu pourras de ces thresors

*Epistres Morales,*

en ton ame : & comme l hydro-  
pique, qui ne peut, quoy qu'il  
boye, estancher sa soif, n'estan-  
che aussi jamais la tiene des ver-  
tus : mais demande tousiours à  
tes yeux nouveaux exemples, à  
ton entendemēt nouvelles rai-  
sons, & à tes mains nouvelles  
actions.

Quand tu te feras de longue  
main de cette sorte préparé, at-  
tends seulement ton ennemy en  
bonne deuotion & assure toy  
que s'il t'attaque tu luy feras  
plus de mal qu'il n'y aura pour  
toy apparence de peur. Quel-  
quefois d'estre presque accablé  
des forces de nos aduersitez  
nous a rapporté vne gloire & vn  
contentement extreme : & les  
grands coups ont esté souuent  
la felicité, de ceux que l'on a pē-  
sé d'accabler. Car de resister, est

plus honorable, que d'attaquer. Parce que estant inferieur en puissance, on se rend egal par la vertu. Qui eut iuge voyant George Castriot, qui depuis par la grandeur de ses faits fut nomme des Turcs Scanderbeg, comme s'ils eussent voulu dire, Alexandre le grand: Qui eut iugé, dis-ie, voyant ce grand Amurate paisible possesseur de tout son pays d'Albanie, luy & ses freres entre ses mains, pour hostages en apparence, mais en effet esclaves: que tout seul apres auoir veu meurtrir cruellement tous ses freres, il peut enleuer & maintenir ce mesme Royaume des mains d'Amurate, qui peu auparauant l'auoit vsurpé sur Iean Castriot son pere? Ne faut-il pas croire, voyant tel changement, que son abaissement soit

*Epistres Morales,*

venu expres, pour faire mieux paroistre son accroissement? Si bien qu'il semble que la Fortune, comme on dit, l'eust recullé pour le faire mieux sauter.

Mais, afin que tu ne te trôpes, toutes les traufferes que nous auons ne viennent pas de la Fortune: Quelquefois la vertu pour nous esproouer nous donne ces alarmes pour voir nostre resolution & noz volontez. Ne te souuiens tu point d'auoir leu, que Cyrus enuoya demander tout l'or & l'argent de ses amis, pour essayer leur affectiõ? D'autresfois ce n'est pas pour essay: mais pour exercice qu'elle nous trauaille, afin que l'oisiueté ne nous roüille. Ainsi Scanderbeg, duquel ie te parloy peu aupara-  
uant, de deux en deux iours des-  
plaçoit son cãp, tant afin d'ac-

coustumer au trauail sa gendarmerie, que pour luy apprēdre la façõ de cāper. Mais n as-tu pris garde que le meilleur champ sil n'est labouré ne iette que ronces & chardons: & que le plus maigre avec vne soigneuse cure se rend bon & fertile? C'est pourquoy si ce n'est la Fortune, c'est la vertu qui nous fait sentir le soc de tant en tāt, afin que nostre vertu oyseuse ne s'aneantisse: mais cōme bonne nourrice, ayant laissé quelque tēps le desir du tetin à son enfant, librement par apres le luy abandonne. Et d'autant qu'il est difficile de recognoistre qui est celuy qui nous frappe quand nous auons le dos tourné, preparoñs nous à toutes occasiõs, comme si nous estions desia aux mains avec noz plus grands ennemis.

*LIBRAIRIE MATHIEU*

*Epistres Morales,*

Et ainsi nous ne rendrōs iamais  
vne defenſe douteuſe: mais, cō-  
me dit Chryſippus, quand nous  
mettrons la main à l'eſpee, ce ſe-  
ra vne aſſurance infaillible de  
noſtre victoire.

---

*Que la compaſſion plus que tout autre  
accident touche viuent vne ame  
genereuſe: & que c'eſt la mort  
qui rend teſmoignage  
de la vie.*

EPISTRE IX.

 V le veux donc en fin,  
Agathon, que ie te die  
de quel coſté les De-  
ſtins m'ont laiſſé la peau plus tē-  
dre: car tu as opinion que com-  
me Achille i'ay quelque endroit  
qui peut eſtre percé. Et tu as rai-  
ſon. Et pour ne manquer à ta

volōté ie te la veux descouurir, & encor que ie la deuroy celer, pour ne donner opinion de peu de courage, si estimeroy-ie l'offense de ne te plaire beaucoup, plus grande que la faute que ie pourroy faire en cela. Mais que te pourroy-ie cacher? non pas mesmes si i'auoy le tison de ma vie, tāt s'en faut ie ne le voudroy point en plus seure garde que la tienne. C'est peu souuent que les lieux foibles des forteresses sont publiez par leurs mesmes Gouverneurs: Aussi est-ce peu souuent que l'on rencontre des Agathons. Bref i'aime mieux courre le hazard qui m'en peut venir, que de te desdire de chose que tu vueilles de moy.

Reçoy donc l'ouuerture que ie te fay, non pas pour obligation, mais pour gage de mō ami-

*Epistres Morales,*

tié : & le tout soit remis à ta discretion.

As-tu iamais ouy dire aux Orfeures que le Diamãt ne peut estre coupé ny rompu à force de trãchans, ny de coups: mais que quãd on le trempe dans le sang de bouc, il s'amollit de sorte que l'on luy donne par ap̄res plus aisément qu'à toute autre pierre, la forme que l'on veut? Fay estat que ma durté est de mesme, qu'il n'y a coup de Fortune, pour aspre qu'il soit, qui puisse m'entamer. Mais me veux-tu couper, comme tout autre, & peut estre encor plus facilement? Approche la pitié de mon ame: trempe-la toute dans ce sang là: & nel'en fors point que tu ne l'ayes reduite en l'estat que tu veux. Tu trouueras qu'il n'y a rien de si mol que moy, ny qui

face moins de resistance. Ceste passion ayant la mesme puissance sur ma durté que le Soleil sur la glace. Car aussi tost qu'elle se presente à mes yeux, s'ils ne luy empeschent d'esclairer iusques en mon ame, elle la fond & dissout toute par sa chaleur. Et afin que ie t'en die vne preuue tres-remarquable, pour l'accident qui m'arriua, écoute-moy ie te prie : & si tu n'as plus de force contre ceste passion que moy, prepare-toy de bõne heureau mouchoir.

Au sortir de ma premiere prison i'allay en Sauoye vers ce grand Prince, que nous auons fuiuy, qui peu auparauant y estoit venu de Vienne, cõme si les Destins le guidoient, afin qu'il vint fermer les yeux dās la Prouince, où desia tant d'autres

*Epistres Morales,*

Princes de son sang auoient & regné & finy leurs iours. Il auoit desia souffert vn tres grand assault de son mal, & fut à tel terme que plusieurs l'auoient tenu pour mort. Il sembloit que le Ciel nous le voulust conseruer encores, luy redonnant assez de force pour monter à cheual, & pour reioindre ses troupes. Mais *le travail* apres auoir supporté plus avec *le ennuy* le desir qu'il auoit de ne nous point abandonner, sentant l'ennemy si pres, que par force qui lui fust restee de sa derniere maladie, il fut en fin contraint de se retirer à Annecy, où avec quelques particuliers il faisoit dessein de se guerir en repos. Mais helas! celuy qui dispose de nous ne voulant nous le laisser plus long temps, l'appella, apres vne tres longue & inaccoustumee

maladie. Tres-longue, car il eut quatre mois la fièvre continuë: inaccoustumee, d'autant que iamais les Medecins ne sçeuert recognoistre au vray quelle elle estoit.

Mais pour reuenir à ceste pitie dont ie fus vaincu! au commencement croyant son mal proceder de tristesse, ie ne figuroy qu'il estoit plustost long que dangereux. De sorte qu'attendant sa guerison ie me retiray pres de là, avec mon frere de Bussi, employant le temps tantost à la lecture, tantost aux promeneurs: & tantost à visiter ces grands Rochers & agreables precipices des Ruisseaux. Mais lors que i'attendoy quelque nouvelle de sa sâté, ne voilà pas vn de mes amis, qui m'a luerit qu'õ ne luy esperoit plus de vie.

*Epistres Morales,*

Quel tressaut fut le miẽ ! & quel  
le desplaisir qui m'en demeura !  
Iuges-le, Agathon, si iamais ce  
que tu as aimé a esté en telle ex-  
tremité. Le môte à cheual, & ne  
prens repos que ie ne soy pres  
de luy. Je le treuuy tellement  
abatu de la perte du sang, qu'on  
ne pouuoit luy estancher, qu'il  
n'auoit presque la force de le-  
uer les bras. Aussi est-il allé tra-  
çant ses derniers iours de son  
sang: & la derniere goutte a esté  
le dernier moment de sa vie.

O quelle veuë me fut celle-là.

*Eh quel m'apparut-il ! & de cõbien  
changé*

*D'Hector, quand il tournoit des  
despouilles chargé*

*D'Achille, & de lancer le feu dans  
les nauires*

*Des Grecs? —*

Il auoit les yeux haues & enfoncez, les os des iouës esleuez: de sorte que la mâchoire au dessous, couuerte seulement d'un peu de peau, sembloit s'estre retirée & abatuë: car ses mouuemens en estoient si apparens, qu'il sembloit qu'elle ne tint plus qu'à quelques nerfs. la barbe hérissée, le teint iaune, les regards lents, les souffles abatus monstroient bien à quel point son mal l'auoit réduit. Mais sa main, qui autresfois auoit emporté le prix sur les plus belles, n'estoit du tout point cognoissable: car sa iauneur, sa maigreur, ses rides, les os esleuez & grossis, les doigts qu'à peine pouuoit il ioindre, & ioints tenir droits, la rendoient si dissemblable de ce qu'elle souloit estre, qu'il n'y auoit personne qui ne s'estonna

*Epistres Morales,*

de tel changement. Ses bras décharnez, dont les tendons paroïssent comme en vne Anatomie: & ses cuisses, qui estoient de la grosseur dont deuoient estre ses bras, ne pouuoient que faire esbahir ceux qui les voyoient, qu'une personne sans mourir fust reduite à ceste extremité. Sans mentir, Agathon, quand ie vy ce Schelette, les larmes aux yeux donnerent tesmoignage de mon peu de force. Est-ce là le Prince, disoy ie, qui n'aguères de son nom emplissoit tout le monde: & de qui la belle ambition ne pouuoit estre remplie de l'Vniuers? Sont-ce là ces bras que tant de milliers d'ennemis ont si fort redoutez, & qui ne pouuoient redouter personne? Et ceste voix que i'oy plaindre, est-ce celle-là qui donnoit tant

d'espouuâtement aux ennemis,  
& tant d'assurance aux siēs? Et  
parce que sa foiblesse estoit si  
grande, qu'il falloit le tourner  
quand il s'ennuyoit d'un coste.  
Est-ce celuy là, disoy ie, que ie  
voy tourner dans ce linceul, de  
qui le courage promettoit de  
tourner toute la France? Et lors  
cōme rauy de ce que ie conside-  
roy en luy, ie demãdoy au Ciel:

*Quel le Nume offensé, on de quoy  
despiée*

*J'ayon poussa cet homme en vertu si-  
gnalce,*

*Si grand, & pitoyable, à souffrir tant  
de maux.*

*Rouler tant de hazards?..--*

Il ne faut point que i'en men-  
te, i'auoy desia fort effacé les  
desplaisirs de ma premiere pri-  
son. Que sil y en restoit encor  
quelque tache, croy moy que la

*Epistres Morales,*

consideration de ce grand Prince l'osta bien entierement.

Comme i'estoy sur ce penser, ne voila pas ce Demō, qui tousiours m'accompagne, qui vint à l'oreille me respondre: Ce Prince, dit-il, que tu vois, ces bras, ceste voix, & ceste force que tu consideres dans ce liēt, ne sont point ces choses que toute la France craignoit, ou aimoit si fort. Mais c'est l'esprit qui est couuert de ce corps: & duquel la grandeur se peut iuger, non point par l'exterieur de ces mēbres, que la foiblesse du mal tiēt impuissans: mais par l'interieur de ses belles resolutiōs, dont ses paroles prennent leurs lumieres si claires, que dans la nuit mesme de ses plus cruels traux, elles reluyfent & r'allument vn beau iour. Consideres

quelle constance est la sienne à essuyer les larmes de ses seruiteurs, les exhortant à la resolution de sa mort. Et encor que ses discours soient comme mettre feu à feu, larmes à larmes, & morts à morts dans le cœur de ceux qui le voyēt: si est-ce qu'ils donnent tesmoignage que cet esprit inuaincu durant sa vie, ne peut estre esbranlé de ses desseins par la plus prochaine horreur de la mort.

Ce fut donc le desir de l'ouyr qui me portoit d'ordinaire pres de luy. De la bouche duquel il ne sortoit desia plus des paroles humaines, mais des Oracles. Et afin que tu iuges cōbien en vn corps si malade il auoit l'esprit sain. Oye ie te prie ce qu'il me dit aussi tost que ie fus de retour.

Il est vray, disoit-il au com-

*Epistres Morales,*

mencement de mon mal, ie me suis moy-mesme esmeu à pitié. Il me fachoit qu'au p. usbeau de mon aage il me fallut fermer les yeux, & laisser mes chers amis. L'auoy veu, cōtinuoit-il, le Duc de Nemours plein de tout ce qui pouuoit plaire au monde, estimé, honoré & redouté: & considerant qu'il luy falloit si promptement laisser toutes ces choses: sans mētir l'auoy quelq; pitié de tāt de chaleurs souffertes, & de tāt d'hyuers desdaignez pour cette gloire. Mais depuis recognoissant qu'en toute façõ il faut partir: & que personne ne peut s'en exempter, ô que ie l'ay estimé estre fauorisé du Ciel: puis qu'il luy est permis de s'en aller, non point à la desrobee, ou à l'imporueue, mais tellement disposé à son voyage, que si la

Fortune luy estoit redeuable de quelque chose, par ceste faueur, elle sort entieremēt de ses debter. Laissons donc, disoit il, en fin ce desir de mourir en vne bataille pour nous signaler. Car celui qui meurt comme il doit, ne se peut signaler d'auantage. Que s'il est honteux de ne nous vanger de l'iniure que l'on nous fait : il est bien plus honorable d'estre tué de la fieure que d'un soldat : puis que l'on ne peut en estre taxé, ne s'estāt encor trouué personne qui luy ayt peu resister. Et mourir de la main d'un soldat, c'est tousiours estre inferieur en que'que sorte à un homme Contentons nous donc d'auoir vescu iusques i y : & de n'auoir pas tousiours vescu en vain. Et remercions Dieu de l'election qu'il a faite de cette mort

*Epistres Morales,*

pour moy. Je te iure, Agathon, que voilà les mesmes termes : & beaucoup des mesmes paroles dont il vſa. Mais ie te prie escoute le reste.

Deslors qu'il se recogneut en danger, il se fit promettre aux Medecins, que quãd ils le iuge-royët pres de sa derniere heure, ils l'en aduertiroyët. Se sentãt reduit à l'extremité, & recognoissant à peu pres la grandeur de son mal, il leur demanda luy-mesme, sans s'estonner, si sa fin estoit proche. Et aſt ſceu qu'il estoit en tres grand danger si la veine se r'ouuroit : Or *Jus*, dit-il *il ne faut pas attendre l'extremité : il vaut mieux avoir beaucoup de temps de reste, que s'il nous en manquoit un moment* Et lors, apres avoir fait ce que nous devons tous comme Chrestiens, il joint les

mains : & les yeux tendus au Ciel:

J'ay, dit il, autres fois esté aussi pres de la mort que ie le sçauroy estre à cett'heure : & la mesme priere que ie te fis, ie la fais encores. C'est (ô mon Dieu) que ta volonté soit faite. Apres il fit appeller son frere , & tous les Gentils-hommes , qui estoient pour lors pres de luy : & les nommât tous par leurs noms, & leur disant le dernier Adieu, les toucha tous en la main. A l'vn luy recommandant vne chose : & à l'autre le faisant ressouvenir de sa particuliere affection. En fin d vne voix le tant en tant de la foiblesse interrompue : Il leur parla à tous ainsi.

DIEU me soit tesmoing, mes Amis, s'il y a rien, que ie laisse avec tant de regret que vous. .e

*Epistres Morales,*

ſçay que vous avez deſdaigné tout ce qui vous deuoit eſtre de plus cher pour moy? & toutesfois ie ſuis contraint de vous abãdonner. Mais pour mō contentemēt, viuez avec ceſte creãce que de n'auoir encores peu ſatisfaire à voz merites eſt mon plus grãd deſplaiſir. Toutesfois ie vous laiſſe vn autre moy-meſme, quĩ comme de toute autre choſe, hcritera particulieremēt de ma bonne volonté enuers vous tous. Ie vous ſupplie de remettre en luy, à ma conſideration, toute l'amitié dont vous m'avez obligé: & ie m'aſſeure que la Fortune que avec vous i'auoy commencee, luy permettra de recognoiſtre voz ſeruiſſes & voz affections. Lors reprenant vn peu d'haleine il tourna les yeux lãguiſſans ſur ſon frere!

& apres

& apres l'auoir quelque temps cōsideré: Et vous, mō frere, luy dit-il, si vous auez quelquesfois creu que ie vous aye ayme, receuez, ie vous supplie, à ce coup mes paroles, non seulement cōme venant d'vn frere, mais d'vn frere & amy. Entre les plus chers threfors que ie vo<sup>o</sup> laisse, ie vous donne mes amis, à qui ie viēs de dire Adieu, & plusieurs autres, que ie sçay qui ne vous māqueront. Ayez les, & les cheriss z: & pour leurs merites, & pour mon amitie, faictes qu'ils ressentent de vous les fructs de l'esperance qu'ils ont eu de moy: & desquels non moy, mais ma fin precipitee les a deceus. Vo<sup>o</sup> pouuez avec eux vo<sup>o</sup> bastir vne tres belle & tres-honorable Fortune, qui le seroit desia, si la fortune mesme des le commence-

*Epistres Morales,*

ment n'eust fait dessein de contrarier mes desseins : & certes ie partiroy trop contēt, si ie vous eusse laissé vos affaires assurez. Toutesfois ie ne pense y auoir peu aduancé en l'acquisition que ie vous ay faite de tāt d'hōnestes hommes. Puis qu'ils se sont donnez à moy, comme de chose mienne, ie vous en fay mon heritier. Mais avec cette conditiō, que toute autre chose que vous aurez de moy, ne vous sera rien à l'esgal de celle cy.

Voilà la premiere requeste, que ie vous fay. La seconde, ie l'accompagneray de cete authorité que l'aage m'auoit donnee sur vous par laquelle ie vo<sup>9</sup> adiure de ne vous esloigner iamais de l'Eglise Catholique. Et en cete derniere occasion qui

vous a mis les armes à la main, ne vous separez iamais de nostre saint Pere. Quand il n'y aura plus de l'interest de la Religio, ie remets à vostre discretio de poursuiure vos affaires, cōme le tēps le portera. Mais sur tout ayez en toutes vos actiōs Dieu tousiours deuant les yeux : & recherchez de luy toutes vos Fortunes. N'oste*z* iamais de vostre memoire le lieu d'où vous estes yssu : & quels exēples de Vertu vos Ancestres vous ont laissez, afin qu'à leur imitatiō, vous ne fassiez chose indigne d'eux. Et viuez tousiours avec ce dessein, de laisser à ceux qui viēdrōt de vo' plustost de la gloire de vostre memoire, q̄ de grands biens de vostre heritage. En ce lieu la voix luy defaillit. Et s'estant vn peu renforce, il continua.

*Epistres Morales,*

Que si vous auez à obseruer quelque priere que ie vous ay faitte, apres celle de Dieu, ayez cette-cy en memoire, Vous sçavez, mon frere, que nous auons vne Mere, à laquelle, outre l'obligation generale, nous sommes particulierement tant re-deuables, que ce seroit double ingratitude si nous ne le reconnoissons. Ie vous supplie, puis que ie ne puis auoir ce dernier contentement de luy baiser la main, & receuoir sa benedictiõ, à la premiere veuë que vous en aurez, de la receuoir en mõ lieu. Et luy faire entendre, combien le desplaisir m'est grand, de n'auoir peu luy rēdre le seruice que ie luy deuoy. Et que ie la supplie que l'affection qu'elle m'a fait paroistre reuiue en vous : afin que de vous elle reçoynie les ser-

uices, a quoy mon deuoir m'obligeroit. Honnorez là, & la seruez : & si vous ne voulez que Dieu vous en punisse, ne sortez iamais de ses commandemens. Et pour le dernier bien que i'espere receuoir des hommes, promettez moy, mō frere, que mes prieres me sont accordees de vous, lors à toute peine il luy tēdit la main. Son frere, qui fondoit en larmes plus par ses sanglots que par les paroles (car ils la luy interrompoient) luy donna assurance de ne point sortir de ses commandemens. Lors

*Tendant contre le Ciel les yeux ar-*  
*dants en vain,*

*Les yeux : car les liens luy rete-*  
*noyent la main.*

Liens helas ! de sa foiblesse, il dit : O mon Dieu que ie meurs content, ayant les trois biēs que

*Epistres Morales,*

i'ay tousiours le plus requis: Dire Adieu à mes amis: voir mon frere: & mourir aduisé. Et se tournant à l'Euesque il luy demãda sa benediction, tant pour mourir en l'obeyffance de l'Eglise, que pour luy tenir lieu de celle de sa mere.

Di moy, Agathon, qui eust peu tenir les larmes en telles occasions, n'eust il pas esté insensible plustost que cõstant? Quãt à moy s'il n'y en eut point eu d'autres que mon sang, ie croy qu'è le cõcar me l'eust enuoyé aux yeux. Mais cõsidere la constance dont il poursuiuit:

La peine qu'il auoit eue à parler luy fit venir vne foible sueur par tout le corps. Il se tourne froide ment aux Medecins: La sueur de la Mort, dit-il, est elle chaude? Et luy estant respondu, que non:

Nous auons donc , adiousta-il, encores quelque temps à combattre. Sur cela la veine se vint à r'ouuir. Voila le sang qui luy fort en si grãde abondance, qu'il y en eut mesmes desgouttes qui luy passerēt par les yeux. Le bon Pere Esprit, qui estoit pres de luy, ne pouuoit presque cacher ses larmes. Se cognoissant alors & pour ses force. affoiblies, & pour ce que les Medecins luy en auoyent dit, qu'il estoit au dernier moment de sa vie, il fit apporter le Crucifix. Et apres l'auoir baisé, comme il saignoit incessamment: Mon pere, dit il, à ce sainct religieux, Nostre Seigneur ne mourut il pas aussi en saignant? Et luy ayant respondu qu'ouy: Or prions le donc, continua-il, puisqu'il honnore la fin de mes iours de quelque resse.

*Epistres Morales,*

blance de la sienne, que comme il respendit son sang pour lauer la faute d'autruy, que celuy que ie respands puisse tellement lauer les miennes propres, qu'elles en soient effacees en sa presence. Lors comme rauy en ceste cōsideratiō, il arresta de sorte les yeux sur les playes qu'il voyoit au Crucifix, que quelque abondance de sang qu'il perdit, quels remedes qu'on luy fit, on ne veit iamais qu'il les en retira.

Mais vne chose des plus loüables de sa maladie, c'est que durant ceste grande saignee il ne voulut oncques souffrir recepte de parole, parce que tels moyēs de guerir sont defendus de l'Eglise. Et comme quelqu'un de ses seruiteurs l'en importuna fort, luy representant le danger qu'il y auoit pour sa vie. Et

quoy? respondit-il, s'il n'y auoit point de sorciers, le Duc de Nemours ne viuroit donc point? Quelques autres luy vouloient faire venir vn Medecin huguenot: les huguenots, dit il, sont ennemis du Dieu que ie sers. Recourre à eux pour luy sauuer vn seruiteur, n'est-ce pas offenser sa puissance?

Je te iure, Agathon, que le ressouvenir de ces choses m'efforce encores de telle sorte, que ie ne puis m'y arrester, sans flechir encor vn coup à la pitié. Permetts moy donc de couper icy mon d'scours, puis que la poursuite m'en couste autant de larmes que de lettres a l'escrire. Qu'il te suffise que ie t'aye monstre le lieu foible de ma forteresse, sans me commander, encores que i'y face la breche. Et

*Epistres Morales,*

pour clore ce fascheux ressou-  
uenir, seruons nous à ce coup de  
Seneque: *La Mort*, dit-il, *est la*  
*seule qui prononce l'arrest diffini-*  
*tif de ce que nous auons esté, ou noz.*  
Par elle donc iuge quelle a esté  
la Religion, la vertu, & la gran-  
deur du courage de ce grand  
Prince. Et preparons-nous de  
donner, à l'imitation de la chã-  
delle, qui rend sur sa fin plus de  
clarté, tel lustre à noz actiõs pas-  
sees, par nostre mort, que rien  
n'en demeure douteux. Ainsi  
nous nous ferons paroistre vrais  
imitateurs & dignes seruiteurs,  
d'vn tel Prince, Et adieu.

*Que le conseil est creu dont le Conseiller mesme se sert. Que le bien acquis a-  
nec peine est le plus honorable. Que  
les faueurs de la Fortune sont tes-  
moignages de nos defauts. Et que  
c'est signe de vertu que d'estre souuēt  
attaqué du malheur.*

## E P I S T R E X.

**V** Eux tu que ie croye  
ton conseil estre bon?  
fay toy-mesme ce que  
tu me conseilles : N imite point  
la tröpette, qui se contente d'a-  
nimer & d'eschauffer les guer-  
riers au combat. Auāt que d'en-  
treprendre ma cure, Medecin,  
gueris toy-mesme. Puis que du  
coup qui me blessä tu as senty  
la douleur du contre-coup, qui  
est dangereux d'vn sac. Fay pa-  
roistre qu'en la guerison de ta

*Epistres Morales,*

blesseure, tu te fers des mesmes ferremens, & de mesmes onguents que tu me proposes. Ce qui autorise davantage les cōseils, c'est quand le conseiller mesme s'en sert. Car fais estat que pour les raisons, les meneries sont quelquesfois si bien desguisees, qu'il est impossible du premier coup de les discerner. Qui est celuy s'il veut persuader quelque chose, qui ne se couure, & ses cōceptions aussi, de quelque apparēce vray-semblable. À peine que ie croye tes remedes estre bons pour moy, tant que ie te les verray inutiles. Toutesfois pour te mōstrer par l'experience combien la bonne opinion que le malade a de son Medecin peut profiter à sa santé, encor que ie ne voye point la preuve de tes remedes, assure

toutesfois sur ton amitié ie ne laisse de m'en seruir, comme fils estoient tres-experimentez.

Or tu me dis que i'aye bõ courage, & que ie me resouuienne qu'il n'appartiēt qu'aux grands esprits d'estre butte aux grands coups de la Fortune. Il me semble, mon amy, que si depuis le temps que ie suis en son eschole, ie n'auoi appris quelque chose d'elle, elle auroit bien occasion de plaindre les instructions qu'elle m'a donnees, & moy le temps que i'ay employé à estudier. Fay ton compte, & par là tu cognoistras cõbien i'y suis accoustumé: que toutes les Lunes qui se passent sans me donner quelque nouvelle leçon de ce maistre, ie reste beant comme le cheual à l'auoine, quand il cognoist approcher l'heure de son

*Epistres Morales,*

ordinaire. Et pour te parler ouuertement de ma vanité, puis qu'elle ne peut estre aux bõnes, ie la mets aux mauuaises Fortunes. De sorte que quand à l'imitation du Paon ie veux faire la rouë de mes gloires: ie mets au premier lieu les desplaifirs, les trauerfes, les pertes, & les malheurs que i'ay supportez: & les plus grands font les yeux de mes plumes que ie iuge les plus esclatans.

Mais aussi parlons avec raison. Quelle gloire est ce à vn Prince de se voir seigneur d'vn peuple qui se dõne à luy, sans qu'il mette la main à l'espee, ou qu'il y employe ny artifice d'esprit, ny peine du corps. au prix de celle qu'il acquiert, quand apres auoir sous vn Mars douteux gagné plusieurs batailles, forcé

vne à vne toutes les villes, en fin il fait son entree dans la principale: & que la breche de ses canons luy en ouure la porte, & à toute son armee: De laquelle alors les estendars rōpus, les harnois décloüez, & yures du sang des ennemis, & du leur mesme, sont augmentation & de gloire & de contêtement? N'est-ce pas cela facquerir par sa vertu, ce qu'autremēt il semble que l'on reçoie en don, & sans nulle autre apparēce de son merite que la seule faueur du Ciel? Les pleurs d'Alexādre, quād il oyoit les conquestes de son pere, ne procedoient que de ceste seule cōsideration. Qui sera celuy qui ne sçaura suyure la Fortune, quād, cōme *Ænee* son petit *Iulus*, elle le conduira par la main? Mais qui sera celuy qui vaincra

*Epistres Morales,*

ses coups, qui desdaignera ses playes, & qui du sang propre qu'elle tirera de son corps, sans flechir à sa cruauté, aura le courage de l'estouffer? Se vante d'oc de ses bōnes Fortunes qui voudra. Quant à moy i'estime mille fois plus mes malheurs. Car ils sont esclaves de leurs Fortunes: & sont contraints de leur obeir, cōme les payes, & mercenaires: mais i'appelle mes malheurs miens, d'autant que ie les ay surmontez, & que comme serfs ie les tiens sous moy. Lors qu'ils content, pour tesmoignage de leur gloire, les biens que ceste Fortune leur a faits, ils ressemblent à ceux qui pour se dire riches, racontent les Banquiers auxquels ils sont redeuables de tres-grands emprunts. Fort à propos Iocaste remonstre dans

Euripide à son fils Eteocle, que

*Les mortels n'ont point de biens propres,*

*Ils ne sont que les Procureurs*

*Des Dieux, qui donnent & retirent*

*Les richesses comme il leur plaît:*

*Si bien qu'elles ne sont point stables,*

*Mass iournalieres seulement.*

Si les choses que la Fortune preste ne se deuoient iamais rendre, il y auroit certes quelque apparence de se resiouyr de ses faueurs. Mais l'vsuriere qu'elle est, ou elle retire incontinent son principal, avec vne tres grande perte de celuy qui l'a eu: ou si elle le laisse pour quelque temps, c'est avec de si grands interests, qu'ils trainent avec eux la ruine entiere du debteur. Donc nous louer des faueurs de la Fortune, c'est proprement estaler noz necessitez

*Epistres Morales,*

Et si ie te diray vne chose, que de long temps i'ay remarquee: & dont ie veux que tu te ressouuienne. Il y a deux sortes de Fortune, plus coustumieres: l'vne vehemente, & l'autre lente. Alexandre & Cyrus furent fauorisez de la premiere en leurs conquestes. Et non seulement ceux-là, mais tous les autres grands Capitaines, qui ont par des grands changemens donné cognoissance de leur prosperité, comme Cesar, Octaue: & mesmes encor de moindres que ceux-cy comme Annibal, Pompee, & bref tous ceux dont les armes ont donné cognoissance de leurs effects. De l'autre ont esté fauorizez tous ceux de qui le repos seulement a esté la Fortune. Or la pluspart de ces derniers, à qui l'on croit qu'elle rie,

ne reçoivent point d'autres fa-  
ueurs d'elle, sinon qu'elle ne les  
defavorise point: Car leur lais-  
sant ainsi trainer la vie douce-  
ment, il semble qu'ils soiēt heu-  
reux. Et c'est de ceux-cy que  
parle Ennius, quand il dit:

*Celuy là est heureux qui ne ressent  
du mal.*

Et Euripide en son Electre:

*Qui avec la santé n'a nul coup de  
Fortune,*

*Vit entre les mortels bien & heuren-  
nement.*

Mais pourquoy pēses-tu qu'il  
y ait tant de petites riuieres qui  
n'ont point de pont: & que  
nous ne voyons point de grāds  
fleuves, comme le Rofne, Sei-  
ne, Loyre, Garone, qui n'en  
ayent en diuers lieux? Il sem-  
ble que ces grands fleuves soiēt  
plus subiects que les petits ruis-  
seaux, puis que par l'industrie

*Epistres Morales,*

des ponts ils sont presque cōme coupez, & contraincts de recevoir la terre sur eux, qu'ils ont accoustumé dessous, sans que leur fureur nous puisse retarder de leur passer dessus en toute assurance. Cela, Agathon mon amy, ne viēt d'ailleurs que pour ce que nous desdaignōs ces petites riuieres, desquelles le cours ny la profondeur ne peuuēt retarder ny interrōpre noz voyages. Ce que feroient bien ces grāds fleuves, si par l'artifice des ponts nous ne r'attachions vne terre avec l'autre. Aussi la Fortune ne fait point de mal à ces personnes de peu : parce qu'eux-mesmes n'en peuuēt faire à personne. Ceste Chymere, (car ainsi il me plaist d'appeller la Fortune) a ceste coustume, de ne dresser iamais ses traits en lieu où la

peine qu'elle y prend, ne puisse estre egalee par l'effet qui en reüssit. C'est pourquoy

*--- Si come il folgore non cade*

*In bassopian, ma su l'eccelse cime,*

Elle les fait descendre sur les grands Empires seulement. Que si quelquesfois elle po nte plus bas, c'est pour peu à peu rapporter ces changemens à de plus hauts desseins. Car comme pour renuerfer vne muraille il faut commécer d'en oster vne pierre, qui au prix de la masse entiere semble n'estre rien : aussi ces coups qu'elle donne aux personnes particulieres, ne sortent iamais de sa main que pour cōmencer quelque plus haute ruine. Or se vantent donc à ceste heure ces personnes à qui la Fortune ne daigne seulement tourner les yeux, & ils cognoi-

*Epistres Morales,*

front que c'est pour estre trop inutiles à ses desseins. Quand les Romains domptoient ces peuples de la Grece, ou les autres leurs ennemis, & que leur victoire meritoit le triumphe; qui est-ce, à ton aduis, Agathon, qui accompagnoit le chariot du vainqueur? Les Rois, les fils de Rois, les grands Capitaines, ou telles autres personnes remarquées, & desquelles la vertu vaincuë pouvoit estre augmentation à leur gloire. Mais que penses-tu qu'ils fissent de la tourbe du menu peuple? Ils la laissoient en leurs maisons, sans autre plus grand mal, que d'estre tributaire du Senat: d'autant que la Fortune iugeoit ceste populace indigne de ressentir ce grand coup. Et tout ainsi qu'aux duels on ne perd pas le temps à fraper l'en-

nemy sur les doigts , ou sur le bout des pieds , mais on tafche d'adrefler tous les coups aux parties qui font les maiftreffes de la vie : de mefine la Fortune dans ce duel qu'elle a avec toute vne Monarch en'effaye d'atteindre que les parties no les d vn Estat , iça hât bien que les moindres ne fubfiftent que par la vie des autres.

Or confidere, mon amy, fi ces remedes, ioints avec ceux que tu m'as enuoyez ne font capables de confolider vne plus grande playe que la mienne? Auffi tant s'en faut que ie me plaigne du fang que i'ay respãdu eftant bleffé : ny de la douleur que i'ay ressentie auãt que d'estre pensé, que ie m'en louë : & la remercie du iugemẽt qu'elle fait de mon merite, me croyant indigne de

*Epistres Morales,*

ses coups, & si souuēt redoublez. Car deux vanitez tout à la fois me naissent de ceste cōsideration. L'vne, que puis que ie me fay voir à elle, il faut que ce soit quelque chose que de moy : & l'autre, que puis que nullement soustenu de ses faueurs il faut qu'elle perde tant de coups l'vn sur l'autre eslancez, pour me pouuoir abattre, que ma force ne soit pas petite.

Il me souuient sur ce propos d'vn discours que fait vn certain Philosophe que ie te diray pour la conclusion de ceste lettre : La Fortune, qui ne veut les actions des mortels estre conduittes que par sa seule puissance, s'offence infiniment quād elle void le sage s'appuyer sur sa seule vertu. C'est pourquoy à ceux-là plus qu'aux autres elle  
fait

fait ressentir sa force. Fay donc estat, quand tu vois que par diuerses fois elle attaque vne mesme personne, que c'est sa vertu, & non pas luy qu'elle combat. Car les autres du premier coup elle les accable, sans qu'il luy faille recourir aux secondes armes. Bon soir, Agathon, & te console par ceste sentence des diuers assauts que la Fortune nous donne, comme tres asseuré tesmoignage que ce n'est pas nous qu'elle combat : mais ce qui est en nous.

---

*Que le bon-heur le plus souuent est de n'auoir tous les maux que nostre imprudence & le desastre nous ont preparez. Que la Vertu est la butte de la Fortune. Que toutesfois il est plus honorable de souffrir pour la iuyure, que d'auoir du bien autrement.*

*Epistres Morales,*

EPISTRE XI.



A y ainsi : s'il y a apparence que quelque mal te doye arriver, prepare toy à ce qui est plus insupportable : & te persuade qu'il ne se peut éviter. Par ce moyẽs'il t'adviẽt, tu le supporteras d'autant pl<sup>9</sup> aisemẽt, q̃ les coups preueus nuisent moins. S'il ne t'adviẽt pas, tu t'en resiouyras, nõ cõme ayant euité vn mal, mais comme ayãt acquis vne bõne Fortune.

C'est ainsi que la plus part de ceux que nous estimõs tãt heureux en vse, sans y penser. Si vn prisonnier se sauue, ne dit-on pas qu'il est heureux? Si le pied glisse à quelqu'vn, & qu'il tõbe du haut d'vne tour sans s'offencer, n'est il pas heureux? S'il a eu

quelque grande playe, & qui ait esté iugee mortelle, s'il en guerit ne dit on pas qu'il a de l'heur? Si cela est estre heureux, l'on ne l'est donc, que d'autant que l'õ a esté mal-heureux? Je trouue bien, quant à moy, que celuy l'est d'auantage, qui n'a point l'heur de se sauuer, d'autāt qu'il n'est point prisonnier: Qui n'a point la fortune de tomber de si haut, sans se blesser, d'autāt que le pied ne luy est pas glissé. & qui n'a point la faueur de guerir d'vne playe mortelle, pource qu'il n'a poit esté blessé. Et toutesfois d'autant qu'il n'aura eu ce premier mal-heur, il ne sera pas estimé heureux. Et cela parce qu'estāt prisonnier, que tombant, & que se sentāt si fort blessé, & luy, & ceux qui le voyoient, s'estoient imaginez qu'il deust

*Epistres Morales,*

auoir le plus grãd mal qui peut aduenir de ces defastres : & estoient tellement figuré impossible, que ces choses se peussent euiter, que venant à se sauuer, hors de toute esperance de leur salut, ils ne le prennent pas comme esloignement du mal : mais cõme vn bõ-heur particulier Et sans mentir celuy-là se peut dire heureux. Mais i'eusse creu qu'il l'eust esté dauantage si la Fortune ne luy eust dõné iuste occasion d'apprehender ce mal. Vy donc avec ceste creance d'ores en auant, que la Fortune en plusieurs n'est que de n'auoir pas tous les maux que leur imprudence ou le defastre leur a preparez. De ceste façon en toutes mes infortunes ie me suist tousiours trouué heureux : pource qu'il me pouuoit tousiours ad-

uenir pis. Et me semble que le creancier, qui se contente de la moitié du payement, pouuant par ses mains propres se payer du tout, vse d'une tres-grande courtoisie.

Mais tu me dis par ta lettre, que la Fortune en cela fait enuers moy cōme le tyran enuers ses subiets. Car encores qu'il ne les aime, ou qu'il n'en aye point de pitié, toutesfois il ne les ruine point du tout, de peur que par apres il n'en puisse plus tirer de seruire: Qu'elle aussi ne m'accable entierement, pour auoir toujours vne butte à ses traits. O que tu me fais de faueur de me dire cela! Et pleust à Dieu que ce fust l'ocasiō de mes traueses, & de mon viuotter. Il faudroit bien que mon mal fust grand, sil estoit esgal à mō plai-

*Epistres Morales,*

fir. Car si la Fortune auoit ce dessein, croy moy, que comme Hānibal, ie ne cederoy le secōd, ny le premier rang à personne de mon siecle.

C'est la seule vertu qui est la butte de la Fortune. Et où tu vois plus de ses traits decochez, c'est où la vertu a plus de force. A ces vieilles & foibles murailles, il ne faut que deux ou trois volles de canon, à les mettre en poudre: mais aux rempars qui sont faits avec l'artifice necessaire, ô qu'il faut rapointer de coups! O qu'il faut r'affrechir de fois, auāt que d'auoir seulement rompu l'ordre des gazōs! Toutesfois ie te veux dire quelle opinion i'ay de moy, afin que tu ne me croyes si rēply de vanité, que par tes paroles ie me laisse emporter hors de la cognoissan-

ce de moy-mesme. Entre les personnes d'honneur ie ne doute point que ie ne sois en quelque consideration: & peut estre plus grãde que ie ne merite. Mais en cela, les ennuis de la fortune m'ont plus aidé, que chose qui soit en moy, exceptee l'eslection que dés mō enfance i'ay faite du chef, que ie n'ay iamais eslōgné.

Et me sçauois tu dire pourquoy on estime si fort les soldats des vieilles bandes, encores que bien souuent ceux qui sont ainsi estimez, en tout le temps qu'ils auront porté les armes, n'aurot pas ensanglanté deux fois leurs espees: & selō que le hafard l'aura voulu peut-estre auront ils passé les plus grãds dangers dãs le milieu de douze ou quinze mille hommes. Si bien que quand ils eussent voulu fuir, ils

*Epistres Morales,*

ne l'eussent peu faire, pour estre de tous costez encernez de leurs compagnons. Et toutesfois ils sont bien souuent plus estimez que plusieurs autres, qui en diuers rencontres se feront valeureusement signalez? Cela ne leur viēt point d'ailleurs que d'auoir esté soldats dans les troupes qui ont acquis tant de reputation. Dõcques leur eslectiõ les honore plus que les propres vertus. Non autrement, si pour auoir esté en tant de rencontres cõtre la Fortune, i ay meritè quelque gloire, c'est seulement à mon eslection, & non point à mon merite à qui elle est deuë. Car ie me suis tousiours proposè pour chef ce grand Capitaine de la Vertu: & ay tant accoustumé de me ranger aux occasions qui se presentent sous l'estendart

♦

qu'elle porte del honneur, que ie ne croy pas que la Fortune espere plus de m'en pouuoir diuertir.

Or si ie te semonds de prendre le mesme sentier que i'ay esleu, ie crains que tu ne vueilles plus tost l'éuiter pour ne receuoir les payemēts que ie tire de mon seruice. Mais si te veux- ie prier de te ressouuenir, que tous les soldats\* qui vn iour de bataille tiennent mesme rang, ne rēcontrent pas tous vne mesme Fortune! car les vns par leur sang, & par leur mort, acquierēt la victoire, dōt les autres iouyssent: De mesme encor que tu tiennes ton bouclier ioint au mien, pour cela tu n'auras pas ma mesme auanture. Et que ceste crainte ne te face esloigner de tō deuoir, non plus que le soldat ne

*Epistres Morales,*

fuit pas de sa place, pour voir son compagnon mort à ses pieds. Si tu manquois pour la consideration de mon mal à suiure ce que tu dois, tu tomberois en vn beaucoup plus grand mal-heur, que celuy que tu penserois d'euitier. Car il est plus honteux de se conseruer en la suite des vicieux, qu'il n'est dommageable de mourir avec les personnes d'honneur.

*Il est beau de mourir enterré dans ses armes.*

Vne vie honteuse, est plus ennuyeuse que la mort: Et vne belle mort plus agreable, que la vie douteuse en son honneur.

Prens donc cette belle Amazonne pour guide, de qui le seul tiltre d'estre soldat, raporte plus de contentemēt, que ne peuuēt donner de peine les difficultez,

quela Fortune nous y oppose. Toutesfois s'il aduient que tes rencōtres sympathisēt en quelque sorte avec les miens, fers toy de mes armes, & te fie à ton amy, qu'elles font fort à preuue. Or ie te les enuoye de bonne heure, à fin que quād l'occasion s'en presētera tu, t'en puisses seruir. Car il n'est pas temps de les chercher quand l'ennemy est aux mains avec nous.

Dernieremēt lisant Gil Polo, il me donna vn tel conseil,

*Mas pues que la Fortuna en el biē, y en el mal, tiene por tan natural la inconstancia: lo que toca al hōbre prudente, es no biuir confiado en la posesion de los bienes: ny desesperado en el sufrimiento de los males: antes biuir con tanta prudentia que sepassen los deleytes, como cosa que no ha de durar, y los tormentos como*

*Epistres Morales,*

*coſaque pue de ſer fenescida.*

Mais moy ie te confeille que ſi tu as du bien , tu en iouiſſes , avec aſſurance que tu en peux auoir encor dauantage: & ſi tu as du mal, que tu le ſupportes le plus doucemēt que tu pourras. Car la patience ſuffit pour nous rendre ſuperieurs de toutes les plus falcheuſes infortunes. Et lors tu t'acquerras ceſte vertu plus facilement, ſi tu l'accompagnes de l'opinion du bien. Et encor que ſe trouuant vaine elle rapporte quelque deſplaiſir, ſi n'eſt-il point ſi grand que de viure parmy les plaiſirs en continuelle alarme. Car auoir du bien , & craindre de le perdre, c'eſt deſia l'auoir preſque perdu. Attendons dōcques de nous en priuer quand il ſ'en ira, ou quād la Fortune le rappellera: ſans

aduancer & precipiter son depart par noz doutes.

Qui pourra iouyr du bien d'une amitié, avec opinion de la deuoir perdre quelquefois? Je ne me resouuiës d'auoir iamais leu vne plus indigne sentence d'un homme de bien que celle de ce philosophe, qui disoit qu'il falloit viure de sorte avec nostre amy, que nous nous ressouuissions qu'il pouuoit estre nostre ennemy. Car dès l'heure que ce soupçon est nay, l'amitié meurt. C'est la vipere qui en naissant tuë sa mere. Tant s'en faut, c'est la lãpe qui meurt à faute d'huyle, parce que le soupçon n'est que faute d'amitié, puis que l'amitié engendre la cõfiance, qui est le contraire de ce vice. Mais quand elle ne mourroit pas, pourquoy est-elle aimable, que

*Epistres Morales,*

pour le don qu'elle nous fait  
d'un autre nous mesmes? Que  
si l'on oste l'assurance d'entre  
les amis, c'est cōme ce puissant  
homme, rompre le pilier princi-  
pal du Temple, & avec sa ruine  
s'y enseuelir. Je veux donc iouyr  
de la tiēne, non avec ceste crain-  
te: mais avec assurance. que  
comme

*Ce grand Arbre ombrageux ne fut  
qu'une houffine:*

Qu'aussi puis que l'extremité  
des choses humaines ne peut  
mettre borne aux affections des  
hommes, elle ira tousiours aug-  
mentant, & nous comblant de  
nouvelles ioyes, & de nouvel-  
les felicitez.

*Comment on doit user du bien & du mal. Quelle sorte de guerre la Fortune & la Vertu ont ensemble. Et d'où vient qu'il y en a quelquefois qui n'ont point de malheurs.*

## EPISTRE XII.

**R**Egarde en cela quelle est mon humeur. Je suis plus aise que tu ayes repris mon cōseil, que si tu t'en estois contenté. Car ie ne reçoys pas tant de contentement de voir mes opinions suyues cōme loix, que de cognoistre le progrès que tu fais en la vertu. Si tu n'eusses recogneu le defaut qui estoit en la cōclusion de ma lettre d'hier, i'eusse creu que ton esprit n'estoit capable de plus haute volée. Que si tu me demandes pourquoy ie t'escry de ceste sorte, ie te respondray que

*Epistres Morales,*

*Così a l'egro fanciul porgiamo as-  
persi*

*Di soave licor gli orli del vaso*

*Suechi amari ingannato in tanto  
ei beue,*

*Et da l'inganno suo vita riceue.*

Il fest trouué quelquesfois des  
personnes si rudes en leurs pre-  
ceptes, que leur parole estoit  
plus mal-aïsee à supporter que  
leurs commandemens. Ce qui  
bien souuent en a plus esloigné  
de la vertu, que les difficultez  
mesme qu'il y a à la suyure. Car  
trouuant à l'entree de ce Tem-  
ple ces aspres Druides, que pou-  
uoient-ils croire qu'il y eust de-  
dās que des supplices insuppor-  
tables? Ne voulant donc tom-  
ber en cest erreur, quand il m'a  
fallu respondre à Gil polo: car  
ie sçauoy que tu en auois le liure  
entre les mains, ie n'ay voulu

t'esleuer du bas de la terre incō-  
tinent iusques sur le Ciel: mais  
m'a semblé de choisir vn milieu,  
d'où, apres t'y auoir vn peu lais-  
sé, reprendre haleine, mon des-  
sein estoit de te hausser au secōd  
coup iusques à la perfection.  
Mais puis que sans te reposer tu  
sens ton aille assez forte pour  
me suyure, tiens ce mors de Pal-  
las, avec lequel tu guideras d'o-  
res en là ce cheual volant de ton  
esprit, contre les vents de tes af-  
fections. Gil polo a failly en ce  
qu'il a osté la douceur des con-  
tētements, y ioignant ceste  
crainte asseuree de les deuoir  
perdre: & moy en la trop gran-  
de esperāce de deuoir tousiours  
augmenter en ces biens: mais  
c'estoit comme l'eslisant pour  
moindre mal, duquel par le cō-  
mandement des plus sçauans

*Epistres Morales,*

nous deuõs tousiours faire eslection.

Or à ceste heure, avec Epictete, ie t'instruiray briuement, mais veritablement, comme il en faut vsfer. Figure-toy que dès l'heure que nous naissons, Dieu nous conuie à vn banquet, duquel nous ne partons que quãd nostre ame nous abandonne. Les bons viures sont les bonheurs: & les mauuais sont les infortunes. Or pour estre dits bien ciuilisez, il faut qu'en ce grand bāquet nous obseruions ce qu'ordinairement on void en tels lieux s'obseruer entre les hōnestes personnes. Quand on vient porter la viande, il ne faut pas gouluẽment la deuorer des yeux dès l'heure que l'on l'a possee au haut bout: mais attendre modestemẽt que l'on l'aye por-

ree iufques à toy. Et alors il ne t'en faut pas outrer, ains repaifire. Je veux dire que tu t'en feras tant que tu en auras neceffité, & non point pour faouler ta volapté. Que fi il aduient que le maifire d'hostel te la leue trop promptement de deuant, pour la pouffer plus bas, il ne faut pas la retenir par force, ny la fuyure de l'œil. comme l'enuiāt à ceux qui l'ont apres toy. Et fi l'on fert quelque viande qui te desplaife, il ne faut quād tu la vois approcher, tourner la teſte d'autre coſté, comme fi tu en auois mal au cœur: ny moins la reietter, ou ſ'en plaindre, ſi le maifire du bāquet t'en fert: mais la receuoir doucemēt, & n'en faire point de ſemblāt, afin que l'on ne te tiēne ou pour trop delicat, ou pour trop friand. Tu attendras donc

*Epistres Morales,*

que selõ le cours du seruice ce-  
luy l'oste de deuant toy qui l'y  
auoit mise. Vse ainsi du bien, &  
du mal, Agathon: & tu seras par-  
uenu à ceste victoire de la For-  
tune, & à ceste perfection de la  
vie, qui est bien de plusieurs de-  
siree, mais atteinte de fort peu  
de personnes. Fay comme cela:  
ne desire ny ne crains point le  
bien ou le mal qui te doit arri-  
uer: ains vse de l'vn & de l'autre,  
comme venans tous deux d'vne  
mesme main de Dieu. Si le bien  
t'est osté promptement, ne t'en  
monstre point insatiable, ny en-  
uieux, que quelque autre apres  
toy le possede. Mais au contrai-  
re, tres content d'en auoir iouy  
pour le temps qui t'aura esté  
permis. De mesme ne reiette  
point les malheurs avec trop de  
delicateffe. Mais supporte leur

incōmodité, en sorte que ceux qui s'en apperceuront contemplant pluïstost ta magnanimité, que ton mal.

Viuant ainsi, dy moy, Agathō, ou est le regne & la puissance de ceste Fortune! C'est cecy sans doute qu'entendoient ces Anciens, qui disoient que les Sages domineroient les Astres. c'est à dire, vaincroiēt toutes les infortunes, & toutes les mauuaises influences, que les Astres peuvent verser sur eux. C'est à peu de personnes à qui ceste perfection de vie est permise. Et c'est pourquoy ie faisois difficulté de te l'escire. Car encor q̄ la Cōstance & la Magnanimité soiēt en la bouche de plusieurs, si est ce qu'il y en a peu qui les ayent dās le cœur, sans nulle condition. Et toutesfois ceux qui entre les

## *Epistres Morales,*

hommes sont en quelque consideration, ou qui d'eux-mesmes valent quelque chose, sont sans doute en la puissance de la Fortune, s'ils n'ont ces vertus en leurs ames, & pures & entieres: car il les faut du tout s'uyure ou du tout estre à leur cõtraire, n'y ayant en ceste guerre nulle place qui soit mise en neutralité: Il est vray que le peu de merite des personnes semble de rompre quelquefois ceste reigle: & cela pour la raison que ie te diray. La guerre que ces vertus font contre la Fortune, a esté establee de ceste sorte, que la Fortune attaque tousiours, & les vertuz soustiennent. Aussi si celle qui attaque n'emporte la victoire, elle ne peut pas se retirer du combat: mais faut qu'elle y demeure vaincuë. Si bien que les armes

offensives de ces vaillantes & sages Amazones ne sont que de se deffendre. Mais c'est vne chose estrãge que tous les traits que la Fortune leur délasche, si leurs escus sont assez forts pour resister aux coups , ils reuiennent plus violens cõtre celle qui les a poussez , & luy font la mesme blessure qu'elle auoit intention de faire en ses ennemies. Car iamais les coups lancez de sa main ne peuuët tomber vuides. Estrãge sorte de guerre ! Mais toutes-foi's tres-dangereuse, à cause des grandes puissances de celle qui assaut. Les principautez , les Royaumes, les Empires, les Monarchies, & bref toute la terre sont les artifices dont elle emplume & appointe les traits de l'ambition . Les pertes de ces choses luy seruent pour assaillir

*Epistres Morales,*

la Constance. Les repos oyseux, les delices, & la volupté, pour la Temperance. Les autels, les sacrifices, & les faux honneurs s'adressent contre la Magnanimité. Et les fineses, les tromperies, les flatteries, & les trahisons contre la Prudence. Puissances certes si grandes, qu'il faut de bons rempars pour soustenir leur batterie.

C'est pourquoy ces grandes & vaillantes Amazones, ayans souuent esprouvé ces forces, sçauēt fort bien ce qui leur peut ou ne leur peut pas resister. Et parce que iusques icy elles ont tousiours esté inuaincuës, elles n'ont garde de s'engager en vne place, qui n'ait apparēce de pouuoir soustenir les efforts ennemis, pour ne perdre tout à vn coup, estant prisës, la gloire que  
par

par tant de victoires elles se sont acquise.

De là vient qu'aussi tost que nous naissions elles viennent visiter nostre cœur. Si elles le trouvent defensible, elles le marquent pour vne de leurs retraites. Si elles recognoissent qu'il soit commandé par trop de vices, ou qu'il ne soit capable d'estre bien munitionné des vertus nécessaires, ou tel autre grand défaut, elles l'abandonnent à l'ennemy, & n'y r'entrent plus, si nous ne venons à vaincre par apres avec l'artifice la mauuaitié de la place. Voilà pourquoy cōme ie te disoy, il y a si peu de cœurs qui ayent ces deux vertus parfaictement.

Mais veux-tu sçauoir ce qui est du tien? fay que ta memoire te rende compte des accidens qui

*Epistres Morales,*

te sont arriuez , & considere quels ont esté les assauts de la fortune : & quelle la guerre, qu'elle t'a faicte. Si du premier coup elle t'a emporté: croy que iamais tu n'as eu ces deesses pour ta deffence. Si souuent elle est venue brusler ton pays: si elle t'a diuerses fois attaqué: & si tes cicatrices donnent tesmoignage de son inimitié, dy asseurement que tu es marqué pour vne de leurs retraittes. Mais si tu n'as iamais veu son fer dans tes entrailles : si oncques sa main n'a fumé de ton sang : & bref si elle ne t'a iamais visité : fais estat que ces vertus t'ont abandonné à l'ennemy : & que c'est si peu de chose de toy, qu'il ne veut seulement te sommer. Car les premiers malheurs sont les herauts dont d'ordinaire la Fortune

comme les places, auant que de les assieger. Et c'est ainsi que ie t'ay dit, que le peu de merite de quelques vns, les mettoit en neutralité. Mais non autrement que nous voyons ces villages, encor que les ennemis entrent en nostre prouince, demeurer sans garnison de nostre costé, & de celuy de l'énemy aussi parce que ceux qui y demeureroient ne seroyent pas asseurez. Donques tout ainsi que la fertilité de l'Italie fut autresfois cause que les Gots y descendirēt, & la mirent presque toute à feu: & comme l'infertilité du pays des Suysses est leur plus grande defēce. Aussi la vertu de quelques vns, & leur merite est bien souuent cause de la descente de la Fortune en eux: Et aux autres leur repos naist de leur peu de

• *Epistres Morales,*

merite. Et afin de ne viure plus ainsi, regarde quels vices a ta place, & y remedie.

Mais peut estre tu me respondras, que puis que tu es en repos de ceste sorte, tu aimes mieux demeurer foible tousiours, que si en te fortifiant tu attirois sur toy vne guerre continuelle. O cœur abattu, & trop indigne d'estre ioint avec la raisõ. Pourquoi penses-tu que tu sois nay homme? Si c'estoit seulement pour viure, pourquoi t'auroit-on fait different des autres animaux? Est-il possible que ce rayõ de la diuinité, qui a esté mis en toy soit tellement estouffé sous la cendre de tes ordures, qu'il ne luy reste encores quelque peu de chaleur pour t'esmouuoir aux actions du vray hõme? Saouler son corps de viãdes, du

repos, & de telle autre volupté, n'est pas la fin de l'homme. Cōme la plus petite piece de la Calamite se laisse tirer à la plus grande, par vn certain instinct que toute partie a de se reioindre à son tout : De mesme il faut que ceste estincelle de la Diuinité, qui est en nostre ame, reuole tousiours à ceste grande flāme, dont elle est partie, pour se reünir avec son tout, qui doit & peut estre seulement son repos. C'est donc la fin de l'hōme de chercher avec la raison son principe, & non pas croire que ce bourbier du corps soit la plus belle eau de l'Vniuers. En cela n'imitant pas le Crapaut, qui n'ayant iamais esté qu'en quelque mare verdissante de salete, ne pense point qu'il y ait d'autre plus belle source.

*Epistres Morales,*

Or c'est par ces vertus que nous devons mōter à la nostre: mais il ne faut pas douter que les vices, & la fortune, de l'onde de leur volupté, ne raschent de nous en empescher le cours.

Toutesfois puis qu'à ce dessein nous sommes creéz par cette éternelle bōté, qui sera la lasche & indigne creature qui en voudra dementir la volonté?

---

*Que la méconnoissance du lieu où nous sommes, & du bien que nous iouissons, nous en rend la perte plus ennuyeuse. Que les pleurs sont inutiles aux aduersitez: & qu'il ne faut auoir autre dessein que d'estre vertueux.*

*A Dieu*

## EPISTRE XIII.

**N**otre les preceptes de ce grand Pythagoras, nous lisons, *Ne mange pas ton cœur.* C'est à dire, ô Agathon, qu'il ne nous faut consumer l'ame, & l'esprit par trop d'ennuis, & de sollicitudes. Si tu obseruois ce commandement, ie n'auroy que faire de mettre si souuent la main a la plume, pour deliurer ton ame des maux qu'elle se prepare elle mesme. Et tout ainsi qu'en vne dangereuse playe, on n'a plustost proueu à vn mal, qu'vn autre se met en auant: si bien qu'il faut tousiours auoir les remedes, & le fer entre les mains. Il semble aussi que ton ame ulcerée, n'attende presque la guerison d'vne de ses passions qu'el

*Epistres Morales,*

le n'en face renaistre incontinēt quelque nouvelle. De sorte qu'avec toy il ne faut iamaïslaisser chomer les raisons, & la plume. Il seroit toutesfois de formais temps que de ton costé tu t'y aidasses, sans attendre ton salut de moy entierement. Aussi tost me dis-tu que i'vse de tes remedes, ie gueris biē: mais si quelque nouveau mal me surviēt, ne faut-il pas que ie recoure au Medecin pour avoir vne nouvelle ordonnance? Ah! si tu avois bien mis en memoire, & en effet mes receptes, pour certain, Agathō, qu'elles te seruiroient à plus que d'un mal: Mais biē i'auray tousiours bonne esperance de toy, tant que le desir de ton salut te demeurera. Commençons donc de mettre la main à ta cure.

Tu regrettes, dis-tu, la mort de ce grand Prince, de sorte que tu voudrois ne l'auoir iamais cogneu. Que tu le regrettes, tu fais ton deuoir, pourueu que ce soit modestement, & que tu ne donnes cognoissance, ny d'estre foible, ny d'estre flatteur. Car ton regret trop dissolu te pourroit acquerir l'vn de ces deux tiltres. Mais ie ne puis trouuer bon que tu desires de ne l'auoir iamais cogneu. Epicure disoit, *Souhaitter que ce qui a esté n'ait point esté, c'est desirer plus que Dieu mesme ne peut faire.* Voila ton premier erreur.

Mais sur quoy fondes tu ceste volõté? Sur le regret de n'auoir plus ce que tu as eu autresfois. Et ne voudrois-tu auoir vn cõtentement s'il n'estoit eternal? Si cela est, c'est en vain que tu

*Epistres Morales,*

en attends en ce monde. Or regarde d'où t'ō desplaisir est procedé à ce coup: c'est de la mes-  
cognoissance: & du lieu où tu es  
& du bien que tu as eu.

Tant que tu as seruy ce maître tu n'as iamais dit en toy-  
mesme, ce grand Prince est vn  
homme: & moy ie suis au mon-  
de. Car si tu t'en fusses ressouue-  
nu, cette memoire t'eut incon-  
tinent dit, il est donc mortel: &  
le bien que ie iouis ne peut estre  
de duree, puis que le mōde dres-  
se ses actions, & ses mouuemēs.  
à la regle de l'inconstāce. L'hō-  
me ne va viuant que comme al-  
lāt à la mort: & ne viura plus loys  
qu'il n'aura plus à mourir. Car à  
tous ceux à qui le Ciel donne la  
vie, c'est avec cette irreuocable  
condition. Il suffit donc de dire  
homme, pour entendre mortel

C'est vne sentēce pronōcée par toutes les Destinees ensemble, dès le commencement de la vie des choses: Et ne s'est iusquesicy trouué persōne qui n'y ait obey Car ceste loy n'est pas comme celles des hommes, que l'on dit ressembler aux toilles d'Araignes. Tous Princes & Roys, aussi bien que les simples laboureurs y sont subiets: les Philosophes aussi bien que les ignorans: les riches comme les pauures.

*La mort n'a point d'esgard à la grandeur royale.*

*Au sceptre le plus grand labourer est ell'egale.*

C'est donc vne vraye punition du Ciel, que la peine que tu ressens pour auoir mescogneu vne chose si cognoissable.

A cette heure q̄ nous sçauōs la nature & le principe de ton mal.

*Epistres Morales,*

apportons y les remedes. Dy moy, ie te prie, as-tu opiniõ que tes regrets puissent r'appeller tõ maistre, ou te rapporter quelque allegement? Depuis que l'vne des Parques a coupé le filet de la vie, les autres deux ensemble ne le sçauroient renouër.

*La descente aux Enfers à chacun est aisee:*

*Mais r'appeller ses pas, & en haut remonter,*

*C'est là l'œuvre & la peine.*

Quand tu auras pleuré vne Mer de larmes, crois-tu effacer le moindre desplaisir que tu re-fens? Si cela estoit, ie te conseille-roy de ne te contenter des tiennes: mais d'en acheter, quoy qu'elles fussent cheres, de tous ceux qui en voudroient vendre: comme anciënement quelques

peuples faisoient en la mort de leurs plus chers amis: Mais c'est esperer en vain que penser sortir de ce dedale des desplaisirs, qu'auec le filet de la raison, ou du temps.

Quand tu desires de n'auoir point veu ce Prince, il faut aussi souhaitter qu'il n'eust point esté. Car quel regret plus grand, que de n'auoir point seruy ce luy qui meritoit le mieux de l'estre. Ce seroit estre au monde, & n'auoir point veu le Soleil, & semblable aux Cimmeriës dont parle Orphee:

*Qui seuls entre les hommes  
Sont priuez de clarté.*

Je m'asseure, amy, que tu regretterois ta vie, & que tu ne le voudrois pas. Et n'es-tu pas bien miserable, de vouloir que le mō.

*Epistres Morales,*

de fut priué de ce que tu crois estre son plus bel ornemēt? Nō, non, Agathon, aimons-en autāt la memoire que nous en auons aimé la veuë: & cherissons nos yeux d'auoir autresfois esté esclairez de si belle lumiere, & nostre esprit, pour estre à ceste heure plein de si belle Idee. Et nourrissons en nostre ame ceste opinion: Que comme personne n'a iamais eu plus d'heur que nous, en l'election que nous auions faite de le seruir, que personne aussi ne le fera iamais dauantage qu'il a esté au rencontre qu'il a eu de telles affections que les nostres. Ceste vanité pourra en quelque sorte nous aider, contre ce regret que tu opposes d'auoir perdu de si lōgs seruices par sa mort.

Mais ie te supplie ne parle

plus de ceste sorte. Je cognoy bien que le desplaisir de la mort te trouble le iugement. Telles paroles sont indignes du courage d'Agathon, & de celuy qui est nourry dās le sein de Pythagoras, de Platon, de Seneque, de Plutarque, & de tant d'autres grands personnages. Crois-tu que Pythagoras ne se fasche de t'auoir dit souuent, *La vertu se forme d'un Cube droit : & de quel costé qu'il sera tourné il est tousiours de mesme forme.* Puis que tu dis que la mort a emporté tes seruices? Que si c'est pour la vertu que tu as seruy, la mort renuerse en toy ce Cube. Que si ce n'a point esté pour la vertu, ah! tu n'es point Agathon. *Penses-tu que Platon ne soit marry de t'auoir enseigné que la vertu est son mesme loyer :* Puis qu'il void

*Epistres Morales,*

que d'un desir seruire tu cherches recompense ailleurs? Et ce grand Stoïque, avec quel fourcy te reprendra-il? puis que tant de fois il t'a dit: *Desseigner d'estre vertueux, pour autre dessein que pour estre vertueux, c'est prophaner les choses saintes & celestes: & mesler les sacrees avec les souillees.* Puis que tu monstres de regretter la recompense de ta vertu. Mais commēt oserois-tu approcher de ce grād Plutarque, puis que par moy mille fois il t'a dit que, *Toutes les choses sont subiettes à la Fortune, sinon la vertu.* Et toutesfois tu plains le coup qu'elle t'a donné, comme si ta vertu y estoit offensee? Eh non, Agathon, croy moy, il te fera plus honorable avec Stilpon, de dire à Demetrius, qu'au sac de la ville de Megare tu n'as rien per-

du, d'autant que la vertu ne craint point telles armes, que non pas en ceste perte generale plaindre celle de ton seruice. Puis que toute personne cōme toy, doit croire que nulle récompense ne peut estre digne de lui. Ce qui se peut acheter est chose mercenaire, & le soldat mesme qui sert pour la paye n'est pas personne d'honneur. Cela seulement est digne de l'homme libre, qui ne se peut acheter que par la vertu, & c'est l'honneur. Dieu ne receuroit mesme noz sacrifices, si ce n'estoit pour tesmoignage des vertus admirables que nous croyons en luy, & pour lesquelles nous t'adorons. Mets donc icy fin à tes larmes, Et t'asseure que si elles contiennent, elles t'offenseront dauantage que l'ocasiō mesmes qui te

*Epistres Morales,*

les fait naistre. Je t'enuoye pour  
conclusion ceste sentence tant  
remarquee d'Euripide,

*Il faut pour t'asseurer chercher ton  
fondement,*

*Hors de la terre, où rien ne dure as-  
seurément.*

Bastis donc d'oresnauant sur  
le rocher de l'ame, & nō pas sur  
le grauiier du corps: & des pro-  
speritez de la Fortune. Excuse si  
ma plume est vn peu trop ru-  
de: il est necessaire d'vser du fer  
quand on void que la gangre-  
ne commence à monter.

*Qu'un homme peut en tout temps bastir sa Fortune. Pourquoy les ieunes semblent plus heureux que les vieux. Et que ceux qui commencent plus tard, continuent plus longuement en leurs prosperitez.*

## EPISTRE XIII.



Ien pour certain, Agathon, que la Fortune est comme la fleur, qui vient en tout temps, en tous lieux, à toutes sortes de personnes. Et ne sois plus en l'erreur où ie te voy, qu'un vieux ne la puisse rencontrer aussi bien qu'un ieune homme. Car encor qu'il y en ait eu plus qui ont adoré le Soleil leuant que le couchant, si est-ce qu'il ny l'un ny l'autre ne demouroit sans les sacrifices & les

*Epistres Morales,*

Autels. Il est vray que la Fortune de l'humeur en cela des femmes : semble fauoriser dauantage les ieunes. Mais comme de fruit trop verd, elle s'en agace incontinēt les dents : & trouue bien meilleurs par apres ceux qui sont meurs, & s'y arreste plus long temps. Si est-il bien vray toutesfois que ces personnes qui sont desia bien fort aduancees en leur vieillesse, n'en iouyssent si aisēmēt que ces ieunes hommes, à qui le menton d'un peu de poil ne commence qu'à cottonner.

Et de cela l'ambition en est vne cause, de laquelle ils sont beaucoup plus atteints que les ieunes. Car encor que ce soit vn mal chaut, toutesfois le sens de l'homme vieux en est plus capable que le sang du ieune: d'autāt

que l'ambitiõ quelquesfois procede de la cognoissance du propre merite & lors elle se peut aussi appeller Magnanimité : ou bien des occasiõs, qui se presentent de paruenir aux grandeurs : & lors comme la cõmodité fait le larron, il ie rend vrayement ambitieux. Car propremēt l'ambitieux c'est celuy qui aspire plus haut qu'il ne merite , par quelle voye que ce soit. Or le ieune homme ne peut auoir encor la cognoissance de son merite. Car il n'a eu le loisir de faire les choses qui la peuuent dõner : d'autant que celuy qui ne fait que commencer n'a encor rien de fin , ny ne peut auoir les occasions & comoditez , parce qu'il ne fait qu'entrer au chemin de les trouuer. Mais l'homme vieux a peu tirer ceste co-

## *Epistres Morales,*

gnoissance par ces actions passées : & par les choses qui luy sont tombées és mains, il peut avoir veu ces occasiõs, les vrayes nourrices & les vrais esclancemens de ce brazier. C'est pourquoy il en est aussi plus souuent tourmenté. Or c'est vn mal si ardent, que tousiours il laisse alteré celuy qui en est atteint. Et parce que, comme en toute autre espece de mal, le prudent Medecin tasche tousiours d'oster la fièvre auant que l'alteration. En cestuy-cy aussi ce grand Medecin veut auant que d'estancher la soif de ces ambitieux qu'ils soient gueris de leur fièvre. De là vient qu'à eux il ne leur donne à boire qu'entant qu'il leur en faut pour les maintenir : mais aux autres qui sont sains, leur laisse le breu-

uage à leur volonté.

Je ne nie pas qu'il ne s'en treuve plusieurs, qui encores que nullement attains de ce vice: ne laissent d'estre infiniment contrariez de la Fortune: & s'ils veulēt aller sur Mer, il faut que sans attendre nul secours de leurs voiles, ils se preparēt aux rames entierement. A cela il y a vne autre consideration: Ne sçais-tu point pourquoy ces enfans qui commencent d'auoir les iambes assurees pour marcher, tombēt plus souuent que ceux qui du tout trop foibles ne peuuent presque se soustenir? C'est d'autant que la soigneuse mere va tenant par les cor tons, & assurant les pas chancellans des plus ieunes. Car autrement elle sçait bien qu'ils tomberoiēt. Mais les autres elle les laisse sur la garde

*Epistres Morales,*

d'eux-mesmes. sçachãt bien que pourueu qu'ils prennent garde à leurs pas, ils ne tomberont point. Et ceux cy au moindre rencontre qui les fait chopper, ils vont par terre: & les autres retenus par les oras de la mere quand ils choppent, tant s'en faut qu'ils tombent, qu'elle les soustient en l'air. & bien souuẽt les met entre ses bras. Dõcques la force nuist, & la prudẽce humaine aux sages: & la foiblesse, & l'inexperiẽce profite aux ieunes hommes. Car cet eternal Estre des Estres, nous aimant tous esgalemẽt, où le defaut propre nous empesche de nous sçauoir conduire, il nous conduit & nous remet à nous-mesmes, quand il nous iuge assez forts. Mais non toutesfois (& cela à l'imitation de la bõne mere)

sans

ſans auoir toujours l'œil ſur nous. Que ſil eſt vray, comme tu diſ que véritablement la Fortune aime dauantage les ieunes, c'eſt qu'elle aime ceux qui ſont entièrement à elle. Tout ainſi que le Prince aime & fauoriſe dauantage celuy d'entre ſes ſeruiteurs qu'il cognoiſt ne deſpẽdre q̃ de luy ſeul, & en luy ſeul, auoir toutes ſes eſperances. Car ces ieunes hommes, ſans nulle autre conſideration, ny reſource, ſe iettent entre ſes bras : & les ſages ont toujours vn refuge, qui eſt leur propre vertu.

Nous pouuons ioindre à ceſte conſideration celle de Virgile,

*La Fortune ayde à vn hõme qui oſe.*

Ce ſang chaut de la ieuneſſe qui peu à peu ſ'amortit, & ſe cõſomme en l'homme aagé cõme

*Epistres Morales,*

l'huyle en la lampe, qui va toujours bruflant, peut bien sans mentir rapporter beaucoup & à entreprendre & à executer. Et pour moy ie tiens, que si la prudēce ne supplēe à ce defaut, il pourra estre cause d'elongner l'hōme vieux entierement de ce but: mais aussi si la hardiesse seule est au ieune, elle ne l'y fera pas asseurement parvenir. Tout ainsi qu'il ne suffit pas q̄ l'arc soit biē fort pour dōner dans le blanc: mais faut encores qu'il soit iuste & ce n'est pas assez qu'il soit iuste, mais faut encores qu'il soit assez fort pour y porter la fleche. C'est pourquoy ny le ieune sans prudence, ny le vieillard sans courage ne doiuent jamais esperer de grandes choses. Car l'un ne les frappera pas: & l'autre il luy en aduendra

*A Dieu*

comme à Priam: estant affoibly  
de son vieux aage se voulant  
toutesfois defendre.

*Son dard, sans faire coup, il estlâça en  
vain:*

*Car l'airain ëroué le repoussa soudain,  
Si bien qu'il ne pendist seulement à la  
bosse*

*Du bouclier tant soit peu.*

Voila, ce me semble, pourquoy  
on dit que les vieux sont moins  
heureux: mais si sainement on y  
veut regarder, on les verra plus  
souuent iouir des grandeurs de  
la Fortune que les ieunes. Et ce-  
la dautant que la prudence, est  
comme gardienne & conserua-  
trice de toutes les choses qui  
sont bonnes, de laquelle les ieu-  
nes estans priuez pour la plus  
part, ne peuent arrester le cours  
fuytif de ces choses vollages. Ne  
croy donc plus que ma Fortune  
soit perdue. voyant celle que i'a-

*Epistres Morales,*

noy bastie iusques icy démolie, de forte qu'il y a peu d'apparence qu'elle se puisse releuer. Je suis encor de mon aage au trois fois neuf: ce n'est qu'à ceste heure que ie la deuroy commēcer. Aussi tout ce que i'ay fait iusques icy, ie veux que ce ne soit que comme auant que le Musicien iouë sur son Luth, on luy void tirer quelques fredons dessus, tant pour voir sil est bien d'accord, que pour cognoistre sil a la main en bonne disposition: Et encor que ie fusse beaucoup plus vieux, ie ne perdroy toutesfois l'opinion de pouuoir atteindre vn iour à quelque cōclusion heureuse de mes desirs. A cela me donnant courage, l'exemple d'Epaminondas, qui iusques au quarãtiesme an de son aage, demeura incogneu aux

Thebains : & depuis paruint à telle Fortune, qu'il se pouuoit dire luy seul auoir coupé les liës de la seruitude des Grecs : rendu Thebes leur chef : & auoir sinon vaincuë, pour le moins bië fort abaiffée la ville indomptee de Sparte. Iules Cefar estoit desia bien vieux quãd il prit ceste Fortune prifonniere, auffi la garda-il longuement. Mais Alexandre, à qui elle se donna comme amoureuse de luy dès le berceau, en son plus bel aage, en fut abandonné. I'ay beaucoup remarqué les euenemẽs du monde, il ne me fouuient d'auoir iamais leu, qu'vne mesme Fortune ait tousiours d'vn mesme visage accompagné les desfeins d'vne personne. Et le plus souuent les beaux commencemens sont couronnez de quelque

*Epistres Morales,*

estrange ruine. Esperons donc quelque chose de bon : puis que nostre commencement est si difficile & trauersé. Il n'en est que plus ressemblant à la vertu, qui au cōmencement, cōme dit Virgile, offre aux regardans si difficile son visage. Mais sçais-tu, que nous seruira cet auantieu : car ainsi puis ie nommer ces dix ans que i'ay desia courus, à m'auoir appris les chemins par lesquels il me faudra conduire à l'aduenir? Les plaies que i'ay receues en mes desseins, me seront comme cicatrices honorables, les asseurez tesmoins d'un hazardeux soldat: les victoires gagnes par les efforts, soustenus de la fortune, donneront cognoissance, que si par les troubles qu'elle m'a faits elle n'eust arresté mon cours, ie me fusse

peut-estre acquis plus d'enuie, mais plus aussi sans doute de moyens de luy resister. Bref, mon Agathon, nous n'auons point vescu en tenebres. Nos actiōs ont tousiours esté au plus clair rayon du soleil. Et me contente aucunement de cete vanité, que pour me rendre cogneu des personnes d'honneur, il ne me faut point brusler le temple de Diane. Et quelle fortune plus grande dois-ie desirer, que celle-cy? Quoy, des Richesses? Ah loyer trop hôteux, pour payer le salaire de mes seruices. Des grãdeurs? Et n'en ay-je pas eu ce que i'en ay deu desirer? Des faueurs des Princes? ressouuien-toy de celuy que nous auons fuiuy. Des amis? Et ne m'ayme tu pas? Brefr'assēble en tō esprit le cours de ma vie: & tu verras

*Epistres Morales,*

que le Ciel ne m'a iamais defavorisé. Que si il me defaut quelque chose, c'est la constance de la Fortune : mais qui iamais a peu fixer ce Mercure? Qui est celuy qui a mis le pied sur sa rouë, & n'a fait le tour avec elle? Ne sçais-tu qu'elle est.

*Inconstante & fragile, & perfide,  
& glissante,*

Ne vueillons d'õc point nous fascher cõtre le Ciel, & si le feu est chaud : si l'eau mouille, & si ce qui est pesant descẽd en bas : c'est vne loy eternellement establie, que ces choses auroient ce naturel, & non point dauãtage ny plus propre en eux que l'inconstance en ceste Chymere.

Et avec ceste consideration laisse les regrets de mes trauaux perdus : car ie les tiens pour bien

employez, puis qu'ils m'ont donné cognoissance de ce que ie suis. Que si c'est en me renuersant mes desseins entierement, il n'importe: car vn grand ordre ne se peut mettre qu'avec vn grand desordre, à ce que dient les Politiques. Disons donc avec ce grand Capitaine Grec,  
*Que nous estions perdus si nous n'eussions esté perdus.*

---

*Combien sont dangereuses les felicitez.  
Que la Fortune nous les enuoye  
quelquesfois pour nous abuser. Et  
que le bien est nostre ennemy caché,  
& le mal le déclaré.*

EPISTRE XV.

**E**T ie le croy pour certain, Agathō, que nous estions perdus si nous n'eussions esté perdus. Les fa-

*Epistres Morales,*

ueurs de la Fortune ayant vne certaine demangeaison, qui cōtraint de gratter iusques au sãg, & ne s'en distraire plustost que la cuyseur ne nous ait fait recognoistre que nous nous y sommes trop abusez.

C'est vn escalier fort gracieux pour descēdre à la mescognoissance de soy mesme: C'est la voix des Sereines, qui endort la prudence des plus aduisez: c'est le breuuage de Cýrcé qui transforme la raison en volupté: & bref c'est la trõpeuse musique de Mercure, contre laquelle les cent yeux d'Argus ne peuuent resister: & n'estions-nous perdus si nous n'eussions esté perdus? Si le Ciel, qui en cela monstre d'auoir quelque soing particulier de moy, ne m'auoit osté les occasions de ceste deman-

geaison: rompu les degrez de ce trompeux escalier, rēdu ces Se-reines enroūees: cassé les vases de ces mortels breuuages: & chassé de nous ce Mercure flat-teur, comment n'eussions-nous esté perdus? Il le faut aduouër. Il y a de la peine à supporter la perte des biēs de Fortune. Mais croy, Agathō, que les defaueurs sont comme ces Medeci<sup>ns</sup> salu-taires, dont l'amertume demeu-re biē quelque temps en la bou-che: mais l'effet salutaire beau-coup plus lōguement au cœur: Et les faueurs au rebours sont comme les grandes ondes, des-quelles si le nageur se laisse sur-prendre, il se void presque en vn instāt en haute Mer. Quand Iu-piter se transforma en Taureau: & qu'ainsi changé & chargé d'Europé il la voulut rauir:

## *Epistres Morales,*

*Au petit pas il la porte au riuage,  
Puis tout à coup il se iette à la nage.*

La Fortune feint quelquesfois toute flatteuse, de n'estre que pour nous, & qu'à nostre dessein seulement elle veuille tourner sa rouë : mais ce n'est que pour nous faire fier en elle : & nous donner l'assurance de luy mettre le pied dessus. Car quãd elle nous tient tout à elle, & qu'elle est chargée de la proye qu'elle veut : elle se iette alors à nage : & ne craint plus de nous effrayer, n'estant plus en nous de ressafter au riuage. La veuë seule nous en est permise : & faut, si nous ne voulons nous abysser dãs ses flots, la suyure où il plaist à son inconstance de nous porter. Mais veux-tu vaincre ce Iupiter dissimulé ? Veux-tu abuser les ruzes de ceste Fortune ? Si el-

le te regarde d'un œil attirant, ne fais pas semblant de la voir. Si elle te promet, ne fay pas semblant de l'ouïr : & si elle se donne à toy, ne te donne pas en échange à elle : car elle ne seroit deslors plus à toy. Mais des plus fortes chaînes que tu pourras lie-la, & la remets captiue sous la garde de la Vertu. Il ne faut point que i'en mente, qu'elle vienne contre moy à guerre ouverte tant qu'elle voudra : qu'elle desploye toutes ses forces pour m'attaquer, ie ne crain point ses coups. Ces armes là ne me peuuent offenser : mais ie redoute ses douceurs, son amitié plus que sa haine, & sa paix plus que sa guerre. Car à sa haine i'oppose mes armes, & à ses efforts mes defenses, & ie me laisse endormir à ses amitez & à sa

*Epistres Morales,*

paix. C'est pourquoy ie veux tellement rompre toute forte d'accord entre elle & moy, que l'esperance mesme n'ose s'entre-mettre à les renouër. Par ainsi ie ne feray plus pris au despourueu: & ne mettray iamais mon General en soupçon de la fidelité que ie luy ay iuree.

Dis doncques avec moy, Agathon, que la perte que nous auons faite de ses biens nous a sauuez. Les dons de l'ennemy font tousiours soupçonneux. Et ne faut point penser qu'il ne les donne pour son profit. C'estoit donc pour me corrompre que ceste ennemie auoit hazardé ceux cy: mais cognoissant que ma fidelité ne pouuoit estre esbranlee, vois-tu comme tout à coup elle a fait paroistre sa mauuaise volonté. Et Dieu me soit tes-

moing, si ien'en suis bien aise. Car il me faschoit q̄ l'on creust la Fortune, & non pas la Vertu, estre l'aile de laquelle ie m'esleuois. Et encor que nous trouuions les tenebres plus obscures, venans d'une grande clarté: si est. ce que la perte de ses biens ne m'estonne point dauantage, que si ien'en auoy point eu. Tāt s'en faut, il me semble estre sorty d'un grand trouble d'esprit, & venu en vn tres-grand repos, cōme cet anciẽ Grec apres le naufrage de tout son bien. Aussi y suis-ie tousiours esclairé de ceste lumiere de Xenocrates, quand il disoit: *Prepare-toy de telle sorte qu'en toutes les choses qui te pourront aduenir, ta pensee ne soit point deceue.*

Il est honteux, Agathon, de dire, ie ne le pensoy pas: mais en-

*Epistres Morales,*

cor plus difficile à rompre ces coups de Fortune, qui contraignent d'vser de ces mots : Dès l'heure qu'elle commença non pas à me rire: (car iamais cela ne luy aduint , mais seulement à me regarder d'vn œil moins noir, ie iugeay qu'elle auoit dessein de me trôper Et mon iugement ne fut point faux. Le trouue que celuy ne rencõtra point mal, qui apres auoir eu & du biẽ & du mal, dit, Que le mal estoit l'ennemy declaré, & le bien le couuert & que ce dernier estoit plus dangereux. D'autant que si le mal nous donne du mal, nous n'en auõs esperé du bien: & si nous auons du iugement, nous y auons deu remedier. Car il vient l'enseigne desployce, & le tambour battant nous assailir: Mais le bien, comme enne-

my dissimulé, il se coule parmy nous: & tout ainsi que le perfide masqué du visage d'amy, s'il entre en nos conseils, ses cōseils seront faux & abuseurs: s'il pratique nos foldats il les corrompra: s'il est nostre guide il nous perdra. De mesme le biẽ, si nous l'escoutons, & si nous ne le reiettons comme la plus dangereuse chose qui puisse ioindre vn esprit.

Car comme les maux sont les plus dangereux qui s'approchẽt le plus des parties nobles: cestuy-cy pour se ioindre entiere-ment en nostre ame, pour attaquer tousiours la raison & s'approcher, voire quelquesfois se mesler en nostre raison, & tousiours en nos desirs, est plus à craindre que tout autre. Aussi est-ce vn argent vif qui se coule

*Epistres Morales,*

dans la moindre ouverture qu'il trouue en nostre ame : & si penetrant qu'il faut que le puits soit bien cimenté, s'il ne trouue passage pour se perdre, & perdre l'eau.

Remercions donc le Ciel, Agathon, qui nous a fait perdre cet ennemy dissimulé, pour nous empescher d'estre perdus. Car depuis qu'une personne a perdu la possession de soy mesme, quel gain peut-il faire d'ailleurs?

*Oh me come posso*

*Altri trovar, se me trovar non posso?*

*Se perduto hò me stesso, quale acquisto*

*Faro mai che mi piaccia?*

Disoit le pauvre Aminte. Mais qui est plus perdu que celuy qui se dõne à la Fortune? car elle (de l'humeur en cela de la plupart

des personnes) fait cas de ce qu'elle ne peut auoir : & desdaigne ce qui luy est acquis: Et afin que nous iouyssiions long temps de ceste faueur, priõs Dieu de nous oster du tout des mains de Fortune : ou d'oster du tout la Fortune de nos mains.

---

*Que les prosperitez amolissent l'esprit:  
Que la Fortune nous les enuoye pour  
nous corrompre. Quel contentement  
a l'homme vertueux: & quel regret  
le vicieux en ses actions.*

EPISTRE XVI.



'Est l'ordinaire, Agathõ, que les couleurs teignent les choses sur lesquelles elles sont posees du mesme lustre qu'elles ont. Iamais l'incarnat ne teint en

*Epistres Morales,*

verd, ny le verd en incarnat. Car puis que l'effect ne peut estre differēt de sa cause: & que nul ne peut donner que ce qu'il a, à peine qu'une teinture, qui procede d'une couleur, luy soit differente.

Et pourquoy douterons nous que les choses douces & molles n'adoucissent & n'amollissent, & que celles qui sont fermes & dures, n'affermissent & n'endurcissent? Cyrus, ce grand dompteur de Babylone, l'entendit fort bien, quand il ne voulut laisser changer de region aux Perse: & au lieu de la leur aspre & bossuë, en prendre vne autre douce & plaine. Car (disoit-il) *les semences des plantes, & les mœurs des hommes, deviennent en fin semblables aux lieux où ils demeurēt.* Et ya-il vne plus delicieuse cōtree

que celle du bon-heur? ny qui soit plus molle & vaine? Il n'est point plus naturel au feu d'eschauffer, ny à l'eau de mouïller, qu'aux delices & molleses de la Fortune de dissoudre les forces de l'esprit. On dit biẽ que la Salamãdre ne brusle point au feu: & que la loutre ne se mouïlle point dans l'eau: mais aussi entre tant d'animaux qui sont au monde, il n'y en a que fort peu qui ayent ces priuileges.

Aduoions aussi qu'il y a bien des esprits si parfaits que le feu de l'ambitiõ ne les peut brusler, encores qu'ils soient dans son brazier, & que les douceurs des voluptez ne peuuent mouïller, encores qu'ils soient dans leur plus haute ner. Mais, Agathon, que c'est à peu à qui Iupiter amy, a fait ceste grace: Entre tou-

*Epistres Morales,*

te ceste si grãde & infinie quantité de Grecs & de Latins, desquels la memoire est venuë iusques à nous, à peine que nous en trouuions trois ou quatre, qui ne se laissent ou brusler au feu, ou emporter à l'onde des bõnes fortunes, ou des delices.

C'est pourquoy le Ciel retire de ces grands dāgers ceux qu'il aime, auant presque que de les en auoir approchez, ou les rait tout à fait du monde auant qu'y estre entrez gueres auant. Peut estre pour ceste raison ce grand sainct Louys n'a pas esté de nos Rois le plus heureux : mais plus tost autant contrarié que tout autre. Et peut estre aussi à ceste consideration le Ciel ne nous a voulu plus long temps laisser le Prince que nous suyions : les breches que les canons enne-

---

mis font à nos murailles ne font point si dangereufes ny espouventables, que les mines qui par deffous nos fondemens tout en vn coup enleuent nos bastions entiers. De mefmes les plus dangereufes attaques de l'ennemy font celles qui tout à la fois emportēt, quoy qu'infensiblement, les defentes de l'esprit, avant qu'elles facent paroiftre de menacer feulemēt celles du corps.

Philippe pere d'Alexandre, quand il voulut conquerir la Grece se ſçeut ſi à propos ſeruir de cefte rufe, que ſes Orateurs luy vainquirent plus de villes que ſon eſpee. C'eſtoit luy auſſi qui ne croyoit point de place imbrenable, pourueu que vn aſne chargé d'or y peult entrer. Auſſi y a-il peu d'eſprits qui puiſſent reſiſter aux dou-

*Epistres Morales,*

ceurs, & presens de la Fortune: si elle les peut aborder: car elle les coule biẽ plus finement dãs nos ames que les Princes ne font pas leur present. Il faut tousiours que celuy qui reçoit d'eux, sçache que c'est d'eux que cela luy vient. Et quelques-fois la honte l'en retire autant que toute autre chose: mais elle esblouit de sorte ceux qu'elle fauorise, qu'il n'y en a guere qui croient tels biens venir d'elle, mais de leur vertu & merite: & ainsi abusez ils se vendẽt, & leur liberteé aussi.

De ceste sorte on veit autres-fois Athenes & Thebes marchãdes de la liberteé des Grecs, qui estoient en Asie: Car cependãt que ce grand Agesilaus y cõbatoit pour les sortir de seruitude, suscitees par l'or des Perfes, elles

elles esmeurēt la guerre contre la ville de Sparte, qui contrainst les Ephores de le r'appeller.

Aussi en retournant, plein de regret de voir vne si belle entreprise interrompuë, il faouloit dire, *Le Roy de Perse me chasse de l'Asie avec trente mille Archers.*

Car autant de Dariques d'or où estoit empreinte la figure d'un Archer, auoient esté portez en deux villes, & distribuez aux Orateurs & Gouverneurs, pour vaincre leur esprit auāt que leur corps. Ils ne cognoissoient pas de faire vne si honteuse marchandise: mais fit <sup>si</sup> bien Epaminondas, quand Diomedes de la part du mesme Roy luy vint offrir grande quantité d'or: *Comment, luy dit-il, as tu bien entrepris vne si longue nauigation, pour cuider corrompre Epaminondas?* O que ce

*Epistres Morales,*

grand personnage comprenoit bien le dessein de ce Roy : Aussi ces presens que la fortune nous fait, sont seulement pour corrompre la fidelité que nous auons promise à la vertu. Elisons donc avec ce grand Epaminondas, d'emprunter plüstoit cinquante dragmes d'argët de nos amis, que de receuoir en don plusieurs talents de ceste fortune. Ne mandions point pour nous maintenir au seruice d'un Prince la bourse de son ennemy : Car non seulement cela nous rend ses obligez : mais encor soupçonnez enuers nostre prince & par ainsi puis que tu fers la vertu : veux-tu paruenir à quelque grãdeur ? recours à la vertu. Veux tu fortir de quelques affaires ? Que ce soit par les voyes de la vertu. Te veux-tu

maintenir en l'estat où tu es? Fay  
tes soustiens de la vertu. Et si tu  
ne paruiens à ton desir, ou que  
tu te voyes encor plus enfoncé  
en tes affaires, ou descheu du  
repos où tu estois : pour le  
moins tu dois auoir ce con-  
tamment que ce mal t'est ad-  
ueni en seruant ton maistre : &  
la peine t'en sera par ainsi plus  
honorabile que les grandeurs,  
où tu aspirois : plus desirable,  
que le soulagement de sortir de  
tes affaires : & plus gratieuse  
que le repos où tu estois. A ce  
propos ce grand Platon disoit  
que le vertueux en ses actions  
ne pouuoit estre sans vn tres-  
grand loyer : ny le meschât sans  
vn tresgrand supplice. Car si le  
dessein du vertueux reüssit, il a  
ce plaisir que chacun esprouue  
quand il obtient ce qu'il

*Epistres Morales,*

desire : Et s'il ne l'obtient pas, il a ceste satisfaction en son ame, de sçauoir qu'il n'a point manqué à son deuoir. Et c'est pourquoy Aufonius, pour sçauoir quel est le comble du biẽ en ceste vie, demãde & respond fort à propos?

*Quel l'abregé du bien? la conscience nette.*

Au contraire, si le vicieux ne paracheue ce qu'il desseigne, il a le desplaisir d'auoir manqué, & à la raison & à son dessein: & si il le paracheue il a ceste eternelle syndereze d'auoir manqué à Dieu, pour ne manquer à sa volupté, qui n'est pas vn leger supplice. car, comme dit Plaute,

*Il n'y a rien plus miserable*

*Qu'un esprit qui se sent coupable.*

Mais pour reuenir à nostre propos, fuy, Agathon, ces mol-

lesses qui alentissent les nerfs de nostre entendement : & sans chercher les delices, accoustume toy à courre par ce chemin difficile de la Vertu. N'ayes peur de ces hauts rochers & montagnes escarpees car il vaut mieux avec les penibles Perfes dompter ces voluptueux Babylo niens, qu'avec ces lascifs vaincus fléchir sous la domination des Perfes. Mais, dirõt quelques courages perdus : Le trauail de contrarier à la Fortune est si grãd, qu'il vaut mieux, puis que nous sommes au courant de l'eau, nous laisser emporter, que non pas le pensant rompre nous rompre nous-mesmes, & nous tuër de ces difficultez. Est il possible que la crainte du trauail vous oste la volonté de vostre salut? Et bien i'y consens,

*Epistres Morales,*

mourez, de peur d'auoir du mal, & de la peine. Puis que la mort vous est plus douce que la douleur des playes : enseueliffez vous. Et puis que la seruitude vous semble plus belle que le combat foyez esclaves. C'en'est pour telle espece de personnes que i'escry: mais pour ceux seulement qui ont perdu la cognoissance : & non l'amour de la vertu, ~~Et~~<sup>ou</sup> pour ces malades, qui ont à la verité le goust: mais non pas la volonté du goust depravee: qui ont perdu la santé mais non pas le soucy ny l'enuie de la guerison : la veue, mais non le desir de la lumiere. Pour ceux-là sans plus i'escris ces remedes & à ceux là seulement ie te pried'en faire part. Car des autres, il en faut faire comme les Medecins, qui aux malades,

dont ils n'ont point d'esperance, ne daignent rien ordonner: tant s'en faut, leurs permettent tout ce qu'ils veulent.

Et à Dieu.

---

*Que d'auoir souvent des aduersitez nous rend plus forts à les supporter.*

*Que la resolution est celle qui y peut le plus: & pour quoy quelques vns ayans commencé de suyure la vertu s'en retirent & l'abandonnent.*

EPISTRE XVII.

**F**T il est vray, que i'ay des defastres, & que la fortune m'a beaucoup poursuiuy. Mais veux-tu cognoistre qu'elle ne m'a peu vaincre encores? Elle continue sa batterie: elle rechauffe ses afauts: & pour m'offencer ne se donne nulle trefue. On luy pourroit peut estre bien repro:

*Epistres Morales,*

cher cela mesme qu'Antalcidas dit à Agefilaus, quand il fut en vne bataille blessé, par les Thebains. *Voilà, dit-il, le iuste payement de ton apprentissage.* Car les cōtinuelles attaques qu'elle m'a donnees, m'ont rendu par force tant aguerry que ie recognoy desormais la pluspart de ses embusches & de ces ruzes: & m'a tellement endurcy à ses coups, qu'à peine quand elle teint la terre de mon sang, me semble-il qu'elle m'ait touché.

L'Athlette qui mille fois abbatu, s'est plus ardāt releué: qui tout meurtry de coups s'est veu le corps déchiré en cent endroits: avec quelle assurance descend-il sur l'Areine? Et avec quel visage va-il attaquer l'ennemy? Toutes choses inaccoustumees sont facilement espou-

uentables : & les plus espouuentables par la coustume se desdaignent. Quel estonnement nous donneroit le Tonnerre, si nous nel'auions iamais ouy gronder, ou veu esclairer dans la nuë? On nous rapporte qu'en ces terres nouvellement descouuertes, quand ces pauures hommes oyoiēt noz canons, ils en estoicēt tellement espouuantez, qu'un seul coup estoit suffisant d'en faire fuir cent ou deux cens mille. Car ils croyoient les nostres estre des Dieux, qui eslançassent leurs foudres sur ceux qu'ils vouloient. & les balles qui tomboient par hazard, ils pensoient qu'elles fussent conduittes sur ceux qu'elles frappoient à dessein : Mais les ayant accoustumez ils ne les ont point redoutez dauantage que nous. Il est

## *Epistres Morales,*

bien tantost temps, que ie ne craigne plus les effrois de la fortune: ayant tant de fois rebouché les armes cõtre mes os, que ie ne croy pas qu'elle en aye vne seule, qui ne soit ou teinte de mon sang, ou portant les marques de ma durté. Ce sera donc sans raison, si l'on me reproche, quand ie parle de ses effets, ce que Eudamonidas le Laconien, frere d'Agis, dit à vn Philosophe, qui discouroit de la guerre deuant luy: *Mais pourquoy t'en croira-on, puis qu'en vn camp tu n'ouis iamais la trompette?* Car i'ay mille fois ouy la trompette: i'ay mille fois veu les bataillons: i'ay mille fois soustenu les coups: & autãt de fois ie les ay veus vains & sans effet. Doncques si ie me dis Medecin de la fortune, ce n'est point par vanité que ie me don-

ne ce nom: puis qu'en son escolle meisme i'ay fait mon cours: & que d'elle meisme ie tiens mes preceptes.

Mais sçais tu comment? Non autrement qu'Hannibal apprit aux Romains ses ruses & la façõ d'y remedier. C'est à coups de fouets, que cette science se donne: & non point par instructiõs. En toutes les sortes de maladies dangereuses, quand les Medecins en sont attains, ils n'osent se penser eux mesmes. Mais en cellecy si le patient ne se sert de Medecin, à peine que iamais vn autre luy recouure sa santé.

Nous pouuons bien de l'experience des autres tirer diuers remedes: mais il faut que nous mesmes par apres nous les appliquions sur nostre mal: D'autant que le vray Dyadame de telles

*Epistres Morales,*

blesseures est la resolution. Les semences nous en peuuent bien naistre d'ailleurs : mais il faut qu'elles soient semees en nostre ame : & que nous ne craignons de nous offenser du soc, quand nous la labourerons. Et bref pour dire à vn mot : les conseils nous peuuent venir des sages : mais les resolutiõs de nous seuls & des deux les executions : Desquelles ou nous soustenons, ou nous rebastissons nos fortunes chancellantes ou abatuës.

Vois-tu cõme Stilpon se sceut bien à propos seruir des conseils de la Sciēce? Quand on luy vint dire la mort de son fils, Il respõdit froidement, *l e l' auoy engendré mortel.* Et vois tu cõme ces Spartiates se seruirent biẽ des remedes de Lycurgus, qui respondi-  
rent à ceux qui les menaçoient

de la venuë d'une tres-grãde armee ennemie: *Que nous peut-elle apporter de mal, puis que nous ne haysons point la mort?* C'est ainsi qu'il faut aussi que nous nous seruiõs de celuy que les grands personages nous donnent. Et quand nous oyons qu'*Ænee* dit.

*Par diuers accidens: & par tant de dangers,*

*Nous cherchions l'Italie, où les Destins nous monstrent*

*Nos sieges reposez,*

Pourquoy ne croyons-nous qu'il le die à nous aussi bien qu'à ces Troyës Et si nous le croyõs, pourquoy ne nous resoluons-nous à vaincre les difficultez qui soffrent en nostre nauigation? C'est chose toute certaine que le Temple, & le siege des vertueux est au haut d'une montagne, de qui, comme dit ce grand Poëte Grec,

*Epistres Morales,*

*Long hault & malaysé & d'un  
abort bien aspre.*

*Le sentier se preente.*

Et dautant que nostre ame liee avec ce corps. ne s'y peut esleuer seule, elle a vne tres grande difficulté, d'y porter ce pesant fardeau. C'est pourquoy si l'aymât, dont elle est touchée de la Vertu, n'a assez de force pour vaincre la pesanteur des voluptez, apres, s'estre vn peu esleuee en ce loüable chemin, elle retombe, comme tirée d'vn poix trop fort. Et ainsi il aduiēt que son dessein rompu,

*Les feux qu'il a saurez de son sang il  
profane.*

Mais au cōtraire ceux qui d'vne vraye vertu sont attirez, nous les voyons inuincibles au travail, desdaignans toute commoditez, & incommoditez qui

Les en peuuent eslongner, n'auoir autre repos que de paruenir à cette heureuse Italie. Et quoy ? Agathon, serons nous donc de ceux qui lauez retourneront à leurs ordures ? Serons nous de ces folles Phrigiennes, qui croirons à la voix de nos flatteuses voluptez : & qui pour nous arrester hors de tant de tempestes, mettrons le feu dans les nauires de nostre Ænee ? Non, non, amy, mais plustost comme personnes de courage.

*Allons où les Destins nous poussent  
ou repoussent :*

*Et quoy qu'il en aduienne il faut en  
supportant*

*Vaincre toute fortune.*

Et ayons tousiours cette voix de Crantor à l'oreille : *Les deffains qui par leurs difficultez restent imparfaits, rapportent plus de honte à*

## *Epistres Morales,*

*leurs entrepreneurs, qu'à ceux qui n'ont osé les entreprendre. Car l'imprudence y a précipité les vns, & la prudence en a retiré les autres. Deuant q̄ Jules Cesar aspirast à l'Empire, il auoit moins de peine qu'il n'eut oncques depuis. Mais il ne mit iamais ceste charge sur son dos qu'il ne preuist biẽ à quoy il s'obligeoit: Vn cœur toutesfois si genereux que le sien, pour quelque difficulté qui s'offrist, ne peut démentir vne si belle volõté. Aussi receut-il tous les trauaux, & toutes les incommoditez qui luy en vindrent, avec le mesme œil, ou plustost avec le mesme cœur qu'il receut l'Empire. Celuy qui se marie n'espouse pas seulement les contentemens que la femme luy peut rapporter: mais aussi tous les soucis du mariage. De*

mesme que ceux qui espouſent la vertu, ſacent eſtat d'espouſer enſemble la guerre cõtre la Fortune & les vices: Et parce qu'au lieu des ioyaux que ce iour-là l'on donne couſtumierement aux espouſees: ceſte Deeſſe n'en veut point d'autres que le teſmoignage des victoires que l'on a obtenu contre tels ennemis. Il faut qu'à l'exẽple des Perſes, qui portent à l'arçon de leurs ſelles les teſtes des ennemis qu'ils ont vaincus, qu'ils portẽt pour marque, non pas la teſte des vices, mais bien vn aſſeurẽ teſmoignage d'auoir ſurmontẽ la principale puiffance des ennemis qui les auront attaquez, comme de l'amour, la voluptẽ: des richẽſes, l'auarice: de la Fortune, le bon-heur: de l'infortune le mal-heur: & ainſi des autres.

*Epistres Morales,*

Or dy moy, Agathon, celuy que l'occafion contraint de vaincre les ennemis, encor que ce foit outre fa volõté, ne luy est-il pas beaucoup obligé? Et pourquoy me croiray-ie donc malheureux, puis q̃ la Fortune par la guerre cõtinuelle qu'elle me fait, me couure presque par force de ses Lauriers? Car toutes les fois qu'elle attaque, & qu'elle ne surmõte, elle demeure vaincuë, comme ie t'ay desia dit. O que si l'espouse ceste Deesse, à qui il faut presenter les testes des ennemis vaincus, combien luy en offriray-ie? Il me semble de te voir souffrir, en disant, que ie pourray faire monstre de plusieurs, mais non pas du bõ heur. D'autant que tu estimes que celuy-là ne m'a point approché. Il est vray, Agathon, qu'il n'est

point venu si souuent que les autres : mais si en ay-ie vn que ie tiens encor prisonnier que ie ne veux point relascher qu'il ne m'ait payé la rançon promise. Quand ie l'auray ie te la feray voir. Et si des ongles on peut cognoistre quel est le Lyō, ie m'as-seure que tu diras que i'ay obtenu vne tres-belle victoire de n'auoir esté surmonté d'un si fort & puissant ennemy. Voila mes armes : arme-t'en si tu ne crains de renouveler la Fortune de Patrocle sous les armes d'Achilles.

---

*Qu'entous nos accidēs il se faut ressou-  
uenir de l'inconstāce de la Fortune.  
Que l'esperance est cause de tous les  
ennuis des hommes. Que les vrais  
biens ne sont pas ceux qui s'achetent  
par la peine, mais qui nous viennent  
pour le merite.*

*Epistres Morales,*

EPISTRE XVIII.



NE bastis donc plus  
tes desseins sur vn fa-  
ble si mouuant que  
ceste Fortune: puis  
qu'en toy mesme tu  
as tant d'exemples de sa cōstan-  
te inconstance. Arreste ferme  
cela en ton esprit, que son Em-  
pire, ses thresors, ses officiers, &  
ses loix ne sont que les diuers  
changemens des choses mortel-  
les. Que sil semble que quelque  
temps elle retarde dauãtage ar-  
restee en vn obiet, croy qu'elle  
luy veut donner vn plus grand  
choc. Cōme tu vois que quand  
nous retirons dauantage le bras  
en arriere, c'est signe que nous  
voulons donner vn plus grand  
coup. Si tu t'imprimes ces cha-  
racteres bien viuemēt en la me-

moire, à peine q̄ iamais tu t'oublies en tes bon heurs, ou aduersitez.

La Fortune fait de nous comme le Bãquier des gettons quãd il compte. Car celuy qu'à ceste heure il faisoit valoir cent ou mille, incontinent il le remet à ne valoir qu'vn, & quelquesfois rien du tout: & en sa place met celuy qui peut estre en estoit le plus esloigné. Si tu te ressouuiës que la Fortune en vse de mesme par le moyen de sa volage rouë, iamais ses biens ne t'abuseront, ny ses malheurs ne t'abatront. Et mesmes quãd tu n'en aurois autre cognoissance, ne sçais tu qu'vne rouë ne peut finir son tour que le rayon qui estoit en bas n'ait esté en haut? Que si tu eusses cõsideré qu'il n'appartient pas au rayon d'enhaut de

*Epistres Morales,*

vouloir esleuer celuy qui est en bas : mais à celuy seulement qui tourne la rouë comme il luy plaist, tu n'eusses fait ce dessein de vouloir par l'establissement de ta Fortune, releuer la miëne accablee , mais eusses iugé que cela deuoit estre fait par ce grand Maistre , qui tourne ceste rouë des affaires du monde comme il luy vient à gré. En tes plaintes tu me fais ressouuenir de la Venus de Virgile :

*Par cela de la chente, & des ruines  
de Troye,*

*Je m'alloy consolant en mon plus  
grand soucy :*

*Les Destins par destins recompësant  
ainsi.*

*Mais quoy? le mesme Sort poursuit  
& importune*

*Ces hommes agitez de tant d'autre  
Fortune?*

*Quelle fin à ces maux, ô grand Roy  
dennes-tu?*

Encores s'adresse-elle aux prieres : mais tu ne fais que plaindre, & regretter ta cheute. Ce n'est pas ainsi qu'il me faut guerir. Si cen'est me faire vne nouvelle playe : c'est pour le moins remettre le fer bien auant dans celle d'õt desia ie me deulx. Vne peine qui reüssit inutile, donne au malade qui l'a receuë, double desplaisir. Car outre la douleur du corps l'esprit encores se sent blessé bien auant, d'auoir tra-uailé en vain. Iuge par là quelle double douleur ie ressens, de voir que la cognoissance que la perte de ma Fortune te pouuoit dōner ne t'a peu profiter ny apprendre combien les esperāces sont vaines, qui se vont allumāt en nos ames par les souffles heureux des succez humains. Si me semble-il que le choc que

*Epistres Morales,*

mon defastre a donné contre la Fortune, a esté assez grand pour te faire recognoistre ses tröperies. Aussi ie croy que

*Si lors l'entendement n'eust gauchy,  
pour certain*

*De son coup il eust peu descouvrir la  
cachette*

*Des Grecs: & toy encor Troye tu se-  
rois droite,*

*Et tu n'aurois bougé grãd Chasteau  
de Priam.*

Epicure auoit accoustumé de dire que pour oster du monde tous les ennuis des hommes, il n'en falloit bannir qu'une seule chose, à sçauoir l'esperance. Et tres à propos, certes, le disoit-il: car sans la Fortune, quel mal nous peut arriuer? Et quels attraits plus violëts? Mais plustost quels autres attraits a-elle pour attirer les hommes? Ostez-moy  
ceste

ceste esperance, qu'ay-ie affaire de la Fortune? Et si ie n'espere rien de mieux, qui me fera mettre au hazard le peu que i'ay d'asseuré? Que si ie demeure cõtēt de ce que ie possede, n'ay-ie pas obtenu desia ceste souueraine perfection tant celebree des Stoïques. *Certes les Dieux presque nous rendroient Dieux, s'ils nous deliuroient de ceste cruelle captiuité de l'esperance: Car celuy est seulement heureux, dit Zeno le Coryphée des Epicures, qui iouyt du bien qui luy est present.*

Il est vray qu'elle est douce aux affligez: mais qui nous rapporte dauātage d'amertume en nos desseins que ce peu de douceur? Figure-toy ic te prie, vn esprit qui espere, sur quelles espines repose il la nuict? Quelles esguilles se cachent le iour en

*Epistres Morales,*

ses habits & s'ensevelissent en son flanc ? Le retardement luy fasche. Il precipite toute chose, pour se hastier la cognoissance de son mal. Si son malheur dément son attente, quels enfers ressent il ? Et si la Fortune pour le tomber de plus baut luy secõde quelquefois ses desseins. Je ne sçay, si nous mettions le contentement qu'il reçoit de telle iouissance: & la peine qu'il a eu en l'esperant, dans la iuste balance de Cleobule, lequel des deux peseroit le plus. Au cõtraire si tu n'esperes riẽ, en quoy te peut offencer la fortune ?

Mais aduotions encore qu'elle te puisse atteindre (ce que toutesfois ie ne croy pas, car la mer ne tourmente guieres les vaisseaux qui ne bougent du port) si m'aduouẽra-on aussi, que tã

fouffriras plus aisément ce rabais, que celuy qui auoit esperé de s'esleuer. Car il tombe d'autant plus haut que toy, que son esperance l'auoit plus haussé. Que s'il t'aduient du bien, comme c'est chose indifferente que le bien, & le mal à la Fortune mesme, tu auras cette parfaicte felicité de iouir de la douceur, sãs auoir gousté l'amertume, ny de l'esperer, ni de le rechercher, ny par consequent de le desirer. Que si tu me dis que le plaisir ne peut estre grand si la sueur ne le rend tel: & que

*Non sa que val' la pace, & non la  
stima*

*Chi prouato non à la guerra pri-  
ma:*

En eschange ie te diray l'Adieu d'Ænee aux Troyens, venus en la Chaonie: & demeurant en la

*Epistres Morales,*

ville de Butrotte, quand il fut  
contraint de les laisser pour sui-  
vre ses destins:

*Nous sommes appellez d'un en au-  
tre destin:*

*Mais à vous le repos est acquis &  
certain,*

*Et n'avez de la Mer nul flot à sil-  
lonner.*

Et quoy donc, Agathon, le su-  
cre ne sera pas doux, parce qu'il  
n'a point d'amertume? Donc-  
ques le feu ne sera pas chaud,  
parce qu'il n'a point de froi-  
deur? D'ocques le Soleil ne sera  
pas clair, parce qu'il n'a point  
de tenebres? Et les Dieux n'au-  
ront donc vn parfait conten-  
tement, parce qu'ils n'ont point  
de peine? Tien cela de moy, que  
les grands & souuerains biens ne  
sont pas ceux qui s'acquierent  
par le travail: mais qui nous  
viennent pour nostre merite.

Et par ainsi que les parfaicts contentemens ne sont pas ceux que nous desrobons à la Fortune: ains que nous receuõs de la iuste liberalité du ciel. A ceste consideration Hesiodé dist à Perse:

*Les biens non point ravis, mais donnez  
par les Dieux,  
Sur tous valent le mieux.*

C'est pourquoy ceux que la Nature nous donne sont encor plus parfaicts que ceux que nostre artifice nous acquiert. Quel Alchimiste nous peut faire vn metal plus pur que l'or? Et quelle industrie peut faire le moindre fruit d'vn arbre?

Laiſſons donc là le desir de nous acquerir les biens, q̄ nous deuons iouyr. Et ne nous persuadons que les seuls cuisiniers puissent se plaire au gouſt des

*Epistres Morales,*

viandes qu'ils ont accommodées. Contentons nous de manger le pain sans en vouloir estre les Boulangers. Mais sur tout, si tu veux te conduire par moy, chasse cette esperance de toy, comme le fer le plus aigu que nostre ennemy ait pour nous offenser. Il n'appartient qu'à Telephe de demander remede à celuy qui l'a blessé: Et d'où viennent nos playes que de cette fortune, que tu recherches? Et de quel glaiue plus mortel s'est elle seruie que de cette esperance? Tien pour certain, que la fortune, à l'imitation des Sorciers, ne peut faire mal qu'à ceux qui la prient, ou la craignent: Et plus son amitié est grande enuers quelqu'un, & plus elle luy fait ressentir ses enchantemens. Fuyons donc &

hayssons cette Sorciere, à fin  
que nous soyons par ainsi ga-  
rantis du bien faux que son ami-  
tié rapporte.

---

*Doù procede le bien & le mal : & que  
la constance n'est pas de ne point  
ressentir le mal : mais de le  
supporter avec  
discretion.*

EPISTRE XIX.

 L me semble, que iete  
voy d'icy estonner de  
mon estrāge humeur,  
touchant les euene-  
mens de mes aduersitez. Si cet  
homme, dis-tu, ne se ressent de  
ces infortunes, c'est d'autant  
que la grandeur de son mal luy  
assoupit les sens. Et en cela il est  
comme ces malades, qui desia  
plus pres de la mort, que de la  
L iiii

*Epistres Morales;*

vie, sans plus ressentir de douleur, ne font que pantheler aux trances de leur dernière heure. Autrement si ses malheurs passez ne l'ont peu esmouuoir, ceux où il est plongé à ceste heure pour le moins le deuroiēt esueiller. De tels discours, Agathon, il te semble deuoir commencer mes obseques prochaines. Mais afin que ie ne te voye plus en telle & si sinistre opiniō de moy,

*Regarde, car des yeux ie t'osteray la  
nue,*

*Que des yeux des humains rend  
meins claire la veue.*

Les escrits de ces Anciens, qui ont peu estre plus admirez qu'imitiez, ne nous enseignent pour la pluspart, quand ils viennent à discourir de la Fortune, que trois occasions principales des

diuers accidens des choses humaines, les vns dient que du commencement à la fin du monde tout ce qui s'y fait n'est qu'une Comedie, dont l'Vniuers est le theatre, les hommes les personnages, les Dieux auditeurs, & la Fortune le Poëte. Quelques autres qui ne veulent donner à ceste L'eesse la disposition des actiõs humaines, nous representent deux chemins, qui dès nostre naissance sont à nostre eslection : l'vn est celuy du vice : & l'autre de la vertu. Celuy du vice ils nous le monstrent large, aisé, & fort frayé, celuy de la vertu au cõtraire plein de ronces & de difficultez. Mais cõme le premier se finit en vn precipice, cestuy cy conduit en vn lieu tres-b'au & desirable. D'autres encores qui ne veulent donner

*Epistres Morales,*

entierement les hōmes aux hōmes mesmes, dient que le grand Dieu au deuant de son siege a deux tonneaux, l'vn du bien & l'autre du mal : & que c'est luy sans autre, qui nous les enuoye comme il luy plait. Quelle de ces opinions que nous vueillons suyure, y-a-il apparence que nous plaignions des choses qui nous aduiennent? Car si la fortune nous fait entrer sur le theatre à qui est l'eslection des personnages, & la disposition du ieu qu'à celuy qui l'a composé? nostre deuoir n'est pas de changer la personne que l'on nous a donnée, mais de la bien faire. Dautant qu'en ces lieux là l'on ne loue pas d'auantage celuy qui representera vn Achilles, ou vn Cresus, que celuy qui contrefera vn Therfites, ou vn labou-

reur. Ceux sans plus qui ne faudront point en ce qu'ils aurõt à représenter, seront ceux qui auront l'applaudissement des auditeurs, l'honneur n'estant pas en la grandeur du personnage, car en eux mesmes ils sont tous esgaux en ces lieux là. Mais le sçauoir bien, ou mal faire.

Tu me diras, peut-estre, ie veux bien estudier mon personnage, & tacher de le faire parfaitement mais quãd ie suis mieux en chemin, c'est lors qu'il m'aduiet quelque triste ou estrange accident, qui changeant l'estat où i'estoy, m'interrompt tout mon dessein. Et voilà que c'est de ton ignorance: c'est en cela mesmes que tu ioues mal ton personnage. Car pour la suite du ieu il faut que les choses se passent ainsi. N'as-tu iamais veu.

*Epistres Morales,*

sur les theatres des changemens  
encor plus grands que les tiens?  
Et si celuy qui iouë ce roolle se  
mettoit à plaindre de ce que  
l'autheur de la Comedie l'auroit  
fait decheoir de son grade, ne  
seroit-il pas digne de risée? Croi  
moy que tu ne l'es moins, de  
vouloir contreroller la Fortu-  
ne de ce qu'elle dispose les eue-  
nemens de son ieu comme il luy  
plaist.

Ressouuiens-toy, Agathon,  
q̃ pour acquerir la gloire, qu'il  
semble que chacun recherche  
en ses actions, il faut lors qu'elle  
nous hausse, que nous nous  
haussions, & nous abbaissons  
quãd elle nous abbaissera. Quãd  
elle nous vestira en Laboureur,  
ne trouuons point honteux de  
conduire la charrue: mais aussi  
quand elle nous mettra le Sce-

ptre en la main, faisons que nos actions representēt dignement vn tel personnage : Et ceux-là sont encor les meilleurs ioueurs qui peuuent contrefaire la pafleur, la rougeur, le ris, & les larmes mesmes. Mais prends garde icy, Agathon, que ie ne dy pas que tu prennes l'ame du Laboureur, ny du Therfites: ny que si la Fortune t'abaisse elle te contraigne de rabaisser ton courage ny ta constance. Mais ie dy biē que par la temperance, & par la force, tu vses d'vne telle prudence, que l'on die te voyāt en tel estat, que la Fortune te fait tort, de ne te donner vn plus digne personnage: & que toutesfois tu sçais bien & sagemēt représenter ce-luy où elle t'aura mis.

Que si nous aimōs mieux suy-  
ure la seconde opinion, qui est

*Epistres Morales,*

celuy sans iugement qui se fache de l'amertume d'un breuuage, s'il l'a esleu plustost que le doux? Dés l'heure que nous laissons le retin, ou pour le moins dés l'aage que nous auõs la cognoissance du bien & du mal, la vertu & le vice se presentent à nous: le vice nous montre ses richesses, ses voluptez, & le chemin pour y aller tres-aisé. Au contraire, la vertu nous propose vne tres-belle couronne mais pour y aller elle nous montre vn chemin raboteux, & tellement plein de ronces & d'espinnes, qu'il est à iuger que peu de personnes le vont frayant. Pour moy i'esleu la courõne de la vertu, sans que la hauteur presque inaccessible des rochers qui se presenterent au commencement à mes yeux m'en peust diuertir:

Et à cela ie fus particulièrement poussé de la cognoissance que i'eu, qu'au lieu de l'or que le vice feignoit de me presenter, ce n'estoit que d'alchimie : & au lieu des diamans, du verre seulement. Mais encor ce qui me diuertit le plus de luy, fut qu'il me sembla voir : & certes en ce'a i'eu la veuë bõne q̄ de tant en tāt, le long de son beau chemin il y auoit de grãds abyfmes qu'il tenoit cachez par quelques fueilles, pour y perdre plus aisément ceux qui le suyuoient. Et qu'au lieu que la vertu nous mōstroit du doigt la couronne, qui nous attendoit au sommet de ceste aspre montagne, dont les fleurons esgalloient en clarté les rayons du Soleil, qu'il taschoit de cacher à nostre veuë la fin de sa carriere. Mais il ne le peut fai-

*Epistres Morales,*

re en mon endroit si finement, que ie n'y apperceusse de grandes tenebres, de flammes horribles, qui sortoient avec des fumées si espoisses, que la pluspart de l'air en estoit à l'entour obscurcy. Doncques, Agathon m'amy, si i'ay choisi le chemin aspre & difficile, de qui ay-ie à me plaindre de mon chois? Si les pierres me coupent bien souuēt les pieds: si la difficulté me met tout en sueur: & si les espines & les ronces me deschirēt en lambeaux mes habits, & me percēt bien souuent iusques au sang? Laissons donc ces plaintes pour ceux qui dés l'entree du chemin perdēt courage: pour moy elles sont vaines, qui à l'imitatiō de ce Geant, qui combattit cōtre Hercule. toutes les fois que ie touche la terre, ie veux dire

qu'elle m'abat, de ma cheute ie  
reprē nouvelles forces, & nou-  
veau desir. Et en cela i'esprouue  
bien que le desir est du naturel  
du feu: Car tout ainsi qu'il s'es-  
prēd plustost au bois qui luy est  
dessus, qu'à celuy qui luy est  
dessous, & que plus il en treuue,  
plus aussi il se rend grand & vio-  
lent: De mesme c'est aux diffi-  
cultez plus hautes qu'il se va  
plustost esprenant: & lors qu'il  
en treuue le plus, c'est lors qu'il  
se renforce & se rend plus ar-  
dant. C'est pourquoy tu vois  
que mō esprit aspirant tousiours  
à ceste courōne de la vertu gui-  
dé de la raison.

*Et pien di se, di Zelo, ogni mor-  
tale*

*Gloria, Imperio, Thefor mette in  
non cale.*

*Epistres Morales,*

Que si avec le grand Homere nous aimons mieux la derniere opinion, puis que c'est Dieu qui nous enuoye le bien & le mal, receuons & l'vn & l'autre comme venāt d'vn tres iuste & tres-amiable pere. Et qui sera le prophane qui iugera que Dieu doie pluſtoſt luy obeir en ce qu'il voudra, que luy à Dieu? Et ſans mentir puis que c'est luy qui nous verſe le bien & le mal, ſi la diſpoſition en eſtoit noſtre, il ne ſeroit plus Dieu, ains noſtre miniſtre ſeulement : car que luy vaudroit d'auoir ce que nous deſirons, ſ'il auoit à ſe guider ſelon nos deſirs? Qu'eſt-ce cela autre choſe que luy vouloir oſter le Ciel, & le rēdre noſtre eſchançon? Mais q̄ celuy qui voudroit ainſi rendre ceſte grande Deité eſclauē des volontez hu-

maines, se reſſouuienne ſ'il n'a point iamais deſiré la meſme choſe qu'un autre euſt voulu auoir. Et comme euſt il peu eſtre contenté ſans le meſcontentement d'un autre? Et ſi la loy à tous les humains eſtoit eſgale, comment ſe pourroient cōtenter ces deux deſirs de la poſſeſſion d'une meſme choſe? Mais quelle eſt la folie des hommes? Auãt que i'euffe reſſenty la perfidie de celuy que ie regrette, ſi le Ciel euſt ouy mes vœux, crois tu que i'euffe laiſſé goutte de bon-heur dans le tōneau de Iupiter? Non certes, ie l'euffe tout verſé ſur ſa teſte. Or conſidere quel ennemy i'euffe agrandy, & quel mal ie me fuſſe préparé? Sans doute où ma patience a eſté ſuffiſante, ma vie y euſt eſté employee. Il vaut

*Epistres Morales,*

donc mieux que ces bon-heurs ne soient pas au choix de nostre imprudence , mais à la disposition de celuy qui de son propre mouuement nous les enuoyera quand il sera necessaire. Comme desia, sans nostre requeste il nous a donné l'Estre, quand il a cogneu qu'il le falloit ainsi: d'autāt qu'il sçait mieux ce qui nous est necessaire, que nous ne sçauons le luy demander. Et puis que seruiroit-il aux hommes en ce monde de s'uer aux vertus, si seulement les souhaits auoient lieu: Ce seroit oster la iustice des mains de Dieu, & la vertu du cœur des hommes.

Iuge donc à ceste heure, Agathon, si la grandeur du mal mettiēt les sens assoupis, & si ce n'est point la grandeur de la raison qui assoupit mes plaintes. Ne

croÿ plus si ie ne me deulx, q̄ ce  
soit faute de ressentiment: car  
ie l'aduouë, ie ressens mes coups,  
& peut estre plus viuement que  
tout autre ne feroit pas sembla-  
ble blesseure Mais i'ai tousiours  
à mes oreilles ceste voix, &, sans  
mentir, ie croÿ qu'elle est de ce  
grand Demon, qui a soucy de  
moy: car mes defastres ne luy  
peuent encor oster la volonté  
de ma conduite,

*Que te sert-il en fin de flechir si long  
temps*

*A ta fole douleur? ces choses ne  
t'aduiennent*

*Sans le vouloir des Dieux.*

Ce n'est pas que ie croÿe ce  
que Pyrrho (Philosophe duquel  
les Pyrrhoniens ont pris leur  
nom) a dit sur ce suiet: Ce bar-  
bare (tel pouuoit il estre nommé  
pour ceste opinion vouloit que  
le sage fust vuide d'affection, &

*Epistres Morales,*

que sans vouloir, ou sans reiet-  
ter vne chose plus qu'une autre  
il fust indifferent en toutes, sans  
se plus esmouuoir au bien qu'au  
mal, & ainsi le rendant inaccessible  
à la douleur, luy ostoit le  
choix que la nature mesme ne  
refuse pas aux animaux plus im-  
parfaits: car quant à moy ie ne  
tiendray iamais opinion impos-  
sible, & ie croy que ceste indo-  
leance, sil est permis d'vser  
de ce mot, l'est entre les hom-  
mes entierement, & en cela i'ap-  
preue l'opinion de Crantor:  
car, dit il, de ne ressentir point  
les douleurs, est en l'ame vne  
cruauté, & au corps vne lethar-  
gie. Mais au cõtraire ie veux que  
le sage les euite, si honestemēt  
il le peut: & s'il le peut & qu'il  
ne le face, qu'il ne soit point te-  
nu pour sage, que si l'occasiõ lui

oste les moyēs de le pouuoir, ie  
veux bien qu'il les ressentē com  
me homme : mais i'ordōne aussi  
qu'il les supporte comme sage  
homme.

Ie ne te croy si transporté de  
la douleur, que si tu te mets ces  
considerations deuant les yeux,  
tu ne donnes trefue à ton dueil.  
Essaye le donc, ie te prie, & me  
mande quels effect̄s tu en auras  
ressenty. Mais garde toy biē que  
l'amertume qu'elles semblent  
auoir du cōmencement ne t'en  
retire : Car celuy ne merite la  
guerison, qui en redoute par  
trop les remedes.

*Que la crainte est quelquesfois plus louable que l'assurãce en mesme subject. Que sur toute chose il faut se conseruer l'honneur acquis. Et que c'est signe d'un grand defect de ne ressentir viuement ce qui offense la reputation.*

EPISTRE XX.



Vdis en te mocquant,  
Agathon, qu'en mes  
resolutiõs Stoïques tu  
n'as iamais veu vn Achille plus  
impenetrable que moy, ny en  
mes actions nul des Grecs plus  
sensible: & cela quand tu con-  
sideres avec quel soin ie tasche  
de remedier aux blesseures de  
la calomnie. Ie te l'aduouë, mais  
permets moy de dire avec Æ-  
nee:

*Moy qui auparauant aux traits  
qu'on me lançoit*

*Demouroy*

*Demeuróy immobile, immobile aux  
Grecs mesme,*

*Le moindre vent qui bruit mainte-  
nant me rend blefme,*

*Le moindre son m'esueille, & me  
rend entrepris,*

*Craignãt du compaignon, & du faix  
que j'ay pris.*

Il y a des craintes, Agathon, qui partent d'un meilleur courage que les assurances en mesmes occasions. Caton aimoit mieux voir rougir que passer les ieunes hommes. Et pour ce qui dépend de la pitié, il n'y a Stoïque qui deffende que quelque soupir ne se desrobe de nostre estomach, voire mesme (quand c'est vne extreme cõpassion de nostre ami) quelque larme. Aussi n'y a il personne qui nous vueille rendre insensibles: ouy bien assez forts pour resister aux ressentimens, pour grands qu'ils

*Epistres Morales,*

soyent. A cela tend la plus part de la Philosophie : Et en cela se bornent presque toutes les plus belles résolutions des âmes vertueuses.

Doncques il ne nous est permis de fleschir aux ennuis , mais si est bien de les ressentir. Il nous est deffendu de les craindre, mais non pas de les euter, sans honte cōme le Soldat doit bien parer aux coups , mais nō pas les redouter. Et encor qu'il les ressente: si est ce qu'il ne doit reculer vn pas pour les fuir. Et estant blessé il peut donner remede à sa playe: mais nō point deshōnestemēt. Et pourquoi ne me veux-tu estre aussi doux que ces plus rudes & desnaturez Stoiques? Permits, puis q̄ ie suis blessé, & que ien'ay peu euter le coup de chercher ma guerison, pourueu

que ce soit honorablement.

Toutesfois le seul ressentiment de ma douleur n'est pas ce qui me rend si curieux de ma guerison. *Ænee* n'a pas honte de dire que portant son Pere sur le col, menant son petit fils *Iulus* par la main, & conduisant *Créuse* sa femme apres luy, toute chose l'estonne, & le moindre vent le rend surpris & douteux. La pitié du Pere, la charité du fils, & l'amour de la femme, est ce qui le change si fort de naturel : aussi croy pour certain, *Agathon*, que ce changement : & cette foiblesse dont tu me reprens, procedent du compagnon, & de la charge que j'ay pris c'est à fin que tu l'entendes mieux, que ie desire de sauuer des ruines de ma Fortune, comme *Ænee* son

*Epistres Morales,*

Anchises de celles de Troye, ceste reputation que mes peres m'ont laiffée: & ce petit Iulus mon fils, j'entends l'honneur que ie me suis par mes actions acquis, ie porte ceste ancienne gloire à son imitation sur ma teste, & la ieune ie la conduis par la main. Et te semble-il que le foucy que ie prens pour leur cōseruation ne me soit aussi honorable que necessaire? Aussi ie ne doute nullement que pourueu que ie les sauue to<sup>9</sup> de cet embrasement d'Ilium, ie ne refonde bien tost vne nouvelle Troye.

Les ennemis, au fer desquels tu me dis si sensible, ne sont pas de ceux qui attaquent les corps, mais la reputatiō. Et ne sçais tu qu'elle est si delicate, que cōme à l'œil le moindre festu luy rap-

porte vne extreme douleur? De là viēt que d'estre chaud en telle occasion, c'est estre tiede: & qui vrayement est tiede se doit dire glacé. Cet Achilles, comme tu sçais, tant impenetrable, l'est bien pour les choses du corps: mais quand on luy touche l'esprit, y a il personne qui plus au vif en ressent les coups? Tesmoing son courroux cōtre Agamemnon: tesmoing sa fureur contre Hector: & toutes-fois plus encor douloureuses que tout cela sont les calomnies. Ce Grec en auoit bien cōpris la force, qui à celuy qui luy demandoit si son espee estoit bien pointuë, respōdit, Plus encor qu'une calomnie: Mais

*Faire mourir à dessein son enfant,  
N'est-ce l'effect d'une mere cruelle?*

Et ne seroit-ce vne grande im-

*Epistres Morales,*

pieté que la mienne ? si ie faisoÿ mourir mon petit Iulus (car ce-luy est bien l'homicide qui permet que l'on tue), si luy voyant tomber le fer de l'ennemy sur le chef, ie ne le couuroÿ de mon rondache, n'auroit il occasion de me reprocher sa mort. Et les seruices desquels il ma desia fait paroistre qu'il merite l'amitié de son pere: Mais si

*Ce n'est moins de vertu garder que d'acquerrir.*

Ce n'est moins de se cōseruer l'honneur acquis, que d'en acquerrir vn autre. Que si c'est chose digne d'vn homme de bien de faire paroistre la verité, quel Stoïque sourcilleux me peut defendre que ie ne fasse paroistre la fausseté des impostures qui me calomnient.

I'ay encor vn esguillon qui

m'esucille à cette vigilance, que tu me reproches, c'est ton amitié: Car celuy meriteroit il de t'aymer & estre ayiné de toy qui lairroit couler sans ressentimēt vne telle iniure sur sa reputation? Non certes puisque les calomnies qui ne sont point esclaircies, ont lieu de verité, d'autant que la foy est ie ne sçay quoy de si blanc, que la moindre tache luy fait perdre son lustre: Tu sçais, comme dit Seneque que toutes les vertus sont enchainees l'vne avec l'autre, si bien qu'il est impossible d'en auoir vne parfaictement sans les posseder toutes. Fay estat que les vices ne sont gueres plus separez entre eux: car encore q̄ ie ne vueille pas dire qu'ils soient enchainez comme les vertus, d'autant que nulle vertu ne

*Epistres Morales,*

contrarie à vne autre vertu, & si font ordinairement les vices qui font les deux contraires extremes, si est-ce que comme quãd on a choppé d'un pied on est contraint pour se reprendre d'y porter l'autre contre la mesme pierre, & puis aller biẽ loing chancellant: que de mesme vn vice en attire apres soy plusieurs autres. ~~De~~ *De* mesme espeece & peut estre encores tous ceux qui ne font point incompatibles entre eux: de forte que qui en reçoit l'un pour son maistre, nous pouuõs dire que dès l'heure mesme il est esclau de maints autres. Doncques celuy qui se laisse tant soit peu blasmer sans ressentiment, il faut qu'il ait ou vn grand defaut de courage, ou vne grande ~~sup~~ *sup*rabondance de vice, puis que, comme dit Dio-

nylius, S'il faut que la calomnie s'efface par le sang, il ne faut pas mesmes que le sang y soit espargné.

---

*De l'ambition. Que la mediocre n'est pas blasnable. Et que c'est un grand esguillon à la Vertu.*

## EPISTRE XXI.

**A** te l'aduouë, Agathon, que l'ambitiõ est vn perpetuel bourreau, qui par ses supplices ne dõne iamais cesse à nostre ame: Que c'est le vase percé des Danaïdes. Que c'est vne soif hydropique, & vn Dedale qui ne peut estre desbroüillé. Mais que ce seul mal osté, peut emporter tous les vices des hõmes, permet-moy que i'vüe de la mes-

*Epistres Morales,*

me responce d'Alexandridas à ce Laconien, qui soustenoit ta mesme opiniõ. Il faudroit dõc confesser, luy dit-il, que les voleurs, & les sacrileges, ne fussent point vicieux: car comme pourroit on prouuer qu'ils eussent de l'ambition? Et certes de tout ce que nous auõs à fuyr, ce vice est le moins esloigné de la vertu, tant s'en faut, il en est si voisin, & luy est si ressemblant, que bien souuët l'vn est pris pour l'autre. Arreste cela en ton esprit que iamais homme ne fut vrayemēt ambitieux, & du tout esloigné de la vertu: Car d'où procede l'ambition? sans doute du desir de gloire. Et le desir de gloire? d'estre tenu meilleur, plus sçauant, ou plus grand que les autres. Mais telle volonte n'est elle commune à la Vertu? Qui est le vertueux qui

n'a voulu auoir reputation de vertueux? il n'est pas mesme iusques à Diogenes le Cinique, qui n'en ait esté touché: Car à quelle occasion cette vie si austere? à quoy se chercher vn homme en plain iour, avec vne lanterne? à quoy viure dans vn tonneau? & bref, à quoy rompre s<sup>on</sup> escuelle, derniere & seule relique de ses meubles, sinon pour acquerir cette reputation entre les hommes, d'auoir la cognoissance des choses, le desdain des voluptez, & la victoire des vices? Voy donques que cette ambition, pour n'estre parée de pourpre, ou d'or, ne laisse d'estre aussi bien ambition: & dans le tonneau, & dans la lanterne, & dans l'escuelle rōpue de ce Cinique, que dans les palais, & entre les sceptres des plus

*Epistres Morales,*

grands Rois: comme aussi .

*Dessous vn fer rouillé n'est moins  
preux vn Achille.*

O que ce Philosophe dit tres à propos à celuy qui pour paroistre plus desdaigneux des richesses portoit vn mâteau tout rompu, *Cache-la bien*, dit-il, *car ie la voy paroistre ceste ambition par les trous de ton manteau.* Il n'y a que ceste differēce de l'ambition au desir d'honneur, que quelques fois quand elle est extreme, il faut, iustement ou iniustement, que nous paruenions à ce dessein. Que si elle est vicieuse, c'est d'autant qu'elle est extreme: & d'ordinaire les extremes aux vertus morales, eu égard à no<sup>9</sup>, sont vicieux: Mais prenons celle qui est moderee, & no<sup>9</sup> trouuerōs qu'elle ressemble nō seulement à la vertu, mais est vertu elle-mes-

me. Car qu'est-ce autre chose la magnanimité q̄ ceste moderee Ambition? D'elle sont nees ces belles pensees qui esleuoient à tant de gloire ces Alexandres, ces Cefars, ces Augustes: & de son contraire ces hõteux repos de ces Sardanapales, de ces Heleogabales, qui pourrissoient dans les ordures de leurs voluptez, & de leurs vices.

C'est vn des plus grãds esguillons dont la vertu nous incite que cestuy-cy: car ce chatouillement nous alleche aux difficultez d'vn attraiẽt incroyable.

Juge donc, Agathon mon amy, qu'encore que ce vice ait peu de puissance sur toy, que la perfection que tu te figures ne t'est pas encore si prochaine, que tu n'ayes beaucoup à travailler.

*Epistres Morales,*

*L'Italie desia que tu pēses prochain-*  
*ne,*

*Et ces ports où tu crois t'arrester si*  
*soudain,*

*Sont encor separez d'un chemin sans*  
*chemin,*

*Par des terres lointaines,*

Et sur tout prens garde qu'en voulant blasmer l'ambition tu ne sois toy-mesme ambitieux: Car c'est seulement pour estre creu plus parfait: l'Ambition est bien en l'ame du vertueux l'une des plus dangereuses maladies dont il puisse estre atteint. D'autant que,

*Le vent nourrit le feu, & en soufflāt*  
*l'allume.*

Aussi elle fallume, & se nourrit de soy-mesme, & principalemēt de son merite. Mais à celuy qui commēce d'entrer dans la carriere de la Vertu: c'est, peut estre, vne folie de la fuyr. Ne te

mocquerois-tu de celuy qui voudroit faire peindre les murailles & les foliues de sa maison, auant que de l'auoir bastie? Ou plustost qui au premier fondement mischereroit d'une sollicitude extreme des remedes pour empescher que les araignes ne fissent leurs toiles à son bastiment? Ou bien qui n'ayant encor entierement cardé la laine dont il veut faire le drap de ses habits, lairrois toutes choses pour tascher de prendre quelques petits oiseaux, qui empeschent que les hartes ne se prennent au drap? Croy moy, que tu n'es moins digne de risée, de prendre tant de peine à oster l'ambition de tes vertus, auant que tu sois bien assureé de les auoir. Sçais-tu quelles sôt les semences de ce fruit? C'est

*Epistres Morales,*

l'opinion certaine d'estre iuste, prudent, magnanime, sçauant, vaillant: & bref d'estre possesseur de beaucoup de vertus. Ce sont ces feux qui allument nostre ame, & iettent en nos desseins ces estincelles, cōme nous voyōs de nuit ces vapeurs flābantes sortans des estoiles. Mais quelle apparence y a-il de craindre de se brusler quād on gele? Et quelle raison de craindre l'ambition, quād la cognoissance que nous auōs de nous-mesmes, nous iuge en nostre ame desia indignes des hōneurs que nous possedons?

Doncques auant que chercher les remedes contre ce mal, ou bien auant que te nettoyer de ceste tache, attends que tu sois taché. Veux-tu que ie te die quelle marque est l'ambition?

la mesme que celle qu'un soldat rapporte , quand il vient d'un assaut noircy de poudre, & tout cédreux des ruines de la breche. Et quoy que ces taches qui luy paroissent au visage soient sales, & que le visage en soy-mesme seroit plus beau s'il ne les auoit point, toutesfois elles luy sont honorables. Car c'est un signe certain qu'il y a esté. Et lors il luy doit estre permis de se lauer. Mais si quelque ieune frisé vouloit, pour se lauer aussi, se feindre hazardeux soldat, ne meriteroit-il qu'on se mocquast de luy? Ne se laue point aussi auant qu'estre soüillé. Fais naistre en toy les Vertus dont ce vice procede: & lors apres auoir vaincu l'auarice, la volupté, la colere, & telles autres passions, il sera tres-à propos que tu tasches de cou-

*Epistres Morales,*

ronner les precedentes par ceste derniere victoire. Il est tres-aisé de s'abstenir de manger quand on n'a point d'appetit: de dormir quand on n'a point de sommeil: & de n'estre point aussi ambitieux quand on ne le peut estre. Lors q̄ la cognoissãce viēt en l'homme, du bien & du mal, l'Ambition y vient aussi: mais elle se nomme alors Conseruation. Depuis quand la cognoissance se rēd plus forte en l'ame, elle change son nom, & s'appelle Volonté du bien. Et quand l'homme est en sa perfection, elle se nomme Desir d'honneur, ou magnanimité. Et en fin, ayāt passé quelque peu ses limites, Ambition.

Regarde donc de quels bons predecesseurs ce vice procede, & iuge par là, que pourueu quil

ne fallie point des autres, la noblesse de sa race le peut bien rendre recommandable en quelque sorte. Pour conclusion, ressouviens-toy de ce que escrit ce grand Picus de la Mirande à vn sien amy : *Estre honoré de toy (dit il) c'est estre rendu glorieux : car tes hōneurs sont des gloires, & quiconque desire meriter telles gloires est ambitieux.* Par là tu cognoistras qu'il rend aucunemēt l'ambition nō blâmable, mais honorable, d'autāt que c'est vn desir de perfection. Ne fuy dōc plus si fort les bleseurs : car les remedes que ie t'en donray, sont tres-experimentez, & les playes en sont pleines d'honneur, cōme celles que nous receuons en vne bōne occasion : encores que ce soit plustost par temerité que par vaillance.

## Epistres Morales,

*Qu'il ne faut seulement estre vertueux:  
mais qu'il est necessaire d'estre tenu  
pour tel. Et que c'est que nous rap-  
porte la bonne ou mauuaise repnta-  
tion entre les hommes.*

### EPISTRE XXII. -

 On duis-roy de ceste for-  
te. Ne vueilles pas seule-  
mēt estre vertueux, ains  
aussi tasche de faire paroistre  
que tu le sois. Vne des plus grā-  
des punitiōs du vice est, d'estre  
tenu pour vicieux : & vne des  
plus grandes recompenses de la  
vertu, est d'estre recogneu pour  
vertueux. Demosthenes Lace-  
demonien proposa vn aduis qui  
estoit tres-vtile, & tres-bō : mais  
à cause qu'il estoit estimē tres-  
meschāt, & de vie tres-dissoluē,  
le peuple reietta son cōseil. Les

Ephores, qui en recogneurent l'occasion, firent faire la mesme proposition par vn des plus sages du conseil qu'ils esleurent, & lors le peuple l'approuua, & s'en seruit: non autrement que nous voyons aduenir bien souuent des viandes, qui encor que bonnes d'elles-mesmes, toutes-fois nous dégoustent infinimēt si elles sont seruies dās des plats sales & couuerts d'ordures. Il ne faut point douter que ceste opinion n'ait vne tres-grande force en l'ame des plus aduisez. De sorte qu'il semble que par elle toutes nos actions soient tournees ou en bien ou en mal. Aussi ne croirons-nous si nostre amy nous presente quelque chose, qu'elle n'est point empoisonnee? Et s'il nous en vient de nos ennemis, qui croira que

*Epistres Morales,*

ce soit pour nous nuire?

*Croyez vous aucun don des Grecs  
estre sans fraude?*

Mais qui se persuadera que le poison luy puisse rapporter la santé : & la bonne nourriture la mort? Et y a-il plus grand poison que le vice? ou quelque meilleure nourriture pour nostre ame ou la vertu? Mais, diras-tu, l'opinion que l'on a de moy ne me fait estre ny plus ny moins homme de bien : Non pas en toy-mesme, mais si fait bien en la creāce que les autres ont de toy : Que si tu auois à viure tout seul, ceste reputation seroit vaine : mais puis que tu ne peux t'esloigner ny separer des hommes, il faut qu'à l'imitation de la rose, non seulement tu aycs la bonne senteur en toy-mesme, mais que tu la faces auf

si ressentir à ceux qui s'approcheront de toy. Vois-tu que sert l'opinion : En temps de peste si quelqu'un vient d'une ville suspecte, nous l'esloignons de nous, & luy faisons faire la quarantaine : & encor qu'il n'ait point de mal, nous ne toucherions quoy que ce soit du sien. Au cõtraire, vn autre, qui peut estre viendra du mesme lieu, mais qui par quelque moyen aura eu vne attestation du contraire, nous le receuons parmy nous, nous mangeons à mesme table, beuons à mesme verre, & peut estre couchons en mesme liẽt. & à l'aduẽture que cestuy-cy aura desia la glande, comment veux-tu que ie croye les remedes que tu me donras estre bons, si ien ay opinion que tu sois bon Medecin? A plus forte raison, si vn hõme

*Epistres Morales,* -

que ie croiray vicieux me conseil-  
le, ie fuiray son conseil, crai-  
gnant qu'il me traine à son pre-  
cipice, qui est celuy qui ne doit  
desirer de n'estre point cōtraint  
de chercher ses actiōs? Et toutes-  
fois il faut que celui qui est creu  
mauuais, les tienne cachees: car  
telle creance les fera interpreter  
toutes selon le vice dont il sera  
taxé. Si c'est vn homme plein de  
volupté, c'est pour desbaucher  
quelque personne: s'il est aua-  
re, c'est pour quelque vsure: s'il  
est larron, pour quelque volle-  
rie: Au contraire, si nous voyōs  
faire quelque chose de mauuais  
à ceux dont nous auons bonne  
opinion, nous croyons que c'est  
pour quelque desseing, qui doit  
estre ainsi caché. Et comme ces  
disciples affectiōnez à quelques  
vns de ces grands Philosophes,  
chefs

chefs de l'une des sectes, se consomment l'ame & l'esprit pour tourner à bien quelque opinion fausse des leurs : aussi nous travaillons à rendre mesme leurs mauuaises actions, louables : Et suffit pour dire qu'il est vray de rapporter qu'ils l'ont dit ainsi. Quand il me souuient de l'honneur que les Atheniens firent à Xenocrates pour la bõne reputatiõ qu'il auoit entre eux, ie ne puis qu'estimer infiniment ce bruit, que quelques vns croient deuoir estre desdaigne. C'estoit la coustume de leur Republique, apres auoir déposé de quelque chose, de iurer sur l'Autel, qu'on auoit dit verité : Mais qu'ãd il s'y presc̃ta, tous les iuges se leuerẽt, & luy dirent, La parole de Xenocrates nous est plus asseuree que le serment d'un au-

*Epistres Morales,*

tre: Au contraire, le peuple Romain, quãd Carbõ luy asseura quelque chose avec ferment, plein d'execration, tout d'une voix, iura hautemẽt, qu'il n'en croyoit riẽ; toutesfois ce mesme Senat, quand Metellus fut appellé deuant luy en iugement, lors que ceux qui l'accusoient presenterent leur liure, tous les Senateurs en detournerent les yeux, pour ne monstrier seulement de douter de sa vertu. & quelqu'un d'entre eux respõdit aux imposteurs; Il vaut mieux, pour iuger Metellus, lire sa vie en ses actions, que en vos liures: Mais quand par le mesme Senat Publius Rutilius fut banny en Asie, où il auoit retransché les Thresoriers generaux, tant s'en faut qu'il y fut traitté en banny, que ceux de la Prouince luy en-

uoyèrent des Ambassadeurs, qui le festoyerēt par toutes les villes où il passa ; non point comme chassé de sa patrie mais presq; cōme venu parmi eux pour triompher. Ce fut sa seule bonne reputation, qui au lieu de la honte prepara tant d'honneur à ce grand personnage. Et par là nous cognoissons tres-veritable ce que dit Valere le grand, que cette reputation est vn honneur perpetuel, & sans office. Que faut il donc autre chose à l'ambitieux ? Quoy dauantage au magnanime ? Et quoy au vertueux ? Aux premiers, pour saouler le desir d'hōneur, qu'ils ont tant en l'ame : Et aux seconds, pour recompēce de leurs vertus, que cette bonne Renōmce Quelques ouuriers promettoiēt à Liuius Drusus, Sena-

*Epistres Morales,*

teur Romain, de faire en sorte  
q̄ ses voisins, qui descouuroient  
& voyoiēt en plusieurs endroits  
de sa maison, n'auroient plus de  
veuë sur luy, pourueu qu'il leur  
donnast trois mille escus. *Mais*  
*ie vous en dōr.ay six mille,* leur dit-il,  
*& faites en sorte que l'on voye en ma*  
*maison de tous costez.* Cet homme  
sage & graue cognoissoit com-  
bien la vertu cogneuë rapporte  
de bien aux vertueux. Mais que  
profite le thresor caché à l'Aua-  
re? Et la science au docte Legi-  
ste, quand personne ne le sçait:  
nul iamais n'ira prendre son cō-  
seil, ny l'employer à sa cause, s'il  
n'a reputation de sçauant, ou  
d'eloquēt: & si l'aduenoit d'a-  
uoir affaire de quelque grande  
somme de deniers, ne t'adresse-  
rois-tu pas plustost à vn Ban-  
quier incogneu, qu'à moy qui te

fuis ami? Il n'en aduiēt point autrement de ceux q̄ nous croyōs ou melec. oyōs gēs de biē. Viuōs donc : mais viuons en public, & n'obseruons point ce vieux proverbe, *Cache ta vie*, pour le moins tant que nous ferōs parmy les hommes, viuons au iour, & donnons plustost grandes sommes d'argent si nous les auons, pour faire chanter nos actions, que non point pour les couvrir de silence. Considere quels oiseaux sont ceux qui vōt de nuict, & tu cognoistras que ce sont ceux qui ne peuuēt supporter la lumiere : de mesme ceux qui fuyent ce Soleil de la veuë de chacun, c'est pour ne se ressentir assez forts pour telle lumiere. Ceux qui aiment les tenebres craignent d'estre esclairez, & c'est vne marque presque

*Epistres Morales,*

certaine de se cognoistre difformes en quelque sorte : car la nuit cache telles laideurs. Mets toy donc au iour, à fin que si tu es beau tu te puisses acquerir la reputatiõ que merite telle beauté; & si tu es laid tu regardes par l'artifice de raccommo-der, au mieux qu'il te sera possible, le vice de la nature. Mais as tu iama-  
is pris la peine de voir faire les rempars: Figure toy que pour bastir cette bonne opiniõ, il en faut vser de la mesme sorte  
Combien de hottees de terre: cõbien de liets de fascines combien de rangs de gazons, faut il coucher l'vn sur l'autre, auant que telles fortificatiõs soyent mi-  
tes en deffence. Pour mettre en mesme estat cette reputation, il faut de toutes les Vertus faire vn si grand amas qu'es-

tant disposées chacune en leur place par la prudence, il s'en esleue comme vne grande montagne? Il faut auoir donné cognoissance de iustice, tenant la main à ce que les foibles ne soiēt oppressez, & que les autres ne demeurent impunis. De la magnanimitié, se maintenant dans les plus hautes gloires sans gloire. De force, viuant, d'vne esgale balance, en la bonne comme en la mauuaise Fortune: De tēperance, ne se laissant non plus vaincre aux voluptez qu'aux douleurs. De vaillance, ayant cent fois ensanglanté l'espee de son ennemy: & la sienne du sang l'vn de l'autre, pour le service de la patrie, ou du Prince cu'il sert: & ainsi des autres vertus.

Mais comme il ne suffit pas

*Epistres Morales,*

d'une hottee de terre, d'un liç de fascine, & d'un rãg de gazõs pour parfaire vn rempar: Aussi ce n'est point assez d'auoir de chacune de ses Vertus donnẽ vn seul tesmoignage, il faut en toutes les occasions y en reioindre de nouuelles: & ne faut seulement les prendre quand elles se presenteront, mais les rechercher avec la mesme curiosité, que les choses plus necessaires à nostre vie. Ne te ressouuiẽs-tu point de la responce que Phocion fit aux Ambassadeurs d'Alexandre? Ce grand Roy luy auoit enuoyé, par eux, cent talents. Il leur demãda, pourquoy leur Maistre enuoyoit à luy seul tels presents, veu qu'il y auoit tant d'autres Atheniens? Ils luy respondirent que c'estoit parce qu'il l'estimoit entre eux tous;

seul homme de biẽ, & vertueux:  
*Qu'il me laisse donc,* leur respon-  
dit-il, & l'etre, & le sembler. O  
que ce Phocion cognoissoit biẽ  
& le merite de ceste reputation,  
& comme il la falloit cõseruer!  
Vne houffine rompra plustost  
les reins à vn serpent, qu'vn plus  
gros baston: Et vn coup de ba-  
guette sur le nez tuera plustost  
vn Tesson, qu'vne masse qui luy  
donnera ailleurs sur le corps:  
Aussi les grands coups ne font  
pas ceux qui peuuẽt abattre ces  
rempars: les tõnerres de la For-  
tunẽ y perdent bien souuent  
leurs forces: mais le foupçõ les  
ruine entierement. Il ne faut  
s'estonner, si, si peu de chose a  
tant de puissance cõtre vne for-  
teresse, qui couste tant à baĩtir.  
Le Lyon, qui est si fort & coura-  
geux, s'espouuãte de forte, oyãt

*Epistres Morales,*

le cry du coq, qu'il se r'enferme  
tremblant dās sa cauerne. On  
dit que les choses plus parfaites  
sont plus aysement alterees, &  
que les plus parfaites comple-  
xions sont plus suiettes à toutes  
sortes d'inconueniens.

Ne t'esbays donc qu'un soup-  
çõ puisse offencer la reputation:  
mais à l'imitation des prudens  
Capitaines, taschons de rempa-  
rer, de plus forts artifices, les ad-  
uenues les plus foibles de nostre  
cāp. Ie vouloy clorre cette let-  
tre, mais i'ay rāt deuant les yeux  
la memoire de ce grand Prince  
que nous auõs suiuy qu'à la plus  
part de mes cõceptions, il faut  
que le ressouuenir de ses actions  
ait lieu. Apres que Vienne luy  
eust esté soustraiete de la forte  
que tu scais: il tomba en cette  
grande maladie, dont il ne rele-

ua depuis. Et encor que ses affaires allassent en decadence, à cause du grand coup que cette ville luy auoit donné, sine laissa-il d'estre fort recherché de ses ennemis. Le vis lors quelques vns de ses seruiteurs, qui le conseilloyent d'accommoder ses affaires, puisque le temps le requeroit, & que l'occasion en estoit belle: *L'a il s'en faut* (leur respondit-il) *c'est à cette heure qu'il faut que nostre resolution se change, s'il est possible en opiniastrété, pour faire paroistre que non point l'Ambition, mais la Religion nous a mis les armes à la main: Et en ma mauuaise Fortune, pour le moins j'ay ce contentement, de pouoir rendre preuve irreprochable de mon intension: Car sy tenant fort peu en France: Et ayant opinion d'y deuoir tenir encor moins, dans peu de temps, toutesfois,*

*Epistres Morales,*

*à cause de ma Religion, ie refuse de tres-belles & honorables conditions des ennemis, où est l'ambition dont autres fois on m'a tant accusé?*

Et il est tres-veritable, amy Agathon, que par ce moyen ce grand Prince ne laissa personne en doute que ce ne fut ce sainct dessein du service de Dieu, qui l'eust armé en ces dernieres guerres: Puis que se voyãt delaisié des siens, & les ennemis tres-grands, & faccroissans de iour en iour, le requerir toutes-fois d'amitié, avec de tres-belles offres, il ne les voulut iamais escouter. A son exemple, ô amy, desdaignons tout ce qui peut amoindrir la bõne opiniõ qu'on peut auoir de nous: & nous ressouuenons de ce qu'il faouloit dire si souuent: Que le seruiteur qui auoit reputation d'estre

vaillāt plusieurs fois, estoit plus honoré que son Maistre.

---

*Qu'il se faut quelquesfois arrester, apres auoir long temps couru: Qu'il est bon de seruir au public, tant qu'en luy est utile. & quelle doit estre la re. raiite que nous auons à faire.*

EPISTRE XXIII.

 R fus, Agathō, c'est assez couru: Plions es voiles: laissons les rames hors de l'eau: tournons la veuë au riuage, & entrons desormais dans 'e port. Nous auons assez essayé les vents nous nous sommes assez fiez à la Mer: courons à la terre ferme, & ne nous laissons plus endormir au doux branfle de l'onde. O que ce grand per-

*Epistres Morales,*

sonnage respondit à propos à Pyrrus, quand il comptoit les victoires desquelles il esperoit dompter tant de peuples divers : *Et au partir de là, que ferons-nous, Pyrrus ? N'ous conquerrons encores, respondit il, telles & telles Prouinces qui nous restent : & qui desia nous tendent les bras. Et puis, repliqua-il, quand cela sera fait, que ferons ? Ah ! mon amy, dit alors Pyrrhus en l'embrassant, nous viurons à l'heure en repos. Et qui nous empesche, adiousta ce sage, que dès à ceste heure nous n'y uiuions ?*

Aussi Agathon, quand nous aurons monté le haut de la rouë de ceste Fortune, qu'est-ce qu'il nous en restera ? Sans doute rien autre chose, que plus d'empeschement au repos, d'ôt à ceste heure nous pouuons

iouyr plus facilement. Je ne voudrois pas te donner conseil de faire vne retraite honteuse: mais si la Fortune t'en presente quelque bonne occasion, En amy, ie te prie vses-en bien. Que peux-tu esperer dauantage d'elle, que Iules Cesar? & regarde que par les siens meismes il est massacré: Et quand les destins te donroient vn moindre, mais plus assure bõ heur, quel peut-il estre pour surmonter le repos?

Ne va donc point mendier chez autruy, avec beaucoup de peine, ce que facilement tu peux trouuer chez toy. Je ne voudrois te conseiller, que voyant vn grand naufrage, tu ne iettasses ton esquif en l'eau, & ne te seruisses en toute diligence des rames, & de tout ton sçauoir, pour

*Epistres Morales,*

essayer de sauuer quelqu'un. En cela ton repos seroit blasmable: Mais l'occasion estât passée, ou si tu cognois ne pouuoir profiter à personne de ton traual,

*Fuyez chetifs, rompez vos cables du riuage:*

*Car tel qu'est Polypheme, en son antresauuage,*

*Resserrant ses brebis, & le lait leur tirant,*

*Cent Cyclopes encor vont par ces monts errant,*

*Et hantant d'ordinaire en ces riuages courbes.*

Fuy, Agathon, ces Cyclopes horribles, ou plustost ces vices, qui n'y voyent que de l'œil de la volupté, ayant de nature perdu celuy de la raison à leur naissance, & qui vont errât le long du riuage des affaires du monde. Ce n'est pas, comme ie t'ay de fia

dit, que ie te deffende si ta Patrie brusle, que tu n'y portes de l'eau : mais le feu esteint, ne t'arreste au pillage du bien d'autruy, comme il aduient d'ordinaire en tels embrasemēs. Diogenes, plustost que d'estre seul oisif à Atheues, voyant le peuple pour le bien de la Republique tout en trauail, rouloit son tonneau du haut d'vne montagne en bas : Et puis, comme vn autre Syfiphe, le remontoit. Ie ne louë ny ne meslouë telle action : car, sans mentir, il est biē hōteux, en vne occasion publique, de demeurer les bras croisez mais il ne le doit estre moins de trauailler en vne chose inutile. Ie te conseille donc, que si ton Prince, ou ta Patrie te iugēt capable de les pouuoir seruir, que tu trauailles pour eux : Et si

*Epistres Morales,*

encort la Patrie ne le iuge point,  
& que tu cognoisses que ians y  
estre appelle tu le puisses, ce fe-  
roit trahir l'occasion pour la-  
quelle tu es né, si tu y espargnois  
ta peine, ou si tu attendois d'y  
estre semond. Autremēt de vo-  
ler aux affaires du mōde, au pre-  
mier vent qui court, sans s'y co-  
gnoistre ny vtile, ny desiré, c'est  
imiter les mousches, qui accou-  
rent au premier bruit du bassin,  
que quelque enfant peut estre  
sans y penser aura frappé.

Vis en repos, & iouys du fruit  
que le Ciel fait naistre en ton  
propre terroir, sans te vouloir  
picquer aux hayes & aux buis-  
sons, pour entrer & voler le  
champ d'autruy.

*Le mauuais gain est esgal au domma-  
ge:*

Dit Hesiod de tres-à propos.

Toutes ces faueurs que tu vois au monde, sont de l'heritage de la Fortune & tout ce repos que la vertu te donne, c'est de ton propre bien: Iouys d'õc du tien, & te contente, sans vouloir desrober ny vsurper celuy de la Fortune. Que sil aduient qu'elle t'en donne, tu t'en peux seruir, & toutesfois comme d'une chose suspecte.

Mais, me diras-tu, i'ay vn si grand appetit des biens de ceste Fortune & vn si grand degoustement des miens propres, que ie ne puis iuger, puis q' la nature nous pousse, & montre tousiours nostre mieux, qu'ils ne soient beaucoup meilleurs. La difficulte de l'vn, Agathon, t'en fait naistre le desir: & la facilite de l'autre le desdain. Nostre ame ressemble en cela à l'arc: car plus la corde

*Epistres Morales,*

le plie & l'efforce, plus aussi iette il sa fleche loing. De mesme, plus la difficulté empesche l'execution de nos pensees, & plus elle iette ses desirs forts & violents: Mais veux tu oster la force à ceste fleche, délasche la corde: Aussi veux tu oster l'ardeur de ce desir; rend tes desirs faciles: c'est à dire, ne desires point plus que tu ne peux. Si tu auois gousté à bon esciēt ces faueurs de ceste Fortune, tu ne les trouuerois point plus delicieuses q̄ celles que tu iouys de la Vertu. Mais sçais tu d'où vient que tu en as plus de volonté? c'est parce que tu ne les as encor point goustees. Aussi qui les mesprise dauantage que celuy qui en a eu en abondance? En toy l'apparence est cause de ceste erreur, & aux autres la preuue est cause

de ceste prudence.

Qui a esté plus accompagné de bõ-heur, & qui pour vn tẽps a plus resenty de ses douceurs, que ce grand Prince que nous auons suiuy? Je croy que de toutes ces choses qui peuuẽt auoir ce tiltre, vne fois ou autre il en a esté possesseur: Toutesfois quãd on luy dit q̃ le S. Pere receuoit son ennemy au giro de l'Eglise: *Tant mieux, dit il, nous viurõs en vn repos honorable.* Tu vois comme il auoit desir de se rendre au port, apres auoir tant voyagé: Et cõme il iugeoit que pour le repos les maniemẽs honorables mesmes estoient à desdaigner.

Or si tu croyois que la retraitte que ie te sonne fust pour te clore dans les montagnes affreuses, ou pour te separer, cõme vn Timon, entieremẽt de la cõ-

*Epistres Morales,*

pagnie des hommes, tu te tromperois beaucoup: Je veux que tu te retires seulement de la Mer sur le riuage: afin qu'estant là tu puisses iouyr d'un estat asseuré: & considerer le danger que tu auras euité, par le naufrage des autres: & si est necessaire, pour aduertir encor ceux qui tēterōt le voyage, de quels dangers ils ont à se garder: & d'autāt qu'il y a plusieurs Phares qui sont faux, que la Fortune allume seulement pour nous faire perir, leur donner les marques de celuy auquel ils doiuent dresser leur route.

Par ainsi tu ne viuras point miserable: car tu seras en un extreme repos, ny inutile, se courrant ceux qui seront capables de tes instructiōs. Et en quoy pouuōs nous mieux ressembler à Dieu? puis que, comme dit Platon, il

iouyt d'vne eternelle paix:& cõ-  
duit les affaires du monde. Je  
sçay que tu me mettras deuant  
les yeux, puis que c'est vn bien  
si souuerain, pourquoy ie ne me  
l'estis? S'il m'estoit permis, Aga-  
thon, avec quel contentement  
le ferois-ie? Je suis trop engagé  
au combat, il faut que nous sça-  
chions à qui le champ de batail-  
le demeurera: Et si i'ay la victoi-  
re, tu cognoistras que ie ne te  
donne conseil, que ie ne vueille  
prendre pour moy. Mais à ceste  
heure elle seroit estimee fuitte  
& non pas retraitte. Et adieu.

*Fin du premier Liure.*





## EPISTRES

## MORALES

DE MESSIRE

Honoré d'Urfé.

## LIVRE SECOND.

---

*Qu'il ne faut point perdre le temps,  
pour brief qu'il soit : & que c'est  
qui rend l'homme vray  
homme.*

## EPISTRE PREMIERE.

**O**R sus , Agathon ,  
puis que le Ciel no<sup>9</sup>  
donne quelque loi-  
sir , ne le laissons  
point escouler inutilemēt : Car  
encores qu'il semble court, sine

## *Epistre Morales*

faut il pas que nous imitions ces imprudens qui voyants leurs heritages à leur gré trop petits les laissent, de daigneusement en friche. Ceux qui reçoivent les dons que le ciel leur fait ainsi qu'ils meritent, arrachent presque d'autres dons plus grands des mains du mesme donneur.

Jamais les choses mesmes plus parfaites n'aportent avec leur naissance leur perfection, & semble qu'aux mortelles le tēps soit le vray artisan qui les perfectionne. Qui iugeroit, voyant vn enfant au berceau, qu'il peut estre quelque fois capable de sauter, de courre, ou de luitter?

Les petits commencemens ne laissent d'estre l'origine de grandes choses. Vne gerbe de blé qui fut iettée dans le Tybre

s'arresta par hazard à quelques bois plantés dans le fleuve, & depuis y en retint tant d'autres que le courant de l'eau, (avec le sable, & le limon) lia de telle sorte ensemble qu'en fin il s'y fit vne belle Isle d'õt mesme Rome s'honore.

Plusieurs petites pieces jointes font vne grande toile. Plusieurs gouttes d'eau vne fontaine, plusieurs fontaines vne riuere, & plusieurs riuieres vne mer, de plusieurs moments separez si nous les vnissons par vn bon mesnage nous en ferons aussi des iours, de ces iours des mois, & des mois des années.

Crantor auoit coustume de dire que le commencement de l'ingratitude estoit de ne reconnoistre pas la grace & que de desdaigner les petits bien-

*Epistres Morales,*

faits en estoit l'accomplissement.  
Prenez garde, Agathō, que le  
Ciel ne nous face mesme repro-  
che. Car chāque momēt de loi-  
sir est vn loisir : Et qui le desdai-  
gne pour estre trop petit, tant  
s'en faut qu'il en merite vn plus  
grand qu'il n'est pas mesme di-  
gne de celuy qu'il a.

Si te diray ie bien toutesfois  
que si nous voulons estre aussi  
bons mesnagers du temps que  
les Laboueurs mesmes plus  
grossiers monstrent de l'estre,  
nous ne trouuerons pas ces mo-  
mens si courts que nous les figu-  
rōs. Mais ce qui les abrege, c'est  
que quand ils viennent à nous,  
nous consultōs alors au lieu de  
nous en seruir : & tant s'en faut  
nous deuons l'auoir preueu a-  
uant qu'il vienne, pour aussi tost  
venu le mettre en œuure.

Que si ces Laboureurs faisoient la mesme faute que nous, & si alors qu'il faut vendanger, ils commēçoient de couper les vignes, ou quand il faut moissonner de semer leur blé, toute la saison ne s'escouleroit-elle vainement?

*Ayes doncques chez toy tous utils  
necessaires,*

*Afin que s'il aduient qu'il t'en faille  
seruir*

*On ne te les refuse, & n'en puisses  
cheuir:*

*Tandis le temps s'escoule, & ton œu-  
re en est moindre.*

Dit ce grand Poëte Grec dans  
sa Georgique.

L'office de l'œil, c'est de voir  
ce qui est deuant le corps, l'office  
de la prudence, c'est de deũ-  
cer par la preuoyance tous eue-  
nements. Car ce poinct qui est

*Epistres Morales,*

au temps, avant, & apres lequel nulle chose ne peut estre bien faite ne se peut plus r'appeller quand vne fois il nous a outre-passe. Et c'est ce que proprement nous nommons l'ocasiõ, qui pour ceste cause fut peinte chauue par les sages anciens.

En fin chasque faisons a sa particularité. Et par ainsi quand le loisir nous permet de tenir la plume à la main, n'attendõs pas qu'il ne retentisse de tous costez que trompettes & tãbours. Ce qui en ce temps reposé est vertu, seroit alors estimé vice.

Et quoy que ces loirs soyent des sommeils interrompus qui laissent à peine vne paupiere baiser l'autre, si ne faut-il pas se résoudre à ne point dormir du tout, parce qu'ils ne sont pas entiers. Pour le moins encores que,

bien cours gardons qu'ils ne soyent oyfifs. Car s'ils estoient tels ils ne seroyent encor que trop longs, puis qu'il n'y a rien si tardif & honteux que l'oisiueté. Au contraire changeons les par nostre prudence en honnestes loirs, & r'attachans ensemble ces momens espars, en faisons vn temps qui soit capable de nous faire paroistre hommes

L'homme, si mesme nous en voulons croire celuy qui met Dieu en vn si profond repos qu'il ne veut point qu'il conduise les affaires du mōde, n'est pas ce corps composé de bras, & de iambes: car, autrement vn *fig<sup>ne</sup>* pourroit estre nōmé homme, & celuy à qui viendroit à defaillir vn de ses membres apres l'auoir esté ne le seroit plus.

*Epistres Morales,*

Mais le vray homme c'est l'ame raisonnable avec ce corps. L'ame qui ne suit la raison ne peut pas avoir ce tiltre. Dõcques celui qui sort hors des termes de ceste raison, deuiët quelque autre chose que homme. Et puis qu'il laisse la partie qui le fait ressembler aux Anges, il faut par force qu'il se laisse tõber en celle des brutes, lesquelles aussi cõmunément nous ne nommons point autrement qu'animaux irraisonnables.

Je sçay qu'Agathon a l'esprit trop genereux, pour s'abaisser à ce qui est dessous soy : mais encores que ie n'en doute point, si est-ce que la preuue ne laisse de nous estre agreable, qui nous assure de ce que nous desirons, qui soit ainsi. Encore que d'ailleurs nous l'ayons sçeu. C'est

pourquoy ie ne laisse de te demander des tesmoignages de ce que tu es: car ces tesmoignages ne peuent estre autres que des actiōs vertueuses, puis que c'est par elles que nous descouurons quels nous sommes. Tout ainsi que par les caracteres nous faisons part d' nos conceptions à ceux qui sont esloignez de no<sup>r</sup>: car l'escriture, l'action, & la parole sont les trois interpretes de no<sup>r</sup>e ame.

Mais d'autant que la vertu morale ne cōsiste pas ny en l'intelligence, ny en l'instruction, mais en l'action, laissons, Agathon mon amy, & la parole & l'escriture qui instruisent, & qui descouurent no<sup>r</sup>e cauoir. Car l'un ny l'autre ne no<sup>r</sup>is font pas estre p<sup>'</sup>us gens de bien, & embrassons les actions vertueuses,

## *Epistres Morales,*

puis que par elles, non seulement nous nous rendons meilleurs, mais encor à vn mesme coup nous nous acquerons les deux autres utilitez que la parole, & l'escriture nous peuuent donner. Par l'exemple, nous instruisons, & elisant pour nos actions les vertus, nous donnons aussi cognoissance de nostre sçauoir. Puis que si nul ne peut aymer, sans cognoistre la chose aymee, sans doute celuy qui monstrera d'aymer la vertu, fera paroistre aussi qu'il la cognoit.

Que si, comme dit Platon, l'vne des plus grandes recompenses du vertueux, est que sa vertu soit recogneue, comment nous pouuons nous faire mieux recognoistre aux esprits qui s'õt hors de nous, ie veüx dire hors des retraittes particulieres de

nostre ame, que par les effets.

Ie ne croy point qu'il y ait personne qui mette en doute que l'on ne recognoisse beaucoup mieux la bonté de l'arbre par le fruit, que par la fleur, ou par la fueille. Et pourquoy aussi nos actions qui sont les vrais fruits de nostre ame ne rendront elles plus de cognoissance de ce que nous sommes, que non point vne parole empoulee des vanitez du bien dire, ny vne arrogante escriture fardee par les artifices d'un orateur?

Celuy, à mon aduis, eut mieux rencontré, qui dit à vn ieune homme: *Parle si tu veux que se te cognoisse*: s'il luy eut dist, *Tay toy, & fuy*, car il ne fuffit pas d'auoir les semences de la vertu, il faut, qui en veut auoir le fruit, la semer, & la cultiuer d'ordinaire.

*Epistres Morales,*

Or, Agathon, escoute pour la conclusion de ma lettre, ce que recommande Hesiodé à Persa son frere: & si tu le mets biẽ en ta memoire, tũ auras appris en peu de mots ce que iet'ay dit en plusieurs:

*Ne differe iamais de demain à de-  
main,*

*Nul qui fuit le travail n'aura son  
grenier plein:*

*Ny moins le differeur. Le soing ac-  
croist l'ouurage,*

*Tousiours le dilayeur combat à son  
dommage.*

Si tu remasches quelquesfois ces paroles en ton ame, ie m'asseure que tu n'y trouueras pas peu de goust, ny peu de nourriture, Et adieu.

---

*Qu'il ne faut point souhaitter que nos  
amis ne soient point tranuersez de la  
Fortune, & que les peines sont  
les semences de la  
gloire.*

## EPISTRE II

**E**Ncores que ta lettre soit remplie de toute la bõne volonté qu'un amy peut faire paroître a vn autre, si est-ce que sa fin me contraint de me douloir de toy en quelque sorte. Car prier Dieu, comme tu fais, que la Fortune ne me trauaille plus, qu'est-ce autre chose que d'auoir mauuaise opinion de ma constance? Ce n'est pas ainsi, ô Agathon, qu'il faut prier pour les amis: mais, plüstoit de ceste sorte: O Dieu,

## *Epistres Morales,*

donne leur la grace qu'ils se puissent  
tousiours faire paroistre tels qu'ils  
sont. Car ce n'est moins les of-  
fenser de leur desirer qu'ils ne  
ressentent point la Fortune en-  
nemie, que de faire mauuais iu-  
gement du courage d vn hōme  
d'honneur.

Celuy qui craint de s'attac-  
quer à quelque grand soldat,  
donne cognoissance de sa foi-  
blesse cachee. Et que peut-on  
croire de celuy pour qui son a-  
my craint le rencōtre de la For-  
tune? Le guerrier s'offenseroit  
avec beaucoup de raisons pour  
qui l'on souhaitteroit qu'aux  
combats il ne se rencontrast ia-  
mais cōtre vn hōme de courage.  
Car outre que c'est mettre en  
doute sa valeur, encor est-celuy  
desrober ou vne fin honorable,  
ou vn tres grand cōmencement  
de gloire.

Cesse donc, amy, de prier que la Fortune ne r'attaque plus ma constance. Que si tu veux m'obliger, souhaitte plustost que ie puisse tousiours me faire paroistre tel que ie suis.

Quel de tous ces anciens, de qui le nom a vescu iusques à nous, n'a acquis ceste immortalité par les cōtrarietez de la Fortune ? Cesar doit sa gloire aux armes de Pompee. Octaue à la separatiō d'Anthoine. Philippe à l'eloquence & aux armes de la Grece. Mesme ce grād Alexandre, duquel il sembla que la Fortune fut amoureuse, n'eust pas eu tāt de gloire sans la puisſāce de Darius, & sans les incōmoditez & difficultez de ses voyages. Et Rome, q̄ l'on peut dire auoir tenu la Fortune mesme sous sō Empire, si pour le moins

*Epistres Morales,*

en ce tēps là la Fortune habitoit en la terre cognuë De quia-elle ses plus beaux trophées q̄ de l'espée d'Hānibal, de Pyrrhus, des Gaulois, & de tāt d'autres qu'elle a veu si souuent fumer de son sang? Tout ainsi que le caillou outragé esclaire tout de feu, qui autrement demeure & froid & sans lumiere: de mesmes l'homme fait alors estinceller ses perfections, quand la Fortune l'outrage plus cruellement.

*Il fut fort agité & en terre & en mer,  
P. r la force des dieux. ---*

Dit ce grand Poëte, quād il veut louer son *Ænee*. Celuy qui craint de s'esprouver tel qu'il se dit estre, voudroit bien, mais n'a pas encor la perfectiō de laquelle il se vante. Le vaillant *Ca; i* taine desire tousiours par des grands reneontres de signaler sa

valeur. Et celuy qui en fuit sans raison les occasiõs, ne doit desia plus estre estime tel : & ainsi demeure vaincu sans combattre. Euiter les tesmoignages de soy-mesme, c'est euiter la gloire : car nul n'est honoré que pour la vertu : le respect qu'on rend aux autres, est ou tyrannique ou flatteur. La vertu ne se peut voir que par les actions : les actions honorables & vertueuses sont produites plus en necessité que en l'abondance du bon-heur. Car c'est bien plus de valeur de se maintenir à loy mesme, estât attaqué de plusieurs, que quand on n'a point d'ennemy. Et aussi d'auoir vn iugemēt bien sain entre toutes les maladies de la Fortune qu'en la santé, & au repos du bon-heur.

Ne croiras-tu pas celuy auoir

*Epistres Morales,*

meilleure veuë qui verra aussi loing en vn temps couuert, & plein de tenebres, qu'vn autre en vn iour clair & sans nuage? Et ne croirons-nous la vertu de celuy plus parfaite qui paroistra autant aux tenebres de ces aduersitez, qu'vn autre en la clarté de sa Fortune heureuse? O que la gloire est petite qui procede d'vne action aisee.

Le champ de l'honneur est bien different des autres, d'autant que ceux-là se sement du grain qui apres estre germé fleurit & fructifie : mais cestuy-cy se seme d'espines, lesquelles estãs creuës ne fleurissent que du sang, q̄ leurs pointes no<sup>9</sup> desrobēt par leurs blesseures. Et comme biē souuent l'abōdance des fleurs donne 'cognoissance de celles du fruit, de mesmes plus

ces espines sont fleuries de nostre sang, plus aussi no<sup>9</sup> promettent elles d'honneur & de gloire. C'est pourquoy il me semble que la Nyfida de Ceruantes dit fort à propos dans sa Galathee:

*Mil penas cuesta vna gloria,*

*Un contento mil enoios*

*Saben lo bien estos oios*

*Y mi cansada memoria.*

Car tout ainsi qu'en la nature,

*Vn corps naistre ne peut qu'un autre  
corps ne meure:*

De mesme vne gloire ne peut naistre qu'avec la mort d'une chose honteuse, parce que l'homme ne peut acquerir de l'honneur qu'en faisant vne action, que si à telle occasion il n'eust faicte, il eust manqué à son deuoir. Et par ainsi l'homme de bien achete sa gloire avec le mesme argent dont il paye le tribut d'homme de bien.

*Epistres Morales,*

Marfilius Ficinus finira ceste lettre: *La cognoissance*, dit-il, *les choses les rend estimees, ou mespriees.* Ne pouuons-nous donc pas dire à celuy à qui la Fortune donne occasion de se faire cognoistre tel qu'il est:

*Qui que tu sois ie croy que mal voulu  
des Dieux*

*Tu ne vis point çà-bas.*

Car puis qu'il n'y a rien entre les choses mortel'es qui soit digne de l'homme vertueux que l'honneur, celuy à qui le Ciel donne plus d'occasion d'en acquerir, ne doit-il pas estre plus aimé de luy que tout autre. Et adieu.

*Quelle difference il y a de la vie publique à la vie princee.*

## EPISTRE III.

**M**E veux-tu croire,  
 Agathon, laisse auãt  
 q̃ d'estre laissé d'elles  
 les faueurs de la  
 Court, quãd tu t'y seras vieilly,  
 qu'y peux tu gagner ou profiter  
 dauantage qu'avec la perte  
 de tes iours auoir la cognoissance  
 du changement vniuersel : &  
 n'es tu point encor assez instruit:

*Que les iours & les mois s'en vont,  
 Et que l'oubly seul en demeure.*

Encore seroit-ce bien peu si les  
 iours & les mois seulement estoient  
 deuorez du temps mais face le Ciel  
 qu'il y ait quelque chose çà bas  
 qui ne soit suiette

*Epistres Morales,*

à son inhumaine tyrannie, de laquelle toutesfois, quoy qu'inhumaine, nous ne devons nous plaindre, puis que luy-mesmes se soubmet à la mesme loy qu'il nous impose. De tous les siècles passez que la Gaule a veu escouler, qu'est ce q̄ l'oubly n'a couuert sinõ ceste petite partie des dix années des conquestes de Cesar? & depuis qu'elle est France que sont deuenus tant d'âges, desquels nous pouuõs bien nous figurer quelque chose: mais non point asseurer avec verité, sinõ de ce dernier siècle, dont la memoire, pour estre ieune, est encore si babillarde que l'oubli ne l'a peu si tost soumettre sous les loix du silence. Mais il ne faut pas douter qu'elle ne soit suiette à ceste ordonnance, qui oblige toute chose de reue-

nir à son principe.

Si tu veux confiderer le cours  
eternel des riuieres, ne naissent-  
elles de la mer, puis se purifiant  
par les veines de la terre aussi  
toft qu'elles commencent leur  
cours, ne s'en vont-elles d'un vi-  
ste pas se reietter dās le sein de la  
mer? Les femēces aussi toft qu'el-  
les ont donné leur fruiēt, ne se  
consommēt elles en la mesme  
terre qui les a produites? Les  
animaux par la fin de leur vie  
r'entrent au mesme repos d'où  
les sortit le cōmencemēt de leur  
naissance; Et ce corps mesmes  
que nous tenōs de la terre, nous  
le rēdrōns à la terre du tō ſeu.  
Nostre vie qui fut prise dans le  
sein du Temps retourne dans le  
mesme temps par nostre mort.  
Et comme tout le Temps en soy  
n'a point de separation: car un

*Epistres Morales,*

instant ne peut finir qu'un autre ne commence, aussi nostre vie qui n'est pas mesme un poinct à tout le temps, ne peut y mettre separation telle qu'en fin il ne se l'unisse entierement, & ne l'engloutisse en soy.

A quoy est-ce donc amy, que nous nous trauaillos, puis qu'en fin toute chose doit estre couuerte de l'oubly, nous qui ne sommes qu'une moindre parcelle de ce tout, croirons-nous auoir plus de priuilege que ce tout ensemble? Ces grandes Monarchies de Babylone, de la Grece, & de Rome que sont-elles deuenues? Et que nous en reste-il en apparence sinon des ruines, & des ruines telles que si ce n'estoit que tousiours on idolastre l'antiquité, à peine pourroit-on croire que si peu de chose

de chose fust restee pour tefmoignage d'une si grande.

Or dy moy, Agathon, ie te supplie, durant tant de Monarques qui ont regné en Perse, tāt de Rois qui ont vescu en Grece, tant d'Empereurs & de Cefars qui ont dominé en Rome, crois tu qu'il n'y ait point eu de courtifan dont la vaine ambition ne se soit au moins autant promis & de gloire & de faueur que la tienne? Et si cela est, que ne consideres-tu que sans doute tu entreras dans la confusion du mesme oubly où il est à ceste heure. Et alors que te profiteront toutes ces veilles, toutes ces incommoditez, tous ces chagrins, & toutes ces contraintes de la Court, puis que non seulement tu per's ton aage avec peine: mais le temps aussi que tu em-

*Epistres Morales,*

ployes pour t'eterniser. Je dis pour t'eterniser recognoissant assez ton courage estre tel qu'il s'offenceroit si on pësoit que tu suiuisles la Cour à autre intention que pour acquerir de la gloire à ton nō & en laisser plustost beaucoup à tes heritiers que de grandes possessions. Mais si toutes ces choses là doiuent finir, & si tō dessein est de perpetuer ton nom, que n'achete tu cette immortalité, en te rachetant de la vanité de la Cour.

Tu me diras, peut estre, puis que toute chose doit reuenir à son commencement, que ta liberté te sera autant inutile que la prison où tu es. Escoute Agathon, quelle difference il y a.

1. Ce grand Dieu qui a créé de rien tout ce que nous voyons, apres que l'vniuers fut parache-

ué, crea l'homme capable de  
cognoistre, & de iouir de cet  
œuure si parfait. Or cest hōme  
il le cōposa du corps & de l'ame.  
Le corps il le fit de cete terre  
que desia auparauant il auoit  
creé de riē, & l'esprit il l'inspira  
de sa diuinité, & le fit à sa sem-  
blance. Par ainsi, puis que tout  
retourne à son commencement  
le corps qui est formé de terre,  
& cete terre de rien, se doit luy  
mesme, & tout ce qu'il produit  
premierement à la terre, & puis  
en fin à ce Rien. Mais l'esprit qui  
est vn rayon de la diuinité, au  
lieu de reuenir à rien, doit en  
fin se reioindre à cete diuini-  
té, & ses actions n'estant point  
suiettes de leur naissance à ce riē  
doient toutes se paracheuer,  
& conclure en fin en ce grand  
Dieu, d'où elles procedent.

## *Epistres Morales,*

Vois tu comme ces anciens desireux de se perpetuer à la posterité, ignorant ce qui le pouvoit faire, ont longuement & vainement trauaillé. Ces grandes obelifques, ces superbes Pyramides, ces admirables Mausolees: & brestout tout ce qu'ils ont nommez les merueilles du monde, ne sont plus sinon en vne legere memoire que les escrits nous ont laissée. mais en effect il n'en reste que la poudre que le vent a peut estre emportee en autant de lieux que la vanité de leur nom s'est estenduë. Ce qui est fait par le temps ne se peut perpetuer outre le temps. Et c'est pourquoy ces grands bastimens, ces superbes Empires, ces faueurs de la Fortune, ces ambitions de dominer, ces voluptez honteuses, & brestoutes

ces actions qui du corps reuiennent au corps, comme luy doiuent en fin s'enclorre dans la terre, & dans le tēps qui se l'vniſſent tout ainſi que ce grand Ocean vne goutte d'eau.

Au contraire noſtre ame, encore qu'elle face toutes ſes actions avec le temps, ſi eſt-ce qu'eſtant produite, ou pour mieux dire eſtant vn rayon de la diuinité, elle a en Dieu commencé ſes actions auant le tēps. Et d'autant que les actiōs de l'ame ne peuuent entre elles ſe finir que par le commencement d'vne autre, nous pouuons dire qu'elle n'a iamais mis nulle ſeparation à ſon action, tout ainſi que le temps, quoy qu'il ſoit diuiſé en momens, n'a point eu d'interualles depuis qu'il a cōmencé d'eſtre temps. Si bien que

*Epistres Morales,*

toutes les actions de l'ame ne font qu'une seule qui a commencé en Dieu avant le temps, & doit par raison continuer apres le temps. De là vient que nostre corps se lasse au travail, & que nous sommes contraints de luy donner du repos, & qu'au contraire nostre esprit agit toujours soit que nous dormions ou que nous veillons.

Hier nous alâmes à Ripaille, qu'autrefois on nommoit *Ripa. alta*, parce, comme ie croy que c'est vn riuage vn peu plus releué que les autres qui s'ont autour de ce grand lac de Lemân. Là Agathon, nous vîmes certes vne belle memoire de ce grand Amé de Sauoye. Et quoy que grande, beaucoup moindre toutesfois, que sa vertu. Car ayant yescu heureux autant que Prin-

ce de son aage, il voulut laisser cet heur qui estant du monde deuoit en fin se finir avec le monde. & despouillant toutes ces vanitez mortelles se reuestit de ce qui ne le deuoit abandonner. Et ainsi ayant quitté les grandeurs de la terre, la puiffance des hommes, & l'ambition du monde, il se retira en ce lieu qu'il fit bastir, acompagné de sept de ses principaux, seruiteurs, avec lesquels, cōme frere il vesquit le reste de ses iours achetāt prudemēt avec la petitesse de la terre, la grādeur du ciel, avec la foiblesse des hōmes la puiffance de Dieu, & avec la vanité du monde la vraye gloire des biẽ-heureux.

Plusieurs autres grands Princes, & Empereurs, ayant recogneu ce que ie te dy de l'imperfection des contentemens qui

*Epistres Morales,*

font aux choses mortelles s'en font volontairement distraictz pour se dōner du tout à ce qu'ils iugeoient les pouuoir contēter, qui estoit à vn repos d'esprit avec la douceur, duquel ils seruoient à Dieu. Je t'en alleguerois plusieurs, & des plus grāds, comme l'Empereur Charles le Quint, avant luy Charles le Grand, & vne infinité d'autres: mais ceux-là estans esclairez de la vraye lumiere de la foy, ne sont point si remarquables que ceux à qui la cognoissance seulement naturelle a fait faire le mesme effet. Alhacen Arabe Historien de ce grand Tamerlanes escrit q̄ Og frere de l'Empereur des Tartares, Prince de Sachetay, & pere de Tamerlanes, aussi tost qu'il veit son fils en l'aage de 15. ans, luy remettāt

son Royaume & tout le gouvernement du Sachetay se retirera en vne vie priuee pour seruir Dieu, & acheuer le reste de ses iours en tranquillité.

Et ce grand Tamerlanes mesmes, ayant vescu le plus grand & le plus heureux Prince qui fut iamais, n'a rien desiré avec tant d'affectiõ que de paracheuer paisiblement au seruice de Dieu le reste de ses iours. Il faudroit rougir de honte d'apprendre de ceux qui sont dans les tenebres, nous qui sommes esclairez de la lumiere de Dieu. Et toutesfois entre tant d'obscuritez leurs foibles yeux ont bien veu ceste verité, que plusieurs de nous ne pouuons voir.

Epicure ceste fois clorra ma lettre: *Les biens*, dit-il, *qui sont meslez avecques des plus grãds maux*

## Epistres Morales,

ne se doiuent pas appeller biens, d'au-  
tant que la moindre cedde à la plus  
grande partie. Iuge par là Agathō  
quels doiuent estre ceux de la  
court, & fais en vne iuste separa-  
tiō & tu verras quelle partie fera  
la plus grande, & puis te conseil-  
les toy-mesme en amy, & non  
point en ennemy, ou flateur.

---

*Que l'amour naist de surabondance  
de vertu. Que tout desir en soy est  
louable. Quels sont les degrez de  
beauté en l'uniuers. & que c'est que  
l'homme doit aymer.*

### EPISTRE IIII.

 V me demandes quel-  
le opiniō i'ay de ces a-  
mes, qui ieunes écōres  
se laiffēt si fort trāsporter à vne  
amour effreneē. Celle là mesme  
Agathon que les escuyers ont

des ieunes cheuaux, qui font des sauts plus hauts, & plus desespe- rez & qui sont plus difficiles à dompter. Que si nous deman- dons à Federic Grison que c'est qu'il attend de bon des cheuaux qui à leur commencement sont tels, iem'asseure qu'il nous res- pondra qu'il les espere d'autant meilleurs qu'ils auront plus dō- né de peine à estre vaincus. Et en verité plus la fleche fait grand coup, pl<sup>o</sup> aussi doit on iuger l'arc d'où elle est partie, deuoir estre fort. De mesme nous dirons avec beaucoup d'apparence de raison, que plus cette ame iette ses premieres passions violen- tes, plus aussi donne elle co- gnoissance de la force, & de la vi- uacité qui est en elle. Qui tou- tesfois ne pourroit fur d'estre taxee de surabondance si l'a-

*Epistres Morales,*

mour souffroit qu'il y eust quelque mediocrité en foy: Mais cela ne peut estre, car tout ainsi que celuy qui est fidele ne le peut estre vn peu qu'il ne le soit à l'extreme: de meisme il est impossible d'aimer que ce ne soit extremement, & que ceux qui croient aimer en quantité mesuree, n'aiment point du tout: parce que l'amitié imparfaite ne se doit pas nommer amitié, mais abus en l'amitié: & l'extreme seule est celle qui en doit auoir le nom. Que si il y a vice en son extremité, c'est vn vice qui naist de trop de vertu, chose peut estre difficile à croire, si la raison ne nous l'apprenoit ainsi. Et afin que tu ne penses que ie vueille flatter ou ta playe ou la mienne, lis ie te prie attentiuement ce que ie t'en vay escrire.

L'amour, c'est vn desir de beauté, la beauté & la bonté se confondent ensemble. Car rien ne peut estre beau qui ne soit bon, ny bon qui ne soit beau, ainsi que Platon nous enseigne dans le Symposé. Or la bonté, c'est Dieu: car Dieu est seul bõ, lequel ne se pouuant diuiser il s'enfuit que desirer la beauté, c'est desirer la bonté, & desirer la bõté, c'est desirer Dieu. C'est pourquoy Hesiode parlant d'amour, dit:

*Amour tres-beau entre les immortels.*

Ceste consideration a méu ce diuin Philosophe de dire que le desir estât des choses qui sont hors de nous, & lesquelles toutesfois la cognoissance, qui est en nous, nous represente estre bonnes, il n'y en eut iamais qui

*Epistres Morales,*

en soy-mesme ne fut bon. Voire  
mesme ceux des plus detesta-  
bles tyrans, & des plus volup-  
tueuses ames. Car toute chose  
estât plus obligee par la loy na-  
turelle, à sa cōseruation propre  
& à son bien, qu'à celuy de tout  
autre, sans doute le desir est  
loüable qui nous veut faire a-  
uoir ce que sa cognoissance luy  
dit estre bon, ou pour son estre,  
ou pour son biē estre. Car le de-  
sir, est tousiours du bien, ou de  
ce qui est estimé bien, n'y ayant  
nul homme raisonnable qui  
puisse desirer pour soy ce qu'il  
cognoistra estre mauuais. Que  
s'il est loüable, en quel suiect  
qu'il soit, à plus forte raison le  
sera il quād il procede des cho-  
ses qui le sont desia d'elles-mes-  
mes, & qui le peut estre dauan-  
tage que la beauté que nous a-

uons dit estre Dieu?

La beauté aux Anges, c'est les Idees, aux ames les raisons, en la nature les semences, & aux corps les formes. Et comme les Idees ont leur beauté de Dieu, plus ou moins parfaictement, selon le degré de leur perfection, aussi nos ames & nos corps l'ont selõ la leur, plus ou moins, ainsi qu'ils en sont plus ou moins capables. Mais telle qu'elle puisse estre, elle est tousiours vn rayon qui s'eslãce du visage diuin, aussi biẽ en nostre essence qu'en celle des Anges. Par ainsi qui aime la beauté en nous, y aime aussi biẽ Dieu que s'il aimoit ces tres-pures intelligences. Car si nostre beauté est vn rayon de celle de Dieu, sans doute en l'aimant nous aimons Dieu sans y penser : tout ainsi que nostre

*Epistres Morales,*

œil ne peut voir les couleurs, sans voir en mesme temps la lumiere.

Veux-tu, Agathon, que ie Cabalife avec toy ? Escoute ce que les Cabalistes en dient : Dieu, disent ils, qui est la souueraine perfection de toute chose, est sur le haut d'une mōtaine toute faite de miroirs : dans ces miroirs, selon qu'ils sont plus ou moins parfaits, on y void la figure plus ou moins parfaictement : au bas de ceste montaigne il y passe vne riuere, dans laquelle la figure qui est dans les miroirs voisins se represente, mais tant troublee du cours de l'onde, & des autres empeschemens, qu'il ne sy en void que des legers lineamens. A l'autre bord de ceste eau il y a vne coline faicte aussi de miroirs, mais moins

clairs beaucoup que les premiers desquels les vns qui s'ont les plus pres du bord ne representent que la figure troublee qui est dans l'eau, non seulement par la reflexion de l'eau, mais aussi par celle qu'ils ont des miroirs mesmes qui sont à l'autre bord.

Ceste montagne, c'est le monde intelligible sur lequel Dieu est, qui se represente d'as ces miroirs, qui sont les Anges, lesquels par la veüe qu'ils ont de Dieu, reçoivent les Idees de toutes choses, & ainsi s'embellisent. Ceste rivièrè, c'est le mode materiel, ou la nature, par changemens ordinaires continuës, comme vne source perpetuelle, le cours de la production des choses.

Or la matiere ne reçoit pas ses formes directement de Dieu,

*Epistres Morales,*

mais par vne cause seconde, qui est la reflexion de ces miroirs en l'eau, où ceste beauté de Dieu se represente troublee & changeante, d'autant que la matiere par les changemens, va diuersifiant ses formes. La coline qui est de l'autre costé, c'est le monde animé raisonnable : c'est à dire nos ames, qui reçoivent la beauté de Dieu, tant par la cognoissance qu'elles ont de ce monde materiel; que par la reflexion des Idees, dont elles forment les raisons par la suite des discours. Les ames qui sont plus voisines du corps, c'est à dire plus adonnées aux choses corporelles, ne retirēt leur cognoissance q̄ de ce qui est des corps: mais celles qui sont plus releues, forment aussi leurs raisons par la cognoissance des Anges,

qui leur sont au dessus, ainsi que nous auons dit de ces miroirs.

Vois-tu pas bien, Agathon, cōme les Cabalistes nous ont voulu apprendre que la beauté de nos corps, aussi biẽ que celle de nos Ames, & des Anges, procede de la beauté de Dieu. Je te diray bien toutesfois que d'autant que celuy est blasnable, qui pouuant faire deux loüables actiōs se contẽte de la moindre, ( car c'est tesmoignage, ou de peu de courage, ou de peu de prudence ) que celuy aussi qui s'arreste entierement aux beautez du corps, sans s'esleuer à celles de l'ame, ne peut estre excusé de l'vn de ces deux defauts.

Lors que Platon a dit, que pour rēdre vn homme entierement parfait, il falloit seulement qu'il aimast, il entēdoit sãs doute

*Epistres Morales,*

qu'il deust aimer ces deux beautez de lame & du corps. Car, dit-il, *l'amant n'a nul desir plus grand que d'estre aimé de ce qu'il aime.* Pour estre aimé il faut auoir les choses aimables. Ce qui est seul aimable, c'est la vertu. Donc pour estre aimé, le vray amant se rendra vertueux. Il est tout certain que le corps peut biē estre aimé, mais non pas aimer. Dōcques si l'amant veut estre aimé de ce qu'il aime, comme dit Platō, il faut par necessité que ce soit des beautez de l'ame.

Et parce que de la vertu il sort quelquesfois des legeres actiōs, qui d'elles-mesmes ne sont pas parfaites vertus, & qui toutesfois sont tres necessaires à la vie des hommes, voire presque les plus necessaires: tout ainsi que du fer ardent on void sortir plu-

sieurs étincelles, qui ne sont pas vrais feux. Tu nous as ouy dire, plusieurs fois que, *Pour estre honeste homme il faut estre amoureux.* Et en voicy la raison:

*Tout ce qui est aimé n'est pas aimable.*

Et cela procede de la corruption du iugement. Il est bien vray que tout ce qui est aimé est iuge aimable. Et de là vient que les pures vertus sont quelques-fois ruyes, parce qu'elles sôt reuefluës de trop de leuerité, & qu'elles n'ont point ce visage flatteur dont les vices s'insinuent aisément dans les ames. En quoi certes il y en a plusieurs qui faillent: Car, comme dit Aristote, *Puis que nous auons à viure entre les hommes, il est necessaire que nous donnions à nostre pratique une certaine forme qui ne soit pas flatteuse, mais aussi qui ne soit pas affreuse.*

*Epistres Morales,*

Or ceste moderation doit venir de l'amour, parce qu'il ne desire rien que d'estre aimable: & ce desir doit adoucir en quelque sorte l'aspreté de la pure vertu. Comme pour exēple il seroit honteux au magnanime de flechir sous quelqu'un, & toutesfois Homere ne croit pas qu'il le soit à Achilles de se soumettre à celle qu'il aime: & cela c'est d'autant que l'amour luy adoucit avec la courtoisie, la pure aspreté de la vraye magnanimité.

Tu pourrois demander si vne extremité peut estre vertueuse: pour preuenir ta demande, ie te diray que les vertus morales cōsistēt certes en mediocrité, eu égard à no<sup>9</sup>: mais q̄ les cōtēplatiues ne peuuēt auoir nulle extremité vicieuse. Il seroit trop long

de disputer ici si l'amour est vertu morale, ou nō. Pour brieueté ie te diray seulement q̄ les vertus morales sont habitudes qui sōt cōme passées en Nature en nos ames, & qu'un hōme iuste, clement, tēperant, ne peut, sans se faire force, estre autre. Mais de croire q̄ l'amour soit ainsi vne habitude, il fau iroit donc dire qu'un aināt ne sçauroit s'empescher d'aimer tout ce qu'il iugeroit de beau. Vice, ce me semble, trop grand pour vne vertu si parfaicte, & du tout dissemblable au vray amour.

Doncques nous dirons qu'amour est vne vertu contemplatiue, qui par la cognoissance du beau, esmeut le desir à le posseder. Mais encor q̄ l'amour fust vertu morale, ie croy qu'il n'y sçauroit auoir nulle extremité.

*Epistres Morales,*

Ouy bien plus aisément du défaut, car il y a peu d'action de l'ame de qui ce qui est extrémité aux vns, ne soit mediocrité aux autres, selon les objets sur quoy elle agit.

La valeur d'Horatius Cocles de deffendre vn pont contre toute vne armee ne fut pas temerité, eu esgard au suiet quiluy faisoit faire. L'acte que Caton commit en soy-mesme en se tuant, entant que Catō, ne fut pas cruauté, mais courage & magnanimité. La prodigalite en Alexandre, donnant tant de villes, fut liberalité, si on considere quel il estoit. Mais ceux qui ne sçauent aimer, & qui veulent que toute chose se mesure à l'aune de leur opiniō, trouuent estrange de voir ces effects démesurez à la verité  
pour

pour eux, mais reiglez & mesurez pour ceux qui ont conçu vne si belle ardeur.

Difons donc, Agathon, pour resolution de ce doute, qu'aux esprits grossiers les moindres resentimens font des extremitez. Mais à ces belles ames qui ont recogneu le rayon du visage diuin, les plus violētes passiōs sont mediocres. Et encor est-il bien mal-aisé qu'elle puisse paruenir. à ce poinct, ayāt esgard à ce qui les produit, d'autāt que la beauté estant vne chose diuine, l'affection humaine peut-elle estre trop grande pour aimer la diuinité.

Que si l'amant, comme dit Platon, se transforme en la chose aimée, qui peut estre taxé de se changer trop en Dieu? Et voicy ce que i'en croy : S'arrester

*Epistres Morales,*

entieremēt à la beauté du corps  
c'est vn amour digne du corps.  
*Et comme dit Trismegiste en son  
Pimandre, cet amour est à cause  
de la mort, c'est à dire pour per-  
petuer son espece, mais pour  
l'ame elle est honteuse en quel-  
que sorte, si elle ne s'esleue à ce  
qui est de sa qualité, & ainsi que  
dit Orphée*

*Il faut Sage fuyant le violent ef-  
fort.*

*De l'amour terre-né s'esleuer de la  
terre*

*À la grande beauté.*

Car Dieu donne plusieurs, &  
diuers degrez pour attirer à son  
amour, toute chose. Aux Anges  
les intelligences pures, d'autant  
que de la beauté de leur cō-  
gnoissancenaist leur perfection.  
Et de cette perfection, l'vniion  
avec ce qu'ils ayment.

Car cognoistre & s'vnir leur est mesme action. Aux hōmes, d'autant qu'ils sont creatures meslées d'ames, & de corps, & ainsi que dit Pimandre, *Sculs entre tous les animaux terrestres ayant double nature*, il a donné, deux eschelles pour paruenir à son amour. La premiere des formes qui sont en la matiere, la seconde des raisons qui sont en l'ame. Et cela d'autant que l'homme parfait ayant l'ame, & le corps, il est necessaire pour esleuer tout l'homme à luy, d'auoir les ayman de l'vn & de l'autre. Or tout ainsi que plus l'aymant attire violemment le fer à foy, plus aussi ce fer montre d'auoir de sympathie avec luy: de mesmes plus vne beauté attire vn amant à elle, plus cet amant a de sympathie avec la chose

*Epistres Morales,*

aimée, & il s'enfuit la beauté, estant vne partie de Dieu inuisible, que celuy qui aime plus ceste beauté a plus de diuinité: Mais d'autant, cōme ie t'ay dit, qu'il y en a deux en l'homme: celuy qui n'en aime qu'une, a quelque imperfection en son essence, & celuy est parfait qui les aime toutes deux. Et voicy les noms que ie dōne à leur difference: Celuy qui n'aime que le corps s'appelle corporel, qui le seul esprit spirituel, & qui tous les deux, homme. Le premier est vertu honteuse, le deuxième vice glorieux, & le dernier la vraye vertu humaine.

*Que l'homme de bien doit sur tout craindre le bon-heur. Et d'où vient la cognoissance & mescoygnissance de soy-mesme.*

## EPISTRE V.



Eux-tu sçauoir, Agathon, ce que l'homme de bien doit craindre le plus? En peu de mots ie te le diray. C'est le bon-heur. Et en voicy la raison. Ce qui demolit plus aisément, & plus promptement nostre principale forteresse, est l'arme de l'ennemy que nous deuons la plus craindre. La principale forteresse du sage, c'est la cognoissance de soy-mesme. Et y a-il quelque chose qui la démolisse plus promptement que le bon-heur? Com-

*Epistres Morales,*

me lors que le soleil nous donne droit dedans les yeux , nous demurons esblouis plustost qu'escleirez. Quand aussi le Soleil de la bonne fortune dōne à plomb dessus nous nostre entendemēt malaysement se peut recognoistre, esblouy par la vaine opinion d'estre plus que nous ne sommes pas.

De là vient que ce grand Alexandre, emporté de la vanité de son bon heur, permettoit qu'ō luy dressat des autels, cōme aux Dieux, & ne se cogneut, ny reconnut iamais mieux ses flatteurs q̄ quand blessé, il leur dit.  
*C'est là du sang, & non de l'humour telle*

*Qu'il sort aux Dieux, de nature immortelle.*

Les Philosophes naturels tiennent que la vertu vnica plus de

force. Il s'en suit donc par son contraire que la des vnies est la plus foible.

Quand est-ce que l'homme est plus fort que lorsque l'on tasche de le ietter en terre? On luy void roidir les bras, affermer fermes les pieds, & n'y a partie en luy qui soit participante à la force, qui ne seioigne ensemble pour se maintenir l'vne l'autre. Aussi nostre esprit ne roidit iamais mieux les nerfs de ses puissances, & ne se rappelle iamais mieux à la defence de soy mesme, que quand il se sent esbranler, & qu'il void la fortune s'efforcer cōtre luy à le vouloir abbatre. Alors il se cognoist homme, c'est à dire exposé au changement des choses mortelles, le iouet de la fortune qui sur ce grand Ocean des affaires du monde, auance, &

*Epistres Morales,*

recule ainsi qu'il luy plaist le vaisseau de ses desseins : & que pour resister il ne luy reste que la vertu, avec laquelle il faut qu'il se conduise en vn port asseuré. Au contraire ces grandes lumieres des felicitez, l'esblouyffent de sorte qu'en l'opinion d'estre plus que Dieu il devient moins qu'homme. Ce que considerant Phocilides il commande tres-à propos:

*Garde toy bien qu'aux malheurs la  
doulleur*

*La ioye au bien ne te trouble le  
cœur.*

Mais sçais-tu, amy Agathon, quel remede il me semble qu'on peut vser en la bonne Fortune? Il faut faire ce que la nature no<sup>9</sup> apprend lors que nous voulons voir estât au Soleil. Car de peur

qu'il ne nous esblouyffe, elle apprend voire mesme aux plus petits enfans de mettre la main sur les sourcils pour faire ombre à noz yeux. De mesmes entre no<sup>r</sup> & le bon heur, mettõs quelque chose qui face ombre, afin que ceste separation nous desvnisse en quelque sorte de luy, & que nous le puissions laisser avant qu'il nous laisse.

Or ce qui nous doit faire cet ombre, que pēses tu, Agathon, que ce puisse estre? C'est la cognoissance de sa legereté, & de la flatterie de ses douceurs. Ces peuples qui se resiouysoient quand ils voyoient pleuuoir, sous l'esperance qu'ils auoient du beau temps: & qui au cõtraire s'attristoient quand ils l'auoient beau, par la preuoyance qu'ils auoient des orages & des pluyes

*Epistres Morales,*

futures, sçachant bien que rien n'est de durable en terre, & que

*Toujours ne tempeste enragee,  
Contre ses bords la mer Egee,*

Nous apprennent assez comment nous devons recevoir le bon heur, & nous faire ombre avec la cognoissance de son peu de duree. Xerxes fils de Darius indigné contre les Babiloniens, à cause de leur rebellion, apres les avoir reconquis, leur defendit toute chose penible, comme de porter armes, de se traualer mesmes à la conseruation de leur pais, & leur commāda tout au rebours de danser, iouer, & d'vser de toutes sortes de delices punissant par la volupté ceux que des autres eussent punis par des peines. Mais il iugea que ce chastiment estoit le plus grād de tous, comprenant bien que

tout ainsi que par l'infortune & par le trauail no<sup>o</sup> nous rendons plus q̄ nous n'estiōs, que par le bō heur aussi, & par les voluptez no<sup>o</sup> deuenōs moïdres q̄ no<sup>o</sup> auōs esté. Les delices de Capoue apprendrent bien à Hannibal à ses despens quel est l'effect qu'elles produisent en nos ames, puis qu'en fin elles le rendirēt vaincu de ceux desquels sa vertu l'auoit fait triompher mille fois.

Philippus Roy de Macedoine souloit dire qu'il estoit bien tenu aux harangueurs des Atheniēs parce que medisans de luy, il se estoient cause de le rēdre plus homme de bien. *Car ie m'esforce tous les iours, dit-il, de les faire trouuer menteurs.*

L'homme de bien est de mesmes obligé aux aduersitez, d'autāt que si elles l'accusent de foi-

## *Epistre Morales*

blesse il les dément par sa constance. Si elles luy reprochent vn corps fuiet à tous inconueniens, il leur oppose vn esprit qui ne peut estre blessé. Et si elles veulent vsurper sa domination, il leur fait paroistre que le sage ne domine pas seulement la terre, mais aussi les astres, avec sa prudence. Et c'est ce qui me fait dire que nous sommes obligez à nos aduersitez, puis qu'elles nous donnent occasion de nous seruir des armes de nostre vertu. Et au cõtraire, Agathon, ie te dy encore qu'il n'y a riẽ qui soit plus à craindre que la bõne Fortune.

Bias faouloit dire q̃ celuy qui estoit porté d'vn grand heur, couroit la mesme Fortune que le vaisseau qui en pleine Mer estoit emporté d'vn vent tres-

impetueux, parce qu'il estoit biẽ vray qu'il faisoit beaucoup de chemin d'vne vistesse extreme: mais que au moindre escueil qu'il rencontroit, il se brisoit d'autant plus aisẽment que le vent estoit plus violent. Et de fait nous n'auõs iamais veu vne grande Fortune qui se soit ruinee peu à peu. Les exemples de nostre aage ne feroiẽt que trop familiers si nous vouliõs les rapporter, Mais chacun en peut encor auoir la memoire fraische sans les relire icy. Et me suffira d'alleguer celuy de ce grand Baniaret, surnommé la foudre du Ciel, qui de Monarque de presque tout l'Orient, se vit en vn iour le marchepied de son ennemy. Et Brẽnus Roy des Gaulois, ayant surmonté toute l'Italie, vaincu les Romains,

*Epistres Morales,*

pris & saccagé Rome d'un Soleil à l'autre, se voit entre les mains de ses vaincus, son armée deffaicte, & sa Fortune tellemēt tout à coup accablee, qu'il n'y auoit plus rien qui peust augmenter d'auātage son malheur que la continuation de sa vie.

Les Medecins dient qu'entre toutes les maladies, celle-là est la plus dangereuse qui assoupit de forte le malade qu'en l'extremité de son mal, il demeure sans ressentiment de douleur. Et nous, ne dirons-nous pas que la plus grande maladie de l'ame est celle qui luy empesche de pouuoir resentir le sien?

Il n'y a rien qui puisse guerir l'ame que le iugement: mais le iugement estāt atteint de ceste maladie, ou plustost flatté par la douceur apparente du bon-

heur, n'est plus iuge capable pour discerner la verité. Et ainsi son mal demeure sans espoir.

Quel homme, si n'a esté particulièrement fauorisé du Ciel, a rendu preuue estant en vn extreme bon-heur de se recognoistre? Qui est-ce qui ne s'est laissé emporter au delà de la raison, ou par l'ambition, ou par la vëgeance, ou par l'auarice, ou par la volupté? Et cela c'est d'autant que quãd tout reüssit à souhait, la presumption nous empesche de tourner les yeux à ce que nous sommes. Et au cõtraire les malheurs nous font r'entrer en nous-mesmes, nous tesmoignent ce que nous sommes, nous montrent vne à vne toutes nos fautes, & nous apprennent, si nous ne les recognoissons, qu'ils

*Epistres Morales,*

en sont les chastimens. Et outre les maux que l'esprit en reçoit en soy-mesme, encore en traine-il vne chaisne infinie du dehors. Car infailliblement les flatteurs, qui n'ont autre Dieu que ceste grandeur de Fortune, adorēt le bon-heur en celuy qui le possede. Et ainsi n'ont garde de reprendre ce qu'ils y recognoissent de mal : & ne se souciant, que comme que ce soit, de s'insinuër en la bonne grace de celuy qui est puissant, ne luy remplissent les oreilles que de ses louanges, & quoy qu'il fust de moindre courage qu'un Thersites, plus auare qu'un Midas, & plus cruel qu'un Andropophage, pourueu qu'il soit heureux, ils le diront plus vaillant qu'un Achilles, plus liberal qu'un Alexandre, & plus clement qu'un Iules Cesar. An-

tiochus, celuy qui fit deux voyages contre les Parthes, s'estant esgaré à la chasse, logea en vne cabane de payfans, là où en souppant il s'enquit que l'on disoit du Roy. Il luy fut respõdu que le Roy estoit vn bien bon Prince, mais que pour estre trop adonné à la chasse il se remettoit de ses affaires à certaines personnes qui s'en acquittoient tresmal. Pour l'heure il ne respõdit rien : mais le matin, que ses gardes furent arriuees, reprenãt son habit Royal de pourpre, & le diademe. *Depuis, dit-il, que ie vous pris premieremẽt à mon service, iusq; à hier au soir, ie n'auois entendu vne seule parole veritable de moy.*

Les aduersitez, Agathon, par ainsi ne sont pas seulement chastimẽs de nos erreurs, mais aussi les soufflets quelquesfois qui

*Epistres Morales,*

vont allumant nos ames en la vertu, d'autant que comme vn souffle fait sortir bien souuent mille estincelles d'vn tison à moitié assoupi, aussi vne seule aduersité fait plusieurs fois estinceller mille genereuses actions de l'homme genereux.

Il y en aura peut estre à qui ces conditions de la vertu semblent bien rudes, mais qu'ils se ressouuiennent qu'il n'y a que ceux qui se sont lauez dans le fleuve d'Eurotas, qui puissent trouuer bon le bouillon noir de Sparte.

---

*Que la mort n'est point redoutable.  
Et quelles sont les passions  
& douleurs de l'ame  
& du corps.*

ÉPISTRE VI.

**J**E viens de recevoir ta lettre, par les mains de Lidas, en laquelle i'ay leu le contentement que ma guerison t'a rapporté. Et parce que tu iuges qu'il est plus aisé de philosopher en discours, qu'en effect tu me demandes quel i'ay esté en ceste maladie, & si l'horreur de la mort n'a point esbranlé la constance qui est en mes enseignemens. Je te diray, Agathon, pour respõdre à ta curiosité, que ie croy la mort estre plus espouuëtable à l'ame q̄ douloureuse au corps, & beaucoup plus espouuentable à qui seulement en a ouy parler qu'à celui qui l'a veuë & recogneuë de

*Epistres Morales,*

pres. Si bien qu'on la peut comparer à ces peintures, qui de loing nous representent, en de ceuant nos yeux, des monstres hideux en des formes estranges, mais qui de pres sont recogneus par le iugemēt pour n'estre que peintures. Car l'horreur de ce nom de mort, de loing fait fremir l'hōme par l'opinion qu'il a que c'est vne chose mauuaise: mais de pres, la raison & l'experience luy tesmoignent que sil y a quelque chose de mauuais, c'est quelle est susceptible du bien & du mal. Je t'en puis parler avec plus d'asseurance que ie n'eusse pas fait il y a quelque temps. Car en ceste maladie ie l'ay veuë d'assez pres pour la pouuoir recognoistre, & sçauoir par quels chemins on va à elle. Et d'autant que ie n'ay ia-

mais creu quelque chose deuoir estre honorable à vne personne vertueuse qui ne la deust estre à moy aussi, dès que ie recogneus le peril de mon mal, ie me resolu à le supporter avec le mesme visage, & la mesme constance que i'auois loüee aux personnes de vertu. Cela fut cause que me remettant deuant les yeux les exemples de plusieurs grãds personnages, entr'autres ie me ressouuins de Caninius, auquel estãt demandé sur le poinct de son supplice à quoy il pensoit. A cest instant là respondit : *Ie considere si ie pourray prendre garde au passage que fait l'ame de la vie à la mort.*

Ceste fermeté de courage qui me pleut en luy me fit desirer de l'imiter en quelque sorte. Et par ainsi durant toute ma maladie,

*Epistres Morales,*

ce à quoy ie me suis le plus estu-  
dié, a esté de remarquer quelles  
estoyent les douleurs qui deua-  
çoient la mort, quelles celles  
qui l'accompagnoient, & quel-  
les celles qui la suiuoient. Que si  
ie puis aussi bien te les represen-  
ter que la preuue m'en a fait  
ressentir vne bonne partie, i'e-  
spere que tu cognoistras que  
l'horreur de la mort est plustost  
en vne imaginatiõ blessée, qu'en  
vne saine raison.

L'homme estant composé  
d'ame & de corps, est sans dou-  
te passible en tous les deux,  
car l'estroite vnion qui est en-  
tre eux, ne peut permettre que  
l'vn ait du mal, sans que l'autre  
s'en ressente. De là vient que  
l'ame se deult des blesseures du  
corps : & que les passions de l'a-  
me affoiblissent les forces du

corps le rendent malade, & quelquesfois le conduisent au tombeau. Doncques toutes les passions & les douleurs naissent en l'homme de l'ame & du corps.

Les passions s'escoulent principalement en l'ame, par la crainte, par le regret, & les douleurs au corps par le toucher. Car pour les autres esmotions de l'ame, comme le desir, l'espoir, la cholere, & semblables, ce sont plustost affectiōs que passions, cōme au corps les demangeaisons ne se doiuent nommer douleurs. Et quoy qu'il ait les cinq sentimēs par lesquels il presente à l'ame tout ce qui luy plaist ou desplaist, si est ce qu'il n'y a que le toucher qui s'appelle douleur. Car nul ne dira vn son desaccordant, vne veuë fas-

*Epistres Morales,*

cheuse, vne mauuaise odeur, ou vn goust amer estre vne douleur, mais plustost vne offense aux sentiments. Doncques par ces trois du toucher, du craindre & du regretter, viēt en l'hōme tout ce qui peut se nommer douleur & passion. Que s'il y a quelque chose en la mort de mauuais pour l'homme, elle ne peut estre que pour la douleur que nous croyons estre en elle, ou pour la passion dōt elle blesse l'ame. Parce que mal-aisément se peut - on figurer que ces liens estroits qui ioignent ensemble l'ame, & le corps, viennent à se délasser sans vn grand effort, & que cet effort n'apporte vne extreme douleur, & par ainsi le corps se ressent de ceste desvnion de l'ame, qui est sa perfection, & l'ame le laisse à

regret

regret, l'ayāt tant aimé, & craint les choses qui luy peuuēt aduenir apres cet esloignement. Voila, ce me semble, Agathon mon amy, ce qui peut rendre la mort mal-aïsee. Or voyons si ces choses ne consistent point plus en l'apprehension qu'en la verité. Et pour ne rien cōfondre, commençons à la douleur.

En toutes les choses humaines il y a trois temps, celuy qui deuançe, celuy qui est, & celuy qui suit. Ceux qui craignent la douleur de la mort, peuent de mesme craindre ces trois tēps. Mais pour le premier, auant que d'arriuer à la mort, toutes douleurs ne nous font elles douces pour l'euiter? Quelle difficulté faisons-nous, sous l'espoir de guerison de souffrir toutes les plus aspres douleurs du fer, &

*Epistres Morales,*

du feu? Quel d'entre nous a iamaï refusé, s'il n'y a point eu d'autre remede, de se voir couper vn bras, ou vne iambe pourueu que la mort se contente de cette rançon.

Qui dira donc que nous craignons les douleurs qui deuantent la mort, puis que les plus aspres nous sōt douces pour l'euiter? mais c'est, peut estre, ce qui suit le corps apres la mort. Et pouuōs nous estimer qu'il y ait differēce entre n'auoir oncques esté & cesser d'estre apres auoir esté? Fort à propos, certes dit le philosophe Archefilaus. *Ce mal qu'on appelle mort seul entre tous ceux que l'on estime maux, ne fit onc mal à personne luy estant arriué.* Et Simonides se conformant à cette mesme opinion demande à ceux qui en ont peur.

*Quel mal ressentois tu lors que tu n'estois pas?*

*Et quel redoutes-tu n'estant pl<sup>s</sup> icy bas?*

Le corps esloigné de l'ame, tout ainsi que despouillé des mouuemens, l'est aussi des sentimens. Car ce n'est que par elle qu'il se meut, & ressent. Et parce q<sup>e</sup> ie ne croy point qu'il y ait personne qui ait si peu de cognoissance de soy-mesme qui puisse penser le corps estre sensible sans sentiment, ie ne m'arrestteray point dauantage sur ce poinct, & viendray au dernier qui est de la douleur qui accompagna la mort.

Nous auons desia dit que les sentimens seuls produisent la douleur. Or si auant que de venir à cette extremité de la mort nous e<sup>s</sup> prouuõs que la veue s'e-  
blouit, l'ouÿs se perd, le goust se

*Epistres Morales,*

peruertit, pourquoy ne iugerōs-  
nous que l'attouchement fas-  
soudisse de mesme? Pour moy,  
Agathon, ie te diray avec verité  
qu'en mon mal i'auois tous les  
autres encor plus sains que ce-  
stuy-cy: car ceux qui se presen-  
toient à moy ie les recognois-  
sois, & les oyois parler. Mais ie  
ne ressentis en telle extremite  
iamais douleur esgale à plu-  
sieurs autres que i'auois eu au-  
parauant. Que si nous esprou-  
uons que le sentimēt de la veuë,  
de l'ouye, & des autres, se perd  
sans douleur, pourquoy ne croi-  
rons-nous que de mesme celuy  
du toucher nous doie laisser  
sans nous faire mal? C'est sans  
doute q̄ nous perdons la veuë,  
l'ouye, & le goust sans y prendre  
garde, & nous croirons que le  
sentir ne nous puisse laisser sans

vn extreme ressentiment? Les personnes mieux cōposees sont celles qui ressentent plus viuemēt la douleur. Il sensuit donc par les contraires que les plus mal composees la ressentent moins. Et par ceste raison toutes personnes malades ne la doivent pas beaucoup ressentir: car si elles n'estoient mal composees, elles ne feroient pas malades.

La douleur ne vient que de la force des sentimens, auant que l'on viēne à ceste extremité, du mal qui fait mourir, ils sont tant abbatu qu'ils ont peu ou point de force. Que la foiblesse des sens amoindrisse la douleur, on l'espreuue aux parties offensees où la nourriture defaut, qui sont beaucoup moins sensibles que les autres, & aux vieillards,

*Epistres Morales,*

ausquels diminuant la force, les forces aussi de la douleur diminuent. Outre que ce qui est capable de ressentir, ce sont les esprits vitaux qui en l'homme sain sont espanchez par tout le corps, & pourcé par tout le corps il est capable de la douleur. Mais aux malades no<sup>9</sup> voyōs que peu à peu les parties plus esloignées du cœur, demeurent froides, & que deñuez de la chaleur naturelle toute la douleur qu'elles ressentent c'est de ne pouuoir ressentir la douleur. Or tout ainsi que sans que le malade le recognoisse, ses esprits se sōt retirez de toute l'estēdue du corps, autour du cœur, de mesme abandonent-ils le cœur sans nul ressentiment, ny effort, ainsi que la flame s'esloigne de la mesche quād l'huile luy de-

faut sans nulle violence.

De dire que cet instāt apporte vne extreme douleur, cela ne se peut, car si les esprits vitaux sont ceux qui sentent, lors-qu'ils se perdent, toute douleur aussi se perd. Mais c'est, peut estre, la separation que nous croyons estre douloureuse. Cela ne peut estre sensible, puis que les sens, comme nous auons dit, sont desia assoupis. Et si des semblables on peut tirer quelque cognoissance, pourquoy croirons nous la separation des esprits vitaux, & du cœur, estre tāt douloureuse, puis que nous esprouons que celle qu'ils font des autres membres, ne se peut à peine ressentir? comme nous venons de dire.

Mais quand il seroit ainsi que ce fust vne extreme douleur

*Epistres Morales,*

que peut-ce estre qu'un instant? Car ainsi que nous enseigne Aristote, *Les sens ne peuvent agir en nous qu'avec le temps.* Or ce temps estant moins qu'un moment, quelle en peut estre la douleur? Car le moment que nous voyõs bransler la flamme, n'est pas celuy de la mort du flambeau, ny celuy qui suit aussi apres sa mort. Si biẽ que c'est un certain tẽps, sans tẽps qui est entre ces deux momens. Chose si briefue que puis que l'esprit la peut à peine comprendre, il n'y a pas apparence que le ressentiment en soit beaucoup plus capable.

Il est vray que quelques vns pourroient, peut estre dire que encõre que la flamme meure, la mèche ne laisse de demeurer chaude quelque temps, & que aussi apres cet instant de la mort

il peut demeurer encore quel-  
que ressentiment qui doit estre  
grand, puis qu'on void ces con-  
uulsions des nerfs, & des mem-  
bres, qui sont tesmoignages de  
grandes dou'eurs.

Mais cela, comme ie t'ay dit,  
est digne de rîsee, de penser  
qu'un corps mort ressent du  
mal. Et quant aux retiremens &  
contractions des nerfs, qu'ils se  
figurent de voir des cordes de  
luth tenduës, qui venant à estre  
laschees se retirent d'elles-mes-  
mes à leur repos. Car de mesme  
les nerfs de tout le corps, qui  
respondent au cerueau, venant  
à estre d'estenduës, par le defaut  
de ses forces, font ces mesmes  
effects sans se donner du mal, &  
avec relâchement de leur tra-  
uail continuël. Et tout ainsi que  
la queuë du Lezard va longue-

*Epistres Morales,*

ment sautant apres qu'elle est diuisec du corps, sans toutesfois que le Lezard mort en sente quelque chose. Il peut bien estre aussi qu'apres la mort, le corps ait quelque mouuement que les Latins appellent palpitation, mais cela sans sentiment tout ainsi qu'vn arc courbé par violence de sa corde, lors qu'elle vient à rompre se va de soy-mesme remettant en son premier estat.

Je sçay, Agathon, que tu me pourras respondre que ces raisons pourroyent estre vallables pour ceux qui languissent longuement en vn lit, ou pour les vieillars, desquels Aristote assure la mort estre si aysée qu'à peine est elle ressentie d'eux, mais que pour ceux qui sont emportez d'vne mort violente,

& prompt, il n'y a pas apparence que la douleur ne soit extreme. Je te respondray, Agathon, que si la mort est prompte, elle ne donne le loisir d'estre ressentie, ainsi que ie t'ay desia dit. De sorte que la douleur ne doit pas estre crainte qui est finie aussi tost que commencée. Et toutesfois ie t'auoueray biẽ que comme il y a diuerses sortes de morts, aussi y a-il en elles diuerses sortes de douleurs. Mais quelles qu'elles puissent estre, elles ne sont point redoutées comme douleurs, mais comme mort, cest à dire comme fin de toutes nos actions en ce mode. Et parlà nous pouuõs conclure q̃ l'horreur que l'õ a de la mort ne procede pas de la douleur du corps, mais de la passion de l'ame qui regrette, & qui craint.

## *Epistre Morales*

Et à la vérité qui regardera seulement à la commune opinion, sy lairra en quelque sorte emporter : car laisser la lumiere du iour, les douceurs de ceste vie, les richesses, les cōmoditez, les parēts, les amis, la femme, les enfāns : & bref le propre corps avec lequel l'on a si longuement & estroittement vescu. Il faut aduouër qu'il est bien mal aisé de le pouuoir faire sans regret. Et il y a bien apparence que si la perte d'vne seule de ces choses nous rapporte vn extreme desplaisir, qu'à plus forte raison les perdāt toutes, nous en deuons estre infiniment offensez. Mais, Agathon, il faut auoir vne autre cōsideration, si la perte particuliere de quelqu'vne de ces choses nous est fascheuse cependant que nous viuons, c'est que nous

demeurons en lieu où nous en auons affaire. Mais si pour perdre vne maison nous en recouurons quantité de plus belles & de plus commodes, à peine regretterions-nous la perte que nous aurions faite. L'experience en cela nous seruira de raison. Il n'y a rien que les auaricieux aimēt dauantage que l'or: & toutesfois ils se contentent bien de changer cet or, en achetant les moindres choses qui leur sont necessaires. Je veux dire aussi que si nous perdiõs toutes ces choses que i'ay nōmces, demeurant en vn lieu où nous puissiõs en auoir necessité, c'est sans doute que la perte en seroit regrettable. Mais nous en allant de ceste vie par la porte de la mort, nous laisõs avec le corps toutes les choses qui peuuent

*Epistres Morales,*

estre necessaires au corps. Et ne faut point croire que le regret au partir de là nous en demeure, parce que comme dit Crantor, *On ne regrette jamais que ce que la necessité nous remet en memoire.*

Ces opiniõs, qu'il soit fascheux de laisser les gouuernemens des Republicques & des Royaumes, les douceurs de la vie, & la societé des hommes sont des tributs de l'humanité. Et lors que nous lairrons toute ceste humanité, nous nous despoüillerons aussi de toutes ses imperfectiõs. Et afin qu'estant encor en vie, tu en puisses recognoistre quelque chose, ne te ressouuiens-tu point d'auoir leu dans Homere,

*Le sommeil & la mort sont frere & sœurs inmeaux.*

Peut-estre n'as tu iamais son-

gé à quelle occasion il les appelle iumeaux. Je te le diray avec Plutarque, c'est à cause de leur ressemblance, parce que les iumeaux d'ordinaire se ressemblent. Que si cela est, comme ces grãds personnages nous enseignent, voyons par les effects du sommeil quels doiuent estre les effects de la mort. Et me responds, Agathon, si lors que tu es profondement assoupy, tu as quelque memoire des freres, parens, femme, ny enfans, ou si tu as soucy de tes biens, hõneurs, authoritez, ou dominatiõ quelconque? Et si cela n'est point, pourquoy n'aduouëras-tu q̃ la mort, cõme sœur de ce frere, ne te lairra non plus de regret de toutes les choses laissees, que le sommeil quand tu en es le plus assoupy. Ce qu'Orphee nous a

*Epistres Morales,*

voulu enseigner dans l'Hymne du sommeil, quand en luy parlant il luy dit:

*Tu es frere engendré & d'oubly & de mort.*

Car fils sont frere & sœur de l'oubly, & si les freres se ressemblent, sans doute la mort & le sommeil font oublier toute chose. Juge par là, Agathon, que ce regret n'est seulement qu'en apprehension durant la vie, & non pas en effect apres la mort. Et respõds-luy avec moy lors qu'il te viendra attaquer, & qu'il te dira, tu laisses ce monde. Je parts d'un long exil pour aller en ma patrie. Tu laisses tant de biens diuers, ie laisse encor plus de diuers maux. Tu laisses tes richesses, ce que ie laisse st à autrui, mais ce qui est mië ie l'em-

porte. Qui les peut laisser sort  
de seruitude. Tu laisses ta fem-  
me & tes enfans, ie les laisse à ce-  
luy à qui ils sont, comme moy.  
Il est biē fascheux que tu laisses  
ceux que tu aime, ils me suiurōt  
bica tost, & ne peuuent faillir le  
chemin. Tu es comme arraché  
d'aupres de tes chers amis, ie  
vay en vn lieu où il y en a enco-  
re de plus agreables, & eux estāt  
personnes vertueuses ne peuuēt  
demeurer longuement sans s'en  
acquérir plusieurs autres. *Puis  
que la vertu, comme dit Aristote,  
ne peut estre veue sans estre aimee.*

Bref, Agathon, tu peux aisé-  
ment respondre **de** ceste sorte à  
toutes les oppositions que le re-  
gret te fera Car c'est sans doute  
que la raison ne demeurera ia-  
mais muette, si tu la veux ouyr  
en semblable occasion.

## *Epistres Morales,*

Mais ce n'est pas peut estre le regret de toutes ces choses qui nous fait apprehender la mort: car pour peu que nous vucilliõs tourner les yeux sur celles que nous laissons en mourant nous verrons bien qu'elles trainent beaucoup plus d'incommoditez que de commoditez: & que l'esloignement ne doit pas estre regrettable, de ce dont la presence est si peu vtile. *Puis que, cõme dit Panetius, si le nom doit conuenir à la plus grãde partie de la chose, sans doute ce que nous appellons les biens en ceste vie, se doiuent appeller maux, nous causant beaucoup plus de travail que de repos.* ♪

Que si nous les voulions particulièrement appeller chacunes en iugement, nous trouuerions qu'il n'y en a vne seule qui ne donne plus de peine à l'ac-

querir, que de plaisir à la posséder, & plus de soucy à la conseruer, que de repos en sa iouyssance. Mesme que la misere humaine s'est ie ne sçay comment asseruie à ceste loy, que rien ne nous plaist tant que ce qui nous a causé beaucoup de peine. Et semble que le prix seul, & non pas leur valeur, les nous face estimer. De sorte que la saine raison ne les regrettera iamais à la mort. Que s'il y a quelque chose qui la blesse en ce point là, ce sera plustost la crainte de ce qui nous doit aduenir, apres la separation du corps & de l'ame.

Diogenes qui commanda que l'on luy mist quãd il seroit mort vn bastõ aupres pour se deffendre des animaux qui le voudroient manger, nous enseigne

*Epistres Morales,*

que le soucy du corps ne doit gueres nous traualier.

Et à la verité les honneurs des sepultures sont plustost pour le contentement des suruiuans que des morts. De sorte que ceux qui craignent ce qui doit aduenir, redoutent sans plus le chastiment de leurs mauuaises actions passées, le iugement desquelles ils croyent esloigner demeurant en terre, ignorants, qui ne sçauent pas qu'en quel lieu que le vice soit, il traine son supplice avec luy, & que s'il n'y a point eu de cachette au Ciel pour l'orgueil, qu'encore moins y en aura-il en terre pour leurs vices. Si bien que nous pouuons conclure que ceux qui craignēt ceste punition future, sont ou meschans ou ignorans, d'autant que s'ils craignent d'estre punis,

il faut que ce soit de Dieu. Car s'il n'y a point de Dieu, nul ne les peut condamner : & s'il y en a vn, ne sçauent-ils pas qu'il est tout bon, la bonté, & la misericorde ne peuuēt estre l'vne sans l'autre. S'il est bon & misericordieux, pourquoy en redoutent-ils le iugement?

Fort à propos, dit Mercure Trismegiste : *Nul ne cognoist si bien quelque chose que celuy qui l'a faite, & nul ne la flatte dauantage que luy-mesme, parce qu'il l'aime plus que tout autre.* Dieu qui nous a fait, sçait mieux que nous-mesmes les vices auxquels l'homme est de nature incliné, & ainsi l'excuse & le patiente. Et d'autant qu'il l'aime comme son ouurage, il ne le chastie iamais sans y appeller ensemble son amitié & sa misericorde.

*Epistres Morales,*

Que si entre nous nous es-  
prouuons que nul ne supporte  
tant les vices des enfans que les  
pere & mere, comment ne croi-  
rons-nous que Dieu n'en face  
de meisme enuers nous? Donc-  
ques la mescoignoissance de la  
bonté de Dieu est celle qui les  
fait craindre.

Et si tu veux cōsiderer de pres  
ce poinct, tu trouueras que c'est  
le chastiment de la vie passée  
que l'on craint, & non pas la  
mort. Mais ce chastiment est  
ineuitable, puis q̄ si Dieu veut  
il peut aussi bien le donner en  
la vie qu'après. De sorte que  
c'est l'ignorance & le vice qui  
nous fait trembler. C'est pour-  
quoy Crphee dit,

*La fin des bons est beaucoup plus ai-  
sée.*

Et tant s'en faut que nous de-  
 uions craindre, qu'au contraire  
 nous devons esperer tant de  
 biens que Platon mesme dit que  
 c'est par la seule mort que nous  
 pouuons paruenir à nostre per-  
 fection. Et ce sera la conclusion  
 de ceste lettre: *Il est force, dit il,*  
*puis qu'il n'est pas possible qu'avec le*  
*corps on puisse rien cognoistre nettement*  
*que l'un de ces deux soit, ou que du tout*  
*l'homme ne puisse iamais rien sçauoir,*  
*ou que ce soit apres sa mort. Car alors*  
*l'ame sera à son apart separee de son*  
*corps, d'autant qu'il n'est pas permis*  
*que ce qui n'est pas pur et net touche &*  
*atteigne à ce qui l'est.*

Par là il nous a voulu mon-  
 strer cōbien la mort doit plus-  
 tost estre desiree que redoutee,  
 puis que la perfection de l'hom-  
 me, estant la cognoissance, &  
 ceste cognoissance ne pouuant  
 estre entiere qu'apres la mort,

*Epistres Morales,*

celuy ne haïra point la mort qui aimera sa perfection. Et à la vérité n'y ayant peu ou point de douleur en la mort, les choses que nous laissons en ce monde, n'estant point regrettables, ny à craindre celles que nous attendons en l'autre, ie ne voy point, Agathon, pourquoy ce passage doïue estre si redoutable aux hommes, puis mesme, comme dit Archésilus, que

*La mort sans plus est guarison certaine*

*De tous les maux dont nostre vie est pleine.*

---

*Que les passions & affections d'elles-mêmes ne sont point mauvaises. Comme elles s'esmeuuent en nos ames, & comment on y doit remedier.*

EPISTRE

## EPISTRE VIII.

**S**Cay-tu, Agathon, ce que ie croy des passiōs, & des affections de l'ame: cela mesme que de l'esmotion de l'eau. Car nous voyons bien souuent vn torrent estre si impetueux qu'il ne rencontre rien qu'il ne rēuerse: & toutes-fois les grands lacs du Bourget & de Lauzane, qui peuuent se nōmer de petites mers, ou pour le moins de grands abysses d'eau, sont si paisibles que bien souuēt il n'y a qu'vne petite frizure qui leur replisse le front.

Doncques ces furies, & ces rauages ne procedēt pas de l'imperfection de l'eau, mais du lieu où elle est. Car si elle tend tousiours enbas, ce n'est pas pour le

*Epistres Morales,*

dommage d'autruy, mais pour chercher son repos. De mesmes les passions, & les affections ont leurs effects selon l'ame où elles se rencontrent. Si elle est vnie elles demeurēt sãs impetuosité, si au contraire elle est inegale en vn lieu, on les verra couler furieusement, & en vn autre, bouillonner en escume, & ailleurs s'elargissant hors de ses limites, se desborder autant que l'ame a d'estendue. Parce que proprement la forme des passions, & des affectiõs, c'est la perfection, ou l'imperfection de l'ame. C'est pourquoy ny au bien, ny au mal, on ne doit ny louer, ny blasmer que l'ame seule.

Phaëton, duquel les fables font si pleines deuoit estre taxé, & non les cheuaux du Soleil, si ne les sçachant guider ils prin-

drent autre route que celle qu'ils deuoient.

Personne ne blasmera la couleur si elle n'est pas bien disposée au lieu qu'elle doit estre, selon l'art de la peinture, mais ouy bien le peintre, qui n'aura sçeu s'en bien seruir. Aussi Ciceron considerant que chacun se rendoit tel qu'il vouloit estre, dit fort veritablement *chacun est artisan de sa fortune.*

Toute ame a ses passions, autrement elle seroit impassible, mais toutes les ames n'ont pas mesme volonté, ny mesme iugement. Et de là vient que les passions, & affections, semblent estre differentes, à cause des diuers effets qu'on en void reussir. Nous en voyons plusieurs qui meurent libremēt pour la iustice, & plusieurs pour l'iniustice.

## *Epistres Morales,*

Cela vient que ce qui plaist aux vns, desplaist aux autres: car en elles-mêmes toutes les affectations sont esgales, quoy que diuersement appropriées, tout ainsi que d'un même feu on se peut chauffer & se brusler. Et afin que tu cognoisses mieux ce que ie t'en dy, considerons vn peu les actions des hommes, & nous verrons qu'une même personne vsera bien quelquesfois, & quelquesfois abusera de ses mêmes affectations. Que si elles estoient toutes bonnes ou toutes mauuaises, elle ne le sçauroit faire.

Mais, me diras-tu, tout ainsi qu'une vallee ne peut faire que les torrens qui sy desgorgent, ne courent avec impetuosité: aussi vne ame qui est raboteuse & precipitee ne peut empes-

cher que les passions qu'elle a ne soient violentes, & ne roulēt furieusement, ie te respondray, Agathō, L'eau coule impetueusement, pour trois occasiōs : La premiere, cōme ie t'ay desia dit, quand elle rencōtre vn lieu qui baisse en des endroits, & releue en des autres, cōme nous voyōs Isaire, & Arc entre ces montagnes de Moriane, & de la Tarenteze.

La seconde, quand elle descēd de mōtagne si haute, & si escarpee, que la force qu'elle prend en ses descentes, la rend encor impetueuse quand elle est en bas, quoy que le lieu soit esgal & plein, comme nous voyons le Rosne, qui durant tout son cours retient sa rauissante impetuosité, quoy qu'il passe par vn pays assez plein. Et cela d au-

## *Epistres Morales,*

tant que prenant sa source en ces grandes montaignes de Valley, il se donne tel branfle qu'il ne peut s'arrester que dans la mer.

Et la derniere c'est quand le vent d'une grande furie, l'esmeut, & leue les ondes en montaignes, mais cela ne peut auenir gueres souuent que dans les grands lacs, ou dans les grandes mers : car ailleurs les bords voisins rompent l'onde auât quelle ait le loisir de s'empouller, ou d'en esbranler vn autre.

Or ces trois mesmes occasions se treuent en l'impetuosité des affections & des passions. L'inegalité de l'ame, c'est quand quelque forte de vice rompt en des lieux sa vertu contraire. Car il n'y a ame si vicieuse qui ne retienne encore quelque vertu, &

alors aux endroicts où ces vertus defaillent, les passions se laissent couler d'une tres-grande impetuosité. Que s'il auient que cespassi s rencontrent quelque partie de vertu en leur violence qui soit encor rest e en cette ame, elles l'emportent avec elles, ou bien comme le courant de l'eau va rompant son lit peu   peu par le heurt que l'onde donne c tinuellem : de mesme par succession de temps, cette violence emporte le peu de vertu qui est rest e: de là vient que le voluptueux, l'auaricieux, le colere, & le cruel en leur ieunesse ont tousiours quelque chose qui les retient, & qui dispute bien souu t en eux mesmes contre leurs vices. Mais lors qu'ils y ont c tin e  longuement, ils ny treuu t nulle espece de resistance.

*Epistres Morales,*

Pour la, deuxiesme occasion, qui est l'impetuosité que l'eau retient iusques à sa fin en l'ame, ce sont quand les passions & affections naissent d'une grande ambition, ou temeraire outrecuidance. Car encor que l'ame en soy-mesme soit iuste, clemēte & fidele, toutesfois le branle que ceste passion a pris de si haute source, l'emporte tousiours avec impetuosité. De là est venu qu'Ennius a dit q̄ si le droit se doit violer que ce doit estre pour regner.

Et la dernière qui procede de la tourmēte que le vent esmeut dans les grādes eaux, ce sont les esperances que les plus grands nous font cōcevoir, ou que nostre courage mesme esmeut en nous. Et tout ainsi que ce ne sont qu'aux mers, & aux grands

lacs où ces ondes peuuent ainsi estre esmeuës, de mesmes ces grandes esperances ne peuuent naistre qu'en ceux qui s'ont grãds desia d'eux-mesmes car aux autres les effets les destrompent incontinent.

*Le tourbillon des esperances*

*Ua roulant parmy la cité.*

Dit le Poëte Tragique.

Voilà, Agathon, les trois occasions pour lesquelles les passions & affections s'esmeuent violentes en nostre ame. Et comme les vnes & les autres procedent ou de nonchalance ou de volupté, ou d'erreur, de mesme on leur peut remedier par leur contraire. Car en fin l'esprit est tel qu'il veut estre. Et quoy que le vice aussi bien que la vertu soit vne habitude, si est-ce que comme vne vertu se peut perdre, aussi

*Epistres Morales,*

peut on laisser vn vice si l'on veut. Nous l'auons cogneu en ce grand capitaine Grec qui en sa ieunesse, plein de vice, ialoux de la victoire, & de l'honneur de Miltiades, se rendit par apres vn des plus grands personnages de sa republique. De mesme Socrates fut iugé par la Phisionomie vn des plus meschants hommes de son temps, & il auoïa librement que de son naturel il estoit incliné à toute sorte de vice, mais que par la Philosophie, il auoit corrigé tels defauts. Et qu'est-ce autre chose cela qu'à planir son ame, & remedier aux defauts qui y sont?

De mesme ces grandes ambitions ne peuuēt elles estre fuies, ou pour le moins corrigees par la raison? Si font certes. Ce Roy Lacedemonien qui relascha à

son peuple beaucoup de son autorité, répondit fort à propos à la femme, qui luy reprochoit qu'il ne lairroit pas la Royauté si grãde à ses enfans que son pere la luy auoit laissée. Aussi, dit-il, la leur lairray-je plus asseuree. De mesme doit-on beaucoup craindre les esperances que les plus grands esmouuent en nostre ame, où dont nous mesmes esmouuons nos passions, & nos affections, & les reigler avec la prudence.

On vid iadis par ces esperances plusieurs fois à Rome, changer le bon naturel des citoyens, lors que pour renouueller leurs loix, les Romains enuoyerent Spurius Postumius à Athenes pour auoir celles de Solon. Ils esleurent dix d'entre-eux pour en faire le raport au peuple, en-

*Epistres Morales,*

tre lesquels Appius Claudius fut du Decem-virat, hōme vif, & fin, & qui avec l'esprit n'embrassoit rien moins que l'ambition de tout l'Empire. Cestuy-cy à son commencement nourrissoit quantité de ieunesse en toute sorte d'honnestes exercices: si bien que sa maison estoit vne eschole de vertu. Mais lors qu'il se haussa à la tyrānie, il n'y eut vn seul de tous ceux qu'il auoit si bien nourris, qui alleché de ses belles promesses, ne se laifast emporter par l'esperance au delà de son deuoir. Et nō point seulement ces ieunes gens, mais ses neuf compagnons aussi, qui tous aux despens de leur vie, & de leur deuoir, tafcherent de le porter à l'vsurpation de leur patrie mesme, quoy que tout le peuple les eust esleus pour les

plus gens de bien.

Or contre ces vents impetueux, la prudence, comme ie t'ay dit, doit estre opposee, & se ressouuenir des deux preceptes qui estoient escrits au temple d'Apollon en Delphe:

COGNOY TOY-MÊSME, &  
RIEN DE TROP.

Aux premiers responds avec Agesilaus: *Amy iusqu'à l'Auel,* & à toy. Que le moindre doit ceder au plus grand. Iuge par là, Agathon, que nos passiõs & nos affections telles qu'elles sont, sont les vrais tesmoins de ce que nous sommes, & qu'elles sont indifferētes en nostre ame cōme le reste de ses puissances.

Voicy ce que ce matin, sur ce propos i'ay leu dans Marcilius Ficinus: *Tout ce qui nous esmeut est passion ou affection, aussi bien ce*

## *Epistres Morales,*

*qui nous pousse à la vertu qu'au vice:  
& ny a rien en nostre ame qui donne  
plus de force au bien & au mal.*

Doncques, Agathon, il n'y a rien que l'homme prudent doive avec plus d'estude, tenir sous les loix de la raison, ny qui luy soit plus honteux ny plus loüable que de se laisser vaincre, ou de vaincre ceste puissance. Et adieu.

---

*Que l'inconstance de nos desseins procede de l'ignorance, & quel remede il y a.*

### EPISTRE VIII.



Considere, ie te prie, Agathon, que c'est que de l'inconstance de nos desseins. Quelquefois quand tous nos amis se mettroient en-

semble pour nous persuader le contraire de ce que nous auons desseigné : & quand toutes les incommoditez qui se peuuent imaginer, s'y opposeroiēt, nous ne voudrions pas changer vn seul poinct de ce que nous auōs resolu. Et quelquefois au contraire, nous-mesmes sans nulle apparence de raison nous en diuertissons. Et semble qu'il n'y ait rien qui nous y puisse encor vn coup r'apporter. Et ~~micelà~~ c'est d'autant que comme toute chose resiste à son cōtraire, nostre volōté s'efforce cōtre ce qui l'a contrarie, d'autāt que l'esprit de l'homme genereux est si libre qu'il n'y a nulle tyrannie qui le puisse forcer. Au contraire comme plus vne voūte est chargee, plus aussi elle est forte. De mesme vn

*Epistres Morales,*

grãd courage, plus il se sent surchargé, & plus il s'esuertuë contre son faix. Je dy cecy pour cet amy qui a passé les Alpes avec tant de diligence, durant les ardesntes chaleurs, qu'il sembloit que sa vie despendist de la haste & de la vistesse des cheuaux de poste. Et toutesfois estant arriué icy, on diroit qu'il a beu toute l'eau de l'oubly, tant il se soucie peu de paracheuer son voyage.

L'imperfection de nos desseins ne procede pas tousiours de l'impuissance, mais de l'ignorance bien souuēt qui nous fait vouloir des choses que nous ne deurions pas, & là dessus enchãtez des imaginations qu'elle nous presente, nous nous laissons emporter à l'entreprise de plusieurs choses, qui depuis

estant esclairees en nous par la raison sont recogneuës ou mauuaises ou inutiles. Ce que l'Espagnol Ceruantes appelle,

*Querer que nunca sabe lo que quiere.*

Il est vray que cet esclarcissement de la raison doit venir de nous-mesmes, ou si c'est par le moyen d'un amy, il faut que ce soit sans violence. Car l'ame qui a receu ceste opinion pour bonne, la fortifie d'opiniaistreté lors que la raison luy defaut, si on la lui veut arracher par force, d'autant que nul ne veut descouurer son imperfection, & moins encores l'ame que le corps. Or la plus grande imperfection du iugement, c'est de receuoir le faux pour le vray. De sorte qu'on ne luy peut faire vne plus grande offense que de monstrier qu'il s'est trompé en son eslection,

## *Epistre Morales*

Si bien que celuy qui pretend de diuertir vne ame genereuse de son dessein , doit y aller en flechissant, & non pas en combattant. Car nous plions bien des arbres peu à peu, qui seromproiēt si de violence on le vouloit faire tout à coup. Quant à moy ie mesprise autāt ceux qui legerement se mettent à vne entreprise, que ie blasme ceux qui ayant commencé vn dessein le laissent à moitié, d'autant que du premier erreur procede le dernier, & semble que d'ordinaire ceux qui commencent avec peu de discretion, s'en retirent avec beaucoup de confusion.

C'est pourquoy quand Dieu crea l'homme, voyant que nostre propre naturel estoit d'estre en perpetuel mouuement,

& desir, d'autant que nous ne pouuons en rien nous arrester qu'en luy-mesme, comme en nostre propre centre, il voulut, pour empescher que nous ne suiuiissions à plein vol les biens perissables & vains, mettre au sommet des trois puissances de nostre ame, vne sentinelle bien esueillée, qui l'aduertit des perils qu'elle doit euiter & des ennemis dōt elle deuoit se deffendre, laquelle, comme dit le mesme Ceruantes sous la personne de Tirsis, *Fue la rason que corrige y enfrena nuestros desordenados deseos.*

Car c'est sans doute que si la raison ne tenoit la bride de nos desirs, ils nous traineroient avec eux en mille desordres honteux, parce que nostre ame renfermée dans ce corps, qui

*Epistres Morales,*

ne void que par eux, cōme par des lunettes auantageuses, iuge toutes choses plus grādes qu'elles ne sont pas. Et lors qu'elle en a la iouyſſance elle recognoist bien son erreur. Mais eela n'empesche point qu'elle n'ait desia failly.

C'estoit Phocylides qui nous conseilloit à ceste occasion que noz desirs fussent communs, & moy radiousteray, & qu'ils soient de chose cogneuë. Tout ainsi, que la mescognoissance nous fait desirer les choses mauuaises comme estans bonnes, aussi la cognoissance nous les fait fuyr comme mauuaises. De là vient que l'ignorant qui fait vne meschanceté, peut estre en quelque forte excusé, mais nullemēt ce luy qui sçait bien ce que c'est.

Or, Agathon, mon amy, veu-

tu ſçauoir quelle iuſte reigle ie trouue pouuoir biẽ dresser nos deſirs, & nos deſſeins, ne cõfondons riẽ enſemble, ie veux dire, ne deſirons point pour l'eſprit ce qui eſt du corps, ny pour le corps ce qui eſt de l'eſprit. Le corps eſt cõtent de peu, & pourueu qu'il ſoit couuert du froid, il ne ſe ſoucie pas ſi c'eſt pourpre, ou bureau. C'eſt l'eſprit d'oũ dẽpend ce choix. Mais pourquoy voulons-nous dõner quelque choſe à l'eſprit, moins qu'il n'eſt? A l'eſprit il faut les choſes ſpirituelles. Les choſes ſpirituelles ſont les vertus contemplatiues & morales. Et pourquoy voulons nous hauſſer le corps par deſſus les choſes corporelles, luy recherchãt les grãdeurs des Empires, les honneurs entre les perſonnes meſmes vi-

*Epistres Morales,*

cieuses, & les faueurs, en fin, de la Fortune qui sont en quelque sorte des choses qui touchent à l'ame, & que toutesfois elle ne souhaitte que pour le corps? Et au contraire, pourquoy voulõs-nous abaisser ceste ame à desirer ces vanitez, qui ne la peuuent ny rēdre meilleure, ny entieremēt contenter. Fay donc ainsi, Agathon, ne mets rien en cõfusion. Et quand il se presentera quelque chose que tu vueilles desirer, interroge toy toy-mesme, & te demãde sans flatterie, Souhaitté-ie ces choses pour mon corps, ou pour mon esprit? Si c'est pour le corps, ne vueille riē dauantage que ce que la loy de nature t'oblige, qui est de vouloir iustement sa conseruation sans superfluité. Si c'est pour l'esprit, ne vueilles pour luy q̃ ce

qui le peut contenter, ou rēdre meilleur, & ne l'abaisse point par tes desirs à rien de moindre qu'il n'est. Pythagoras conclue-  
ra ceste fois ma lettre,

*Ne fay iamais ce que tu ne sçay pas.  
Mais fay cela qu'il est bien que tu  
sçache.*

Car si nous auions bonne co-  
gnoissance de ce que nous desi-  
rōs, l'ayant voulu vne fois, nous  
le voudrions tousiours, d'autant  
que le bon ne peut changer de  
nature. Et si nous ne faisons que  
ce qu'il est bon que nous sça-  
chions, nous ne ferons iamais  
que ce que nous deuons faire,  
d'autāt que l'esprit ne doit sça-  
uoir que ce qu'il doit exercer,  
soit pour s'en retirer, ou pour le  
mettre en effect.

*Que la grandeur est vne chaine continuee des hōmes iusques à Dieu, des trois especes de grandeurs. Que la vertu, si elle n'est extreme n'est point vertu.*

EPISTRE IX.

**P** Vis que tu veux, Agathon, que ie te nourrisse des mesmes viandes que ie donne à mon esprit, ie te veux dire ce que ce matin ie luy ay donné pour nourriture.

Dieu est si bon que non content de nous auoir donné l'estre, & le bien estre encor, nous ayāt creéz à sa semblance, il nous attire secrettement à luy par toutes les volontez de nostre ame. Et semble qu'il n'ait voulu nous laisser nul moyen de nous separer de luy, de peur que si nous  
nous

nous en esloignōs nous ne perdisiōs le sētier qui no<sup>9</sup> peut cōduire à nostre parfaite felicité.

Tu trouueras , peut estre , estrange que ie die que toutes nos volontez tēdent à luy, puis que la pluspart des hommes a deuāt les yeux toute autre chose que luy. Mais si avec moy tu veux considerer ce que ie te vay dire, ie m'asseure que tu aduocēras que i'ay raison.

Toutes les volontez de nostre ame font ou aux choses de la terre, ou à celles du Ciel. Celles de la terre font ou aux douceurs & voluptez de la vie, ou aux ambitions & grandeurs de courage qui nous esleuent à ce desir de dominer, ou bien à la perfection de la vertu morale. Et celles du Ciel font ou en la cognoissance des choses, ou en

## *Epistres Morales,*

la iouissance spirituelle de ce qui est spirituel. Le m'assure que tu ne doute nullement que ceste iouissance spirituelle ne s'adresse directement à Dieu, de sorte qu'il faut seulement que ie te parle des autres, que nous diuiférons en trois chefs.

Le premier qui comprendra les grandeurs de la domination, & des voluptez. Le deuxiesme, la grandeur de la science. Et le dernier la grandeur de la vertu morale. Or escoute comme ces trois grandeurs nees en l'homme se vont conclure en Dieu.

Celuy qui à son heritage adiouste celuy de son voisin, pense-tu qu'il n'ait rien à desirer outre cela? Et s'il desire, pense-tu que sa grandeur soit entiere? Tout ainsi qu'une flame esprise

au bois , en allume vne autre, & plusieurs encore iusques à l'infiny, si la matiere ne luy defaut. De mesme le desir espris en ces choses mortelles, en allume vn nouveau, & eux ensemble plusieurs autres , autant qu'ils trouuent suieût de desirer. Or les suieôts du desir, sont toutes les choses estimees bonnes qui ne sont point nostres. Si biẽ que comme le bois allume le feu en le nourrissãt de mesme l'acquistiõ d'vn Empire allume ce desir d'auoir encor celuy qui luy defaut , & ce second ioint à luy n'esteint pas cette ambitiõ, mais l'allume d'autant plus violemment, quelle luy donne plus de nourriture. De sorte qu'elle va s'agrandissant tousiours iusques à la monarchie de tout le monde.

*Epistres Morales,*

Mais pense-tu que celuy qui regrettoit de ne pouuoir dominer qu'un monde, eust esté satisfait s'il en eust eu encore un autre? Nullement, Agathon mon amy. Tant s'en faut, comme ie t'ay dit, son desir eust esté plus violent. Car tout ainsi que les triangles ne sçauroient entieremēt remplir le rond, nostre ame qui est ronde, cōme dit Platon, ne peut estre remplie de ces triangles des choses du monde. Et ne l'estant point, il y reste tousiours quelque place vuide. Et parce que le vuide ne se peut souffrir en la nature, nostre ame va tousiours recherchant quelque chose qui la remplisse. Voilà pourquoy apres la Monarchie de la terre, elle est cōtrainte de hauffer les yeux au Ciel, ainsi qu'ont fait les plus grands per-

ſonages, & paruenüe à ce poinct elle ſe ioinct à Dieu, où tout eſtant en vnitè, qui iouyt de cet vn, iouyt de ce tout. Et d'autant que le tout en ſoy eſt rond, alors l'ame ſe remplit & contente.

Quant à la grandeur des voluptez, qui ſemble eſtre vne eſchelle bien imparfaicte pour ſe hauffer à Dieu, ſi eſt ce que par elle en cor l'amey peut monter par les meſmes raiſons que ie viēs de te deduire. Car il eſt tout certain que nulle volupté ne peut contenter noſtre ame. Et c'eſt pourquoy Marcilius Ficinus dans le Sympoſe, demande fort à propos à l'amant, d'où viennent ſes ſouſpirs & ſes plain-tes, quoy qu'il ait la iouyſſance de la choſe aimée. A quoy il reſpond fort doctement, que l'ame ſpirituelle ne peut aſſouuir ſes

*Epistres Morales,*

desirs aux voluptez du corps. De sorte que les possédant entièrement, elle cognoist qu'il luy defaut encore beaucoup pour la perfectiõ du plaisir qu'elle pretẽd de la persõne aymee si bien que, desabuzee des menteuses propositions, que les yeux du corps, par les sens luy ont faites, elle cognoist que riẽ ne la peut contenter, ny remplir entièrement sa volupté, que ce qui est comme elle spirituel. Et par ainsi elle est contrainte de s'esleuer en haut, où se ioignant à Dieu, elle trouue ceste infinité de plaisir dans laquelle seule elle se contente.

Quant à la grandeur de la sciẽce, il est avcẽ de cognoistre qu'elle nous esleue à Dieu, & que la chaisne des cognoissances, sans se destacher, continue

iufqu'à luy. Et cela, felon l'opinion mefine d'Aristote qui nous enseigne que la cognoiffance d'une chose nous donne le desir de celle qui le touche. Or tout l'univers n'estant qu'un corps, & les membres ne pouuāt estre separez du corps, sans le rendre imparfait, & defaillant en ceste partie, il s'enfuit que tout ce qui est en ce corps del'univers doit estre ioint ensemble cōme les membres les vns aux autres. Et tout ainsi que la main ne peut finir que le bras ne commence, & le bras que l'espaule ny soit attachée : de mefine la moindre parcelle de ce tout ne peut estre separée d'une autre partie, si bien que tout enchainé ensemble, ne se peut desioindre sans rendre cet univers imparfait. Mais ce se-

*Epistres Morales,*

roit accuser Dieu d'ignorance. Et c'est pourquoy nous tenons que n'y ayant nulle imperfection, il n'y a aussi nulle separation.

Que si cela est, celuy qui aura la cognoissance d'une des moindres parties de cet Vniuers ne peut l'auoir entiere sans cognoistre en quelque sorte celle qui la touche. Et de ceste cognoissance vient le desir d'en auoir la science parfaite, qui ne peut s'acquiescer sans venir à quelque lamiere de la troisieme. Et ainsi de l'une à l'autre, sans se pouuoir arrester, l'ame va recherchant la cognoissance du tout, laquelle elle ne peut auoir qu'en Dieu, où tout se void parfaitement. Et parce que la cognoissance de quelque chose vnit ceste chose en nostre ame, venāt à cognoi-

stre Dieu, elle s'vnit à luy & vnie à luy, ne peut plus rien ignorer.

De là vient que les plus sçauãs mortels ont esté ceux qui ont le plus desiré d'apprēdre, & que Herillus auditeur de Zenon a tenu que la science estoit le suprême bien, & q̃ rien ne deuoit estre desiré pour soy-mesme que elle seule.

Iuge par là, Agathon, si ceste souueraine bonté ne nous faict pas hauffer à elle par les degrez de la science: & si ceste grãdeur n'est pas vne chaine continuee, qui des hommes va iusques à Dieu.

Quant à la grandeur des vertus morales, c'est sans doute q̃ de nous elles vont continuant iusques à luy. Et afin que tu l'entendes mieux, reçois pour fon-

*Epistres Morales,*

dement ce Paradoxe que ie te  
vay dire. Nulle vertu, n'est vray-  
ement vertu, qui ne soit extre-  
mement vertu. Or n'y ayant  
rien d'extreme qui soit petit, il  
faut que la vertu soit extreme-  
ment grande pour estre vertu.  
Tout homme donc qui desire  
estre vertueux, faut qu'il recer-  
che de l'estre extremement, au-  
trement il ne meritera point ce  
nom, Mais si rien ne peut conte-  
nir que ce qui est moindre que  
soy, il faut auoüer que rien ne  
peut contenir l'extremité, que  
ce qui est extreme. Rien n'est  
extreme que l'infiny, ny rien  
infini que Dieu, & ce qui est en  
Dieu.

I'ay nommé cette proposi-  
tion vn paradoxe, d'autant que  
la commune opinion est, &  
mesme d'Aristote, que les ver-

tus morales sont mediocres, & que elles ont deux extremittez vicieuses, l'vne du plus, & l'autre du moins, & toutefois ie dy qu'il faut que pour estre vertus, elles soyent extremes. Mais afin de m'expliquer, & que tu cognoisses que ie ne m'esloigne pas de l'opiniõ d'Aristote, voicy quellẽ est la definition qu'il en donne: *La vertu est vne habitude par eslection consistãt en mediocritẽ, ayant esgard à nous, qui se gouuerne avec raison, selon le iugement d'un homme prudent.* Doncques si la vertu doit estre mediocre, ayant esgard à nous, Aristote n'entẽd pas que ce soit ayant esgard à la vertu.

Et en cela il nous montre comme par apres il l'explique, qu'il faut auoir esgard, au lieu, au temps, & aux

*Epistres Morales,*

personnes. Car il est tout certain que la liberalité commande quelquesfois de donner plus ou moins, selon ces trois choses: mais cela ne touche point à la vertu, qui en effet doit estre entierement vertu, & à laquelle rien ne peut estre adiousté. Or ce à quoy on ne peut riē adioster est sans doute extreme. Mais c'est à nous à qui ceste mediocrité touche, c'est à dire aux effects que nous deuons produire par elle. Et afin que tu entendes mieux ce poinct, il faut que tu sçaches que ceste vertu consiste en deux choses, c'est à sçauoir en la volonté, & en l'action. Car nul ne sera dit vertueux, qui ayant la volonté bonne, aura toutesfois ses actiōs mauuaises, ny celuy qui aura des actions bonnes, ayant la volonté mau-

uaife: Or l'action doit estre mediocre, c'est à dire avec ses effets, suiure, & se conformer au temps, au lieu, & aux personnes. Mais la volonté doit estre aussi bien extreme de bien faire aux petites actions qu'aux grandes. Car le pauvre en donnant peu, a aussi bien la parfaite liberalité que le riche en donnant beaucoup Iuge d'oc par là, Agathon, que ce Paradoxe, qui au commencement semble estre, tant contre la commune opinion est toutesfois entierement fondé sur la doctrine d'Aristote. Et concluons ensemble que celuy qui recherche la grandeur de la vertu morale, recherche vne chose extreme, & que n'y ayant rien d'extreme qui ne soit infiny, & l'infiny ne pouuant estre qu'en Dieu, sans doute il recherche,

## Epistres Morales,

& s'esleue en Dieu.

Mais, diras tu, la vertu morale gist en la volonté & en l'action: Et quelle volonté & actiō donnera-on à Dieu, qui est vn & mesme Toutes; Agathō, en leur perfection & en leur vnion. Iamais il ne sera clement sans estre extrememēt clement, & il n'aura iamais ceste clemence sans la iustice. Car rien ne paroist de separé en Dieu, ny d'imparfait en luý. Et parce que tu demandes quelle action & quelle volonté Dieu peut auoir, escoute ce que Zoroaster en dit, *Dieu (dist) se fait soy-mesme*: Et Plotinus l'explique de ceste sorte *Dieu c'est vn acte, non point d'un autre, ny au tour d'un autre, mais de soy-mesme, & au tour de soy-mesme.*

Car c'est vn acte demeurāt en soy. Et parce que l'acte, à cause

de la nature du bien infiny, est infiniment fecond, c'est sans doute qu'il ne peut estre sans effect, & cet effet ne peut qu'estre infiny. Et parce que Dieu seul est infiny, ce qui est engendré de cet acte en Dieu, c'est Dieu meisme entieremēt de foy, en foy, & à l'entour de foy.

Voila, Agathon, quelle est l'action de Dieu, qui est de faire vn acte parfait & vertueux, qui est luy-mefme. Peut estre veux-tu ſçavoir quelle est ſa volonté?

Où il n'y a point de volonté, qui est vne inclination de l'entendement au bien, là auffi n'y peut-il point auoir de plaisir pour l'entendement, qui est-ce qui fait estendre la volonté au bien, & qui luy fait trouuer ſon repos? Que ſil n'y a point de plaisir au biē, pour certain il n'y

*Epistres Morales,*

en a point du tout: mais aussi; (comme il est sans doute) si le plaisir y est, la volõté y est aussi. Que si ces affections sont aux creatures, le cõmencement de la generatiõ, sans doute au createur, ce sont l'origine de la creation.

Que si toutes les choses bonnes sont dressees à vne fin, i'entens les particulieres qui sont bien ordõnez: à plus forte raison le bien vniuersel, Dieu, dresse toutes ses actions à quelque fin: mais si la fin est la perfectiõ de la chose qui luy est adressee, quelle autre fin peut auoir Dieu que sa bonté mesme? Que si la bonté de Dieu est sa propre fin, Dieu à sa façon, aime sa propre bonté. Or Dieu estant intellectuel, & sa bonté intelligible, il l'aime d'vne amour intellectuel.

ſe. Mais cet amour giſt en la volonté, Dieu donc veut ſoy-mefme.

Par là, cōſidere, Agathon, que Dieu veut, & fait toutes choſes bonnes, & afin que quelque Epicure ne die que Dieu en ſes actions & volontéz ait de la peine & du ſoucy, il faut q̄ tu ſçaches que ſil ne veut il n'a affaire de conſeil, ny d'election, parce qu'il agit par ſõ propre eſtre. Et toutainſi que le Soleil eſclaire le mōde, q̄ le feu eſchauffe, & q̄ l'ame anime le corps par leur propre eſtre, c'eſt à dire par la vertu naturelle qui eſt en leur eſtre: de meſme Dieu, cōme Dieu fait par ſon eſtre toute choſe. Or toute actiõ qui ſe fait par l'eſtre, ſe fait ſans ſoucy & trauail. Il y a ceſte differēce en ce qu'agit le Soleil par ſon eſtre, & Dieu par le ſien

*Epistres Morales,*

que le premier agent , qui est Dieu, agit par vn estre pur, le Soleil par l'estre, c'est à dire par vne certaine vertu naturelle : de sorte que l'action qui procede du conseil, & de l'eslection, est plus que celle qui procede de ceste vertu naturelle, mais aussi celle de l'estre pur est, sans comparaison par dessus celle de l'eslection..

C'est , peut estre, trop platoniser que ce que i'ay faict ce matin avec toy , mais il faut que tu m'excuses, puis que tu m'as prié de te nourrir des mesmes viandes que i vie pour moy. Que si tu relis ceste lettre plusieurs fois, ie m'asseure que tu trouueras que veritablement la grandeur est vne chaine continuee des hommes iusques à Dieu, & que le desir de dominer, de fça-

uoir, & d'estre parfaitemēt vertueux, nous va peu à peu esleuāt en Dieu, & par diuers milieu, nous cōduit à la fin en luy, comme le parfait centre, & repos de nostre ame.

---

*Que la vertu nous approche plus de  
Dieu que toute autre grandeur.*

*Et qu'elle est plus aisée à  
acquérir que les  
autres.*

## EPISTRE X.



Elon ta responce ie iuge, amy Agathon, que l'espineuse lettre que ie t'escriuis hier, tra esté plus agreable que ie n eusse creu. Car tu me mandes que ie t'ay ouuert les yeux à des choses que l'opinion commune t'empeschoit de voir entierement, & qu'à ceste heure

*Epistres Morales,*

tu cognois qu'il est vray q̄ toute grandeur tend à Dieu, & qu'il est impossible autrement: mais ne te contentant pas de ce que ie t'en ay dit, tu desires de sçauoir encor deux choses de moy sur ce propos, & me pries bien fort de t'en escrire mō opinion.

Tu sçais bien, Agathon, que mon amitié t'a donné dès long temps tout ce que tu peux desirer de moy, & que ce seroit māquer au deuoir d'amy si ie ne te rendois tous ceux ausquels elle me lie enuers tōy. Il n'y a qu'un mal en celà, peut estre ne pourray-ie pas si bien satisfaire à tes demandes que tu le desirerois. Mais nul n'estā obligé à ce qui est outre sa puissance, tu te contenteras amy, de ce que ie pourray.

Tu veux dōc sçauoir de moy,

puis que la grãdeur de la domination, de la science, & des vertus morales va iusques à Dieu, par laquelle de ces trois on peut s'approcher dauantage de luy, & puis que nul n'en peut auoir la perfection laquelle on peut acquerir moins imparfaitemẽt. Voicy, Agathon, quelle est mō opinion.

Plus vn portraict ressemble au visage sur lequel il est faict, plus aussi difons nous qu'il approche de sa ressemblance. Ce qui representera donc en nous plus parfaitemẽt la ressemblance de Dieu, sera sans doute ce que nous dirons nous en approcher dauantage. Car nous auõs esté creez par luy sur ce modele là. La grandeur de la domination est plustost contraire que ressemblãte à Dieu : puis qu'en-

*Epistres Morales,*

cores que nous le dissons le Seigneur des Seigneurs, si est ce que c'est d'autant que telle domination est iustement sienne. Mais nul entre les mortels n'est né Seigneur vniuersel du monde. S'il l'acquiert, il en despoüille les particuliers qui en iouysoient auparauant. Et en ceste vsurpation ne contreuient-il à la loy de nature, qui commande de ne faire à autruy que ce que nous voudrions qui fust fait à nous mesmes? Et qu'est ce ceste loy de nature que Dieu mesme?

Par ainsi celuy qui vsurpe se rend entierement dissemblable & contraire à Dieu. Dissemblable d'autant que Dieu est iuste, & que celuy qui rait le bien d'autruy est iniuste, que Dieu fait tousiours bien à chacun, &

que cestuy-cy ne rapporte que du mal: que Dieu nous donne à tous ce qui est à foy, & que l'autre s'attribuë ce qui n'est pas sien. Et au contraire, d'autant qu'il va contre ses commandemens, & q̄. mesme pour se hausser à l'entiere domination, il faut qu'il s'esleue à celle du ciel, puis qu'elle ne finit point en ce qui est de la terre. Les Poëtes nous ont voulu représenter ce vice par les Titans outreuides, qui essayèrent de monter aux cieus: & les Historiës nous en font foy, par les temeraires & prophanes sacrifices qui ont esté vouëz à quelques mortels.

Quant à la grandeur de la science, elle est en quelque sorte plus ressemblante, mais toutesfois encore fort imparfaicte,

*Epistres Morales,*

car elle a deux milieux fort differés deluy: l'un qui est l'outrecuidãce, & l'autre la tromperie. Pour l'outrecuidãce elle s'adresse à Dieu contretenant à sa volonté, & l'autre aux hõmes: Car Dieu se reserve l'etiere cognoissance des choses. Et pour attirer nostre ame à son admiration, & à son desir, d'autant que l'on ne souhaitte point ce dont on n'a point de cognoissance, il luy en dõne quelques legers lineamẽs, mais non iamais le sçauoir entier, non pas mesmes des choses qui nous tombent dessous les sens. Je veux dire q̃ nous voyõs, que nous touchons, que nous sentons, que nous goustons, & que nous oyons. Je ne veux pas dire que nous ignorions toutes choses: car ie sçay bien qu'il y a des semences de la verité en nostre

stre

estre ame, & que nous sçauõs biẽ  
que Dieu est, que nous sommes,  
que nous oyons, que nous par-  
lons, & que nous mangeons :  
mais ie dy bien q̃ nul assuremẽt  
ne peut dire comme ces choses  
se font, & que ce seroit quelque  
espece de science assuree, si on  
pouuoit dire comment l'œil  
void, comment la main touche,  
l'oreille oyt, la langue gouste, &  
comment le nez sent.

On me dira, peut estre, que  
l'esprit obtique fait voir, mais  
qu'est-ce q̃ cet esprit obtique,  
& pourquoy ceste humeur gluã-  
te a-elle ceste vertu plustost que  
tãt d'autres qui tiẽnent bien en  
apparence autant de la lumiere?  
Mais qui dira comment l'œil  
peut comprẽdre ceste lumiere,  
cõment sa vertu se peut mesler  
avec l'esprit, d'une telle rrom-

*Epistres Morales,*

ptitude, qu'à peine semble-i  
que son actiõ se fasse avec quel-  
que temps?

Mais pourquoy est doux le  
fenouil, & la rue amere? à cause  
de leur qualité. Et comment  
est-ce que cette qualité se tire  
d'vne mesme terre: car nous les  
voyons quelques fois auoir les  
racines entre-lassees l'vne dans  
l'autre? On respõdra sans doute  
que c'est la propriété de la grei-  
ne: & qui voudra rechercher  
plus auant, quelle raison pour-  
ra il trouuer, sinon en fin s'abyf-  
mant dans ce grand Ocean de la  
nature, dire pour toute resolu-  
tion que le naturel de la greine  
est tel.

Que si tu veux encore mieux  
reconoistre l'extreme foibles-  
se de nostre sçauoir, considere,  
Agathõ, que de ce qui est fait

par quelque autre on pourroit, peut estre, ne trouuer tant estrange que nous en ignorissions la cause. Mais n'est-ce pas vn grand defect de ne pouuoir sçauoir ce que nous faisons nous mesmes ? demande aux Musiciens pourquoy il y a des tons faux, d'autres parfaicts, & d'autres imparfaicts, ils ne t'en sçauroiēt dire autre raison, sinon que l'oreille le iuge ainsi, & toutefois il est tres-certain que nous faisons la musique. Pauvre & foible cognoissance que celle des hommes avec laquelle toutesfois ils se hazardent comme nouueaux Promethees, de monter au ciel, & là raur le feu propre de Iupiter. Je veux dire qu'ils ont bien la hardiesse d'essayer d'entrer dans les secrets de Dieu, & là raur par leurs vains iugements la

*Epistres Morales,*

cognoissance des choses futures.

Les liures sont pleins de ces vanitez, & l'Astrologie iudiciaire en rendra tesmoignage: la Chyromantie, Pyromancie, les augures, & autres seblables sortes de deuiner ce qui doit aduenir, que sont ce autres choses q̄ des arrogances extremes, avec lesquelles on tafche de paruenir à ce que Dieu a voulu retenir à soy partioulièrement. Et de cet erreur procede la trōperie dont ie t'ay parlé cy dessus. Car ceux qui s'attribuent ce nom de sçauant, pour estre honorez des autres, & estre estimez diuins, cōme nouveaux Empedocles, sont contents de se perdre eux-mesmes dans le feu ardent de l'ambition; pour estre honoré de ce tiltre de sçauans. Ainsi vont ils

voilant leur ignorance de l'opinion qu'ils conçoient en autruy de leur sçauoir.

Mais ie ne sçay quelle espece de sçauoir celuy peut auoir qui ne sçait pas comment il faict, ce qu'il faict, ny comment il nous peut apprẽdre ce qui se faict au ciel, puis qu'il ignore les choses mesmes qu'il touche en terre, ny comment predire ce qui est futur, puis que le present luy est incogneu.

Tres-à propos certes, ce Philosophe fut mocqué, qui considerant le cours du ciel, se laissa choir dans vn fosse, qu'il ne voyoit pas. Et toute personne le fera tousiours, avec beaucoup de raison, qui s'abusera aux recherches des choses qui sont outre sa capacité, & ignorera celles qu'il touche, & qu'il deuroit :

*Epistres Morales,*

ſçauoir. Or Agathon, reuenons à noſtre diſcours, & voyons ſi les traits du mortel, qui ſe dit ſçauant, ont quelque reſſemblance du viſage diuin. Premièrement cette arrogance qui le pouſſe outre ſa capacité, ne peut eſtre qualifiée d'vn plus favorable nom que celui d'imprudencce, & cette tromperie avec laquelle il tache de ſe faire croire ſçauant comment la peut-on plus doucement nommer que deception? Quelle reſſemblance à ton aduis peuuēt auoir ces deux imperfections, avec la perfection de Dieu? Nulle certes, tant s'en faut, c'eſt pluſtoſt vn viſage du tout diſſemblable au ſien.

Or voyons maintenant ſi la vertu morale nous en rend ſi differents.

Brièvement Agathon , nous le pouuons faire depeignant en peu de mots le vertueux. Que si on te demandoit à quoy tu le cognoistrois du vicieux , ne diras-tu pas que cestuy-cy est iuste & leuitieux iniuste, cestui cy est: veritable, & l'autre mêteur: cetuy cy liberal, l'autre prodigue ou auaricieux, cestuy c'ement l'autre colere ou sans ressentiment. Cetuy cy aime les bons, l'autre les hayt ou enuie. Bref que le vertueux ne conduit les actions que selon les loix de la raison, & l'autre de sa passion, le premier ayant pour son ennemy le vice, & l'autre la vertu. Et dy moy, Agathon, ie te supplie, est-il possible dans vn si petit crayon de représenter plus viuement vn visage que Dieu l'est dans les qualités que le ver-

*Epistres Morales,*

tueux doit auoir? Car nous es-  
prouuons iournellement que  
Dieu est iuste & veritable, qu'il  
est clement & liberal, qu'il est  
prudent & sage: bref qu'il com-  
bat & corrige les vices par tous  
les chastiemens que sa iustice &  
sa clemence peuuent permet-  
tre.

Mais, me diras-tu, puis qu'il  
faut que la vertu soit extreme,  
nul n'y sçauroit paruenir selon  
les raisons que ie t'ay desia al-  
leguees, ie te respondray, & en-  
semble satisferay à la seconde  
partie de ta demande, c'est à sçau-  
oir laquelle de ces trois gran-  
deurs on peut acquerir moins  
imparfaictement: la vertu com-  
me ie t'ay desia dit, consiste en la  
volonté & en l'action. Il est tout  
certain que l'action difficilement  
peut estre en sa perfectiõ: mais

il ne tiẽdra qu'à nous que la volonté ne le soit, car elle est toute puissante en l'homme. Doncques ayant ceste volonté parfaite de ne faire jamais rien contre la raison, nous pouuõs nous approcher bien fort de Dieu de ce costé là. Que si la foiblesse humaine rend nos actions en quelque sorte imparfaites, & par ce moyen nous recule vn peu de ceste souueraine bonté, c'est pour nous faire paroistre que nous sommes hommes, & non pas Dieux, & que nous deuõs reclaimer à luy comme à l'origine & à la cause de toute perfection.

Je voulois finir ceste lettre, mais lisant Plotinus iay trouué vne sentence qui clost nostre discours: *La domination, dit-il, & la science dans vn cœur généreux, ten-*

*Epistres Morales,*

*dant secrettement à la vertu* Voicy Agathon, comme ie l'explique. Un esprit genereux ne desire de dominer, ny de sçauoir que pour estre honoré. Le vray honneur ne procede point de ce qui est hors de nous, ou que nous ne possedons pas. La domination n'est point en nous; ny nous ne possedons nulle science asseurée, doncques l'honneur ne peut proceder de ces deux. Mais la vertu est en nous, & qui est vertueux, en est possesseur, & ne pouuõs point dire de posseder vrayemēt autre chose. Dõcques l'honneur peut seulement naistre d'elle, & cette cõclusiõ est prise des Ethiques d'Aristote. Que si le vray honneur est seulement en la vertu, celuy qui cherche l'honneur, ne cherche-il la vertu sans y penser? Et quoy que par

des lignes obliques, va toutefois tirant à ce centre.

Et il est vray, Agathon, que toute domination, & toute science treinent avec elles, si ce n'est la vraye vertu, au moins vne couuerture d'elle, par laquelle on desire de paroistre meilleur, ou en l'esprit ou en puissance, que le reste des hommes, & *La bonté, cōme dit Trismegiste, est le comble de la vertu.* Et adieu.

---

*Que tout ce qui nous aduient procede de la main de Dieu. Et que les afflictions, encore qu'elles ayent apparence de mal sont tousiours pour nostre bien.*

*Epistres Morales,*

EPISTRE XI.



ier, lors que i'estois prest à te faire sçauoir de mes nouvelles, selõ ma coustume, ie fus preuenu des tiènes, par lesquelles i'appris la mort de ce genereux Prince, au retour de ce lõg voyage chargé de tāt de bõnes Fortunes, & de tant de gloire, que ie creus, quant à moy, le ciel ne luy pouuant augmenter son bon-heur en terre, l'auoir voulu rauir pour parfaire du tout sa felicité. Il faut que i'aduouë que d'abord ie ressentis le desplaisir de sa perte, si telle sa mort se doit nommer. Mais plus encore me toucha la compassion de sa femme, de ses amis, & de ses seruiteurs. Car il est tout certain

que plus vn bien est grand, plus aussi quand il est rauy donne il de regret. Que si l'effet a quelque proportion avec sa cause, quelle amitié & quelle affectiõ pouuõs nous croire que sa vertu si grãde ait produite en ceux qui le pratiquoient? Sans doute, Agathon mon amy, il faut aduouër qu'elle estoit extreme, & que par consequent le desplaisir de son rauissement ne doit point estre moindre.

Tu m'escriis que Leonidas ton cher amy, & qui d'enfance a esté esleué pres de luy, a de telle forte ressenty ce coup de Fortune, que sa lettre t'a fait participer à sa douleur, par sa compassion.

Puis que l'amitié rend toute chose commune entre les amis, & que ceste loy te fait partager avec tõ amy, ses desplaisirs, c'est

*Epistres Morales,*

fans doute aussi que ie dois auoir part à ta pitié. Et d'autant que les playes qui s'enuieillissent sans remede, font de plus difficile guerison, ie n'ay pas voulu tarder dauantage de mettre la main à ma propre cure. Et si tu iuges que ie sois bon Chirurgien, tu pourras te seruir de la mesme recepte. Si la terre, & tout ce que nous voyons en cet Vniuers, est disposé & conduit par la particuliere prouidence de Dieu, & nō point du hazard, ny de soy-mesme, qui dira l'homme pour qu'ces choses ont esté creées, estre vne vague tourmentee sur la mer, iouēt du rencontre & de la Fortune? Ne seroit-ce pas blasphemer contre le Createur de toutes ces choses, & l'accuser de faute de iugement sil auoit seulement soing

de ces choses inanimees, & qu'il a creées pour l'homme, & qu'il laiffast à la Fortune la libre disposition de cet homme, qu'il a voulu former à sa semblance?

Que si nous aduoions (comme necessairement toutes personnes raisonnables y serōt forcees) que les choses qui nous arriūt sont conduites de la mesme main qui nous a creez, & qui à nostre naissance nous a tenu lieu de pere, & au cours de nostre vie de gouuerneur, & de protecteur, comment pourrōs-nous nous plaindre de ce qui nous aduient, puis que celuy qui l'ordonne ainsi sçait, & veut mieux nostre bien que nous ne le sçauons desirer?

Auoir opiniō que Dieu vueille mal à ses creatures, ce se-

*Epistres Morales,*

roit non moindre ingratitude :  
que tres-grãde impieté, veu que  
nous auons tant de tesmoigna-  
ges de son amitié, que nous ne  
pouuons ouurir les yeux q  tout  
  coup nous n'en voy s vne in-  
finiti  se presenter   nous.

Que s'il nous aime, qui pour-  
ra penser que l'amitié de Dieu  
soit plus froide que nos affe-  
cti s mortelles, ou qu'elle n'ait  
pas autant de puissance en luy  
que nous en esprouu s en no ?  
Mais si entre nous l'amy n'epar-  
gne rien pour ce qui est du ser-  
uice de son amy, & qu'il croit e-  
stre son aduantage, pourquoy  
aurons-nous opinion que ceste  
infinie b t , qui est tout amour,  
defaille enuers les hommes de  
ceste mesme volonté?

Que si nous confessi s que  
Dieu vueille nostre bi , ne faut-

il pas conclure que nous aimant  
cōme il nous aime, s'il nous en-  
uoye du mal, c'est ou pour ne  
cognoistre que ces choses soiēt  
mauuaises, ou pour ne nous en-  
pouuoir donner de meilleures?  
Mais qui seroit celuy qui 'ose-  
roit taxer Dieu d'ignorance, ou  
d'impuissance? Par ainsi s'il est  
tout sçauant, tout puissant, &  
tout amour, pourquoy ne croi-  
rōs-nous toutes les choses qu'il  
nous enuoye estre les meilleu-  
res que nous puissions receuoir?

La nature imite Dieu en ses  
œuures, nous voyons que de la  
matiere qu'elle trouue, elle en  
produit ce qu'elle peut de plus  
parfait. De mesme Dieu fait de  
nous ce qui se peut de mieux.  
Mais tout ainsi que la nature ne  
cree pas la matiere, mais la 'for-  
me, & perfectionne seulement,

*Epistres Morales,*

aussi Dieu nous laissant nostre libre volonté, fait de nous, & tire de nos actions tout le mieux dont nous sommes capables. Et de vouloir recércher l'apparence qu'il y en a en tous les accidens qui nous arriuent, outre que ses iugemens sont incomprehensibles, encore ne seroit-ce vne moindre faute que de douter de sa bonté.

Si anciennement, comme il me semble de t'auoir dit autres-fois, les Atheniens creurent bien à la seule parole de Xenocrates, & encore que ce fust la coutume, ne le voulurent laisser iurer, pourquoy ne croirons-nous à ce que Dieu nous dit, sans rechercher par l'intelligence de ses desseins, comme presque vn nouveau serment de luy, puis qu'vne fois il nous

a dit que tout ce qui nous ad-  
vient est enuoyé de luy, & que  
c'est pour nostre bien, pour-  
quoy ne le croirons-nous? Par-  
ce, pourroit on respondre, que  
les aduersitez nous viēnt trou-  
uer, accompagnées de tant de  
maux, & de tant de douleurs,  
qu'il n'est pas croyable qu'un  
visage tant ennemy couure un  
effect qui nous puisse rappor-  
ter du bien, & cōment est il pos-  
sible que nous ayons plus d'as-  
seurance aux hommes qu'en  
Dieu? & toutesfois quād le Me-  
decin nous presente un bruua-  
ge, encor quil soit amer, quil  
sente mauuais, & que l'œil & le  
goust ne puissent rien iuger de  
pire, nous ne laissons de le pren-  
dre: & de croire qu'il nous est  
salutaire, & nous ne croirons  
pas que les afflictions que Dieu

*Epistres Morales,*

nous enuoye que la disposition qu'il luy plaist faire de nous, soit pour nostre aduantage, & pour nostre salut, parce qu'elles sont ameres, qu'elles sont penibles & fascheuses à supporter? Ce grãd Alexandre eut bien tãt d'asseurance en son Medecin, qu'encor qu'il receut aduis au mesme temps qu'il luy offroit le bruuage, qu'il le vouloit empoisonner, d'vne main il luy tendit la lettre, & de l'autre il print la coupe, & au mesme temps la beut: & nous à qui toutes choses vont criãt que ce grãd Dieu nous aime, & que tout ce qui nous vient de luy ne peut estre que pour nostre biẽ, toutesfois nous n'en croyõs rien, ou pour le moins quand il nous presente ses medecines nous tournõs la teste à costé, no<sup>s</sup> les refusons.

& fremissons à l'odeur qui nous en viēt au nez. Que si nous sommes contraints de les aualler, combien de larmes y beuons-nous ensemble, cōbien de plaines & de querelles faisons-nous contre luy. Reconnoissant ainsi avec ingratitude son amitié, & le soing qu'il luy plaist de prendre pour nous.

Et ne sçay quel auuglement si espais nous couure de tenebres, que pour quelque fascheuse apparence que ces euenemēs portent avec eux, nous croyōs que Dieu nous vueille blesser, & nō point guerir, puis qu'encor que nous voyons d'ordinaire les Apoticairez mesler du poison aux medecines mesmes qu'ils nous donnēt, sans en redouter la force, nous nous en seruōs comme assurez que par leur sçauoir ils

*Epistres Morales,*

ont osté ce qui estoit de mortel,  
& nous ne voulons pas croire  
que Dieu ait osté par sa science  
tout ce qui peut estre de mau-  
vais aux aduersitez qu'il nous  
enuoye, parce qu'e'les ont quel-  
que apparence de mal.

Quant à moy, Agathon, qui  
sçais fort asseurément que la  
moindre fucille d'un arbre ne  
peut tōber, sans q̄ Dieu le face,  
qui sçay aussi q̄ Dieu aime l'hō-  
me cōme son œuure: ie ne dou-  
te pas que tout ce qui nous arri-  
ue ne soit pour nostre bien. De  
sorte qu'oyant la mort de ce  
Prince genereux, ie me suis in-  
cōtinent persuadé que puis que  
Dieu l'auoit permise, c'estoit  
ce qui luy pouuoit arriuer de  
mieux, : & que s'il en auoit pri-  
ué la terre & les hōmes, c'estoit  
pour leur aduantage.

Et quoy qu'en apparence ceste mort, & ceste perte semble estre fort amere, si est-ce que veritablement tout homme qui ne voudra point blasphemer contre Dieu, doit croire que ceste medecine est la meilleure, & la plus aisee que pour guerir, peut estre, quelque maladie secrette, Dieu peut vser en semblable occasion. Car, cōme dit Euripide dans sa Troade:

*Qui que tu sois en fin, incogneu Iupiter,*

*Soit la necessité qui est en la nature,*

*Soit l'esprit des mortels qui gouverne ce tout,*

*Je te ren grace, ô Dieu: car sage tu moderes*

*En iuste equité toutes choses mortelles,*

*Par sentier incogneu les conduisant au bout.*

## Epistres Morales

Voila, Agathon mon amy, les premiers appareils que i'ay mis sur ma playe. Je m'asseure qu'ils ne te feront point inutiles, ny à tes amis, si tu en veux bien vser.

Mais ressouuiens toy (& ce sera la conclusion de ma lettre) de ce qu'Aristote dit en ses Ethiques, *Il ne suffit pas pour guerir un mal, de discourir souuent avec un sçauant Medecin, mais faut vser de ses conseils, & de ses remedes.*

---

*Que celuy qui se laisse aller à la douleur l'augmente. Et que les prosperitez de la Fortune ne peuuent rendre personne heurcuse.*

### EPISTRE XII.



V me remercies, & pour toy, & pour ton amy, de ce que ie t'escriuis hier pour le soulagement  
— que

que les cōsiderations que ie t'ay representees ont rapporté à vos desplaisirs. Je suis bien aise, Agathon, de t auoir peu seruir en cela, comme ie seray tousiours en toute autre chose que tu voudras de moy. Mais la priere que tu me fais à la fin de ta lettre, d'escrire quelque consolation à ceste Prin cesse, me met peutestre plus en peine que tu ne croirois pas. Car plusieurs difficultez s'opposent à ta demande, pour m'empescher de mettre la plume en ce suiect, & les loix aussi de nostre amitié m'obligēt à ne iamais te desdire. Mais toutes choses considerees, ie me resous de faillir plustost à moy-mesme qu'à toy, ie veux dire à ton amitié. Toutesfois afin aussi de ne mespriser pas tant ce qui me touche. Parlant à toy, tu

*Epistres Morales,*

pourras tourner ma parole à elle. Et si tu le trouues à propos, tu luy en feras toy-mesme telle part qu'il te plaira.

Tout ainsi, Agathon, que les riuieres se vont augmentant par la cōtinuation de leurs cours, & que celles qui à leurs sources peuuēt à peine surpasser le pied, auant qu'elles se degorgent en mer, semblent elles mesmes de petites mers. De mesme le pleur qui au matin ne pouuoit presque mouiller le mouschoir, au soir noye & nos linceux, & nostre liēt. Soit que comme vn fin forcier, il ne fasse mal qu'à ceux qui l'aiment, & le pratiquent, ou soit que comme nous voyons les corbeaux, au croassement les vns des autres s'aller assemblants, que de mesme, au cris des infortunes

les infortunes accourent ensē-  
ble Tant y a qu'il n'est point  
plus propre à l'aymant d'attirer  
le fer, qu'à vne larme, de tirer  
l'autre apres foy.

C'est pourquoy les anciens di-  
soient le pleur estre du naturel  
du chien qui retourne souuent  
où il est bien traité, & s'enfuit  
de ceux qui le rudoient. Or le  
bon traictement est de le rece-  
voir, non point comme chez  
nous, mais comme en sa maison  
propre, & puis en luy donnant  
toute authorité dessus les puis-  
sances de nostre ame le seruir de  
larmes, de regrets, d'opiniõ, de  
miseres & de tout esloignement  
de consolation. Ceux qui en v-  
sent ainsi, sont en dāger d'auoir  
longuement cet hoste avec eux  
Et tout ainsi que le feu ne peut  
estre sans brusler, ny le pleur auf

*Epistres Morales,*

si sans affliger, & de cette affliction, comme de la brulure, naist vne si aspre cuiseur, que de nouveau elle renouuelle les plaintes, & les plaintes le pleur. Ainsi void on vne maison quelquefois pour vn commencement de desmolition s'accabler elle mesme entierement, car le feste venāt à tomber sur le plus haut estage, l'enfōce, & les deux tout à coup sur le second, l'emportent & ainsi vont l'vn l'autre se ruinant iusques au fond. Et de là procede que nous ne voyons iamais venir vne infortune seule, y ayant fort peu de personnes qui ne se laisse emporter plus outre, qu'il ne doit à la douleur. Mais qui voudra euitter la pratique d'vn si facheux voisin, qu'il ne fasse iamais familiarité avec luy, & sur

tout qu'il ne l'enuoye iamais querir. Que s'il vient, auant que de le receuoir, qu'il le fasse longuement demeurer à la porte, pour sçauoir à quelle occasion il vient. Et s'il le faut receuoir comme à la verité, quelquefois la nature nous y oblige, qu'il ne luy donne autre permission que de visiter le logis, & en chasser la cruauté, & l'impitié, si de fortune, il les y retreuve, mais qu'en les chassant qu'il s'en aille aussi luy-mesme, & laisse en sa place la raison.

Or, Agathon, cette raison demandera à cette sage Princesse, si elle plaint ce grand Prince à son occasion, ou à la sienne propre: Si c'est pour la sienne, c'est qu'elle l'estime plus heureux en terre qu'au ciel. Et si cela peut estre ie le demãde à s'õ seul iuge-

*Epistres Morales,*

ment, encore qu'il puisse estre partifa de la douleur. Car qu'est-ce que nous appellons heur? A peine que ce puisſēt estre les richesses, puisque le vray heur ne consiste point en ces choses qui ne peuvent rendre l'hōme suffisant à soy-mesme parce que ce doit estre vn bien si grand, & si entier qu'il ne puisse auoir affaire de nul autre bien. Mais tant s'ē faut que la richesse soit telle, qu'elle rend celuy qui la possede d'autant plus qu'elle est grande, d'autant plus aussi necessiteux de l'ayde d'autruy, pour resister à la force de ceux qui en ōt moins. C'est à cette occasion qu'Euripide dist.

*Toute richesse est chose fort craintive.*

Et puis où a iamais esté le riche qui n'ait desiré l'absence, ou

la presence de plusieurs choses?  
Mais si celuy est necessiteux qui  
desire, sans doute,

*Ensevely dedans l'or il est pauvre,*  
cōme dit le tragique Senecque.

Sera-ce donc aux dignitez, &  
grandeurs que cet heur cōsiste?  
Mais quel heur peut rapporter  
à autruy ce qui ne se peut soy-  
mesme esloigner du vice. Et cō-  
bien de personnes indignes du  
nom d'hommes, ont ces digni-  
tez, & ces grandeurs. Quelle fe-  
licité peut on auoir en ce qui  
s'acquiert difficilement, se con-  
serue malaisemēt, & est impos-  
sible presque de le retenir?

Que si la vie de soy-mesme,  
est suiette à tant d'incommodi-  
tez, ce qui l'incommode encor  
d'auantage ne doit-il estre esti-  
mé malheur plustost que bon  
heur? **Q**ui considerera la vie des

*Epistres Morales,*

grands, à combien de perils & d'incommoditez la verra-il exposée? Ce Roy en rendra témoignage, qui à vn foible filet fit attacher l'espee sur la teste de Damocles, qui luy auoit demandé de pouuoir demeurer en son throsne Royal, & toutesfois ceste grandeur ne rapporte rien aux bons, pour les rendre meilleurs, ny aux meschans pour les rendre plus gens de bien: tant s'en faut, il semble que ce soit vn venin qui se mesle entre les vertus, pour peu qu'elle les treuve separces, & les va corrompant avec vn si doux assoupissement, que bien souuent les plus aduisez ne s'en apperçoient. Neron, qui par sa cruauté, & ses vices a à iamais diffamé ce nom, auoit durant les premières années de son Empire donné autant de

bonne esperance de foy à l'opinion de chacun que Prince qui l'eust deuançé.

Mais toutesfois dira quelqu'un, c'est vne douce chose de commander aux hommes. Qui ne riroit si entre les formis, & les mouches, ou autres semblables petits animaux, il y en auoit quelqu'un qui eust ceste ambitiõ de cõmander entr'eux. Et qu'est-ce autre chose que l'homme qui veut commander aux autres animaux de son eſpece? Il n'y a point certes de difference, ayant eſgard à tous les deux. Car ce corps sur lequel les authoritez ſeſtendent, n'est-il meſme ſuiet à ces moindres animaux, d'autãt que pour l'eſprit il ne peut eſtre forcé cõme Socrates fit biẽ paroistre aux trente tyrans.

*Epistres Morales,*

Outre cela, comment peut estre vn heur asseuré la puissance sur les hommes, que mesme ne nous peut oster de la puissance des hommes? Combiẽ d'Empereurs auons nous veu tuer, & par les leurs, & par ceux qu'ils auoyent auparauant vaincus? Comment mourut Cæsar? Et Hannibal, apres auoir tant pris de Romains, vn Romain ne le prit il pas?

Que si la mesme chose qui fait vne personne heureuse par sa possession, la rend malheureuse par sa priuatiõ; que ne croyons nous les Rois mesmes plusgrãds estre beaucoup plus miserables qu'heureux, puis qu'ils sont beaucoup plus impuissants, qu'ils ne sont puissans?

*Qui veut trop, veut pouuoir plus encor qu'il ne peut,*

dit Seneque dans Hypolite, ou tre q̄ mal aisemēt peuuēt-ils cō-  
mander à vne si grande partie  
de la terre, qu'il ny en ait vne  
beaucoup plus grande à laquel-  
le ils ne commandent point. Et  
mesme qu'en leurs Royaumes  
& Empires, ce n'est pas eux qui  
commandent, mais les loix, aus-  
quelles ils sont contrainct̄s d'o-  
beir, s'ils ne veulent chāger leur  
domination en tyrannie. Que  
s'ils le font, ils se voyent incon-  
tinent reduits aux miseres  
de Dionysius qui pour ne se  
fier à nul des siens, fut coutraint  
de se faire couper le poil à ses fil-  
les, & puis en fin de s'y seruir du  
feu.

Et qui croira cela pouuoir rē-  
dre l'homme heureux, qui ne le  
peut pas mesme rendre assurez?  
Et cōmēt pourra celuy trouuer

*Epistres Morales,*

la felicité, qui ne cessera jamais de craindre?

*Le Pin plus esleué est plus battu du vent,*

*Plus est grande la tour, & plus sa cheute est grande,*

*Et les monts les plus hauts ressentent plus souvent*

*Les outrages du foudre!*

Cen'est donc point en nulle de ces choses qu'elle a creu qu'il peut estre heureux en terre.

Ce sera, peut-estre, en l'honneur, en la gloire, & en la reputation. Et en cela, à la verité, elle en a quelque occasion. Car si en terre il y a quelque chose, comme dit Aristote, qui puisse estre digne du vertueux, c'est l'honneur. Et ce Prince qu'elle regrette en a eu autant qu'autre qui ait vescu de son aage, ny qui l'ait de beaucoup de siecles de-  
passé.

Mais encore ne sçay-ie pas cōmēt peut estre vn si grand bien, ce qui s'enclost en si peu d'espace.

La terre, eu esgard au ciel, n'est de nulle qualité sensible, mais est comme vn poinct seulemēt. Car l'horizon qui termine nostre veüë, coupē le ciel comme en deux moitiéz, ce qui ne se pourroit faire si la terre auoit quelque qualité, à sa comparaison. De mesme les estoilles ne nous apparoistroient tousiours de mesme quantité, car où la terre s'esleueroit en montagnes, au haut, cōme plus pres du ciel, elles nous sembleroient plus grandes, & en bas, comme plus esloignez, plus petites, ainsi que nous enseignent les reigles de la perspectiue. De sorte qu'il faut par necessité aduouër que

*Epistres Morales,*

le ciel estant esgalement distant de tous costez de la terre, que la terre n'est qu'un poinct. Et qu'est-ce autre chose le poinct qu'un certain indiuisible, duquel la ligne esgalement esloignee, fait le cercle & quoy qu'il soit indiuisible, si faut il le separer en plusieurs parties: car plus des deux tiers de la terre, est ou englouty des eaux, ou inhabité par les deserts, ou encore incogneu Et ceste tierce ne t'ent pas vnè mesme chose, honorable ny glorieuse. Par ainsi de ce poinct en plusieurs parties sou-diuisé, que peut-il rester qu'une chose qui ne peut presque t'ocer sous l'imagination. Et toutesfois cela est le grand champ de la gloire, c'est là où elle peut estendre ses ailles. Et comme <sup>est</sup> il est possible qu'une chose si petite ( puis

que nul ne peut donner dauantage que ce qu'il a ) puisse estre capable de nous dōner vn grād heur? Mais soit ainsi que la gloire soit quelque chose de grand, soit qu'elle puisse esgaler de sa hauteur le ciel mesme , puis qu'elle a à durer si peu , qu'elle grandeur nous peut-elle rapporter?

L'oubly engloutit la memoire de tous accidents, soit de biē, soit de mal, parce que le temps est cause de la corruption des choses tēporelles. Et qui ne dira la gloire estre temporelle, qui mesme ne peut croistre sans le temps? Que si c'est vne si belle chose que d'estendre les ailes de son nom, il doit donc estre miserable de ne le pouuoir pas faire. Mais estāt impossible qu'il puisse voler en la plus grande

*Epistres Morales,*

partie de la terre, il s'ensuit que infailliblement celuy qui vit, doit estre en la plus grande partie miserable.

Outre que ce qui ne viét point du iuste iugement de la raison, ne doit estre estimé bon. Qui croira que ce qui vient de la loüange par la bouche du peuple, le puisse estre, puis qu'il est tout certain qu'il iuit plustost l'inclination des sens, que la verité des choses? Et de là vient le peu de duree qu'elle a, parce que selon ses diuerfes passions il se va changeant, ne iugeant rien que par la seule opinion. De sorte que le plus souuēt il est cōme ces oyseaux, desquels la veuë est obscurcie par le iour, & esclairee par la nuit. Ce n'est donc point en la gloire que cet heur se trouue. Sera-ce aux plaisirs, &

à la iouissance de choses humaines: Je ne sçay comment la felicité peut estre en ce qui traîne apres soy vne chaine infinie d'incommoditez: & toutesfois qu'est-ce qui en est plus suiuy que le plaisir, & la volupté de ces choses: *Desracinez principalement*, dit Seneque, *les voluptez qui ne nous embrassent que pour nous estrangler. La volupté*, dit Crantor, *est ennemie de la raison, & ne veut auoir nul commerce avec la vertu.* Ce que Demosthenes cogneut fort bien quand il ne voulut acheter de Tais si cherement vn repentir. Que si le bon-heur procedoit de ces plaisirs, il faudroit dire que les brutes pourroient estre heureuses, parce qu'elles sont capables de les recevoir.

## Epistres Morales,

O Alexandre, dit Aristote, euite l'alliance des voluptez brutales, qui sont corruptibles, d'autant que le desir du corps incline aux voluptez corporelles qui affligent l'entendement. Car ce desir par son effort, engendre l'amour, l'amour l'avarice, elle le desir des richesses: ce desir oste la honte de mal faire, de ceste honte ostee naist la presumption, de la presumption l'infidelité, & de l'infidelité le larcin. Et pour euite tous ces maux il faut fuyr la volupté. Tu vois donc, Agathon, que laquelle de ces choses que ce Prince ait laissée en terre, ne pouuoit luy donner nulle espee de bon-heur, que tant s'en faut elles sont luyuies de tant d'incommoditez, que proprement elles se doiuent plustost appeller malheur.

Mais quãd il seroit ainsi qu'el-

les peussent luy donner du contentement, de laquelle est. ce qu'il peut estre priué estant au lieu où il est maintenant? Sont. ce les richesses? Quelle apparence y a. il que l'on ait faute de bien pres de celuy qui de rien a faict tout le bien que nous auons? Or ce grand Prince estât dans le sein du Createur de toutes choses, peut il auoir defaut où iamais le defaut n'a esté? Est. ce aux dignitez & aux grâdeurs? S'il a commandé autresfois sur la terre, il commande à ceste heure sur les cieux. S'il a roulé des canons, il lance maintenant des foudres: & sil a faict autres. fois quelque chose de ce qu'il vouloit, il ne peut, où il est, vouloir quelque chose qu'il ne face.

*Epistres Morales,*

Que si la gloire a porté son nom par tout l'Vniuers, & qu'elle ait remply les oreilles de tous les hommes viuaus, ceste gloire ne festeindra pas pour cela, mais viura autant que celle des plus grãds Cefars, & de plus elle remplit à ceste heure la bouche de ces bien-heureux esprits, qui en le receuant entr'eux, vôt redisant les victoires qu'il a gaignees, & pour luy sur les vices, & pour Dieu sur les infideles. Et qu'en cela, Agathon, l'ambition de ceste sage Princesse n'outrepasse autant les bornes des desirs raisonnables, que la gloire de celuy qu'elle regrette a outrepassé toute attente, d'autant que sil y a quelque chose humaine, ou l'esprit en ses conceptions demeure inferieur à l'effet,

ie croy que sa reputation peut estre dicté la seule. Car encor que les Lauriers autant accoustumez en Frãce sur le front des Princes de sa race, que la couronne sur celuy des Césars, semblassent en toutes ses actiõs naistre particulieremēt sur le front de cestuy-cy, si est-ce que l'opinion n'en a iamais este si grande que l'effect que nous en auons veu, & l'eternelle prouidence, qui a monstré d'en auoir tousiours vn soing particulier, l'a retiré au ciel sur le poinct qu'elle a cogneu qu'il pouuoit estre le plus regretté, & le plus estimé des François & des estrangiers.

Quāt aux plaisirs de ceste vie, comment en peut il auoir faute en celuy qui est l'abyssine des voluptez & des plaisirs parfaits,

*Epistres Morales,*

ie dy de ces voluptez, & de ces plaisirs, qui n'ont nuls defauts, & qui ne defaillent iamais.

Que si autresfois, lors qu'il s'est presenté occasion d'augmenter en quelque sorte sa Fortune, pour le rendre plus grand & plus puisant qu'il n'estoit pas, elle n'a refusé nulle sorte d'incommodité.

Et si elle s'est resiouye des bonnes Fortunes qui luy arriuoient, comment à ceste heure souffre-elle avec impatience ce brief esloignement? & comment ne s'esiouyt-elle du bon-heur qui luy est aduenu estant d'homme deuenu Dieu?

Tu trouueras, peut estre, estrange que ie die qu'il soit deuenu Dieu, & toutesfois Agathon, il est tres-veritable. Car la

beatitude, & Dieu c'est vne  
mesme chose : d'autant que si  
Dieu n'a la beatitude, il n'est  
point Dieu, parce que c'est le  
supreme bien. Que s'il l'a, elle ne  
luy peut estre differente, car s'il  
y auoit quelque chose en luy de  
different, il seroit compose, &  
nō point d'une essence simple,  
outre que tout ce qui est d'ffe-  
rent en quelque chose, c'est vn  
accident, ou vne partie d'elle.  
En Dieu la beatitude ne peut  
estre accident, d'autant qu'il  
n'est subiect d'aucun accident.  
Que si c'estoit vne partie de lui,  
puis q̄ la partie deuance le tout,  
il faudroit aduouër que quel-  
que chose eust esté deuant que  
Dieu. Et bref ce qui est diffe-  
rent de quelque chose, n'est  
point le mesme de ce qu'elle

*Epistres Morales,*

differe. Ce qui de sa nature est differend du supreme bien, n'est donc point le supreme bien. Mais n'est-ce vne trop grande impieté, de dire q̄ Dieu ne le soit pas? Dõc la beatitude & la diuinité sont vne mesme chose. Or ceux qui meurent en Dieu, ont la beatitude, ils doiuent dõc auoir la diuinité. Que si les mesmes choses fõr les mesmes effects, il s'en suit, puis que celuy qui a la diuinité est Dieu, que celuy qui aura la beatitude le fera aussi.

Et peut-elle plaindre les biẽs, les grãdeurs, les gloires, les plaisirs, voire la vie mesme de ce Prince qu'elle aime tant, puis que c'est par ceste monnoye, & par ceste despense qu'il s'est acquis ceste diuinité, qui le rend  
Dieu?

Dieu? Non, non, Agathon, ie ne sçauois croire que nulle de ces choses le luy face regretter. Et par ainsi il faut aduouër que ce n'est point à la consideration de ce Prince, qu'elle le plaint, mais à la sienne propre.

Mais pourquoy cela? Est-ce point pour n'auoir plus le contentement de iouyr de sa veuë? Et combien a elle laissé escouler d'annees sans le voir, cependant que ces voyages le luy ont retenu? Est-ce pour ne sçauoir de ses nouvelles. Et quelles plus belles & plus agreables en peut-elle desirer que de sçauoir tres-assurément qu'il est en lieu où il ne peut estre sans toute sorte de felicité & de contentement. Est-ce pour ne luy pouuoir faire sçauoir des siennes? Et com-

## *Epistres Morales*

ment les ignorera-il voyant ce-  
luy en qui toutes choses sont?  
Est-ce pour ne pouuoir plus e-  
stre assistée de luy en ses affai-  
res? Peut elle croire qu'il luy  
soit moins secourable, qu'il n'a  
esté, & que s'il a peu quelque  
chose cōme vn des Princes de la  
terre, il ne puisse beaucoup da-  
uātage comme vn des princes  
du Ciel? Que si vn Prince amy  
des hommes le pouuoit, vn Prin-  
ce amy des Anges ne le pourra  
pas? Et bref, si vn homme en a-  
uoit la puissance à cette heure,  
comme ie t'ay dict, qu'il est de-  
uenu Dieu, le croira-elle plus  
impuissant?

Est ce pour ne pouuoir plus  
receuoir ses conseils, ny ses  
aduis? Est il possible que ce-  
luy d'où procede les bons ad-

uis & les bons conseils , qui est Dieu, lors que elle voudra l'escouter luy puisse defaillir en cela?

Juge par là, Agathon, que ces regrets, & ces pleurs ne sont pas produicts par vne iuste douleur mais d'une foiblesse naturelle, à laquelle mollement elle se laisse aller, & qui peut bien en quelque sorte estre permise estant moderee, mais non pas outrepassant les termes de la raison comme la fienne, de laquelle toutesfois elle ne peut esperer nul soulagement, & fait deux grandes offences contre elle, & contre luy. Contre luy par ce que voyant toutes choses en Dieu, il void ses larmes, & oit ses plaintes & desolations. Et ne croit elle point que s'il estoit

*Epistres Morales,*

aussi capable de ressentir le mal  
cōme il est impossible que nul-  
le douleur entre au lieu où il est  
que cette veue ne luy amoindrit  
beaucoup le bien qu'il possède?  
Il n'en faut nullement douter:  
car il l'a trop cherement aymee  
pour se plaire à ses desplaisirs.  
Mais la passion luy estant ostee  
la compassion ne la pas aban-  
donné pour cela. Si bien qu'  
ayant augmenté cette affection  
que en luy elle a recogneue en-  
uers elle à la mesure de ses au-  
tres vertus (car c'est vertu d'ay-  
mer ce que l'on doit) cette tri-  
ste veue que elle luy donne se  
change en pitié ! Et la pitié (si  
quelque chose le peut toucher)  
diminue en quelque sorte son  
entier contentement.

Et contre elle, parce que s'il

ya quelque chose qui apres la consideration de la volonte de Dieu , luy puisse apporter du soulagement , ce doit sur tout estre la memoire des perfectiõs, & de la gloire de ce Prince que elle regrette. Mais quoy? Ion nous dit qu'aussi tost qu'elle en ouit le nom, elle fond en larmes elle fremit, elle meurt. Hé qu'est-ce autre chose celà que se desrober à soy-mesme , ce qu'elle doit auoir de plus cher de luy.

Les seruiteurs de ce grand Prince , & les siens estant loing d'elle en racomptent entre-eux les vertus , en chantent l'honneur, en continuent la gloire, & le font de nouveau reuiure par la memoire qu'ils ont de ses actions passees , Et si elle le leur demande, ils luy diront que

*Epistres Morales,*

c'est vn des plus grands soulage-  
mēts qu'ils ayent trouué à leurs  
douleurs. Mais estant pres d'elle  
ils sont contraincts de passer  
ces choses sous vn profond si-  
lence , & ainsi sans raison elle  
en demeure priuee , & semble  
qu'elle-mesme soit complice de  
son ennuy. Car fil est mort, il  
est mort comme homme, mais  
fil a vescu, il a vescu plus qu'hō-  
me. Il ne faut pas qu'elle tourne  
seulement les yeux sur ce qu'il  
a eu de commun avec tous les  
autres , qui est la vie & la mort:  
mais sur ce qui luy a esté parti-  
culier avec les plus grands per-  
sonnages , qui est la vertu & la  
gloire.

Elle a iusques icy flatté sa dou-  
leur, qu'elle se laisse flatter à ce-  
ste heure à sa raison. Et comme

elle a iusques icy consideré vne partie de l'humanité de ce Prince, qu'elle considere d'or-en-là celle de sa diuinité. Qu'elle ne se face point plus miserable pour auoir esté la moitié d'un homme mortel, qu'elle est heureuse de l'estre à ceste heure d'une personne qui ne mourra iamais. Et sur tout qu'elle ne soit comme celles qui croient en tels accidens, les soulagemens, & les cōsolations estre vne partie du mal. Et adieu.

*Fin du second Liure.*





# EPISTRES MORALES

DE MESSIRE  
Honoré d'Urfé.

LIVRE TROISIÈME.

*Que de toutes les choses créées, l'homme  
se peut rendre celle qu'il luy plust:  
Qu'il eût la vinture & le Ma-  
riage de l'Univers: Et pour-  
quoy c'est la creature  
la plus admi-  
rable.*

EPISTRE PREMIÈRE.

**P**Lus, ie communique  
auectoy, & plus, Aga-  
thon, ie me fortifie en  
l'opinion que i'ay touf-  
iours eue, que la vertu n'est

Y v

*Epistres Morales,*

mal-aisee qu'à ceux qui ne la cognoissent point: qu'au contraire elle a de si forts aymans pour attirer l'ame qui en est vne fois touchée, qu'il est presque impossible qu'elle n'en soit suiuiue, pour ne dire poursuiuiue. Car depuis que nous auons commencé d'en discourir ensemble, & que quelques rayõs de son visage se sont laissez voir à tes yeux, tu te fais paroistre si desireux de sa beauté, & si transporté de ceste nouvelle & puissante affection, que tu ne te donnes, ny ne me laisses presque le loisir de respirer: monstrant estre plus que veritable ce que ces sages anciẽs ont dit d'elle, à sçauoir q̃ la vertu a tant de beautez & de perfections, que s'il estoit permis à l'oeil humain de la voir, toutes les ames seroient ardamment es-

prises de son amour. Et d'autant qu'une des principales loix de l'amitié, c'est que tout amant essaye de se rendre aimable à la chose aimée. Tu me demandes, veu que les vices sont des habitudes enuieillies en une nature dépravée, si l'homme peut auoir tant de pouuoir sur soy mesme que de les chāger : & cela d'autant que tu sçais bien que cōme la conformité des mœurs & des humeurs, produit celle des volontez, qui est la vraye & parfaite amour, que de mesme l'antipathie les desvnt entierement. Et n'y ayant rien de si cōtraire à la vertu q̄ le vice & tō plus grād desir estāt de te rendre agreable à ceste nouvelle maistresse, tu me pries par tous les deuoirs de nostre amitié de te sortir de ce doute, & te seruir, si cela est

*Epistres Morales,*

de guide & d'aide pour paruenir à ce bon-heur.

Ceste demande & ceste resolutiō sont si loüables & si genereuses, que veritablement elles sont dignes d'Agathon. Les actiōs communes & populaires sont naturelles aux personnes qui sont communes aussi & populaires: mais les ames releuees, & qui veulent estre estimees par dessus les autres, doiuent de mesme auoir les desseins separez de l'ordinaire, & qui les esleuent autant en leurs actions, qu'elles le sont desia en leur ambitiō. C'est pour ceste occasion qu'Aristote a dit, que la grādeur d'un esprit se recognoist beaucoup mieux par l'entreprise que par l'execution: parce qu'en la desseignāt il n'est aidé ny empesché que de soy-mesme, & en l'executant

il le peut estre de tant d'accidēs, que bien souuent la Fortune y a plus de part que luy mesme. Or il est tout certain que les hommes communément croyent le sentier de la vertu si mal-aisē à tenir, soit par l'ignorance, qui rend tout ce qui est incogneu difficile, & presque impossible, soit par vne lascheté dont le vice endort d'vne pesante lethargie, qu'ils ne le regardēt qu'à regret, & avec enuie de ceux qui le veulent suiure. Et c'est pourquoy ie dis ta demande & ta resolution dignes de toy, puis qu'elles te releuent autant par dessus les hommes, que les hōmes le sont par dessus le reste des animaux.

Mais ce que ie preuoy en cecy de mauuais, c'est que suiuant les ordinaires effects que la par-

*Epistres Morales,*

faite amitié a de coustume de produire, i'ai peur que celle que tu me portes n'ait produit en toy vne trop grande opinion de moy, & qu'ainfi tu n'estimes outre mesure tout ce que tu y vois & plus grãd & plus parfait qu'il n'est pas. Car te figurant que ie te puis conduire, & t'adressant à moy pour receuoir ce bon office, n'est-il point dangereux que tu ayes esleu vn aueugle pour ton conducteur? Croy moy, Agathon mon amy, que ce doute ne me retient pas peu en suspēs: parce que, si i'entreprens ta cõduite, i'ay peur de t'esgarer: mais aussi, si ie te refuse, i'oy desia tes adiuratiõs me reprocher qu'elles sont trop fortes pour n'estre accordees, & que celuy n'est point vray amy qui peut refuser quelque chose à la personne ai-

mee. A quoy me refoudray-ie donc? A te satisfaire, Agathon, comme que ce soit. Et puis que ie ne ferois point de difficulté d'emprunter d'un autre, quoy que tu me voulusses demander si ie ne l'auois poit du miē: pour quoy en ferois-ie dauantage à ceste heure, puis que l'occasion en est bonne & si iuste. Reçois donc de bonne part ce que tu desires, soit qu'il vienne du miē propre, ou par emprunt de mes amis: car toutes choses estant communes entre ceux qui s'aiment, tu les dois estimer toutes, pour estre tiennes esgalemēt.

Picus, ceste grande merueille de son siecle, rapporte qu'Abdala, grād Philofophe entre les Arabes, respōdit à ceux qui luy demanderent ce qu'il y auoit en l'Vniuers de plus admirable,

*Epistres Morales,*

que c'estoit l'homme. Et Mercure Trismegiste parlant à son Asclepius, dit aussi que l'homme est vn grand miracle entre toutes les creatures, animal digne d'estre reueré, & presque adoré. Et toutesfois que pouuõs nous remarquer entre toutes les choses visibles, & quoy considerer entre les inuisibles, qui soit plus remply de miseres, & plus suiet aux calamitez d'une imparfaite nature que cet homme? Car s'il est formé d'ame & de corps, pour le corps n'est-il point le plus delicat & le plus aisé à offenser de tous les animaux? Les autres ont esté prouueus des armes naturelles qui les peuuent conseruer des offenses: la nature cõme marastre plustost que mere a fait cestuy cy impuissãt, nud, & necessiteux de toute for-

te de secours, ne l'ayant pas mesme exempté des iniures des moindres & plus vils animaux: & quand il est parvenu à l'aage le plus parfait, & qu'il semble se pouuoir conseruer soy-mesme, à combien de maux particuliers pour sa delicatesse l'a elle soumis? & quel momēt passe-il sans quelque ressentiment de sa foiblesse naturelle?

Et pour l'ame, qui est sa partie plus noble & plus parfaite, la nature a elle mis pl<sup>9</sup> de cheueux en la teste de tous les hommes, que de soucy & de sollicitudes en vn seul esprit? Aussi ses peines sont tellement enchainees, que l'vne ne va pas si tost au declin, que l'autre desia toute grande luy vient à la rencontre, & luy presente de nouvelles occasiōs de douleurs & de plaintes. De

*Epistres Morales,*

forte qu'il semble que fil a de l'entendement plus que les autres animaux, ce soit seulement pour mieux recognoistre les miseres à quoy il est suiet. Et ainsi, ô Abdala, l'hōme certes doit biē estre admiré, mais c'est parce que trainant vne si miserable vie il ne la veut toutesfois laisser que par force: & c'est sans doute vn grand miracle, ô Trismegiste, que ceste ame raisonnable aime si fort ce corps, qui ne l'est point, & se plaise tant en sa cōpagnie, que les choses plus raisonnables & plus conformes à son essence luy soient desplaisantes, si pour en iouyr il faut qu'elle s'esloigne de luy.

Je sçay bien que les Perles disoient l'homme estre l'Hymenee & l'assemblage de l'Vniuers, & qu'y ayant cinq degrez des

choses, le Corps, la Qualité, l'Homme, l'Ange, & Dieu, le corps estant tout corporel, & Dieu tout spirituel, ne pouvoient se toucher, d'autant que deux extremes contraires ne sçauroiēt se ioindre sans vn milieu, qui tienne & de l'vn & de l'autre, non plus que l'Ange qui est sans matiere avec la qualité, qui n'en peut estre despoüillee, il a fallu que le iuste mariage de l'Vniuers, & ce qui assemble ces cōtraires, ait este l'Homme, qui par son corps est corporel, cōme le Corps & la Qualité, & par son ame spirituel, comme l'Ange & Dieu. Et de fait ce grand Createur de toutes choses, voulant que ceste conuenance fust recogneuë en toutes ses œures la exactement obseruee en la disposition des Elements, &

*Epistres Morales,*

en tout ce qui s'en produit. Car le feu & l'eau, qui sont de nature contraire, ont l'air pour milieu, qui tiët & de l'vn & de l'autre: Avec le feu il conuient en chaleur, & avec l'eau en humeur: en haut il feschauffe, se purifie, & s'esclarcit, comme le feu, & en bas se rëd moite, s'espessit, & se trouble cōme l'eau.

De mesme l'homme est tellemēt le milieu de toutes choses, qu'il est de la nature de toutes choses, & qu'estant attaché aux inferieures il ne delaisse point les superieures: & n'y ayant rien en l'Vniuers qui ne soit corporel ou spirituel, luy qui est tous les deux, peut fort bien conuenir à tout ce qui a estre. Aussi par vn certain instinct de nature, il monte à ce qui luy est au dessus, & descend à ce qui luy

est au dessous: mais de telle façon que cependant qu'il môte il ne délaisse point ce qui luy est inférieur, & cependant qu'il descend, il ne se destache point de ce qui luy est supérieur; imitant en cela la lumière du Soleil, qui descend aux elemens, & ne délaisse point le Soleil: & qui s'élève aussi aux Spheres supérieures, sans toutesfois se destacher de son corps Solaire: car encor que l'ame s'élève à la contemplation des choses spirituelles, si n'abandonne elle point la vie animale qui conserue le corps: & s'adonnant aux choses corporelles, elle ne se destache point de la contemplation des spirituelles.

L'Ænigme magique de Cælius, nous donne cognoissance de ce que ie dis. *Il y a, dit-il, une*

*Epistres Morales,*

*chose qui de sa nature est lumineuse  
entierement: Il y en a vne autre en-  
tieremēt obscure, & vne troisieme,  
qui en partie est lumineuse, & en par-  
tie obscure. Car l'entendement  
Angelique est de sa nature tout  
de lumiere, l'ame irraisonnable  
toute de tenebres, & la raison-  
nable en partie par son entēde-  
mēt lumineuse, & en partie obs-  
cure par sa puissance, colere &  
contrariante à la raison.*

Ces considerations, Agathon,  
me font dire que les Perles, avec  
beaucoup de iugement, ont ap-  
pellé l'homme la iointure, & le  
mariage de l'Vniuers: mais cela  
ne deuoit pas estre suffisant de  
te faire dire, ô Abdala, en con-  
templant le reste du mōde, qu'il  
estoit admirable, ny de te fai-  
re exclamer, ô Mercure, que c'e-  
stoit vn grād miracle, vn animal

digne d'estre reueré & presque adoré: puis que y ayant d'autres creatures beaucoup plus parfaites, vous deuiez plustost dire que c'estoient ces tres pures intelligences qui n'ont rien par dessus elles qu'vn acte tres-pur, ny rien par dessus leur multitude que c'est vn qui est Dieu. Car si l'entédement Angelique n'est pas l'vnion & iointure de l'Vniuers, cela luy procede de trop de perfection: estāt certain que ce qui rend l'homme milieu entre le spirituel & le corporel, le lumineux & l'obscur, c'est vne qua'ité qu'il a moins noble & moins parfaite que la spirituelle & la lumineuse. Ce que l'haourinus a fort bien iugé quand il a dit, apres auoir considere tout l'Vniuers: *Il n'y a rien de grand en terre que l'homme: ny rien de grand*

*Epistres Morales,*

*en l'homme que l'enlèvement.* Nous voulant faire entendre que la partie vitale & sensitive qu'il a, est plustost indigne de luy, que non pas chose qui le releue par dessus le reste des animaux. Mais escoute, Agathon, quelle respõse ces deux grands personnages nous peuuent faire. Orphee dãs. L'Hymne de Prothee, dit sur ce suiet.

*En ce divin Prothee a remis toutes choses*

*La premiere nature.*

Et Asclepius nous interpretant ce que les anciens dãs leurs mysteres nous ont voulu enseigner par les changemens de Prothee, dit qu'ils ont entendu par luy la nature de l'hõme, qui peut se changer en mieux ou en pis, comme il luy viët à gré. Car ceste premiere nature qu'Orphee

phée en ce lieu veut entendre, n'est autre chose q̄ Dieu. Aussi aux elements qui sont legers, n'a-il pas mis vne telle legereté naturelle, qu'ils ne peuuent d'eux mesmes s'empeschier de se leuer, & faut necessairement qu'ils montent: à ceux qui sont pesants il a dōné vne telle nature, qu'il faut par necessité qu'ils descendēt. Les herbes & les plantes, d'abord qu'elles commencent à poindre, ont le naturel de l'herbe & de la plante, & ne peuuent deuenir autre chose. Les brutes ne peuuent s'empeschier de suivre les sens: & faut que naturellement elles leur obeissent estant au sortir du v̄tre de leur mere les mesmes animaux qu'elles seront. Les Anges supremes esprits au point de leur creation, ou peu apres, furent ce

*Epistres Morales,*

qu'ils feront en toute eternité. Mais à l'homme seul, il a laissé ceste prerogatiue qu'il est l'artisan de soy-mesme : & se peut donner telle forme qu'il luy plaist : car sans estre astraint à nulle action forcee, ce grãd ouurier de l'Vniuers a tellement donné l'homme à l'hõme mesme, que quand il le veut attirer à soy, pour le rendre entieremēt heureux, ce n'est pas en le forçant ou çontraignant, mais en l'allechant & en le persuadant qu'il essaye de le faire : ce que Zoroaster nous enseigne quãd il dit :

*Le pere n'agit point par force, ains  
seulement  
Par persuasion.*

Et Aristote, qui selon sa coustume veut tousiours prouuer tout ce qu'il dit, estãt de ceste mesme

opinion, monstre de ceste sorte que l'homme se peut donner la forme qu'il luy plaist. *Tout ainsi,* dit-il, *que la matiere, qui est la derniere des choses naturelles, peut vestir toutes les formes corporelles, & par ce moyen les deuenir toutes: de mesme l'homme, qui est la derniere (pour dire ainsi) des choses surnaturelles, & la supreme des naturelles peut recevoir toutes les formes, & par ainsi les deuenir toutes.* Et c'est pour quoy Dieu a mis en luy toutes sortes de semences & de germes de tout genre de vie: lesquels, selõ qu'il les cultiuera ou fomentera, porteront leurs fruits ou leurs animaux: & de plus l'a mis au milieu de toutes les choses, afin que les contemplant il esleust celle qu'il iugera la plus belle de toutes, pour se rendre ressemblant à elle, ne l'ayant fait vegetatif ny sensitif, raisonnable ny

*Epistres Morales,*

intellectuel, mortel ny immortel seulement: mais ayant mis en luy toutes ces choses, il luy a donné la cognoissance de toutes, afin qu'il sceust choisir laquelle il voudroit, & de toutes se rendist celle qu'il aimeroit le mieux. Et parainfi, comme dit Picus sur ce propos, si des semences qui sont en lui & des germes de tous genres de vies que Dieu luy a dōnez il cultiue ce qui sera vegetatif seulement, il se fera vne plante. Car, si ce n'est pas l'escorce que nous voyons aux arbres, qui les rend arbres, mais leur stupide & insensible nature: pourquoy ne dirōs-nous pas celuy qui n'a soin que d'accroistre & fortifier son corps, estre vne herbe, ou vne plante: & s'il ne se soucie q̄ de ce qui est des sens seulement, ce sera vne brute,

d'autant q̄ si ce n'est pas la peau qui nous les fait dire telles, mais la puissance sensitive qu'elles ont, quand quelqu'un s'adonne aux sens & aux voluptez brutales, seulement, crois tu de voir vn homme quãd tu le regardes? nullement, Agathon: c'est vn beuf ou vn cheval sous la figure d'un homme. Que s'il desdaigne les autres facultez qui sont en luy, & s'adonne entierement à la raisonnable, c'est vn celeste animal: car si la matiere, ny la figure ne donne pas l'estre à l'hõme, mais la forme, & que ceste forme soit vne ame raisonnable, pourquoy si tu luy vois discerner toutes choses avec la iuste raison, & regardãt dessus & dessous viure selon les reigles de la iustice & de la prudence, encor que tu luy voyes vn corps terre-

*Epistres Morales,*

stre, l'estimeras-tu seulement vn animal, puis qu'il fait les actions celeste, quoy que terrestre animal? Que si n'auoir point d'vniõ ou mixtion avec le corps ne fait pas l'Ange, mais la pure & spirituelle intelligẽce qui est en luy, pourquoy ne dirons-nous pas celuy qui s'esleuant à la cõtemplation des choses spirituelles mesprise les inferieures, & se rait dans les secrets de la pure intelligence, n'estre plus vn terrestre ny celeste animal, mais vn Ange qui donne vie à vne chair humaine? Et si sans se contẽter de nulle qualité & nul estre des creaturès il se remet dās le cẽtre de l'vnité, estant vn esprit avec Dieu dans le solitaire esblouissement du Pere, qui est constitué sur toutes choses, pourquoy n'outrépassera-il pas la sublimi

*diu*

té de toutes choses, ainsi q̄ Trismegiste nous tesmoigne, lors qu'il dit: *L'homme, s'il veut, passe en la nature de Dieu, comme s'il estoit Dieu luy-mesme.*

Aussi luy, qui a tousiours esté dit par les plus sçauãs, petit monde, ayãt à figurer tout ce qui est en la nature par l'accroissement & la nourriture du corps, a signifié les plantes, par les puissances cõuoitense & colere les brutes, & par son entendement les Anges. Doncques quel pouuons nous dire celuy qui se despoũillãt de toutes les autres qualitez en reuestit l'vne seulement, sinõ qu'il est en effect ce qu'il represente, & qu'il a choisi entre toutes les choses.

*Tu peux choisir en terre ou la vie ou la mort:*

Dit Ennius sur ce suiet, appellãt

*Epistres Morales,*

cela vie qui est propre & digne de l'homme, qui le fait viure en vray hōme: & mort, ce qui faisāt mourir cet hōme le change d'estre, & le fait deuenir vne brute.

Et ie croy, quāt à moy, q̄ Pythagoras lisāt ce q̄ Zoroaster a dit:  
*Les bestes de la terre habitēt dās rōvase*

A pris occasion de dire que les ames chāgent d'vn corps à l'autre, & selon les cōditions qu'elles auoiēt euës, & les diuers vices auxquels en viuant elles auoient esté adonnees. Que s'il ne l'a point appris en ceste escole, ç'a esté sans doute en la consideration de ce priuilege que l'hōme a de se pouuoir rendre ce qu'il veut & luy plaist d'estre.

C'est donc avec beaucoup de raison, ô Abdala, ô Trismegiste, que vous auez dit n'y auoir rien en l'Vniuers de plus admirable

que l'homme, & q̄ c'est vn grād miracle, animal digne d'estre reueré, & presque adoré. Admirable & grād miracle certes est-il: puisque d'une nature si debile, fragile, mortelle, corruptible, & suiette à tous accidens il en peut faire vne, selõ sa volõté, qui sera immortelle, incorruptible, & si parfaite qu'elle esgalera, voire surpassera ces pures intelligēces. Et au cõtraire, n'est-ce point vn grand & admirable miracle, que ceste nature qu'il a si parfaite, immortelle, raisonnable, & intellectuelle. puisse estre renduë par luy si vile & abaissee que les brutes voir les plâtes ne le font pas d'auantage? Que si Dieu est en partie recogneu Dieu, pour auoir peu faire les plâtes, les brutes, les hõmes & les Anges pourquoy ne sera reueré & presque

*Epistres Morales,*

adoré celuy qui se peut rēdre & plante, & brute, & hōme, & Ange? Outre qu'il semble n'y ayant rien qui puisse se faire soy-mesme que Dieu, que l'hōme aiāt le priuilege de se donner la forme qui luy vient à gré il soit à soy-mesme sō Dieu en quelque sorte. Extrême grandeur, certes, & prééminence qui le rend honorable sur toute creature, pouuāt estre ce qu'il desire, & pouuant desirer ce qu'il luy plaist. Aussi a-ce esté, sans doute, ceste consideration qui a fait dire à ce grād Mercure, *Que l'hōme terrestre estoit vn Dieu mortel, & le Dieu celeste vn homme immortel.* Luy semblāt que outre ce priuilege, Dieu n'auoit rien par dessus l'hōme que l'immortalité. Mais faudra-il q̄ nous luy cediōs mesme en cela? nullemēt, si no<sup>r</sup> voulōs pour le moins suyure le cōseil de Pythagoras.

*Si delaisant le corps tu t'esleues aux cieux,  
Immortel deuenu, tu seras l'vn des Dieux,  
Mais si bien immortel qu'apres il ne peut estre,  
Que tu sois plus mortel.*

Neme demandes donc plus, Agathō, si l'hōme peut corriger vne nature déprauee, quoy que elle soit enuieillie dans le vice, puis que chacun a le choix de se transformer en ce qui luy plaist. Mais aussi ayant la puissance de vestir telle forme que nous voulons, ferons-nous tant abaissez de courage que de choisir plus-tost de nous changer en brutes, dans les saletez de la terre, que de nous esleuer par dessus les cieux, & de deuenir vne des pl<sup>o</sup> parfaites intelligences? Desdaignons, desdaignons, amy, cōme indigne de no<sup>o</sup> ce qui est dessus no<sup>o</sup>: mesprisōs cōme incapables de no<sup>o</sup> cōtēter ce qui est autour de nous: & esleuant les yeux en

*Epistres Morales,*

haut, sans faire cas de rien, qui rōbe sous ces yeux mortels, perçons avec la pēsee la profōdeur des cieux, & ne nous arrestant qu'en la Diuinité, espris de son amour, deuenons vn de ces entendemens Angeliques, qui cōtempnent & louient Dieu incessamment: afin que retournez à nostre principe, & nostre entendement particulier cōioint à ce premier & vniuersel entendement, nostre ame iouyisse de ceste parfaite felicité, qui est l'assemblage & l'vnion de toutes sortes de contentement, & outre laquelle, mesme le desir ne sçauroit s'estendre.

---

*Que le desir de sçauoir est en l'hōme vn appetit naturel. Qu'il y a vne dernière cause de toutes les causes, qui est le supreme bien: & que l'homme le peut acquerir.*

EPISTRE II.



V pensez donc, Agathon, que ce soit vne Chimere que ceste felicité, & qui n'ait point d'estre entre les choses de la nature, mais en l'imagination seulemēt de ceux qui pour attirer les personnes à la vertu, vont figurant vne si grāde perfection de contentement. Car outre que les choses humaines ne sont pas capables d'vne si entiere & accōplie perfection, encor te semble il que l'hōme ne peut paruenir à vn si grand contentement, qu'il ne puisse desirer encor beaucoup dauātage: autremēt puis que le desir se peut estendre à tout ce qui est bon, ou qui a seulement apparence de bō, celuy qui pourroit auoir tout ce que

*Epistres Morales,*

son desir embrasse, auroit sans doute aussi non seulement tout ce qui est en l'Vniuers, mais tout encores ce qui pourroit estre par delà l'Vniuers, si l'on pouuoit imaginer que quelque chose de bon y peust estre. Et y auroit il quelqu'un, dis-tu, si desproueu d'entendement, ou si peu desireux de son biē propre, qui ne se transformast cōme vn Prothee en toutes les figures que l'on voudroit pour paruenir à vn estre si desirable?

Ie ne voudroy pas, Agathon, que tu fisses vne si grāde offense à mon amitié, que de croire que elle me permist de te deceuoir: car encores que la tromperie en quelque sorte reuint à tō auantage, si est-ce, puis qu'il ne faut point faire vn mal sous l'esperāce d'un biē, q̄ ie ne croy point la

fausseté ny la deception estre permise sous quelque ptextete que ce soit. C'est pourquoy ie te supplie, Amy, de sortir de cet erreur, & de croire qu'il n'y a rien si vray que ce que ie t'ay dit de ceste felicité: Car veritablement elle est, & peut estre acquise par nous, ce qu'en partie ie te veux prouuer par toy-mesme, assauoir par la curiosité que tu as eu depuis la lecture de ma derniere lettre.

Aristote au traité qu'il fait du ciel, pour montrer que nul mouuement naturel excepté le circulaire, ne peut estre infini, dit que celuy qui est droit ne peut estre perpetuel: parce qu'estant plus violent à son progrès qu'à son cōmencement il paruiédroit en fin à vne infinie vitesse: & de plus, faudroit qu'il se fit par vn

*Epistres Morales,*

espace infini.

Par cette raisõ ne pouuõs no<sup>9</sup> prouuer que le desir que naturellemēt l'hõme a de sçauoir, ne peut aller à l'infini, mais doit auoir vn but certain, où paruenāt il sera rempli & contenté? Il me semble que nous le pouuons, si auparauant nous montrons que ce desir soit vn mouuement, & que ce mouuement soit naturel & droit: car des mesmes choses les cõclusions se peuuēt prēdre sēblables. Que si nous faifõs cette preuue ne sommes nous paruenus à la demonstratiõ que tu demandes? Si serons sans doute, puisque cette felicité estāt l'entier & parfait contentement de la plus digne partie de l'hõme, & celle là estāt l'ame, & de l'ame encor la puiffāce intellectuelle; il s'ẽsuit q̄ ce qui cõtētera cette

puissance & qui l'empeschera de pouuoir rien desirer dauantage sera cette supreme felicité dont nous parlons. Voyons donques si ce desir est vn mouuement.

Mais ne seroit-il point p'us difficile de prouuer qu'il ne fust point mouuemēt? Je croy que si, puisque nous aurions à cōbatre non seulement l'authorité de tous ceux qui ont iamais sceu quelque chose, mais la verité aussi & le sens commun. Car si nous demãdons qu'est ce qu'appetit naturel, on nous respōdra q'c'est vne inclinatio par laquelle chaque chose sans nulle precedente cognoissance est portee à ce qui lui est propre & conuenāt : mais l'inclination peut elle estre sans mouuemēt, & l'estre porté n'est-ce point estre meu : ou cōment pouuons nous aller à quelq' chose

## *Epistres Morales,*

qui est hors de nous sinon par quelque mouuement. Or ce à quoy cet appetit nous porte il faut qu'il soit hors de nous, autrement si nous le possedions nous ne le desirerions pas : car iamais l'amant ne desire l'aimee quãd il la possede, mais ouy biẽ la continuation de cette possession, qui dependant de l'auenir n'est point encor en sa puissãce. Or, *il y a*, dit Aristote dãs le troisiẽme de l'ame, *trois choses au mouuement des animaux, assauoir ce qui meut, ce avec quoy il meut & ce qui est meũ. Ce qui meut estãt de 2. sortes, car l'un est immobile, & l'autre meut & est meũ : L'immobile c'est le bon, ou qui est estimẽ bon : Ce qui meut & qui est meũ c'est le mesme principe de l'appetit : car ce qui desire (pour ne dire point appetite) de la sorte qu'il desire il est meũ : parce que l'appetit est vn certain mouuemẽt ou operation. Voila, Agathõ,*

les mesmes paroles du Philoſophe, qui ſelon ſa couſtume ayãt eſté par luy auparauãt prouuees par diuers arguments nous doiuent ſeruir & tenir lieu de raiſõ.

Tu me diras ſans doute, que pour tirer la concluſion que ie pretens, encor que ce deſir en l'ame fuſt vn mouuement, ſi faudroit il touteſois prouuer quil eſt naturel & droit: car les mouuemens naturels peuuent biẽ aller à l'infini, s'ils ſõnt circulaires: & les mouuemẽs droits s'ils ne ſont naturels, peuuẽt biẽ aller tãtoſt plus viſte & tantõſt lentement. Faisons donc cette demonſtration de cette ſorte.

Qui eſt ce, Agathõ, qui peut conſiderer avec cõbien de ſoin ce grand Dieu a eu eſgard à toutes choſes, non ſeulement pour la neceſſité & vtilité, ſoit du par-

*Epistres Morales,*

ticulier, soit du general, mais encor pour la beauté & adiancemēt de son œuure, sans conclure que tout ainsi que l'Artisā rend son ouurage le plus parfait & le plus beau qu'il peut, afin d'y attirer les yeux de chacū, & de faire recōnoistre en son artifice qu'elle est sa capacité, que de mesme ce grand ouurier de l'vniuers, ne l'a point rempli de tant de merueilles, que pour nous conuier à le considerer, & le considerant recognoistre cette grandeur & vnie varieté faite avec tant de nombre, de pois & de mesure: Et puis esleuez sur l'aisle de cette cognoissāce entrer en l'admiratiō de l'Ouurier, & ainsi paruenir à luy mesme, par luy mesme. *L'hōme, dit Trismegiste à son fils Tacijs, a esté fait cōtemplateur de l'œuure diuine,*

*afin que l'admirant il en recogneust  
l'auteur.*

Que si Dieu nous a mis ces choses deuant les yeux pour estre veüs de nous, qui n'auouera que de mesme il nous a donné la volonté de les voir, & la veüe pour les voir? Autrement ce seroit bien en vain qu'il nous les auroit présentées: tout ainsi que vainemēt on mettroit de belles couleurs deuant celuy qui n'auroit pas volonté d'y tourner les yeux, ou qui seroit aueugle. Il ne faut donc point douter q̄ ce desir de sçauoir ne soit naturel en nous, puisque Dieu nous présentāt son ceuure veut sans doute que nous la voyõs: Mais le voulant nous aura il laissez imptiffans ou sans volonté de la voir? S'il estoit ainsi il y auroit du defaut en ses correspondan-

*Epistres Morales,*

ces: car toutes ces choses corporelles & qui tombent sous la veüe à quoy auroient elles esté faites, s'il n'y auoit point par apres de sens qui les deust comprendre.

De plus, l'experience nous apprend que ce qui n'est point propre & naturel à vne espece, quelque indiuidu de l'espece le peut auoir, & quelqu'autre ne l'auoir pas: mais ce qui luy est propre & de sa nature generale, il faut que tous l'ayent, sinon en acte, au moins en puissance. Or nous voyons que tous les Indiuidus de l'espece de l'hōme ont ce desir de sçauoir & d'entēdre: car soient enfans, soient hōmes, ou soiēt vieillards, soient sçauās ou ignorans, riches ou pauures, sains ou malades, tous ont ce desir d'apprēdre les choses qui

leur sont estrangeres, & d'entēdre de nouveaux accidens : car qui de nous estāt encor au maillot n'a ouy volontiers les fables que sa nourrice luy a voulu raconter: & qui estāt parvenu en âge a nié audience à celuy qui a voyagé aux parties plus esloignes de nous, lors qu'il raporte ce qu'il y a veu & appris. Et bref qui iamais a fermé les oreilles aux discours qui nous descouurent les affaires d'autruy? Puis donc que tous les indiuidus de cette espece ont ce desir de sçavoir en eux, qui n'auouëra qu'il luy doit estre & propre & naturel?

Voire, ie diray biendavantage : il n'y a point d'appetit en l'homme qui luy soit plus naturel que celuy dōt nous parlons: car les autres ne peuuent

*Epistres Morales,*

toufiours continuer y en ayant  
qui ſ'empeschent & ſ'interrom-  
pent. Outre que les ſens peu-  
uent eſtre alentis par l'abondã-  
ce, & affoupis par l'âge: au cõ-  
traire rien ne peut empescher le  
deſir du vray, car en tout temps  
& en tous lieux nous deſirons  
de ſçauoir, voire meſme en vn  
temps qui n'eſt point encore du  
temps, ce que la curiosité que  
nous auons du futur nous fait  
auouër. De plus, l'abondance  
du ſçauoir augmente le deſir de  
ſçauoir, comme le braſier quãd  
on luy met du bois: & tant ſ'en  
fait qu'il ſ'alentiſſe de l'abon-  
dance, que ſa force ſe produit  
de ſa ſurabondance. Et en fin au  
rebours' des autres appetis na-  
turels à meſure que l'âge croit  
dauantage, celuy cy ſ'en va aug-  
mentant. Ce que Caton nous  
enſeigna

enseigner lors qu'en sa vieillesse il prit volõté d'apprendre les premiers Elemens de la langue Grecque : & celuy aussi qui a moitié dans le cercueil voulut qu'on luy leust encore des liures de Philosophie. Escoute ce que Cephale dit à Socrate sur ce propos dans le premier liure de la Republique de Platon. *Tant plus, dit-il, je sens de iour en iour les autres voluptez se pourrir & debuliter en moy, tant plus ie prens de plaisir aux discours, & plus me croist le desir & la volupté d'apprendre.* Mais à toutes ces considerations adioustons y encores celle-cy.

Nous remarquons en l'homme trois fortes d'appetits : l'un naturel, l'autre sensitif ou animal, & le troisieme raisonnable. Les deux derniers ne peuuēt estre sans quelque sorte de cognoissance : car l'appetit sensitif par

*Epistres Morales,*

lequel l'animal recherche ce qui est bõ à conseruer sa vie, est de uancé de quelque cognoissãce, soit naturelle ou acquise. Et le raisonnable ne pousse iamais l'ame à quelque chose, qu'elle n'ait en soy-mesme discouru, si ce qui se presente est bon ou mauuais: mais l'appetit naturel estant vne inclination sans nulle precedẽte cognoissance à la chose qui luy est conuenante, il s'ensuit q̃ ce qui est incliné par cet appetit est propre à l'effect de ceste inclination. Or par les deux appetis sensitif & raisonnable, l'hõme ne desir pas de sçauoir, ie veux dire que ce desir ne peut pas auoir son principe d'eux, d'autãt qu'il faudroit desia qu'il eust quelq̃ cognoissãce: outre q̃ l'vn n'est adressé qu'à la cõseruatiõ de la vie de l'animal, & ne tour-

ne pas mesme ses puissances vers les choses intelligibles, & l'autre biẽ souuẽt fait choisir la vie actiue, & mespriser pour elle la contemplatiue. Il reste dõc que ce soit par l'appetit naturel que tout hõme desire de sçauoir : Et cela estãt, il faut qu'il y ait en luy vne certaine naturelle inclinatioẽ de les acquerir, & que de sa nature il soit de sorte capable des disciplines, que cet estre luy vienne de l'essence de l'homme. Ce qu'aussi Aristote nous enseigne au 3. de l'ame, oũ il dit q̃ la nature de l'entendement est d'estre cõme vne table oũ iamais riẽ n'a estẽ tracẽ, capable toutefois de receuoir toutes sortes de lineamẽs, & qu'ẽuers les choses intelligibles, il est de sa nature cõme le sẽs enuers les sensibles. Car suiuaẽt ceste opiniõ ne faut

*Epistres Morales,*

il necessairemēt conclure, puis qu'il est naturel au sc̄s de desirer les choses sensibles, (& en ce lieu le desir est pris pour l'appetit) q̄ de mesme, il est naturel à l'entendemēt de desirer de sçavoir & cōprendre les Intelligibles, voire cet appetit est tellement naturel qu'il ne peut estre ny sensitif ny raisonnable, cōme nous auons dit, mais propre, particulier & naturel à l'espece de l'hōme, comme au genre des animaux de desirer la vie.

Ce mouuemēt dōc est propre & naturel cōme tu voulois q̄ ie te prouuasse Il faut maintenāt q̄ no<sup>r</sup> voyōs s'il est droit ou s'il est point circulaire. Mais la resolution en est fort aisee, puis q̄ mesme le mot la no<sup>r</sup> enseigne: d'autāt q̄ puis q̄ ce mouuemēt est vn desir, & q̄ tout desir est de ce qu

nous defaut, il s'ensuit q̄ ce q̄ no<sup>9</sup> desirōs est hors de nous. Or si ce mouuement cōmence en nous, & que naturellemēt il sorte de no<sup>9</sup> pour aller à vn but particulier, il ne peut estre circulaire: car la nature qui ne fait iamais riē en vai, & qui prend tousiours les plus droites voyes e n ses operations, ne porteroit iamais l'ame en cercle pour paruenir à ce but desiré le pouuāt faire par vne droite ligne: car le tour qu'elle prēdroit seroit inutile & plus lōg. Et puis que l'œil en la lumiere qu'il dōne au sens, resseble autāt à celle que l'ame acquiert avec le desir de sçauoir, que les choses corporelles peuuet auoir de resseblance avec les spirituelles. Si la visiō se fait par vne droite ligne, pourquoy ce desir de sçauoir qui est propremēt la veuë de l'ame ne la

*Epistres Morales,*

portera il droit à là chose desirée? De plus si de la cognoissance de la nature & des qualitez de la chose, nous venons à celle de la chose mesme, pourquoy ne pouuons nous iuger par celles de ce mouuement qu'il est droit & non pas circulaire : car le propre du mouuement naturel qui est droit c'est d'estre plus violent en son progres qu'è son cõmencement.

*Il acquiert force en allant.*

Et plus il s'aproche de son but, plus aussi il se haste & se renforce: au contraire le circulaire naturel est tousiours egal à soy-mesme, cõme celuy des cieux. Dõques si le mouuement qui procede de ce desir a ces mesmes cõditions, il ne faut point douter qu'il ne soit droit aussi. Que si quelquvn faisoit difficulté de m'auouër q' à son progres il ne fust

beaucoup plus violent qu'à son commencement, ie le voudroy conuaincre par la preuue que tu viens d'en faire: puisque ton desir a bien esté plus grand, depuis que tu as sceu quelque chose de ceste felicité, qu'il n'estoit pas auparauant. Aussi quelle apparence y a-il que nous puissions desirer de sçauoir ce que no<sup>9</sup> ne sçauons pas s'il est. Et puis le naturel de l'esprit de l'homme ne nous l'apprend il pas? Estant de telle cõditiõ que rien ne le peut contenter qu'il ne monte d'une cause à l'autre, iusques à ce qu'il paruienne à celle qui les cõpréd toutes: & cela daurant que rien n'agit par dessus son genre. Or l'ame est indiuisible de son essence & les causes subalternes estãt aussi effects, eu esgard à la cause superieure, sont diuisibles en

*Epistres Morales,*

en causes & en effects; & par ainsi riē ne peut remplir ceste ame que la supreme cause des causes. Et tant s'en faut que les autres la puissent saouler, que plus elle en acquiert de cognoissance, & plus son appetit s'augmente, se hastant & renforçant dauantage à mesure qu'elle monte & s'approche de son but.

Concluons donc, Agathon, suiuant toutes ces raisons, que ce desir, ou plustost ce mouuement, est naturel & droit en no<sup>r</sup>. Que si cela est, puisque Dieu, comme ie t'ay dit, en est l'auteur, ne seroit il point accusé avec raison, d'auoir fait quelque chose vainement, si il ne nous auoit ensemble donné les milieux pour le parfaire, & vn but limité, où il doit estre satisfait?

La nature a donné aux corps

grossiers vn appetit, ou plustost vne inclination, par laquelle ils tendēt tousiours en bas, & pour empescher qu'elle ne soit vaine, elle leur a dōné de mesme la pesanteur & le froid pour milieu presque, par lequel ils tendēt au lieu où ils sont inclinez . Aux corps plus subtils, elle a dōné vn instinct de s'esleuer en haut : & pour empescher qu'il ne fust inutile, elle leur a adiousté la legereté & la chaleur, cōme milieu par lequel ils se peuuēt hausser. Elle a mis aux brutes l'appetit des sēs, & leur a elle refusé quelque instrument qui fust nécessaire pour l'assouuissement des appetits qu'elle leur a donnez? Que si la nature, aux instincts qu'elle produit en toutes choses, propose de mesme vne fin, & adiousté vn milieu pour y par-

*Epistres Morales,*

uenir, voulant empeschier qu'il n'y ait aucun de ses mouuemens inutile, qui pourra penser que le Maistre de la nature ayant produit en l'hōme ce desir naturel de sçauoir, le luy ait donné pour luy estre inutile, pour errer incessāmēt, & pour ne paruenir iamais à quelque fin? Que si quelquesfois l'œil demeure en repos par la presence de la chose qui agree: si l'oreille quelquesfois se cōtente par l'harmonie, & si les sens bien souuent se remplissent & satisfont par l'abondāce de leurs obiets, est-il possible q̄ cet appetit naturel de sçauoir, qui est la propre & naturelle action de l'ame, soit la seule chose naturelle, qui tousiours beante sen ira vagant, sans pouuoir estre saoulee? Ce seroit impieté, Agathon, d'auoir telle creance de ceste souueraine

bonté: mais quand toutes ces cōsideratiōs n'auroiēt point de lieu, encor seriōs nous cōtraints de dire, qu'il est impossible, pour les raisons que ie te vay deduire.

L'esprit de l'homme, cōme ie t'ai dit, ne demeure iamais en repos, & monte tousiours d'une cause à l'autre, iusques à ce qu'il soit paruenū à la derniere. Or il est certain que tout ce qui naturellement despēd d'un autre ne peut se soustenir soy mesme: q̄ si la chose dont celle-cy despēd, dépend aussi de quelqu'autre, & ceste autre d'une autre: & qu'en fin il ne s'ē trouue point qui soit ferme de soy, sans s'appuyer ou despēdre d'ailleurs, il faudra necessairemēt auouër qu'il n'y aura rien de ferme en toutes les choses. Et tout ainsi que si ce qui est liquide se soustenoit sur ce

*Epistres Morales,*

qui est de mesme liquide, & qui n'a riē de solide dessous, ne sçauroit se cōtenir ny s'arrester: aussi n'y auroit il riē en l'Vniuers qui peust subsister, & tout s'en iroit au neāt. Mais puis q̄ nous voyōs que les choses se maintiennent, & durent, il faut confesser qu'il y a vne cause, de laquelle toutes les autres dépendent, & qui ne dépehd de nulle autre.

Que si les choses l'vne sur l'autre alloiēt à l'infiny, il n'y auroit ny ordre ny perfectiō entr'elles: car où il n'y a point de terme, il n'y a chose, pour auācee qu'elle soit, qui le soit dauātage qu'vne autre: parce que c'est, eu esgard au but où l'on tend, qu'on se dit le plus ou le moins auancé. Que si il n'y en a point, il est impossible que ceste considération se face. Et tout ainsi que celuy qui

prolonge sa vie de cent ans, n'approche pas plus pres de l'eternité que celuy qui n'en a vescu que dix, d'autāt qu'en l'eternité il n'y a point de terme: de mesme, sil n'y a point de derniere cause, ny de fin, il n'y a chose qui en puisse preceder vne autre, ny s'auancer. Mais nous voyons vn ordre continué en leur nature, & que les vnes font, & les autres font faites: & que celles-là deuantent celles-cy de dignité & de temps. Il faut donc qu'il y ait vn but, duquel les premieres s'approchent dauantage.

De plus, nous voyons que la multitude & grandeur des causes produit la multitude & grandeur des effets. Que si sans terme nous mōtons des causes aux causes, de mesme outre le terme nous descendrōs des effets aux

*Epistres Morales,*

effets. Et il s'enfuiura qu'il n'y aura rien de supreme ny riẽ d'infime, mais toutes choses milieux & toutes infinies : d'autant que chacune receura sa force d'innombrables precedens, & la donnera à innombrables descendans.

Je diray bien dauãtage, Agathon, s'il n'y auoit point vn premier acte & premiere cause, iamais il ne se feroit rien : parce que les causes moyẽnes ( si nous pouuons ainsi nommer les milieux ) ne commenceront iamais d'agir, qu'elles ne soient meues par toutes les causes qui leur sõt superieures. Que si le principe de ce mouuement doit proceder d'innombrables causes, & par vn interualle infiny, qui peut pẽser que iamais quelque mouuement se face? Pour euiter dõc tant d'absurditez, & pour ne

r'entrer plus dans le Chaos d'où les Poëtes disent que nous sommes sortis, ne faut il pas cõclure qu'il y a vn premier agēt, vne premiere cause, vn principe & origine dont tous les agens, toutes les causes, & toutes les choses prēnent leur force & leur commencement?

Que s'il est ainsi, puisque l'hõme a ce naturel desir de sçauoir, & que Dieu (comme nous auõs dit) ne le luy a pas dõné sans ensemble le prouoir de ce qui est necessaire pour accõplir ce desir, il ne faut point douter qu'y ayāt vne supreme cause de toutes les causes, & vn but à toutes choses, que le desir rendu plus violent par la cognoissance des vnes, n'esleue l'esprit humain, & ne le puisse faire monter aux autres, & en fin paruenir à la supre-

## *Epistres Morales*

me, en laquelle alors il demeurera en repos, quand il aura la iouissance entiere de son desir, qui veritablemēt est la vraye felicité. Et par là tu vois q̄ ce souverain bien n'est pas, comme tu soupçonnois, vne Chimere imaginee, mais vn veritable & essentiel contentement : & que non seulement il est, mais encores peut estre acquis & possedé par l'homme. Et ceste creance est tellement selon le sens commun, qu'il semble que ce soit cōtrairier à soy-mesme que se nier vne fin. Car demande à l'esprit le plus grossier qui soit entre les hommes (pourueu qu'il n'ait perdu l'usage de la raison) pourquoy il fait vne telle actiō, il t'en dira quelque dessein : ie ne dis pas qu'il soit bon, ou qu'il y paruienne : mais tant y a qu'il a vn

but où il adresse ce qu'il fait. Et y a-il apparence que Dieu ait fait l'homme sans vne fin & dessein particulier, puis mesme qu'il n'y a vne seule de ses œuures en tout l'Vniuers qui soit priuee de ce but dont nous parlons. Or si l'y en a vn, quel qu'il puisse estre, il ne faut point douter que ce ne soit la felicité de la chose qui luy est proposée: car ce sage & prudent Ouurier apres les auoir fait toutes, les a desseignes à la fin qu'~~elle~~ a cogneu leur estre propre, & selon leur nature, & à laquelle elles pouuoient attein-  
dre.

---

*Qu'encores que les anciens Philosophes ayent recogneu les conditions necessaires au supreme bien, ils ne l'ont peut toutesfois entieremēt discerné. Quelles en ont esté les opinions, & en quoy ils ont erré.*

# Epistres Morales,

## EPISTRE III.



V n'entres plus en doute, à ce que tu m'escriis, qu'il n'y ait véritablement vne derniere fin de l'hōme, à laquelle estant paruenue il demeure en repos: car outre les raisons que j'ay rapportees, tu dis qu'estant le seul d'entre tous les animaux qui desire sa felicité, il seroit le plus miserable de tous, si l n'y en auoit point: ou y en ayant, s'il ne la pouuoit pas acquerir. Si biē qu'estāt assure, de ces deux points tu ne me demandes plus sinon en quoy ceste felicité consiste, & commēt on la peut acquerir. Ceste questiō, Agathō, a esté la plus diuersemēt debattue en toutes les escoles

des Anciẽs Philosophes, & peut estre la plus mal resoluẽ entr'eux. Et de cela ie t'en diray mon op̃inion.

Toutes les diuerses nations & tous les peuples qui ont esté depuis le commencement des hõmes iufques à nous, ont tous sucé avec le laiẽt ceste cognoissãce de la nature, qu'il y auoit vn Dieu, c'est à dire vne essẽce tresparfaicte & trescontente, par laquelle ils pouuoient estre rẽdus heureux. Mais dautant que l'ignorance peu à peu se glissa parmi les hommes, la lumiere du vray Dieu demeura tãt obscurcie que par plusieurs siecles il y en eust peu, & ce peu encores renfermé dans vn fort petit angle de la terre qui en conseruaist la pure & vraye cognoissances.

## *Epistres Morales,*

Les autres toutesfois se réssou-  
uenãs que ce Dieu deuoit estre  
entieremēt heureux, & receuãs  
de pere en fils, comme par tradi-  
tion, que tout leur bien deuoit  
dépendre de luy, ils se le figure-  
rent tel qu'ils iugeoient en eux-  
mesmes estre la chose qui les  
pouuoit le plus contenter. De  
là est procedé ce nombre pres-  
que infiny de tãt de Dieux, que  
les menus sablõs del'Ocean ne  
sont point tant multipliez que  
ces fausses Deitez. Car chacun a  
dressé selon sa propre opinion  
vn Autel particulier, non point  
à vn Dieu, mais à son appetit sē-  
suel. Ceux qui ont estimé la do-  
mination estre le souuerain biē,  
ont adoré Iupiter: qui a aimé  
les voluptez, a choisi Venus:  
qui la marchandise, Mercure:  
qui la contemplation, Saturne:

qui le labourage & les biens de la terre, Ceres. Et c'est ce qu'Aristote nous enseigne dans ses Ethiques, quand il dit: *La felicité plus excellente est en la vie des Dieux.* Et Platon dans son Theetete: *Le mal, dit-il, ne pouuât estre osté entierement du monde, la felicité est en la vie des Dieux, de laquelle ceux-là se rendent plus participãs qui se rendent plus ressemblans à eux.* Mais Denys Heracleote nous rend biẽ bon tesmoignage que c'est selon l'appetit, & nõ point selon la raison qu'ils iugeoient de ce souuerain bien.

Cestuy-cy ayant esté instruit par Zenõ Prince des Stoïques, maintint longuement que la vertu estoit le supreme biẽ: mais luy estant suruenu vn grãd mal aux yeux, vaincu de la douleur, il s'enfuit des Stoïques aux Epi-

*Epistres Morales,*

curiens, qui disoiēt que c'estoit la volupté. Ne fut-ce point le sens, Agathon, qui à ce coup en donna le iugement, puisque ce ne fut que par son seul rapport? Les autres plus finement peut-estre, mais non pas avec plus de raison, suiuirent la mesme guide du sens. Et d'autant qu'il y en a plusieurs & diuers en l'homme, & que mesme ils ne sont point tous ny tousiours semblables en chaque particulier, ils produisoient de si diuerses opinions en ces ames sensitiues, que Varro, l'vn des plus sçauans d'entre les Romains en raconte deux cens & quatre vingts toutes differētes & fausses.

Les vns plus abaissez que les brutes ont mis leur felicité en celle des plantes, voire des pierres, comme Periander Tyran de

Corinthe, Leucippe, Abderite, Theodore, dit Athee, & Hierosme Rhodien, qui ont dit, qu'en vne certaine vacuité de douleur, ou plustost indoleance (s'il est permis d'vser de ce mot) estoit posé le supreme bien de l'homme. Les plantes & les pierres n'ont-elles point ceste heureuse insensibilité?

Les autres, comme Epicure, & ceux qui ont suiuy sa secte au lieu d'homme, en ont fait vne brute, ayant pris seulement ce qui appartient aux animaux irraisonnables, mettant ceste felicité en la volupté & aux sens: quoy que quelques-vns, pour l'excuser, & luy-mesme ayant hôte en fin de son opinion, ayēt voulu faire entendre qu'il y vouloit ioindre celle de l'esprit.

Et en cores que les Stoïques

*Epistres Morales,*

ayēt esté plus releuez. que ceux-  
cy, si n'ont. ils pris toutesfois  
qu'une partie de l'homme, l'ap-  
pauvrissant par leur vanité &  
ostentation de la principale &  
plus digne qui fust en luy. Car  
Seneque mesme establit ceste  
felicité aux vertus morales, &  
aux concordances de l'ame. Et  
Pictacus Menedemus, Bion, So-  
crates, & Pythagoras, lors qu'ils  
l'ont mise en la conduite de la  
vie & en la vertu seule, disant n'y  
auoir autre bien qu'elle, ny au-  
tre mal que le vice, ne se sont  
pas beaucoup esloigné de Se-  
neque.

Quāt à Thales, Bias, Anaxago-  
ras, & Euclide, après auoir con-  
sideré la nature de l'homme, ils  
ont bien recognéu que son su-  
preme bien ne doit pas estre mis  
non seulement en la moindre  
partie,

partie qui est le corps, mais ny mesme ailleurs qu'en ce qui est de principal & de plus digne en l'ame. Il est vray que leurs esprits se sont rebouschez, quãd ils ont voulu percer plus outre, & recognoistre en quoy elle consistoit.

Que si Democrite eust seulement dit le supreme bien estre vn iuste estat & reposé establisement de l'esprit, qu'engendre l'esloignement de toute inquietude: & qu'au lieu de ceste vacuité des douleurs, il eust adiousté la parfaite cognoissance des choses par leurs causes, peutestre fust-il paruenue plus haut que tous ceux qui l'auoient deuanté, car il eust atteint aux deux biens de l'ame, qui sont *Paix & Lumiere*. Il est vray que si la Paix ne peut estre en l'ame,

*Epistres Morales,*

que quand elle a la cognoissance des causes dont les effets luy s'ont cogneus, on peut dire qu'esloignant d'elle l'inquietude & le trouble, il vouloit aussi par consequent en banir l'ignorance. Mais il ne volloit pas si haut, son intention n'estoit que de parler des mouuemens que les accidens humains causent au corps & en l'ame. Si bien qu'il ne passoit point plus outre que la partie de l'ame convoiteuse & colere.

Les Peripathetiques & vieux Academiques ont eu opinion que l'origine du supreme bien deuoit estre recherchee en la cognoissance de la nature: d'autant que toutes les choses que la nature a produites estant alors heureuses & parfaites quand elles vivent selon leur Nature, c'est sans doute qu'il est

impossible de cognoistre la fin de l'homme si la nature en est ignoree. Mais, Agathō, c'estoit peut estre bien par ce sentier qu'on pouuoit venir à vne espece de felicité: & toutefois ils s'y font de sorte esgarez qu'il semble qu'ils aient voulu imiter ces Thermes que les Anciens mettoient sur les carrefours, & qui du doigt montroiēt le chemin aux passāts sans iamaïs toutefois bouger de leur place: car suiuant Aristote, ils ont mis deux felicittez, l'vne en l'actiō, & l'autre en la cōtēplatiō: celle de l'actiō ils y ont aiouſté tāt de cōditiōs de pēdātes d'autre puiffāce que de l'homme, qu'il falloit de necessité aduouër q̄ la felicité de l'hōme ne depēdoit poit de l'hōme. Et entre les autres la fortune ſēbloit d'y auoir plus de part, puis-

*Epistres Morales,*

que les richesses, hōneurs, la fā-  
té, la force, & les amis y sōt ne-  
cessaires, voire mesmes encores  
le contētemēt & bōheur des a-  
mis. Et quant à celle qu'ils ont  
mise en la contēplatiō ils y ont  
encora iousté presque les mes-  
mes cōditions, assavoir le repos,  
les amis, & cōmoditez necessai-  
res. Mais afin que par eux mes-  
mes nous puissiōs recognoistre  
la verité qu'ils ont mescognue,  
& cōbien ils se sōt esloignez de  
ce sētier: Je te supplie, Agathon,  
recherchōs ensēble quelles cōdi-  
tiōs ils luy ont, dōnees en gene-  
ral, & en faisōs par leurs mesmes  
lineamēs vn portrait le plus en-  
tier qu'il nous fera possible pour  
le conferer aux choses qu'ils ont  
creuës estre ceste felicité, afin  
que nous puissions iuger, s'il y a  
de la ressemblance.

Ils faisoient donques ce discours en eux-mesmes. Si ce que nous nomons supreme bien, ne peut de soy contéter toute sorte de desirs, sans mandier l'aide de quelqu'autre, ce ne sera pas le supreme biẽ, mais la chose qu'il faudra rechercher pour l'accõplissement du desir. *Cela n'est pas la supreme bonté (dit Lullius) qui hors de soy a fauce de quelque chose.* Ils furent donc to' d'accord, qu'il falloit que ceste felicité fust *un bien suffisant de soy-mesme.* Mais passant plus outre, & considerant que ce bien, pour suffisant qu'il fust, s'il n'estoit ferme & assuré, ne pouuoit estre entier. Car commẽt peut on estimer celuy heureux, qui est en continuelle crainte de perdre ce qui le cõtente?) Ils dirent q̃ pour estre vraye felicité il falloit q̃ ce fust *un bien*

*Epistres Morales,*

*Stable & assuré.* Depuis disputāt entre eux si l'y auoit difference de la fin & de la felicité de chaque chose, & ayāt resolu qu'elles n'estoient qu'vne mesme, ils firēt ce discours. Puisque la felicité c'est le but & la fin où toute chose tend, si ce bien est desiré pour quelque autre biē, il ne sera pas Fin, mais milieu pour paruenir à la veritable & derniere Fin. Tout ainsi q̄ les Logiciens nous enseignēt que les genres subalternes ne sont pas puremēt genres, d'autāt qu'ils se changēt en especes, quād de l'espece infime on veut mōter au supreme gēre. Donques, dirent ils, *Ce bien ne sera desiré que pour soy-mesme.* Et en fin considerant que si l'on pouuoit souhaiter quelque chose dauantage apres l'acquisition de ce bien, ce qui seroit

souhaité seroit le supreme bien: outre que celuy-cy ne seroit pas suffisant de foy ( car estre suffisant en ce lieu-là, c'est tellement remplir tous les recoins de nostre ame, qu'elle ne soit pas mesme capable d'en receuoir ny conceuoir dauantage ) ils conclurent, *Qu'on ne pourroit rien desirer de plus.*

Or, Agathon, rassemblât toutes ces pieces, & reünissant toutes ces conditiōs, nous trouuons qu'ils descriuoient de ceste sorte le souuerain bien; *La felicité, c'est un bien suffisant de foy, stable, seulement desiré pour foy, & outre lequel on ne peut rien desirer.* Ce portrait estant ainsi tiré, voyous si les choses qu'ils nous proposent ont quelque ressemblance avec luy. En premier lieu ceste vacuité de douleur, dont quel-

*Epistres Morales,*

quesvns ont parlé, c'est plustost priuatiõ que bien: mais la priuation n'estant rien, il s'ensuiuroit que le souuerain bien ne roit rien aussi.

Quant aux Epicuriens, quelle volupté est suffisante de nous contenter? puisque, comme disent les plus sçauans, & comme l'experience mesme le nous apprend tous les iours, ne les ayât point, on desire de les posseder, & possedees elles soulēt & sont mesprisees: outre que la violēce leur va deuant, le soupçon les accompagne, & le repentir les suit, & que leur douceur ne dure qu'autant que la necessité du corps demeure à se satisfaire.

Et quant aux Stoïciens & Cyniques ( car en ceste opinion ils ont esté d'accord ) quelle vertu morale est desiree pour soy-mes-

me, & quelle fermeté peut elle  
asseurer en nostre ame, puisque  
ceste vie est vn continuél cōbat  
contre nos passions, & que nous  
n'en pouuons auoir la victoire  
qu'à la fin de ceste bataille, qui  
ne se peut acquerir qu'avec la  
fin de la vie, apres laquelle nous  
n'auons plus affaire de ces ver-  
tus morales, n'ayant rien plus à  
démeller avec ceste partie con-  
trariante à la raison, ny avec ces  
appetits Colere & Conuoiteux,  
qui sont le suiet contre lequel,  
& autour duquel ces vertus a-  
gissent. Si bien que quãd nous  
deurions estre plus heureux, se-  
lon l'opiniõ mesme des plus do-  
ctes d'entr'eux, ce seroit lors q̃  
nous perdriens ceste felicité.  
De plus, puisque c'est la perfe-  
ction de la chose heureuse que  
ceste felicité, sans doute ceste

*Epistres Morales,*

perfection doit estre en la plus noble partie. Mais si les vertus morales estoient le supreme bien, la partie de l'ame intellectuelle, qui gist à entendre & cognoistre, quelle perfection en receuroit-elle?

Et quant aux Academiques & Peripathetiques, il est certain que si la cognoissance des choses pouuoit estre entiere & parfaite en ceste vie ( si toutesfois il est permis de mettre Dieu sous cet ordre, qui est par dessus tout ordre ) ce seroit veritablement en ceste sciēce que la felicité de l'hōme pourroit estre. Mais ne sçauent ils pas que nostre esprit n'est iamais en repos qu'il n'ait la cognoissance de toutes les causes dont les effects luy sont cogneus: & que sans se donner du relasche il va montant de l'y-

ne à l'autre, iusques à ce qu'il soit paruenue à la dernière: ce qui ne peut estre, comme ie t'ay dit autresfois, que quãd nostre entendement particulier sera conioint au premier & vniuersel entendement, qui est Dieu. Ce que Platon (qui pour ceste cause a esté iustement appellé diuin) a fort bien recogneu, & ce grand Genie aussi de la nature Aristote: car le premier en plusieurs lieux nie que nous puissions estre heureux qu'après nostre mort, lors que destachez de ces liens terrestres nous retournerons libres en nostre nature. Ce qu'il preuue de ceste sorte:

Le repos de l'esprit est tellement nécessaire ~~pour~~ à la felicité, & si fort conioint avec elle, qu'il est impossible qu'elle soit

*Epistres Morales,*

sans luy : mais ce repos ne peut estre sans la parfaite cognoissance des causes, d'autant que le naturel desir qui est en nostre ame nous va sans cesse trauaillāt, iusques à ce qu'il soit entierement satisfait. Cependant que l'ame est dans ceste prison obscure ( c'est ainsi qu'il nomme le corps ) elle ne peut auoir que quelque blafarde lumiere, qui à force outrepasse à trauers les fenestres, fermees. *Mais lors* (dit-il) *que le Charton ramenera les cheuaux à la mägeoire, il leur abattra l'Ambrosie, & de plus leur donnera le Nectar à boire.*

Et Aristote, apres auoir tātost mis ce souuerain bien en l'actiō de la vertu, & tantost en la volupté de la cōtemplation, si a-il en fin dit que la felicité, estant quelque chose de tres-grand &

de tres.bon de foy, il n'estoit pas possible de trouver ces conditions en la nature des choses: estant aisé à recognoistre qu'il n'en y a vne seule qui soit desirée pour foy, ou qui soit bonne de foy. Mais, Agathon, ces deux excellens & admirables esprits se sont bien autant esleuez qu'il estoit possible, avec les ailles de la nature, si ne sont-ils toutes fois encor paruenus à ce poinct indiuisible, auquel toutes les lignes qui tirent à ce centre doivent aboutir. Ce que nous ne devons trouver estrange: car n'ayant point plus de force de s'esleuer que celle que la nature leur donnoit, ils n'ont peu outrepasser ceste nature, & ainsi arrestez dans ses limites, ils ont creu que le bien parfait de l'homme y estoit entierement enclos.

## *Epistres Morales,*

Mais, amy, ressouviens toy de ce qu'un Poëte Latin a dit de ce grand personnage, lors qu'estât mort & porté dans les cieux il ietta sa veuë sur ces choses mortelles.

*Dés qu'il s'y fut remply, d'une lumiere pure,  
Et qu'il vit les flambeaux qui vaguent par les cieux,  
Et ceux qui pres du Pole ont tousiours mesmes lieux.  
Il cogneut biẽ de là sous quelle nuict obscure  
Nos iours se vont cachãt. Et se moquoit alors  
Des vaines passions qu'auoit iadis son corps.*

Car lors que nous auõs esté esclairez de semblable lumiere, crois moy, Agathon, que nous nous mocquerons de mesme des vaines opinions que nous

aurons eüs de la perfection des choses mortelles : & cognoistrons que n'ayans point esté faits pour demeurer tousiours parmy elles, mais pour vn bien plus grand & plus parfait, que ny la iouissance, ny la cognoissance des choses naturelles ne sont point ceste supreme felicité que nous recherchons si curieusement.

---

*Que Dieu communique sa bonté à toutes les choses créées, selon la perfection de leur nature. Que l'entendement est une partie de l'ame, & que la felicité est le retour de chaque chose à son principe.*

*Epistres Morales,*

EPISTRE IIII.



Leſt vray, Agathō, que ien'ay ſatisfait qu'à vne partie de ta demande. Mais tu n'as point d'occafion de te plaindre, puis que ie n'ay point encore retiré la main de la bourse, ny ferré les cordōs. Le creancier ne se plaint pas de celuy qui luy doit ſ'il ne dilaye son payemēt qu'autāt de temps qu'il luy en faut, pour compter son argēt. Tāt s'en faut, c'est la couſtume quand on en reçoit, de donner le loisir de le peſer, & bien cōſiderer ſ'il eſt de bon ou de faux aloy. I'en ay fait de meſme à ce coup, afin que tu peufes bien peſer & cōſiderer mes raiſons; en deſſein de continuēr

aussitost que ie verrois que ce premier payement t'auroit esté agreable. Or puisque ie voy que tu en es cõtent, reçois-en le paracheuement en la monnoye que les Cabalistes m'ont donnee.

Par dessus la sublimité de tout estre ( disent-ils ) s'esleue celuy qui Est: de ses mains pend vne chainé, qui descend iusques aux infimes parties de l'Vniuers. A ceste chainé pendent toutes les choses qui ont estre, les vnes attachees aux premiers chainons, les autres atouchant à celles cy, vont ainsi s'entr'accrochant iusques au centre. Et cõme le fer, touché de l'aimant, en reçoit vne certaine vertu, par laquelle il peut attirer vn autre fer, & luy donner la mesme force, qu'il peut aussi cõmuniquer

*Epistres Morales,*

à vn autre, estans tous attirés au mesme aimant par ceste vertu. De mesme la vertu, participée de celuy qui Est par l'attouchement du premier chainon, se communique à tous les autres qui sont entr'accrochez l'un sous l'autre: & par la mesme vertu les soustient & attire à soy.

Que devons nous entendre, Agathon, par ce discours? Que Dieu qui est seul, celuy qui Est (car tous les autres Estres ne sont point purement Estres, n'estant pas par eux mesmes, mais dépendant d'un autre) communique son Estre à toutes choses, mais de telle façon que plus leur nature s'approche de luy, & plus aussi en participent-elles. Et d'autant que toutes les choses qui ont Estre sont par leur Estre bonnes, parce que tout

Estre est bon, celles qui auront vn Estre plus parfait & meilleur serōt aussi plus parfaites & meilleures: & par aīsi l'Estre supreme sera le supreme Bon: & le supreme Bon estant la pretention & la fin de toutes choses, ainsi que nous enseigne Aristote quād il dit, *Le supreme Biē c'est ce que toutes choses desirent.* Et Aphrodisæus. *Le desir uniuersel de toutes choses c'est de paruenir à sa fin.* Il s'ē. uiura que ce supreme Bon qui est sur la sublimité de tous Bōs, attirāt à leur fin avec la chaine d'or d'Homere tous les autres bons. Et par la mesme chaine leur cōmuniqāt à tous sa Bonté, cōme ceste participation est celle qui les rēds bons selō leur nature, q̄ de mesme la perfectiō, le desir & la fin de ces Estres serōt le retour & vnion à ce premier Estre qui est la source de la Bonté.

*Epistres Morales,*

Mais tu desires, peut estre, de sçauoir que signifie ces chainõs par leur entresuite. C'est, Agathõ, l'ordre des choses, ou plustost des causes & des effectis. Et parce que cela sert à l'esclaircissement de ce que tu m'as demandé, ie te le vay declarer vn peu plus au long.

C'est sans doute que la substãce est le fondement de tout Accident : & que par vn certain ordre de la nature la Substance le doit deuaner. Que si ceste Substãce est auant l'Accident, il faut aduouër qu'elle peut demeurer en quelque lieu sãs Accident, i'entens principalement corporel, & qui estant adiousté à la nature de la Substance, apporte plustost defaut que perfection. Et pouuant subsister en cet estat, elle sera d'autant plus

vraye par sa pureté, qu'elle sera plus puissante par sa simplicité, & par l'vnité d'vne nature inseparable. Or le premier grade de la Substãce incorporelle, c'est vne certaine vie qui est au corps, ayant vne merueilleuse force de penetrer, d'vnir, & de mouuoir. Et tout ainsi que par dessous ceste conionction du corps & de la vie, il y a des corps qui peuuēt demeurer sans vie, comme les pierres & les metaux : de mesme, & à plus forte raison, y doit-il auoir des vies, qui sans nulle aide ny meslange du corps peuuent subsister en elles.

Et comme il y a plusieurs sortes de vies iointes au corps, qui vont selon leurs grades & préeminences, l'vne se haussant par dessus l'autre, & la plus haute comprenant les facultez de cel-

*Epistres Morales,*

les qui luy sont au deffous. De mesme y doit-il auoir plusieurs grades de vies sans corps, dont les plus hautes comprēnent les facultez des plus basses. Et c'est pourquoy l'Estre infime de la composition des choses, c'est le mixte, qui est compris sous le vegetatif, & ces deux sous le sensitif, & ces trois sous l'ame raisonnable iointe au corps.

Or considerant ceste ame raisonnable d'un autre sens, c'est à sçauoir separee de toute matiere, no<sup>o</sup> la diuiserōs (quoy qu'indiuisible) en la puissance qui raisonne, & en celle qui entend. Par la premiere, avec vn certain mouuement naturel elle passe d'un à l'autre: & par la seconde elle comprend. Mais par dessus elle il faut qu'il y ait vn entēdement qui n'alongisse point son

action, ny par le temps, ny par le discours, & qui soit clair de tous costez, comprenant les perfections de l'ame, & c'est l'Ange. Et voicy la difference que nous y mettons.

L'ame par sa forme est raisonnable, & par sa participation intellectuelle: l'Ange est intellectuel par sa forme. Or ce qui est formé dépendant d'un autre, il faut aduouër qu'il y a par dessus ceste intelligence, qui est intelligēce, par sa forme, vn premier entendement par son estre, & par sa cause, & c'est Dieu. Et pour te faire mieux entendre l'entrelasseure de ces chainons, d'autāt que ie m'asseure que tu ne doutes point de ceux qui tombent sous les sens, parlons seulement des substāces incorporelles.

*Epistres Morales,*

Je t'ay desia dit que l'entendement estoit vne partie de nostre ame. Si elle estoit aussi toute entendement, elle seroit entierement claire, & n'auroit point besoin du discours pour l'esclaircir. De sorte que nous pouuons dire que ce q̄ l'œil est au corps, cela mesme est l'entendement à l'ame. Car comme le corps avec l'œil, l'ame aussi void avec l'entendement : & ce que la lumiere du Soleil est à l'œil, cela mesme est la lumiere de la verité à l'entendement : d'autant que l'œil void par la lumiere du Soleil, & l'entendement par celle de la verité. Et comme la lumiere est chose differente de l'œil, aussi la verité differe de l'entendement. Et parce que tō œil n'est pas tout tō corps, mais en est vne partie seulement, il ne peut

peut voir tout à la fois, ny tout ce qui est en ton corps, ny tout ce qui est autour de ton corps. De mesme ton entendement n'estât qu'une partie de tō ame, il ne peut voir à la fois toute ton ame, ny tout ce qui luy est à l'entour: mais faut qu'avec interualle de temps elle regarde les images de sa fantaisie, les compose ensemble, & puis par discours les cōprenne. Que s'il aduenoit que ton corps se changeast tout en vn œil, alors cet œil tout à coup & de tous costez verroit tout ce qui luy seroit à l'entour. Aussi si toute ton ame deuenoit vn entendement elle entendroit toutes choses tout à la fois: & sans que par discours ne decours de temps elle en apprist tantost l'une & tantost l'autre. Et l'Ange est tel. Et toutesfois nō plus que

*Epistres Morales,*

L'œil n'est pas la lumière, cet Entendement aussi ne seroit pas encor la mesme chose que la verité, qui est Dieu: par la lumière duquel seul, l'Entendement peut voir cōme l'œil par celle du soleil.

Or Agathō cōmençons à cōsiderer ces chaînōs. Voila celuy qui Est qui s'esleue par dessus la sublimité de tout Estre: qui pourrons no<sup>o</sup> penser qu'il soit si no<sup>o</sup> ne difons qu'il est la verité, puisque luy mesme s'est ainsi nōmé. Le premier chaînon qu'il tiēt c'est l'Entendement Angelique qui est Intelligence par sa forme, auquel la vertu de cet aimant vniuersel est cōmuniquee la premiere, Mais pourquoy difons nous qu'il pend de la main de 'ce souuerain Estre? Pour faire entendre qu'il est son ouvrage: car autrement la perfectiō

de ceste Intelligence est si grãde, que si ce n'estoit ceste dependãce, & quelle se voit soustenuë & maintenue par ce Createur & conseruateur vniuersel on pourroit entrer en doute, si elle depend de quelqu'autre, ou si de soy mesme elle se soustient. Et pource c'est avec beaucoup de raison que ces Cabalistes ont dit que ce premier chainon pẽdoit de sa main, d'autãt que la main, comme dit Aristote, estant l'instrument des instrumẽs, rien ne scauroit mieux nous faire entendre que l'Intelligence est ouurage de ce souuerain Createur, q̃ de le luy faire sortir de la main. Le second chainõ qui s'attache à l'Ange c'est l'ame raisonnable par sa forme. mais intellectuelle par la participation qu'elle a de la vertu de l'aimant par l'Ange

## *Epistres Morales*

Que si nous descendons plus bas, no<sup>o</sup> verrōs que l'infime substance spirituelle coniointe avec le corps, se change en vie qui sēt & qui se meut, & puis en fin en celle qui vegete: & que toutes ces vies qui sont les formes des composez ne sont que des chaînons attachez l'vn dans l'autre, & tous attirez à vne mesme fin, mais toutefois diuersement: car les vns le sont immediatement, & les autres par des milieux & causes secondes, à celuy qui Est par dessus tous les Estres, & avec sa participation selon leur nature.

-Ceux qui ont esté curieux de voir l'anatomie des corps, ont remarqué qu'il y a vn certain nerf en l'homme aupres de la Nucque, de telle sorte principe du mouuement de tous les

autres nerfs que celuy qui le tire fait mouuoir en mefme temps de telle façon tous les membres de l'Animal que chacun fe remue felon fon propre mouuement. Puisque l'homme eft l'abregé de l'Vniuers que dirons nous que ce nerf puiſſe mieux reprefenter entre toutes leschoſes que ceſte chaine dont nous parlons, de laquelle tous les membres particuliers du monde font meuz felon leur nature. Auſſi Dieu qui a tout fait à cauſe de ſoy ſeulement car ſ'il agiſſoit pour autre fin, ſon actiõ ne ſeroit pas actiõ de Dieu) & de plus eſtãt le ſupreme Bõ, il diſpoſe de telle forte tout au Bon, q̄ tout reçoit & prẽd de ſa bõté felon qu'il en eſt capable, & ceſte diſpoſitiõ & attrait force tellement l'ame au Bõ, que comme dit Platõ, *Elle ne*

*Epistres Morales,*

*ſçauoit ne le point vouloir. Pour cõclure donc ce discours, nous dirõs que cõme tout le biẽ que les Creatures ont, viẽt par la participation qu'elles ont ſelõ leur nature de ce ſupreme. Bien : de meſme pour leur perfectiõ il faut qu'elles y retournent. Ce qu'Orphẽe nous a voulu enſeigner quãd en parlãt de Iupiter il a dit.*

*Pere de tout, cõmencement & fin.*

- *Et Platon auſſi dãs le liure des loix, où il dit, Dieu contient les cõmencemens, les milieux, & les fins de toutes choses. Et par là nous voyõs que veritablemẽt la felicité c'eſt le retour de chaque chose à ſon principe. Auſſi ſi ceſte ſouueraine felicité ( comme diſoient les Anciens ) Doit eſtre un bien ſuffiſant de ſoy, quel peut il eſtre ſi ce n'eſt ceſte ſupreme Bonté, qui n'eſt pas ſeulement le Bon,*

~~ment le Bon~~, mais le Bõ de tous les Bons? Car lors que nous disons quelque chose estre telle, c'est parce qu'elle rapporte quelque ressemblance à la similitude. Et de fait quand nous disons qu'une muraille est blanche, si on nous en demandoit la raison, nous respondrions que c'est d'autant qu'elle a quelque similitude à ceste essence, qui est dite blancheur. Aussi quand nous disons quelque chose bõne, il faut par necessité que ce soit pour la similitude qu'elle a à la Bonté. Or Dieu estant ceste Bonté, il s'ensuit que comme le portrait se dit du visage, de mesme tous les Bons se diront de Dieu, & que tous les autres Bõs ne seront point Bons, qu'entant qu'ils auront quelque ressemblance de luy. Et que Dieu seul,

*Epistres Morales,*

qui est l'Essence de la Bonté, fera le Bon de tous les Bons: & estant tel, comment ne sera il point suffisant de soy-mesme.

Que s'il faut que ce bien soit *ferme & stable*, qui le peut estre davantage que ce cœtre de toutes choses, & que ceste immobile Vnité, qui est Dieu? S'il faut qu'il ne soit desiré que pour soy, comment est-ce que le Bon peut estre desiré pour autre chose q̄ pour le Bon, puisque, comme disent les plus sçauans, le desir ne se peut plier qu'au Bon? Et si outre ce bien on ne peut rien desirer davantage, comment peut monter le desir par dessus ce qui contient toutes choses?

Il n'y a donc point de doute que c'est en ce Principe vniuersel que la Felicité vniuerselle de toutes les choses est posée, &

que pour estre en repos il fait  
qu'elles y retournent toutes.  
Mais, Agathon, il me semble  
que ie t'oy desia murmurer, &  
dire que si Dieu est le Principe  
de tout, & que ce tout doive re-  
tourner à son Principe pour  
estre heureux, que la Felicité de  
toutes les choses qui sont en  
l'Vniuers sera d'õc égale, & que  
les Brutes seront aussi heureuses  
que les hommes, voire que les  
Anges. Escoute quelle differen-  
ce il y a.

Dieu, sans doute, a créé tou-  
tes les choses, mais diuersemēt,  
& ainsi il est diuersement leur  
Fin. car les vnes procedent de  
luy immediatement, & les au-  
tres mediatement (si tu me per-  
mets d'vser de ce mot) C'est à  
dire que des vnes il est la cause  
seule & premiere, par laquelle

*Epistres Morales;*

elles sont faites: Et des autres il est bien aussi la cause, mais il les fait par des causes secondes. Or les incorporelles reçoivent immédiatement leur origine de luy, & les corporelles de luy aussi, mais par vne cause secõde. Celles qui procedent de luy par vne cause seconde, retournent à ces causes secondes pour estre en leur repos, & s'arrestent en leur Alhanfor (comme disent les Arabes:) Mais les autres ne paracheuent leur mouuement qu'elles ne soient retournees en Dieu. Et c'est pourquoy tout ainsi quil y a vn corps supreme, qui comprend & meut tous les autres corps du monde comme les membres, qu'aussi y a-il vn supreme Esprit qui comprend & embrasse tous les Esprits, & qui par eux viuifie & meut tous les autres corps.

*Que l'ame raisonnable n'est point engendree de l'homme. Et quelle opinion ont eu les Anciens du retour qu'elle faisoit à son principe.*

## EPISTRE V.



Vne tetropespoint Agathon, lors q̄tu conclus ainsi. Puis que le commencement, la fin & la felicité de l'hōme ne sont qu'une mesme chose, c'est sans doute qu'ayāt la cognoissance de l'un l'on a celle de tous les trois: & q̄ pour ne faller embrouillāt d'un lōg discours & d'une espineuse recherche il doit suffire d'ētrouver l'un. Mais parce que la cognoissance de la felicité est fort difficile à cause des diuerfes opinions, & dissemblables volōtez des

*Epistres Morales,* -

hōmes, & que la fin semble estre quelque chose de l'auenir, & q̄ des futures la science est fort incertaine il te semble que la plus facile recherche est celle du principe, d'autant que par les effectz nous venons atlezz aisement à la cognoissāce des causes Et parce que l'ame est la meilleure & principale partie de l'homme, cōme celle qui luy donnant la forme, par consequent luy donne l'Estre, tu vas recherchant d'où ceste ame tire son origine.

Iusques icy tu as raisõ Agathõ: car la felicité estant vn supreme bien, il faut qu'elle soit posée en la supreme partie de la chose qui est rendue heureuse. Or l'ame (comme tu dis) est la principale de l'hōme. Pour en auoir dõc la cognoissance, il faut rechercher celle du principe de ceste ame.

Mais lors qu'avec tant de subtilité tu disputes sur ce sujet, ie sçay asseurement que tu parles contre ta mesme opiniõ: & que c'est seulement pour me donner occasion de discourir avec toy. Et ie la veux bien puisque la cõtinuation t'en plaist. Mais pour te satisfaire il faut que ie rapporte icy premierement quelles sont tes opinions.

Tu dis donc que ceste ame ne procede pas de Dieu inmediatamente, mais d'une cause seconde, qui doit estre le Pere, ou l'intelligence. Et que ce soit le Pere tu t'efforces de le prouuer ainsi. Si les autres animaux esueillent bien de la puissance de la matiere les formes aux animaux qui naissent de eux, pourquoy seroit l'homme de plus imparfaite cõditiõ. Que si l'ame est

*Epistres Morales,*

propre & naturel acte du corps (autrement des deux, il ne se feroit pas vn composé) il faut qu'il y ait vne puissance naturelle passive qui soit propre à receuoir ceste ame. Mais à chaque puissance naturelle passive doit respondre quelque autre puissance naturelle active: ou bien il s'ensuiuroit qu'imprudemment la nature auroit fait quelque chose d'inutile, ou en quoy ses correspondances ne seroient pas bien obseruees, ce qu'il n'y a pas apparence qui soit auenu en nulle de ces œuures estât cōduite par la sagesse Eternelle: mais moins encores en l'homme, qui est son chef d'œuvre. Et par ainsi il faut auouer qu'il y a quelque Agent naturel qui engēdre l'ame raisonnable, qui ne peut estre que le Pere. Aussi puisque chacun selon son

espece s'engendre vn ſemblable, ſi l'hōme n'engendre point l'ame, eſtāt la forme de l'homme: & la forme donnant l'Eſtre à la choſe formee, ſ'enſuiuroit que l'hōme n'engendre point l'homme.

Voila tes raiſōs, par leſquelles tu taſches de prouuer que le Pere engendre l'ame de ſon fils. Et voicy celles deſquelles tu te ſers pour montrer que ſi ce n'eſt le Pere, ce ſont les Anges & ſuperieures Intelligences.

Ariſtote dit, *Ce qui eſt parfait engendre ſon ſemblable*, Les puiſſances immaterielles ſont beaucoup plus parfaites que les materielles. Que ſi celles cy ſelō leur eſpece produiſent leurs ſemblables, à plus forte raiſon les Anges pourrōt produire quelques ſubſtances incorporelles de nature inferieure, qui ſera l'ame De plus l'or-

*Epistres Morales,*

dre est beaucoup plus parfait és choses spirituelles qu'és corporelles. Que si nous voyons que les corps inferieurs se font par la puissance des superieurs, pourquoy ne dirons nous pas que les Esprits inferieurs, qui sont les ames, sont faits par les Esprits superieurs, qui sont les Intelligences. Que si toutefois on veut dire que veritablemēt l'ame est créee de Dieu, il ne faut pas penser q̄ ce soit autrement, que par vne des Intelligences, ainsi que par vn instrumēt propre à executer toutes ses volontez. Et cela suivant ceste proposition si fameuse d'Aristote, *D'un Ageu enfant qu'il est vn, ne peut immediatement prouenir qu'un.* Car de Dieu, qui n'est qu'un, ne peut sinon par des causes secondes prouenir ceste quantité presque infinie.

des ames. Que si il est ainsi, puis-  
que toute chose pour paruenir  
à son repos doit retourner, non pas  
à sa premiere cause, mais à la plus  
proche, ainsi que ie t'ay escrit: il  
s'ensuit que l'ame doit faire son  
retour non point à Dieu qui est la  
cause premiere & vniuerselle,  
mais à son Intelligence qui est  
sa cause plus proche.

Tu vas de ceste sorte exerçant  
la viuacité de ton esprit en forti-  
fiant de semblables raisons ce que  
tu ne crois pas, mais que tu me  
proposes pour me donner suiet  
de t'escire. Et ie le reçois d'autant  
plus volentiers que ie recognoy  
que le discours n'en peut estre  
inutile, puisque outre que c'est  
vne douce & honorable inuen-  
tion pour desraciner les soucis  
& sollicitudes, dont la vie des  
hommes n'est que trop fertile,

*Epistres Morales;*

Encore est-c'e vn grand acheminement à la felicité, q̄ la recherche de la verité: car la Verité & la Bõté estãt vne mesme chose, & n'y ayant point de doute que la Bonté ne soit ce qui peut cõtêter, puisque elle est le seul objet de la volonté, il s'en suit que quand no<sup>r</sup> aurõs cognu la Verité, puisque l'ame possède ce qu'elle cognoit, nous possederons aussi ceste felicité que toute chose desire.

Pour respondre donc à ce que tu m'as escrit, ie te diray, Agathõ, que tu n'es pas le premier qui as mis ceste questiõ en auãt: plusieurs des Anciens auãt que toy l'ont debattue longuement. Et afin que ie te puisse satisfaire plus aisement, permets que ie ioigne tes demãdes avec les objections de ceux qui en ont disputé.

Tous les anciens Philosophes; & meisme les Arabes lors qu'ils ont parlé de leur MAHAD se fōt diuisez en quatre sectes. Les premiers ont nié tout à fait le retour de l'ame & du corps à nul principe: les deuxiesmes ont dit que le corps seul deuoit faire ce retour: les autres que c'estoit l'ame seule: & les derniers, que c'estoit & l'ame & le corps.

Pour ce coup ie te parleray seulement des deux premieres opinions, & remettray les autres à demain: car si ie voulois par ceste lettre discourir sur toutes, nous outrepasserions les limites de ceste sorte d'escrire, & ferions vn liure au lieu d'vne lettre.

Pour commencer donc ie te diray, Agathō, que les premiers qui nierent le retour de l'ame & du corps ne prirent pas garde,

*Epistres Morales,*

que paisiblement & sans y pēser. ils l'approuuoiet. Car pour dire que l'ame estoit mortelle, ils estoient contraints de supposer qu'elle estoit faite, & non pas creēe; c'est à dire qu'elle auoit esté prise de quelque matiere aussi bien que le corps. Que si cela estoit, quoy qu'ils sceussent imaginer, puis qu'elle auoit eu Estre, elle ne pouuoit plus aller au non Estre. Car la premiere matiere estant par la bonté du souuerain Createur toujours permanente & sans estre suiette de retourner au neant, & toute chose corporelle estant prise de ceste matiere, il s'ensuit que cōme la partie est de la mesme essence que le tout, celle de mesme dont le corps & l'ame sont faits, selon leur opinion, ne peut estre perissable: & ainsi ils peuuent

bien changer & perdre les accidens & la forme, mais non pas l'Estre materiel, auquel apres la separation de la forme chaque chose materielle reuiendroit, si elle ne receuoit point vne nouvelle forme.

Les seconds qui maintenoient q̄ le corps seul faisoit ce MAHAD ou retour à son Principe, furent ceux qui prirent garde aux absurditez des premiers: & qui pour les euites dirent que l'ame n'estoit que la vie, & ceste vie la composition & vnion feulement des quatre Elements & de leurs quatre qualitez, & qui venant à se separer, laissoyent perdre ceste vie; & cõparoiẽt l'ame à l'harmonie, & qu'elle estoit du iuste accord de ces quatre qualitez.

*Et tout ainsi (disoient ils) que tant que les voix sont ensemble bien vnies,*

## Epistres Morales,

L'harmonie continue, de mesme la vie, tant que ces qualitez sont bien accordantes & bien proportionnees. Et tout ainsi qu'au cõtraire l'harmonie n'est pas bonne lors que quelque une des voix desaccorde, de mesme est il de la vie quand l'une ou plusieurs de ces qualitez surmontent ou defaillent. Et de la procedent les maladies de l'ame & du corps. Voulant par là conclure, que comme l'harmonie se perdoit lors que les voix cessoient, de mesme la vie s'en alloit en rien lors que ces quatre qualitez prenoient fin: de sorte qu'il ne restoit que le corps, qui seul retournoit en sa premiere matiere qu'ils nommoient **AITHANSOR:** ou bien vestissant vne autre forme deuenoit par ce changemẽt quelque autre chose ne faisant en cela l'ame raisonnable beaucoup differente de la sensitue

---

des Brutes. Et pour montrer qu'elle estoit mortelle, vsoient presque des mesmes inductions que toy, lors que tu as voulu prouuer que le Pere engendroit l'ame du fils. Et de plus tenoiët selon le Philosophe Arabe, le corps estre animal, & l'homme, c'est à dire le composé de l'ame & du corps n'estre homme, que par la vie qui estoit l'ame.

Mais, Agathon, de ceste seconde opiniõ, assauoir que le corps seul faisoit son retour à son Principe, il y en a eu qui ont bien esté entre eux differents: car les vns (comme ie t'ay dit ont tenu l'ame mortelle & procedant de la matiere. quelques autres au contraire l'ont tenue immortelle & incorporelle, & toutefois ils ne luy donnoient point de dernier retour. Pythagoras à

*Epistres Morales,*

esté le chef d'une de ces sectes, & Auerroës de l'autre: car tous deux ne voulant point auouer l'ame de l'homme mortelle, l'un a dit que le corps à la separation de l'ame & du corps retournoit en sa premiere matiere: mais que l'ame immortelle passoit d'un corps en l'autre, voire mesme en ceux des Brutes, selon les vices auxquels elle auoit esté adonnee. Et ainsi par un continuel & perpetuel changement sortant d'un corps elle s'entroit en un autre: & c'est là l'opinion de Pythagoras.

Mais Auerroës considerant peut estre que si l'ame qui est la forme de l'homme venoit à vestir le corps d'une Brute, elle rendroit ceste Brute un homme, puisque la forme donne l'estre: ou bien si elle estoit la forme de  
la

la Brute , elle deuiendroît ce qu'elle n'estoit pas, & ainsi ne seroit plus l'ame qu'elle souloit estre: ou si ensemble elle estoit la forme del'hōme & de la Brute, elle seroit differēte à soy-mesme, puisque sansdoute ces deux formes le sont entre elles. D'autre costé aussi cognoissant fort biē l'immortalité de l'ame il ne peut suiure ny l'opinion de Pythagoras, ny celle des autres, mais pēsa qu'il n'y auoit qu'une seule ame raisonnable, qui assistoit à tous les hommes: tout ainsi que tous les corps n'ont qu'une matiere premiere dont ils procedent. Mais d'autant que ceste matiere est diuisible, & que l'ame ne l'est pas, il disoit que les corps ont en eux vne partie de cette matiere, dont ils sont produis, & que de ceste ame vniuerselle il n'en sort

*Epistres Morales,*

que des Puissances, qui s'espanchant en tous les hommes leur influent la vertu raisonnable. Et comme les rayons du Soleil esclairent les corps diaphanes plus ou moins selon qu'ils en sont capables: de mesmes ces puissances agissent és hommes selon qu'ils s'ont disposez: & ceste ame vniuerselle estoit selon son opinion, l'infime de toutes les Essences Spirituelles, & assistoit seule à ce globe inferieur ainsi qu'à chaque ciel assiste vne intelligence seule.

Par ainsi tu vois que ceux qui ont tenu ceste seconde opinion se sont diuisez en trois sectes: les premiers faisant l'ame mortelle les seconds s'imaginant vne Metempicose ou changement d'un corps en l'autre: & les derniers nous priuant particuliere-

mēt tous d'ame raisonnable, & n'en laissant qu'vne seule pour tous. Contre les premiers l'immortalité en a tāt esté prouuee que ce seroit trauailler bien vainement que d'en rapporter icy des nouvelles demonsttrations. Outre que le Genie de Platon en a tant reuelé à ce grand Marfile Ficin, que personne qui aura leu ce qu'il en a si doctement & subtilement escrit, ne sçauroit entrer en doute. Toutefois pour te satisfaire ie veux bien respondre à ces obiections dont tu veux prouuer que l'ame sort de la puissâce de la matiere: afin que tu ne te plains point de moy, & ne m'accuses de nõchalance en ce qui te concerne. Mais auant que de venir à tes raisons, voyõs quelles seroiēt les absurditez qui en procederoiēt.

*Epistres Morales,*

Si le Pere ou la nature faisoient l'ame , puisque il n'y a que le corps qui contribue quelque chose à la generation de la part du Pere, & que la Nature n'agit que sur vne matiere, il s'enfuiuroit que l'ame seroit materielle. Mais, comme Auicenne a tres-bien remarqué dans ses Aphorismes, *notre Ame n'entend point son Essence ny autre, que d'autant qu'elle est denuee de toute matiere:* parce que tout ce qui entend quelque chose ne peut estre materiel. Et c'est pour ceste raison que les ames des Brutes ne peuuent entēdre ce qu'elles sōt: & que toute leur lumiere ne prouient que de la puissance estimatiue qui en elles est ce que l'Entēdement est en nous. Mais puisque par experience nous voyons que chacun de nous se

cognoit, il faut auouer que nostre ame est immaterielle. Que si nulle vertu actiue ne peut agir par dessus son genre, qui pourra penser que le corps engendre l'ame, puisque elle est spirituelle & qu'elle surpasse tout genre de nature corporelle? Que si le corps par sa generation estoit cause que l'ame fust? il s'en suivroit q̄ la dissolution du mesme corps seroit aussi cause de la dissolution de l'ame: ce que nous scauons bien n'estre pas, puisque elle est immortelle.

Et quant à ces oppositions que tu fais, la responce en est aisée: car à ceste puissance passiuve naturelle, de laquelle tu parles, & qui est propre à receuoir l'ame intellectuelle, il y en a vne actiue naturelle qui luy respõd: & qui attouche à sa liaison &

Dd iii

*Epistres Morales,*

union avec la matiere. Et sache que cette puissance active suffit, quand la forme surpasse la force de toute Nature: & que par vne loy establie en elle, c'est l'Auteur de la Nature qui s'est reserué la puissance de la produire.

Tu diras peut estre que ie suis obscur, si ie ne m'esclaircis davantage. Ie veux donc dire, Agathon, que le corps humain estant organisé de la sorte qu'il est par la vertu de la generation du Pere, il ne peut estre tel sans auoir vne ame raisonnable. Et par ainsi ceste puissance qui dispose de ceste sorte la Matiere, se peut en quelque façon dire active, puisque encores qu'elle ne face pas l'ame, elle rend toutefois le corps tel, que suiuant les loix que Dieu a prescrites à la Nature, il faut necessairement

quel'ame y vienne.

Et toute fois cela n'empesche pas que l'homme ne se dise engendrer l'homme: car la generation ne consiste pas en la production du tout, par ce qu'estât vne vraye action, & les conditions de la vraye action n'estant pas de faire le Tout, il n'est pas necessaire qu'elle consiste en celle par laquelle le Tout est fait. Outre que la production de la forme n'appartient pas mesme à la raison formelle & essentielle de la generatiõ: car si quelqu'un pouuoit assembler à la Matiere vne forme desia faite par quelqu'autre, sans doute on diroit qu'il auroit engendré ce corps. Et de fait, ne dit on que le mason à blanchy la muraille, encor qu'il n'ait pas produit la blancheur, mais iointe seulement

*Epistres Morales,*

avec la chaux sur la muraille?

Et quant à ceux qui ont tenu que l'ame changeoit d'un corps en l'autre, que les Arabes ont nommé ALTHENASACH, ils ont esté trompez, premiere-ment par l'autorité de Pythagoras, qui a esté l'un des plus grands personnages de son tēps: & puis pour ne pouuoir comprendre quel estoit l'estat de l'ame separee de toute matiere. Car leur semblant que n'ayant plus d'instrumens corporels pour agir, elle demeureroit inutile & comme contre Nature, ils estimoient qu'il estoit impossible: voire mesme il y en auoit qui maintenoient, que si elle ne r'entroit en un autre corps, elle ne pouuoit point estre du tout. Car l'ame (disoient ils) est incorporelle: & ce qui est tel, ne

peut estre mesuré par le lieu, qui est vne quantité: ny nous ne sçaurions en assigner vn qui luy corresponde en tant qu'incorporelle. Que s'il n'y a point de lieu pour elle, commēt peut elle donc subsister? Et les autres qui la vouloient dire inutile, se seruoient de l'autorité d'Aristote, qui au troisieme de l'Ame dit, *nous ne nous ressouuenons de rien apres la mort: parce que l'Entendement passif est corrompu, sans lequel l'ame n'entend rien.* Que si elle n'a autre mouuement estant separee du corps, que celuy de l'Intelligence, elle demeurera immobile & sans action. Et d'autant qu'en la nature il n'y a rien d'inutile, il faut, ou qu'elle ne soit plus, ou que pour agir elle r'entre en vn autre corps.

*Epistres Morales,*

Ce fut ceste mesme consideration qui contraignit Eben-cora grand Philosophe Arabe, ne voulant point auoüer L'AL-THENASACH, dans le corps des brutes ou des hommes, de dire que l'ame apres la separation du corps en reuestissoit vn autre subtil, & beaucoup plus conforme à son Essence, dans lequel elle demeuroit longuement, & puis en prenoit encor vn autre, qui l'estoit d'auantage : & alloit ainsi changeant, iusques à ce qu'elle en trouuoit vn qui estoit presque comme spirituel, avec lequel elle agissoit fort librement, s'y estant peu à peu accoustumee.

Poussé de cette mesme raison Porphyre & plusieurs autres ont mieux aymé dire les Anges

estres corporels : voire mesme Dieu , selon leur opinion n'est pas exempt de corps.

Mais qui aura leu attentivement Bengemar l'un des principaux entre les Arabes, qui ont tenu l'opiniõ D ALTHENASACH, cognoistra bien l'intentiõ de Pythagoras en sa Metempsychose : car il est tout certain que ce sage mondain a eu plus d'esgard en cela au reglement des mœurs, qu'à la recherche de la verité. Aussi estant en vn siecle fort depraué, & où la vertu sembloit estre assez mesprisee, il voulut pour retirer les hõmes du vice leur mettre cette crainte, qu'ils seroient apres leur mort les mesmes animaux desraisonnables, qu'ils auroiẽt imité durant leur vie iugeant qu'il estoit plus supportable

## *Epistres Morales,*

pour la republique, qu'ils fussent ignorans, que vitieux. Et voicy les mesmes paroles de Bengemar. *Les mœurs depravees demeurent aux ames apres la separation du corps: car leur existence au corps n'estant ny par meslange, ny par impression en la matiere, mais par la seule trace que les puissances corporelles leur impriment, & la necessité de ses operations qui n'y peuvent estre faites sans elle, ces mesmes traces demeurent en l'ame apres la separation: & la disposition de l'ame estant alors telle qu'elle estoit quand elle demouroit au corps, on peut dire qu'elle est encores en un corps: & parce que ce n'est pas toutefois le mesme qu'elle vient de desponiller, il faut croire qu'elle rentre en un autre. Et d'autant que ces mauvaises impressions luy auiennent principalement par l'Appetit convoiteux & par le Colere, &*

*que tous deux sont les propres des animaux irraisonnables, avec raison on peut dire, que ces ames, qui les ont receuës & r'etenuës, rentrent dans les corps des Brutes desquelles elles ont eu les vices.*

C'est ainsi que cet Arabe explique l'opinion de Pythagoras, & qu'il semble que les Poëtes, qui ont esté les vrais Philosophes anciens nous ont voulu enseigner par les transformations de Circé. Car Ulysse qui en ce lieu est figuré pour la puissance intellectuelle, qui est en l'ame, ne püst estre changé, & n'y eust que les compagnons, qui signifioient les appetits olere & Cōuoiteux, & les puissances naturelles du croistre & du nourrir. Et de fait ils furent tous changez ou en bestes ou en plantes: & n'y en eust point qui prist le

corps d'un autre homme.

Mais toutes ces considerations ne satisfaisant point Averroës, pour les raisons que iet'ay cy dessus deduites brievement, & se fondant sur quelque mauuaise version, & pire intelligēce encores qu'il auoit euë des paroles grecques d'Aristote, se persuada, que ce grand personnage auoit tenu, n'y auoir en ce globe inferieur qu'une ame, qui agissoit en tous les hommes. Et par ainsi que le corps seul faisoit son retour à son ALHANSOR, & que cette ame vniuerselle perpetuellement attentiuë à la conduite de tous les hommes demeureroit à iama:s en mesme estat.

*Qu'il n'y a point d'ame vniuerselle raisonnable. Que la Creation est outre la force de la Nature. Que l'ame qui n'est denuce de matiere ne peut entendre. Et comment separee elle peut agir & estre en quelque lieu.*

## EPISTRE VI.



E mettois la main à la plume pour paracheuer le suiet que nous auions commencé quand i ay receu ta lettre, par laquelle tu me fais le reproche qu Aristote faisoit à ce grand legistateur des Hebreux apres auoir leu les liures de la Creation du monde: c'est à cauoir que ce grand personnage disoit beaucoup, mais qu'il ne preuuoit rien. Car tu te plains de ce que i'ay laissé plu-

## *Epistres Morales,*

siens points sans preuuer en ce que t'escriuis hier. Et parce que ce n'est pas ta coustume d'estre satisfait d'une proposition auant que la preuue en soit faite, tu remarques quelques poincts principaux dont tu demandes la resolution:

Tu aurois raison, Agathon, si le dessein que nous auons estoit d'escrire à la façon des Philosophes naturels, qui sont obligez de ne rien proposer qu'ils ne preuuent. Mais la Philosophie Morale, qui ne doit pas estre traitée si exactement, ainsi que tesmoigne Aristote dans ses Etiques, me dispense d'une si particuliere recherche & me releue de ces demonstrations que tu demandes. Toutefois parce que depuis quelques iours ta curiosité m'a contraint de sortir bien

souuent hors de ce genre d'es-  
crire, ie veux bien pour te satisf-  
faire continuer autant que tu  
l'auras agreable. Voicy donc ce  
que tu me demandes pourquoy  
est-ce (dis tu) que l'ame qui n'est  
denuée de matiere, ne peut poit  
entēdre son Effēce ny celle des  
autres: puis que, m'estāt conten-  
té de l'autorité seulement d'A-  
uicenne, ie ne t'en ay point don-  
né d'autre raison: non plus que  
quand i'ay dit, que la Creation  
de l'ame raisonnable est outre la  
force de la Nature. Au contrai-  
re il te semble, puis que l'ame est  
naturelle, & la composition  
aussi de l'homme, & que cha-  
cun l'appreue ainsi, que c'est  
à la Nature à la faire. Tu demā-  
des aussi, pourquoy ie n'ay point  
proué contre Auerroës, qu'il  
ny a point vne ame vniuerselle

*Epistres Morales,*

pour tous les hommes: ny comment, contre l'opinion de ceux qui suivent L'ALTHENASACH, l'ame separee estant incorporelle peut estre en lieu, qui est quantité, & se mouuoir, & agir.

Nous pouuons, ce me semble, reduire en quatre articles toutes ces demandes: la premiere, s'il n'y a qu'une ame vniuerselle: la seconde, si la Creation de ceste ame est outre la force de la Nature: l'autre pourquoy il faut que l'ame soit despouillee de toute matiere pour entendre & la derniere comment ceste ame peut estre en vn lieu, & agir separee du corps.

Pour respondre à la premiere, considere, ie te supplie, quelles absurditez ceste opinion traîne apres soy, S'il n'y a qu'un

Entendement vniuersel qui agit en tous les hommes, tous les iours innombrables hommes considerent vne mesme chose: & les vns trouuent la verité, & les autres demeurent en erreur: comment est il vray-semblable qu'un mesme Entendement sçache & ignore en mesme temps la mesme chose: ou que mille & mille fois il ait trouué la verité, & autant de fois il soit retombé en la fausseté. Cela peut aduenir aux hommes en qui les images de la Fantaisie se peuuent effacer: mais cela ne peut estre en ceste ame vniuerselle, qui est semblable, selon l'opinion d'Auerroës, aux autres Intelligences qui meuuēt les Cieux, & qui n'errent iamais en l'administration de leur charge.

Que si elle est telle, commēt

*Epistres Morales,*

peut elle mesconnoistre Dieu, puisque elle en a continuellement & la veüe, & la presence. Et toutefois combien de siecles se sont passez que les hommes sont demeurez en cet aueuglement: & la partie encores de la terre qui le recognoit, n'est-ce point la plus petite de toutes les cinq? Outre cela comment fait elle commettre tant d'erreurs & d'execrables meschancetez à tant d'hommes, comme iournallement nous voyons auenir? Que si lon nous dit que c'est le corps qui en est cause, nous respondrons, que la volonteé est puissance del'ame, & non pas du corps: & que c'est avec la volonteé que les fautes se commettent: Et de telle sorte que les autres actions, où ceste volonteé ne contribue point,

ne peuvent estre nommees  
meichancetez.

Que s'il n'est pas receuable  
de dire le froid & le chaud estre  
en mesme temps, en mesme su-  
iet, encor que ces deux qua-  
litez viennent de deux diffe-  
rentes causes, assauoir du feu  
& de l'eau, ne le fera il enco-  
res moins de dire, qu'en mesme  
temps il y a deux contraires o-  
pinions en cet Entendement,  
encores qu'elles y soient mises  
par diuerses causes? Car tout  
ce qui se reçoit, se reçoit selon  
la disposition du suiet, ainsi que  
les Philosophes nous ensei-  
gnent.

Or le suiet ne peut estre  
en mesme temps disposé par  
deux moyens ensemble contrai-  
res à recevoir simplement deux

## *Epistres Morales*

formes contraires. Mais lors que nous considerõs, & toy & moy, les voluptez, ie iugeray qu'elles sont hayssables, & ie les mespriferay, & toy tu les iugeras au contraire aimables, & les estimeras. Que s'il n'y a en toy & en moy qu'une mesme ame, commẽt en mesme temps peut elle iuger bonne & mauuaise, aymer & hayr vne mesme chose? Si cela le pouuoit, ne diroit on pas avec raison qu'un mesme mouuement tend vers deux termes contraires puisque vn mesme entendement faict deux iugements, & qu'une mesme volõté a deux contraires elections? Mais escoute encor ce que ie te vay dire.

Tous les hommes qui viuent desirent l'immortalité: il n'y en a point de tant ignorant, qui par

science, ou par experience ne sache bien que son corps est mortel: que si ne luy restant plus que l'ame par laquelle il puisse viure, tu luy viens à ceste heure assseurer qu'il n'est à point de particuliere pour luy, le voila hors d'esperance de l'Immortalité. Que si cela est, ne sera-il pas fâché de cette vnité d'entendement, voire ne l'aura il pas en haine, comme la cause qui l'empesche d'obtenir ce qu'il desire? Mais puisque la volonté, l'amour, & la hayne ne peuuent estre qu'en l'ame, s'il n'y en a qu'une en tous comment peut il estre qu'elle se vueille continuellement mal, & soit marrie d'estre? Que si elle est comme les autres intelligences qui presidēt aux Spheres celestes, elle doit estre contente & heureuse. mais

## *Epistres Morales*

est ce estre heureuse & contente que d'auoir vne perpetuelle hayne cōtre soy mesme? Il faut donc, Agathon, auoüer de necessité, que puis que ie veux, & que i'entens differemēt de toy, & que l'vn & l'autre nous cognoissons bien que nostre volonté ny nostre intelligence n'est pas satisfaiete & accōplie, que nous ayons vne ame chacun differente comme les indiuidus d'vne espece, qui soyent les principes de ces differents mouuements : & la procreation de ces ames n'est pas sous la force de la nature ( & c'est pour respondre à ta secōde demande ) car le pouuoir de ceste nature n'est pas de creer, mais de faire feulemēt. Or faire, c'est de quelque matiere former vn corps, & de la puissance le re-

duire

duire en acte : & creer, c'est de rien donner Estre & reduire en Acte ce qui n'estoit point en puissance. Les ames ne peuvent estre faites, autrement elles seroient diuisibles : car si elles estoient tirees de quelque chose, telle chose seroit diuisible : & dautant que la partie est sous les mesmes conditions du tout, il faudroit que l'ame fust aussi bien diuisible que la chose dont elle seroit vne partie Et par là nous disõs qu'elle n'est point faite, mais creëe; & qu'en son origine elle est surnaturelle, puisque la Nature ne peut paruenir à la Creation Et toutefois la naissance de l'homme & sa composition ne laisse pas d'estre naturelle : car si celuy se dit, faire quelque chose (cõme ie t'écri-

*Epistres Morales,*

uoy hier) qui ioint à la matiere la forme auparauant faicte par quelqu'autre, pourquoy ne dirons nous pas que l'homme a vne naissance naturelle, puis-que c'est la nature qui ioint ceste forme avec le corps? Car c'est elle qui le prepare & organise de sorte qu'il ne peut estre tel selõ les loix que Dieu a ordonnees, sans auoir ceste forme dont nous parlons. Et par là tu vois que si les hommes seuls entre tous les animaux ne tirent point leur forme de la puissance de la matiere, cela ne procede pas de leur imperfection, mais de la dignité de leur ame, qui pour marque de sa grãdeur, requiert vne plus haute origine. Et l'vne des meilleures raisons que nous a-

uons pour prouuer que ceste ame vient de pure creation, c'est la resolution de la troiefme demande que tu m'as faite : car ne pouuant rien entendre si elle n'est despouillee de toute matiere, puisque assurement nous scauons que elle entend, nous pouuons assurement dire qu'elle est immaterielle. Or tout ce qui n'est point pris de quelque matiere, il faut sans doute qu'il soit creé. Voyons donc pourquoy c'est que la matiere ne peut entendre.

L'Entendement n'entend ny ne comprend nulle chose (comme pour exemple l'homme) qu'il n'acquiere vne certaine forme vniuerselle significatiue des hommes, que les Platoniciens, & mesme les Arabes ap-

*Epistres Morales,*

pellent forme & espece intelligible : lors qu'elle luy est acquise, il iuge incontinct quelle est la nature de l'homme : & dit qu'il est animal raisonnable. Ce iugement s'appelle le conçu & la cōception de l'Entendement, la raison & la definition de la chose qui se doit cognoistre, & bien souuent science. Or ceste forme intelligible & ceste conception de l'Entendement sera corporelle ou spirituelle : si elle est corporelle, puisque deux corps ne peuent estre en mesme temps, en mesme lieu, il s'ensuit q̄ l'ame, si elle est corporelle ne pourra estre en mesme temps, en mesme lieu avec elle.

De plus, quand le corps reçoit quelque chose, il la reçoit d'une façon corporelle, c'est assavoir recueillant en ses parties

ou en son tout les parties ou le tout de la chose, sans pouuoir receuoir rien de plus grand que soi-mesme. Si elle reçoit le tout de ceste intelligence en sa partie elle sera sçauante en vne partie & ignorante en l'autre: si elle reçoit le tout en son tout, & ne pouuant comprendre rien de plus grand que soy, toutes les choses qui l'outrepasseroient en grandeur ne sçauroient estre comprises d'elle, comme la cire qui ne peut receuoir plus grãde impression du cachet qu'elle est grande. Que si ceste cire auoit la vertu avec laquelle la grandeur de quelque chose peut estre iugee, elle la iugeroit à sa propre proportion. Aussi l'ame corporelle receuãt par l'œil les images des corps, ne iugeroit nul corps plus grand que son

## *Epistres Morales,*

œil , ou que son cerueau, ou pour le plus, qu'elle mesme. Et d'autant que le cõtenu ne peut estre plus grand que ce qui le contient, l'ame qui est contenüe dans le corps ne pourroit outre passer la grandeur du corps: & n'estant point capable de receuoir les impressions plus grandes qu'elle est, il s'ensuiuroit que tout ce qui seroit plus grand que le corps où elle seroit enfermee ne sçauroit estre compris d'elle. Mais si la cognoissance des causes vniuerselles est corps, qui doutera que ce ne soit vn corps tres-grãd & allant presque à l'infini? Que si nous ne pouuons auoir la science de quelque chose, sans entendre ces formes & natures vniuerselles, il faut dire que l'ame estât vn corps trop petit ne sçau-

roit en receuoir vn si grand, & ne le receuant point, ne peut cognoistre ny sa propre essence ny celle des autres.

Que si pour euiter cette infailible conclusion on veut dire ces formes estre intelligibles, & ces conceptions de l'Entendement immaterielles, on tombera en vne plus grande absurdité: car comment peut on penser que l'ame qui sera corporelle puisse comprendre ce qui est spirituel. Et de faict, lors qu'Auerroës mesme a voulu prouuer l'Entendement n'estre point ioinct à la Matiere, il a dit que l'ame par ceste association n'entendroit rien: *car la matiere (dit-il) ne cognoit point les formes qu'elle possede.*

Et à la verité puisque le corps ne peut rien receuoir, comme

*Epistres Morales,*

nous auons dit, qu'à la façon du corps, il ne peut receuoir l'espece & la conception intelligible que corporellement : & par ainsi le corps peut estre capable de ceste conception, il faut q̄ ce soit par sa largeur, à laquelle il faut qu'elle soit ioincte & comme incorporee. Or l'on considere deux choses en ceste largeur, à sçauoir le point & l'estenduë: le point aussi de deux sortes, l'vn Physique & l'autre Mathematique: le Physique se diuise & souf diuise à l'infini, & ne peut iamais estre indiuisible, tant qu'il sera corps. Et quãd le Mathematique nous donne des points indiuisibles c'est apres les auoir extraits de toute matiere. Mais quand nous les cõsidererons tels, ils ne seront plus corps, & par ainsi ne contri-

bueront rien à la largeur. Que si nous les regardons comme en estant vne partie, ils seront corps, & par consequent diuisibles, comme aussi l'estenduë de toute largeur: & estans ainsi, ils ne peuuent comprendre les especes intelligibles, puisque rien ne peut agir, cōme nous auons dit par dessus son genre: car la conception de ces formes & especes est immaterielle, si bië que le point, ny l'estenduë de la largeur ne peuuent pas mesmes les toucher, puisque l'indiuisible ne peut estre atteint de ce qui se diuise. Que si quelqu'vn nioit ceste proposition, il faudroit demãder si ce qui touche, touche par quelque point qui soit en la chose, ou par quelque partie qu'elle ait diuisible: si c'est par vn point, ie l'auoüe, s'il

*Epistres Morales,*

est Mathématique, car il ne se peut diuiser, & ainsi c'est l'indiuisible qui le touche. Que si l'on dit que c'est quelque partie de la chose, l'indiuisible ne pouuât estre touché que par quelque chose semblable à soy, il faut ou que ceste partie qui touche ne soit pas diuisible, ou q̄ la chose touchée ne soit pas indiuisible. Et c'est pourquoy le corps qui est tel ne peut conceuoir les formes vniuerselles : Et concluons avec Auicenne, que, puisque nostre ame les cõprend elle est sãs doute denuée & depouillée de toute matiere.

Il sembleroit que par ceste raison nous voulussions confirmer l'opinion de ceux qui ont dit, que le lieu pour estre quantité, ne pouuoit receuoir lame qui est incorporelle. Mais, Aga-

thon, en reſpōdant à ta derniere demande, il faut que ie t'eſclairciſſe ce doute, qui n'eſt procedé que de ce qu'ils ont ignoré & la nature de l'ame, & celle du lieu: car être toutes les ames, la ſeule intellectuelle ſubſiſte pour être par ſoy, & non en quelque autre de qui elle depēde en ſon Eſtre: d'autant que toutes les autres ſe tirent de la puſſance de la matiere: & ainſi leur conſervation, & par conſequēt leur Eſtre, depend de la Matiere. Mais l'ame intellectuelle qui a vne plus haute origine, comme nous auons prouué, ne depēd point, quant à ſon Eſtre, de la Matiere: que ſi elle ſubſiſte ſans le corps, quoy que l'on ſçache dire de la nature du lieu, ſi faut-il qu'elle ſoit en quelque lieu. Or en l'homme il y a des facu'tez qui

*Epistres Morales,*

font à la seule ame, d'autres au seul corps, & d'autres au composé, c'est à dire à l'homme, car l'homme n'est pas, comme les Platoniciens ont creu la seule ame: ce n'est pas aussi le corps seul, mais l'ame & le corps ensemble. Quand ce composé se dissout, il demeure au corps ce qui est propre du corps, en l'ame ce qui est propre de l'ame: mais ce qui est propre du composé se perd avec le composé. Or l'Entendement passif, & les images qui sont en la fantaisie se corrompent, cōme dit Aristote, quand nous mourōs, parce que ce sont choses propres du composé. Et par ainsi l'ame separee n'entēd plus par le ressouvenir; mais la puissance intellectuelle & la volonté, qui sont facultez de l'ame seule, luy demeurent

& leur operation aussi, comme ne dependāt que d'elle. Et puis que celle de l'Entendemēt c'est de cognoistre, comprendre, & contempler : & de la volonté d'aimer, de se resiouyr, & de se reposer, il s'ensuit que l'ame separee cognoistra, comprendra, contēplera, aymera, se resiouyra & se reposera : & par ainsi elle ne sera point inutile ny oiseuse, comme disoyent ces Arabes, puis q̄ ces operations sont beaucoup plus nobles & plus parfaites que celles qu'elle auoit dans le corps où elle ne pouuoit agir qu'avec les instruments & organes des sens, ou pour le moins fort rarement : au lieu qu'estant separee elle aura quelque similitude avec la production des Anges, qui, dès qu'ils sont creez, sont constituez en vne

## *Epistres Morales,*

premier & complet Acte d'operer. Et de mesme l'ame sera renduë beaucoup plus libre à toute operation ~~estoit~~ soit par sa propre puissance de mouuoir, soit par des especes qui de nouveau luy seront donnees.

Et quant à ce qui est du lieu, voyons qu'elle est sa nature. N'est ce pas d'embrasser & environner de forte la chose quelque quelle soit, que l'on puisse dire elle est là, & non point ailleurs. Et de fait, quand on le definit, on dit que le lieu c'est la superficie de ce qui contient & d'autre costé la nature de la chose qui est en vn lieu, c'est seulement d'estre contenuë du lieu. Doncques si nous pouuõstrouuer le moyẽ par lequel la chose peut estre limitée & contenuë, nous aurons aussi trouué celuy,

par lequel elle peut estre en vn lieu. Or les choses (y en ayãt de deux sortes à sçauoir de corporelles & de spirituelles) peuent estre cõtenuës en deux façons les vnes par leur grãdeur & quãtité, & ce sõt les substãces corporelles, car c'est ainsi qu'elles occupent le lieu. Les autres par leur exterieure operatiõ immediate, & ce sõt les substãces spirituelles. parce qu'estãt tout certainq̃ la chose est ensẽble avec sõ operation immediate, il aduiẽt que là où est te'le operation, là aussi soit la chose; & c'est de ceste sorte que l'ame est en vn lieu, qui est fort differente de la precedẽte: car par la premiere, ce qui est en lieu, y est par quelque chose interieure, a' sçauoir par sa quantité, qui est au diu'ine, est cause q̃ tout ce qui est par elle

*Epistres Morales,*

au lieu est de mesme diuisible, & avec les mesmes conditions, qui sont d'estre tout en tout le lieu, & partie en vne partie. Mais par celle cy ce qui est en lieu y est par quelque chose exterieure & qui est hors de sa propre substance, & par ainsi la spirituelle ne se diuise pas par la diuision de son operatiõ, au cõtraire peut estre toute en tout le lieu, & toute en quelque partie q̄ ce soit d'autãt q̄ cela ne cõtrarie point à la nature du lieu; mais prouiet seulement celle de la chose qui l'environne. Que si tu me demãdes cõbiẽ l'ame a de lieu, ie te respondray, q̄c'est autãt q̄ son operatiõ immediate se fãit: & cela parce q̄ ceste operatiõ ne pouuãt estre q̄ là où est la chose dõt elle est produite, il s'ẽsuit q̄ par tout où elle s'ẽstẽd, par tout aussi l'ame soit.

*Que les ames ne sont point engendrees  
ny creées des intelligences. Que la  
Creation ne peut proceder que d'une  
vertu infinie. Et que le retour de  
l'ame est en Dieu seul.*

EPISTRE VII.



Mais reprenons à cete  
heure, Agathon, le  
discours que nous  
aiffames auant hier,  
& paracheuons les deux points  
qui nous restent touchant le  
MAHAD, ou retour de l'hõ-  
me à sõ principe Les troisiemes  
donc sont ceux, comme ie t'ay  
dit, qui ont tenu que l'ame seule  
le pouuoit faire. Auicēna a esté  
de ceux cy, & depuis Seleucus  
& Hermias. Ils ont tenu, ainsi  
que tu as debattu en ta lettre, q̃

*Epistres Morales,*

Les ames estoient bien immatérielles, mais non pas toutefois créées de Dieu, ains des Intelligences supérieures, auxquelles Dieu dōne la vertu de les créer, & s'en sert comme instrument capable de tel ouvrage : & leurs raisons sont celles que tu viens d'alléguer, par lesquelles ils cōcluent que l'Entendement Angelique est le Createur plus proche de l'ame & pui' que c'est à ce principe où toutes choses doivent retourner, il faut que l'ame pour estre heureuse face son **M A H A D** à son Intelligence Creatrice. Mais Auicenne ne prēd pas garde que dans le liure qu'il nomme, **ALMAHAD**, il se contredit euidemment: car ayant tenu que la souveraine félicité de l'ame estoit la contemplation de l'Intelligence de qui

elle est formee sans passer à celle de Dieu, il dit peu apres que la perfection des ames raisonnables, c'est d'estre faites Essences dépouruilles de toute alteration & changement, & de deuenir telles que les mesmes Intelligēces. Car la felicité & la perfectiō de deux mesmes choses n'estant qu'vn mesme bien, il s'ensuit que si la perfection des ames est d'estre semblables & telles que les Anges, que leur felicité aussi sera vne mesme chose. Or la felicité des Intelligēces n'est pas la contēplatiō & visiō d'elles mesmes, mais celle de Dieu, & par ainsi celle de l'ame ne sera pas de s'arrester à l'Intelligence mais de passer à la veuë & à la contemplation de Dieu. Et voycy comme on peut respondre aux raisons que tu as allegues.

*Epistres Morales,*

Quand Aristote a dit que ce qui est parfait engendre son semblable, il ne l'a entendu que des choses viuentes corporelles, & non pas de celles qui ayant corps n'ont point de vie, ou qui ayant rien'ont point de corps: car vne pierre ne peut elle pas estre parfaite en son espece, sãs toutefois engendrer vne autre pierre: & des Estres spirituels la perfection se doit bien prendre de plus haut. Que si mesme les Anges pouuoient engendrer, il faudroit qu'ils engendrassent des Anges & non pas des ames, qui sont d'espece differente, puisque telle generation seroit aussi monstrueuse que si vn cheual engendroit vn chien. Et quant à l'ordre des choses superieures spirituelles, que tu dis deuoir estre beaucoup plus par-

faict qu'aux inferieures corporelles, il ne faut pas conclurre, cōme tu fais à sçauoir q̄ puisque les corps inferieurs sont produits par les superieurs, les esprits de mesme qui sont superieurs doiuent aussi pouuoir produire les Esprits inferieurs. Car ie t'aduoie bien que l'ordre de ces Esprits est beaucoup plus parfait, mais cela ne regarde point la production l'un de l'autre mesme quand ils doiuent estre creés, mais seulement à l'ordre de leurs Hyerarchies, & à l'office de leur administration. Et en fin, Agathon, considere ce que ie te vay dire.

Toute substance qui se produit, elles'engendre ou de soy, ou par accident, ou par Creatiō. Tu ne doutes point que les ames raisonnables ne soient des

*Epistres Morales,*

substances. Elles ne peuuent s'engendrer de soy, d'autant qu'il faudroit qu'elles eussent esté auant que d'estre, puisque le facteur est auant la chose qui se fait. Elles ne s'engēdrent point aussi par accidēt, car il faudroit que ce fust par quelqu'un de ceux de la generation, ce que nous auons reprobé. Il reste donc que leur Estre vienne de pure creatiō : mais la creation estāt vne productiō du rien, c'est à dire de nul supposé, il s'ensuit que créer soit seulement propre du premier agent car toutes les causes secondes requierēt toujours pour agir vn sujet, la creation estant acte d vne vertu infinie & l'infinité ne se trouuant qu'en Dieu seul.

Tu demandes desia pourquoi la création ne peut proceder

que d'une vertu infinie: En voycy la raison. Tant l'Art que la Nature, tout ce qu'elles font, ce n'est que produire en acte, ce qui n'est qu'en puissance. Le Sculpteur produit en acte la statuë, mais d'une pierre tellement preparee, qu'en quelque sorte elle a desia la statuë en puissance. L'Animal engendre de mesme l'Animal, de ce en quoy la vertu de l'Animal est desia. Or ceste Matiere de laquelle l'Art & la Nature font quelque chose, est quelquefois fort obeissante & preparee à l'ouvrage que l'on veut faire, & d'autresfois au contraire fort contrariante & mal propre: & ainsi la puissance est quelquesfois plus proche, & quelquesfois plus esloignee de l'acte en quoy elle doit estre produire.

*Epistres Morales,*

L'air en puissance n'est pas fort loin de deuenir feu : l'eau l'est beaucoup d'auantage : Il sera donc fort aisé que l'air soit chargé en feu, & fort difficile que l'eau le puisse estre. Ces choses ainsi posees, il faut que celuy qui agit soit d'autant plus puissant que l'interualle est plus lōg entre la puissance & l'acte, de laquelle & auquel l'œuure se doit déduire. Or la distance entre le Rien & l'Estre est infinie, tāt parce que du Rien à l'Estre il n'y a nulle proportion, que d'autant que nulle distance ne peut estre imaginee plus grāde que celle-cy Mais la distance qui n'a ny proportiō, ny fin, ne peut estre outrepassée que par la puissance qui n'a nulle proportion aux autres puissances, & qui est sans fin. Il n'y en a point  
qui

qui ait ces conditions de puissance que Dieu seul: & par ainsi il n'ya que luy seul aussi qui puisse de rien produire quelque chose en Estre.

Et quant à ce qu'ils disent que Dieu est bien l'auteur de cette creatiō, mais que l'Ange en est l'instrument, il faut considerer qu'elle est la nature de tout instrument. Car si ie ne me trompe, nous pouuons dire qu'il est de telle nature, qu'estant meu de quelqu'vn il en meut vn autre, & agit en vn sujet où il trāsporte la forme du premier Agēt par interualle de temps, mais la creation ne requiert ny le sujet, ny se fait avec le tēps ny avec mouuemēt. De plus, si l'acte de la creation veut vne puissance infinie, ya-il rien de si hors de propos que de dire

*Epistres Morales,*

que Dieu pour la parfaire premierement rende cette vertu qui est en luy infinie, finie, afin de la mettre en l'Ange, qui est d'une nature terminee, & apres la rende vne autre fois infinie pour parfaire l'acte de la creation. Aussi encores que Platon ait en quelque forte tenu le retour de l'ame à son Idee ou intelligence, & non pas à Dieu, si est-ce que cognoissant biẽ que tout ce qui estoit immortel procedoit de pure creation, & que la creation estoit de Dieu seul, il dit dans le Timee, que le grand Artisan du monde cõ-manda aux moindres Dieux de faire ces choses mortelles & caduques, *de peur ( dit-il ) que si en estoit l'auteur elles ne fussent eternelles.*

Et quãt à ce qu'ils disent que

d'un agent, en tant qu'un ne peut provenir immediatement qu'un, il faut respondre, Agathō q̄ de ce qui est simplement vn, quant à l'essence & quant à la vertu, il est certain qu'il ne peut provenir qu'un: mais de ce qui est vn quant à l'essence, & plusieurs quant à la puissance & quant à la vertu, plusieurs aussi peuvent in mediatement provenir, & c'est pourquoy plusieurs des Anciens ont dit, qu'encores que Dieu soit en soy simplement vn, toutesfois en tant qu'il cree, il est en quelque sorte plusieurs: parce qu'il a en soy plusieurs Idees des choses Ideees, s'il est permis de dire ainsi.

Je r'ay dit que Platon est en quelque sorte de l'opinion de ceux qui noient le retour du

*Epistres Morales,*

corps: car ç'a esté luy qui le plus absolument a disputé & ioustenu le corps n'estre point partie de l'hōme, mais que l'ame seule en estoit le tout, nommant le corps la prison & le fardeau seulement de cete ame. Et à la verité, i'il estoit ainsi, & luy & Auicenna auroiēt beaucoup de raison, de dire que l'homme faisant son retour à son principe, ny rapporteroit point le corps: car disāt le corps n'estre rien de l'homme & ne parlant que du retour de l'homme, le corps n'a rien à faire en cela. Mais pour ne point chercher d'autres raisons, si l'ame seule est l'homme, sans doute l'ame & le corps assemblez, seront autre chose qu'homme: & ce que sera cet assemblage, ce sera ce que nous auōs accoustumé

de nommer homme : que s'ils luy veulent donner quelque autre nom, nostre different ne consistera plus au faict, mais en la parole seulement. Et cette dispute sera plus propre aux Grammairiens qu'à nous, qui ne nous voulons pas arrester aux mots. Tant y a que de ceste vnion, comment qu'ils la vueillent nommer, le corps & l'ame ont à faire leur retour à leurs principes naturellement comme entre les Arabes les Athenuyens ont fort bien reconnu, quoy que fondez sur des mauuaises maximes, & ce sont ceux cy entre les autres qui ont tenu le retour de l'ame & du corps, ainsi que nous auons dit, à sçauoir le corps à son ALHANSOR (si toutesfois les tenebres selon leur doctrine

*Eistres Morales,*

peuvent obtenir ce nom, desquelles ils disoient que la substance du corps estoit faicte) & l'ame à son **ALANIE**, c'est à dire à sa premiere & propre substance, qu'ils disoient estre la lumiere. Car ces Althenuyès cōme leur nom en Arabe le demontre (car **ETNES** signifie deux) mettoient deux principes de toutes choses naturelles, à sçauoir la lumiere & les tenebres: & disoient que l'ame estoit vne substance lumineuse procedante du monde de lumiere & meslee au corps: & q̄ le corps estoit vne substance obscure engendree du monde de tenebres Et d'autant que chaque chose, diso'ent ils, est lors heureuse quand elle faict **MAHAD**, c'est à dire retour à son principe, ils tenoient que la fe-

licité du corps deuoit estie à  
lors qu'estant destache de rou-  
te substance lumineuse, il re-  
tourneroit purement obscur  
dans le monde des tenebres, &  
s'vniroït avec luy: Et que celle  
de l'ame estoit la sortie de ce  
monde des tenebres au monde  
de lumiere, en penetrant ius-  
ques aux estoilles: auxquelles  
ils croyent la source de toute  
lumiere. & au contraire disoiēt  
que la demeure de ceste substā-  
ce lumineuse entre les tene-  
bres estoit son infel cite. He-  
rachite de Pont auoit en quel-  
que sorte cete opiniō, lors qu'il  
disoit que l'ame estoit vne lu-  
miere. Mais Procle Lycien en  
son hymne du Soleil le mōstre  
presque tout à fait de la f cte  
des Althenuyens, quand l dit.

## *Epistres Morales*

*Donne à mon ame vne lumiere pure  
Toy qui si riche es de toute clairté  
Chassas biẽ loin toute tenebre obscure  
Trop dommageable à la felicité.*

Or Agathon reuenons à ce qui a donné commencement à nostre dispute, Puis (disois tu) que la fin, le commencement & la felicité ne sont qu'une mesme chose, & que le principe est beaucoup plus aisé à recouurer, voyõs d'où l'ame a tiré le sien, afin que nous puissiõs scauoir, qu'elle est la fin & la felicité de l'homme. Nous auõs veu, Ami, les opinions de tous ceux qui en ont voulu parler & les auons reduites en ces quatre chefs, dont iusques icy nous auons discouru: & ie croy que nos raisons ont esté assez claires, pour faire voir que veritablement l'ame a son origine

immédiatément de Dieu, & que par ainsi son retour & sa félicité doiuent estre en Dieu seul, encores que ce soit cõtre l'opinion de ce diuin Platon, ainsi qu'il nous enseigne lors qu'il a dit que quand le Charron ramenera les cheuaux à la mangeoire, il leur abattra l'Ambrosie, & de plus leur donnera le Nectar à boire. Car ainsi q̃ l'expliquẽt tous les meilleurs Platoniciens, les cheuaux sont pris pour les deux puissances de nostre ame, raisonnable & contrariãte à la raiõ, qui toutes deux fõr nostre ame, cõme les deux cheuaux le couple dont le charriot est tiré pour le Charron, l'intelligence dont particulièrement chaque ame est assistee, pour la mãgeoire le lieu du repos; pour l'Ambrosie, la vision de

*Epistres Morales,*

Dieu: & pour le Nectar, la ioye que cette vision rapporte. Car puisque c'est le charbon qui abattra l'Ambrosie & qui donnera à boire le Nectar, ne vois tu pas Agathon, que c'est par l'administration de ce charbon que ces cheuaux doiuent estre conduits en leur repos, & receuoir de ses mains leur ioye & leurs contentemens. Mais il ne faut pas trouuer cela estrange puisque Aristote mesme que plusieurs par allusion au lieu D'ARISTOTELIS ont nommé ARISTONTELOS, pour auoir si bien recogneu la bonne & veritable fin de l'homme, n'a pas luy mesme passé plus outre, lors qu'il en a parlé, que de la mettre en l'operatiõ parfaite de chaque nature: car la sagesse estant naturelle, & sur-

naturelle, l'operation selon la nature ne peut attendre qu'à la naturelle, de sorte que l'autre a esté en elle et meſcogneuë de luy, qui toutesfois estoit la principale. Et celi c'est d'autant que n'estant esclairez & l'un & l'autre que de la nature, ils ne pouuoient rien voir pas delà la nature.

---

*Que Dieu est en toute chose, & que toute chose peut iouyr de Dieu son sancture. Que la felicité naturelle n'est pas la fin de l'homme: Et de quelle sorte l'ame peut iouyr de Dieu.*

EPISTRE VIII

Tf vi

*Epistres Morales,*



V trouues eſtrāge, Agathon, que ſur la fin de ma derniere lettre i'aye dit que la felicité ſe diuiſe en naturelle & ſur naturelle: puis que il te ſemble qu'il n'y en doit auoir qu'une: car n'y ayant qu'une vraye fin de chaque choſe, il n'y peut auoir qu'une felicité, puis que la fin & la felicité ne ſont qu'un. Outre que la raiſon y cōtrarie: car ou elles ſont egalemēt parfaites, ou l'une l'eſt plus que l'autre: Si elles ſont egales c'eſt donner deux principes à une meſme choſe, puis que le principe & la fin ne ſont qu'un. Que ſil y a plus de perfection en l'une qu'en l'autre, la moins parfaite ſera milieu pour paruenir à la perfection.

Tu as raison Agathon en cōsiderant les choses qui ne sont qu'vnes, mais non pas si nous regardons celles qui sont mixtes : car ces dernieres peuuent naturellement paruenir à vne fin, qui selon leur nature sera veritablement leur fin : mais d'autant qu'elles sont capables d'en receuoir vne plus parfaite elles peuẽt avec vne force suruenante paruenir encores à vne surnaturelle, & tel est l'hōme entre plusieurs autres, ainsi que ie te declareray cy apres. Mais outre cela, puisqu'il doit passer deux vies, l'vne qui est mortelle & suiette à toutes les conditions du corps, & l'autre immortelle & exempte de toute corruption il y a bien apparence que selon la vie qu'il doit passer il se propose vne fin

*Epistres Morales,*

particuliere en l'vne qui sera  
differente de l'autre. Et afin  
que ie te face mieux entendre  
ce que ie dis, il faut que nous  
faiõs encores vne plus ample  
diuision.

Ceux qui ont consideré avec  
vn sain iugement le suiet que  
nous traitons voyant qu'il y a-  
uoit deux sortes de vertu en  
l'homme, l'vne intellectuelle  
& l'autre morale, ont aussi sepa-  
ré la felicité en deux, à sçauoir  
en contemplatiue & en ciuile:  
la contemplatiue procedant  
de la vertu intellectuelle em-  
brasse la cognoissance de toutes  
les choses, voire monte par des-  
sus toutes les choses & la ciuile  
venant de la vertu morale con-  
tient non seulement la condui-  
te des propres mœurs, passions  
& affections de l'ame, mais en-

cores l'œconomie des familles,  
& la police des villes & grands  
estats. Et parce que ceste feli-  
cité contemplative s'acquiert  
de deux sortes, l'une par foy &  
en foy, l'autre par le bien & dās  
le bien meſme, ils l'ont comme  
ie te disois, diuisee en naturelle  
& surnaturelle, & puis la natu-  
relle encor en deux à çā uoir en  
celle qui s'acquiert par l'Estre  
& en celle qui s'acquiert par la  
volonté & consultation

Tu te plaignois de la diuision  
que i auois faite, mais tu a biē  
plus d'occasion de trouuer cel-  
le cy estrange, par'que ie l'ay si  
fort multipliee. Et parce que ie  
ſçay que ie te ſemb eray obscur  
ſi ie ne m'explique da iā age, ie  
veux que ce ſoit n'ost e entre-  
tien pour a iourd'uy.

Ie te diray donc en premier

*Epistres Morales,*

lieu, que rappelle félicité l'acquisition & possession de ce bien, à quoy tend toute creature, soit sensiblement soit insensiblement. Je dis insensiblement, car Dieu a mis des aimants naturels aux choses mesmes insensibles, par lesquels il les attire à soy: outre que s'estant mis en toutes, plus ou moins parfaictemēt, toutefoys, il leur permet de iouyr de luy selon que leur nature en participe.

*C'est Iupiter ce que tu vois par tout.*

Et

*De Iupiter toute chose sont pleines.*

Disent les poëtes. Et cela c'est dautant que toute nature a autant en soy de Dieu qu'elle a de bon; de sorte que si elle s'acquiert & possede soy mesme en sa perfection, elle acquiert

autant de Dieu qu'elle en a, & l'acquisition de Dieu estant la felicité, il sensuit que toute chose qui acquerra & possedera la propre perfection de sa nature, acquerra & possedera de mesme sa felicité. Et c'est celle cy qui est naturelle, & qui s'acquiert par l'Estre, qui est moindre ou plus grande selon la nature de chaque chose, & de laquelle sont capables soient les animaux, soient les choses insensibles. Et c'est pourquoy nous voyons les pesantes tendre tousiours en bas, & les legeres en haut: parce qu'en cela git la perfection de leur nature, & les plantes se nourrir, croistre, & produire les fleurs, les fucilles, & les fruits. Les animaux aussi chercher les choses qui leurs s'ont propres, & fuir les au-

*Epistres Morales,*

tres, & travailler à la conseruation de leur espece.

L'homme tend bien aussi à sa felicité, mais ce n'est pas insensiblement, ains par volonté & par election: car il a par dessus toutes les creatures corporelles vne plus viue ressemblance de Dieu, ayant la volonté & l'Entendement, qui sont les vrais instruments de la parfaite & entiere felicité. Et c'est pourquoy les Anges, qui ont mesme ceste Intelligence plus parfaite sont aussi de leur nature plus capables de ce souverain bien. Et ces differences se peuent aisement comprendre si nous prenons garde au soleil: car il est lumineux de son essence, & en vn instant illumine tāt les corps celestes que les elementaires, & toutesfois tous ne

participent pas également a ceste lumiere: car en sa source dās le corps solaire elle est beaucoup plus excellente que dans les estoilles, ny aux elemens Et dautant que les estoilles sont d'une pl<sup>9</sup> noble nature que les elemens, elles reluisēt aussi d'une façon plus noble: voire mesme il y a difference entre les elemens, car le feu, encor qu'il ne nous reluisse pas en sa propre spherē à cause de sa trop grande rarité, si en participe il plus noblement que l'air, & l'air plus que l'eau, & l'eau plus que la terre. De mesme faut il cōsiderer le soleil intelligible qui est Dieu, & nous verrois que sa lumiere en sa source est bien différente de ce qu'elle est aux intelligences, encore que'le soit plus noblement aux Intelligē-

*Epistres Morales,*

ces qu'aux ames raisonnables, plus aux ames raisonnables que aux brutes, plus aux brutes que aux plantes, & plus aux plantes, qu'aux elemens ainsi que leur nature le requiert, selon laquelle chaque chose a naturellement vne plus grande perfection de felicité.

Or les Philosophes qui n'ont eu autre lumiere que celle que la nature leur a donnee, n'ont peu voir plus outre que ceste felicité qu'avec beaucoup de raison ils ont mise en la bonne & parfaicte operatiõ de la nature de chaque chose. Je dis avec beaucoup de raison, estant impossible que riẽ de soy puisse s'esleuer plus haut que son pouoir ne peut atteinre. Car si rien ne peut faire dauantage (n'estant aidé que de sa propre

force) que ce que la propre force peut faire (autremēt il seroit plus fort que soy-mesme) il ne peut de sa nature acquerir rien de plus parfait que la perfectiō de sa nature: & ceste felicité est celle que iet'ay dit, Agathon, que chaque chose peut atteindre en soy & par soy, & que pour cete occasion nous nommons naturelle aux choses insensibles par leur estre, & aux ames raisonnables par election & par volonté. Mais encore n'est ce pas l'entiere & parfaite pour les hommes, quoy qu' Aristote & plusieurs autres Philoso phes dient qu'elle soit en la parfaite action de la parfaite nature de chaque chose: parce que la parfaite felicité estant celle, comme nous auōs dict, qui remplit tellemēt tout

*Epistres Morales,*

le desir de nostre ame, qu'ils ne peut s'estendre à rien dauantage, il faut auouer que si l'homme peut desirer quelque autre chose outre ce qui est de sa nature, que en la perfectiõ qui luy peut venir, de sa nature ne consiste pas ce souuerain bien que nous cherchõs. Or est-il qu'il reste encore place en nostre desir pour la surnaturelle felicité: d'autant qu'en ayãt la cognoissance si nous n'en auons la possession nostre desir ne peut estre remply. Et voicy Agathon la resolutiõ de ton doute: car aux animaux irraisonnables & aux choses insensibles l'operation parfaite de leur nature, est la parfaite & entiere felicité, parce que n'en cognoissant point d'autre, ils n'en peuuent point desirer: mais l'homme, cõme ie

t'ay dit, doit bien estre esleué plus haut pour estre contét & heureux. De sorte que ce n'a po nt esté sans raison si j'ay dit qu'il y auoit deux felicitez, l'une naturelle, & l'autre surnaturelle, puis que toutes deux selon la nature des choses, sont entieres & parfaites. Nous dirons donc que l'homme comme animal amplement peut naturellement auoir en soy & par soy son entiere felicité, mais comme animal intellectuel, il faut qu'il obtienne toutes les choses qu'il desire. Et parce qu'il en void par dessus sa nature plusieurs qui sont tres bonnes, il faut pour y paruenir qu'il sorte de soy mesme. Mais rien ne peut naturellemēt sortir de soy par sa propre force: car à ce qui est par dessus la na-

## *Epistres Morales*

ture de chascque chose, la chose de soy ne sçauroit paruenir. Que si la pierre monte bien cōtre sa nature c'est par vne vertu suruenante qui est plus forte que sa nature mesme, mais iamaïs nous n'appellerons ce mouuement là naturel, aussi ne deuous nous faire la felicité qui nous sortant de nous, nous esleue par dessus nostre nature à laquelle les hōmes peuuent bien en estre attirez, mais nō pas aller: & les Anges mesmes y peuuent bien estre esleuez & non pas mōter: Mais les bruttes, les plantes, ny les pierres, ne peuuent ny y aller, ny y estre attirees: car ce souuerain bien ne peut estre iouy que par ce qui le cognoit, & ces choses n'ayāt point d'entendement ne peuuent l'entendre. Et voicy la cōparaison

paraison que Picus fait de ces deux felicitez aux mouuemens des corps, dõt les vns sont droits & les autres circula res. Le mouuement droit par lequel les elemens sont portez à leur propre demeure, c'est la figure de la felicité que chaque chose peut acquerir par la propre perfectiõ de sa nature. Le mouuement circulaire, par lequel le corps reuiet au mesme terme d'ou il est party, c'est l'image de la sur-naturelle, par laquelle la creztu-re reuiet à son premier princi-pe: aussi en rond ne se meuent que les corps immortels & incorruptibles, cõme de mesme à Dieu ne retourne que la substance incorruptible & immortelle. De plus, les elemens en leurs mouuemens droits n'ont affaire de nulle aide exterieure

*Epistres Morales,*

pour paruenir à leur poinct & demeure, ayant la pesanteur ou la legerete qui les y attire ou eleue naturellement. De mesme par sa propre vertu toute chose aussi peut obtenir sa felicité naturelle. Mais les corps celestes, encor que le mouuement circulaire leur soit propre, si ne peuuent ils toutefois tourner d'eux-mesmes, & faut qu'ils ayēt vn diuin moteur, & quoy que capables de ce mouuement, si ne scauroient-ils se le donner eux mesmes, cōme aussi nous ne scauriōs sans Dieu nous eleuer à cette felicité, quoy que nous soyons capables de la receuoir. Et c'est pourquoy i'ay dit quelle s'acqueroit par le bien, & dās le biē. Et c'est par celle cy que nos esprits en fin rendus heureux, & retournez dans le ciel, lieu de

leur origine, il leur sera permis de iouyr de Dieu, non pas toutefois de la sorte que l'ame iouit d'elle mesme & de son corps, car elle n'est pas seulement coniointe de lieu, mais d'essence aussi, ny aussi comme l'amy iouyt de l'amy: car encor qu'en la vraye amitie il y ait vne grande & perpetuelle concorde & qu'il y apparaisse vne mesme volonte, toutefois les amis ne sont ny vn mesme, ny sont enfermez par vn mesme lieu: mais l'ame sera tellement adherente à Dieu, qu'encore qu'elle ne soit pas vne mesme essence, elle ne sera point toutefois separée de luy par nul intervalle. Et c'est pourquoy tout ainsi que l'œil iouyt de la lumiere, de mesme nostre ame iouyra elle de Dieu: car comme l'œil par la lumiere peut voir toutes

*Epistres Morales,*

choses corporelles , de mesme nostre ame par la iouyssance de Dieu verra toutes les choses qu'elle est capable de voir. Et cōme encor que l'œil soit quelque autre chose que la lumiere, il n'y a toutesfois rien qui soit entre luy & la lumiere, de mesme encor que nostre ame soit d'une differente essence de celle de Dieu, il n'y aura rien toutesfois entre luy & elle : voire pour te monstrier l'extreme grandeur, de cette felicité, ie te diray bien encore d'auantage L'ame autant qu'elle sera capable de receuoir Dieu elle sera la mesme chose avec Dieu: & cela d'autāt que l'intelligible & l'entendement en acte ne sont qu'une mesme chose, car l'entēdement se conioint avec elle comme disent les Peripatetiques, par ce

que la forme de la chose entendue est dans l'entendement cōme attachée. Or les choses dont la forme n'est qu'une, ne sōt que vne aussi: & puis que la forme de la chose intelligible est celle qui forme l'entendement, il faut que l'entendement qui entend & la chose qui est entendue ne soiet qu'un aussi. Et de là nous pouons considerer en quelle perfection de beatitude l'ame sera mise alors, puis que ce qui conuiēt à l'intelligible, entant qu'il est intelligible, conuiēt à l'entendement entant qu'entendement, par ce que la perfection & la chose perfectionnée sont d'un mesme genre, & tousiours se lient ensemble d'une mutuelle proportion.

## Epistres Morales

---

Quelles sont les parties de l'Ame.  
Que les appetus resistent à la rai-  
son. Pourquoi ils ont esté mis en  
l'homme puis qu'il deuoit estre rai-  
sonnable. Que les autres animaux  
hors mis l'homme n'outrepassent point  
en leurs appetus ce qui est de leur  
nature. Et qu'il y a deux sortes de  
vertus & de felicité en luy.

### EPISTRE IX.



NE te souuiens-tu  
point d'auoir leu  
que sur la porte du  
tēple d'Apollon il y  
auoit ces deux pre-  
ceptes engrauez. RIEN DE  
TROP & plus bas. CONNOIS  
TOY-MESME. Et me dis si

iamais tu as sçeu pourquoy ces Anciens l'auoyent fait ? Je te diray quant à moy, que i'ay toujours iugé que c'estoit vne deffence qui se faisoit à tous ceux qui vouloiēt entrer dans le tēple, afin qu'ils ne vissent point les mysteres du Dieu sans y estre preparez par ces deux moyens qui leur estoient proposez : & que le premier RIEN DE TROP signifioit la vertu morale, qui enseigne de reduire les appetits & les affections à vne mediocrité : & que l'autre CONNOIS TOY-MESME, c'estoit pour la cognoissance des choses naturelles. Car l'hōme estant le petit mōde, celuy qui cognoistra soy mesme, cognoistra aussi comme en vn abregé tout l'vniuers : & cela d'autāt qu'une ame impure, c'est à dire souillee des

## *Epistres Morales,*

vices & qui est ensevelie dans les tenebres, pour le premier défaut ne merite pas de iouyr de cette souueraine pureté qui est en Dieu : & pour l'autre seroit incapable de la receuoir, n'estât pas capable de la comprendre. Aussi ceux qui sous les fables ont caché anciennement les plus beaux secrets de la cognoissance des choses, lors qu'ils ont dit, qu'auant qu'Hercule fust Deifié, il falut qu'il fust brulé, & apres esleué aux Cieux, & en fin mis au rang des Dieux mesmes, ils nous voulurent faire entendre, que, comme le feu purifie, il faut aussi que nostre ame le soit de tout ce qu'elle a d'impur ( & c'est en quoy trauiilent les vertus morales ) & puis qu'elle soit esleuée aux Cieux, cest à dire

qu'elle ait la veüe & conoissance de l'vniuers: car plus nous sommes esleuez, & plus aussi nous voyons au loing & de diuerses choses, & c'est l'effect de la science naturelle, & cela auant que nous ayons la participation de Dieu, par laquelle mesme nous sommes rendus Dieux.

Ce ne fut pas sans auoir cette mesme opinion, que Platon souloit dire que l'ame toute pure & parfaite de toute cognoissance auoit esté mise dans ce corps humain comme dans vne prison sale & obscure, par le message duquel elle se salissoit & deuenoit tellement oubliuse, qu'à peine luy restoit il quelques petites estincelles de la lumiere qu'elle souloit auoir,

## *Epistres Morales,*

que cela estoit cause que rendue plus grossiere & pesante elle ne pouuoit plus retourner au ciel, lieu de son origine, & rendue ignorante n'en scauoit plus trouuer le chemin: mais que quand par le resouvenir elle venoit à se le remettre en memoire, & par les vertus morales à se nettoyer estant remise en sa premiere nature elle s'en reuoloit incōtinent d'où elle estoit descendue. Aussi les deux principales escolles des Anciens, encor que l'vne n'ait pas tenu cette science naturelle en l'ame, mais l'ait creuë comme vne table rase, & capable de receuoir toutes sortes de lineamens; ont esté routesfois d'accord en cecy, que l'ame iointe au corps auoit deux parties dont lune estoit /

entieremēt differēte du corps,  
& l'autre participāte au corps  
& tellement proportionee à  
tous les deux, qu'il sembloit  
que ce fust le lien par lequel  
ils estoient ensemble attachez:  
& la premiere s'appelle enten-  
dement, & l'autre Appetit  
Conuoiteux & Colere. L'En-  
tendement c'est la partie, par  
laquelle l'ame s'appelle raison-  
nable, car c'est le siege de la  
raison: & l'autre au cōtraire est  
le siege des appetits, des affe-  
ctiōs & passions, & est cōtrariā-  
te à la raison. Toutesfois quād  
elle luy obeit & qu'elle croit  
son conseil, encore l'appelle-  
on en quelque sorte, raison-  
nable. Qui nait d'vne certaine  
nature de l'ame tant qu'elle de-  
meure meslée au corps: car

*Epistres Morales,*

soudain qu'elle en est separee  
les appetits se perdent en elle.  
Et ne faut pas croire toutesfois  
que ces deux parties, dōt nous  
parlons, procedent de deux a-  
mes, comme quelques vns ont  
tenu , mais plustost que c'est  
comme vn Soleil qui iette plu-  
sieurs rayons: d'autant que en-  
core que l'ame vegetatiue soit  
aux plantes differente de la sē-  
sitiue des brutes, si est ce que la  
brute qui cōprend en sa nature  
la vegetatiue & la sensitiue, n'a  
pas pour cela deux ames, mais  
vne seulemēt qui cōprend les  
facultez de la plus basse: Et de  
mesme deuous nous dire de la  
raisonnable, qui comme plus  
esleuée contiēt les facultez des  
autres deux. Car cōme disēt les  
plus sçauans, les choses qui sōt

diuisees aux inferieurs s'ot vnies  
aux superieurs. Aussi puisque  
l'ame est la forme du corps il  
s'esuiuroit que le corps qui au-  
roit plusieurs ames, auroit plu-  
sieurs formes, qui est impossible.  
Or de ces deux parties Raisonna-  
ble & Contrariante à la rai-  
son, procedēt toutes les actiōs  
humaines, d'autant que la pre-  
miere n'a que la force de discer-  
ner le vray du faux: de iuger &  
d'ordonner: & l'autre comme  
Ministre de celle cy, met en ef-  
fet ce que la raisonnable a re-  
solu. Et il auient de là que des  
facultez de l'homme les vnes  
sont de l'ame seulement, com-  
me l'Entēdre & le discourir, &  
les autres s'ot biē de l'ame auf-  
si, mais iointes & meslees avec  
le corps, comme le mouuoir &

*Epistres Morales,*

le sentir. Et ce qui a esté cause que Platon a séparé de cette sorte nostre ame, & que depuis Aristote ait approuvé cete diuision, quoy qu'en plusieurs choses il le contrarie, c'est que considerant tous deux comme la nature sage & preuoiãte desirant la conseruation de tous les animaux leur a dõné cet instinct de rechercher les choses qui leur rapportent du plaisir: & au cõtraire, de fuir celles qui leur nuisent, & qui leur causẽt de la douleur: & comme elle a ioit en eux vne certaine impetuosité qui semble estre en quelque sorte differente selon ces deux differens mouuemẽs: (car celui qui porte au biẽ, c'est vne certaine conuoitise & desir de l'obtenir, & celuy qui luy fait

fuir les choses mauuaises, c'est vn certain esguillon de courroux, avec lequel estant irrité, l'Animal se deffend & repousse les choses qui luy sont cōtraires & facheuses) avec beaucoup de raison, ils ont nommé ce mouuement de l'appetit qui recherche ce qui luy est bõ & qui luy plait, **CONVOITISE**, & celuy qui fuit la douleur & se defend de ce qui luy est mauuais, **COLERE**, Et par ainsi ils n'ont voulu signifier autre chose par tous les deux que les parties qui sont meües en nous de la volupté & de la douleur, qui bien souuent contrarient & resistent à la raison

Icy, Agathon, tu pourrois me demander pourquoy nous voyons que toutes les choses qui sont pour matiere suiuite,

*Epistres Morales,*

à quelque forme ne résistent jamais à leur forme: Car la pierre ne résiste pas à la pesanteur, le feu à la légèreté, l'ame végétative aux sens, ny le corps des brutes à leur ame: toutefois, ces appetits dont nous parlons résistent à la raison, la raison étant la forme de l'homme, & les appetits tenant lieu de la matiere. Je te le diray Amy, brièvement, & d'icy on peut tirer un indice qui n'est pas petit, de l'immortalité de l'Ame.

C'est parce que toutes les autres formes, hormis celle de l'homme, se tirent du sein de la matiere, & ainsi ont de la conformité avec elle. Mais l'Entendement n'a rien de la matiere, & tire son origine, comme nous avons prouvé, il y a quelques iours, de Dieu immédiatement.

De sorte que de sa nature, il ne regarde que les choses diuines & spirituelles, & l'appetit n'est meu, que des corporelles & caduques: Et qui s'estonnera, puis que ils sont si differens, qu'ils se contrarient & facent continuellement la guerre ensemble?

Mais d'abord il semble bien plus estrange, que Dieu, ayant fait l'homme pour paruenir à la cognoissance de la verité, & faire des actions honestes & vertueuses, luy ait toutefois laissé avec l'intelligence & la raison par lesquelles aisement il y pouuoit paruenir. Ces appetits desraisonnables dōt nous parlōs, & qui le troublent, de sorte qu'ils luy ostent bien souuent la lumiere de la verité & celle de la raison: car cela est cause que rarement il peut paruenir à ce, à

## *Epistres Morales*

quoy il a esté ordonné . Mais il faut considerer cecy d'un autre costé. Il estoit impossible, suiuant les loix ordonnées à toutes choses, que l'Entendement qui est si pur & spirituel fut conioint à la matiere, qui estant impure & corporelle à cause du grand interualle, qui estoit entre eux sans vn milieu qui conuinst à l'ame & au corps, & qui pacifiant ce grand discord, retint l'ame, lors qu'elle se veut trop esleuer, & soustint le corps quãd il se laisse trop abaisser . Et quel pouuoit il estre plus à propos que ces ames vegetatiue & sensitive : car estant extraites de la matiere, elles tiennent du corps, & puis estant en l'ame raisonnable, reduites en puissances ce ne sont plus que facultez du composé.

Et pour cognoistre combien ce mélange est parfait, cōsidere, Agathon, que lors que l'vne de ces parties est, pour dire ainsi, comme regorgeante, elle se decharge sur l'autre & la contraint de supporter ses imperfections, ce que visiblement on aperçoit en l'ame & au corps: car selon q̄ l'ame est disposée & qu'elle est atteinte de douleur ou de ioye, elle esmeut au corps chaud ou froid, palseur ou rougeur, santé ou maladie, & quelquefois encore la mort. Et les histoires sont assez familiares de ceux qui par la rougeur ou par la palseur ont descouvert bien souuent l'intérieur de leur ame, encores qu'ils ne le voulussēt pas, voire mesme n'ont pū retenir le ris ou les larmes, comme il arriue bien souuent aux amans & à ceux qui

## *Epistres Morales,*

font transportez d'une violente apprehension : car plusieurs de trop de douleur, ou de trop de ioye, ont finy leurs iours. Et au contraire l'ame le chāge selõ les diuerses qualitez du corps, ainsi que dit Galien dans ce liure où il preuue que les mœurs de l'ame suiaent le temperament du corps. Et non seulement ce meilange se fait du corps en general, en ce qui est du general de l'ame, mais encor de ses particulieres facu'tés de l'une en l'autre: Car lors que la vegetatiue est en mauuais estat, c'est à dire que la nourriture des parties du corps n'est pas telle qu'elle doit estre, la sensitiue s'en amoindrit, & n'a pas sa naturelle fonction si bonne ny entiere, que quand la vegetatiue est en bon estat. Et de mesme, lors que le goust & l'at.

touchement (qui sont les deux sentimens plus particuliers & plus ordonnez de la <sup>nature pour la</sup> conseruation de la vegetatiue) se trouuent mal disposez, incontinent la vegetatiue s'en ressent, & demeure deffillante en quelque sorte. Tout ainsi donc que ces deux basses facultez sont tellement disposees entre-elles qu'il semble que l'une coule en l'autre & qu'elles s'entredonnent quelque chose, il ne faut pas trouuer estrange, que pour parfaire cette entiere liaison, la nature ait voulu que cette partie sensitiue puisse quelque chose sur la raisonnable, & la raisonnable de mesme quelque chose sur la sensitiue. Aussi voyons nous que les troubles, mouuemens des appetits, obscurcissent bien souuent la claire in-

*Epistres Morales,*

telligence & le parfait discours de l'ame : & au contraire que les appetits bien regler par la raison demeurent sans trouble ny mouuement impetueux.

Et sur ce propos tu me pourrois faire vne demande, en laquelle ie te veux preuenir, que veut dire que en tous les autres animaux, les appetits ne les portent point outre ce qui est du bien de leur nature: C'est à sçauoir qu'ils ne boient, ny ne mangent point d'auantage qu'il leur faut, pour leur nourriture, & que en l'homme nous voyons ordinairement le contraire, dont les vns ne peuuent saouler leurs vcluptez, & les autres ne cessent de se outrer & du manger, & du boire;

La raison , Agathon , en est forr aîcée , à qui voudra considerer & l'homme & la brute : car aux brutes la nature est le terme iusques où elles peuvent aller , & lors que cette nature est remplie & satisfaitte , alors leurs appetits sont aussi remplis & satisfaits : Et n'ayant rien qui les pousse à d'auantage , elles demeurent aussi contentes & saoulées en leurs appetits. Mais l'homme qui n'a point de reigle , qui le retienne en autre limite , que celle de sa volonté , si cette volonté n'est reglee à la raison elle outre - passe tous les termes de la raison : & ainsi sans auoir esgard à l'occasion pour laquelle les sens luy ont esté donnés , il ne s'en sert

*Epistres Morales,*

point à la conseruation de sa nature, mais à l'assouuiffement de cette volonté depraüée: & au 'contraire, lors que nous voyons des personnes qui entierement réglées à cette raison, commandent à leurs apperis, & restraignent les sens selon l'honesteté & le deuoir, c'est vn signe que leur volonté est iuste & réglée comme elle doit estre&: d'icy est venue la vertu que nous appelons Morale, & qui verse entierement à la conduite de ses appetits que nous nommons contrariants à la raison, imitant en cela le Charton, qui lasche ou retire la bride aux Cheuaux, ainsi qu'il luy plait, & qu'il cognoit deuoir faire pour la conduite, non seulement des Cheuaux, mais de ce qu'ils

ce qu'ils traient aussi

Cela a esté cause que ceux qui ont attentiuement considéré l'ame de l'homme, apres l'auoir separee en deux parties comme ie t'ay dit, l'vne qui est entierement de l'ame, & l'autre du composé, ils ont iugé que les deux diuerses fonctions qui en prouenoient, deuoient estre separees en deux diuerses vertus, dont ils ont appellé l'vne Contemplatiue, & qui n'ayant guere affaire du corps, s'arreste entierement à la cognoissance des choses intelligibles: & l'autre Morale, qui estant entierement à l'entour des passions & des affections, a beaucoup affaire du corps, comme celle qui passe en quelques certaines exterieures actions.

Puis donc qu'il y a deux fortes

*Epistres Morales,*

de vertu en l'homme qui sont veritablement separees l'une de l'autre, il faut bien que chacune de ces vertus ait vne fin particuliere à laquelle elle soit adreſſee. Que si la fin & la felicité, cōme nous auons dit, est vne meſme chose, il s'ensuiura que l'hōme acquerant la fin de l'une de ces vertus en acquerra aussi la felicité. Et par ainsi nous ferons contrains pour ne rien confondre de considerer l'hōme en deux façōs, l'un suiuant l'opiniō des Platoniciens nous le nommerons homme interieur. & à celuy là nous donnerons la vertu qui gist en la cognoissance des choses intelligibles, & sa felicité nous l'appellerons contēplatiue: & l'autre nous le dirons homme exterieur, & à celuy là nous don-

nerons la vertu Morale & sa felicité s'appelera ciuile, parce que ayãt esté de la Nature tellement disposé à la societé humaine & à la ciuilité, qu'il n'est pas seulement né pour soy-mesme mais pour tout l'vniuersel des hommes, c'est avec beaucoup de raison que sa felicité s'appellera ciuile: Dautant que comme entre toutes les brutes la conseruation de leur espece atouche à la nature de l'indiuidu, il n'y a point de doute que chaque hõme ne soit en quelque forte partie de tous les hõmes: Et que la partie estãt obligee à la conseruation du tout l'homme demesme ne le soit à celle de tous les hommes presque auãt qu'à la siene particuliere. Et voilapourquoy parlãt de la general diuision de la fe-

## Epistres Morales,

licité ie tray dit il y a quelques iours qu'elle estoit diuisee de ceste sorte en contemplatiue & en ciuile.

---

*Que la felicité qui nous vient des vertus morales nous rend plus semblables à Dieu que la contemplatiue. Qu'elle peut estre plus cōinuee que l'autre. Qu'elle n'a point d'autre fin que soy mesme. Et qu'elle est la seule, propre & particuliere de l'homme.*

### EPISTRE X.

**V** me fais vne demãde, Agathon, qui n'est pas peu difficile à reloudre, & en laquelle plusieurs ont traueillé il y a long temps. Et quoi que ie sache bien que ie ne suis pas tel que ie puisse m'establir iuge de leur different, si ne laisseray ie de mesler mes opinions

parmy les leurs, & de te dire librement ce que i'en pense. Tu veux donques sçauoir laquelle de ces deux felicittez jcontemplatiue & ciuile, doit estre preferee cōme plus necessaire & propre à l'homme. Je te diray Ami, qu'encore que presque tous ceux qui iusques icy en ont disputé, ayent conclu à l'auantage de la contemplatiue, ie tiens toutefois que c'est la ciuile. Je sçay biẽ qu'ils disent que la felicité est la plus excellente qui s'approche dauantage à la vie & à la majeste de Dieu. Or celle de l'homme qui git en la cõtēplatiõ s'approche plus de celle de Dieu, & luy ressemble dauantage: car en Dieu il n'y a point d'appetit contrariãt à la raison, d'affection ny de passiõ, & par cõsequent il n'y peut a-

*Epistres Morales,*

voir vertu morale , qui n'est que pour moderer ces appetits & ces affections. De plus Dieu ne raisonne point, ne delibere point, ny ne prẽd point de conseil : donc Dieu n'vse point de prudence , puisque sans cõ'cil, deliberation & discours la prudence n'a point de lieu. Ce n'est pas toutẽsfois que comme vn autre Endimion endormi sur le mont de Latmie ils vueillent à l'imitation des Epicuriens mettre Dieu dans vn repos oiseux, mais disẽt que son action est seulement à se voir, & à voir tout en luy. Que si Dieu ne fait que contempler , par la contemplation donques nous nous rendrons plus semblables à luy.

Mais c'est ce me semble fort mal discouru à eux de dire que

les vertus Morales ne soient point en Dieu: car ie ne croy point qu'il ait iamais eu secte de Philosophes pour déraisonnable qu'elle ait esté, qui n'ait tenu Dieu pour iuste, pour clemét, pour liberal, & pour plain de charité. Que si ces vertus en l'homme peuvent bien estre considerees si parfaites qu'il en puisse faire les actions sans ressentir en soy nulle resistance des appetits cōtrariants à la raison, voire les ayant reduits en tel estat qu'ils ne sont plus cōtrariés à la raison, pourquoy ne les pouuons nous pas bien cōsiderer en Dieu, puisque véritablement nous les y recognoissons & en ressentons les effects sans que les appetits dont ils parlent, y soyent. Que si l'on me demandent cōme cela

*Epistres Morales,*

peut estre, ie respondray que c'est à la façon de Dieu diuinement : & que encores que nostre esprit n'y puisse pas attaindre, nous ne deuons pas conclure que ce que nous ne pouuons comprendre en Dieu n'y soit pas. Que si comme ils disent, Dieu n'est pas prudent, il faudroit donques dire qu'il est imprudent, dautant que la priuation de la chose attraine presque necessairement son contraire: la priuation de la lumiere, l'obscurité: la priuation de la vie, la mort : la priuation de la forme la deformité. Que si vn esprit humain peut conceuoir ce blapheme cōtre Dieu, la moindre de toutes les choses que Dieu a faites le cōuaincra. Auouons donc que Dieu est prudent, iuste & clement,

& que nous pouuons par la iustice, par la clemence, & par la prudence nous approcher dauantage de Dieu, & nous rēdre plus ressemblants à luy; cōme ie me ressouuiēs de rauoir dit autrefois, que non point par la cognoissance des choses, qui en nous est si troublee, que elle ne retient rien de celle qui est en Dieu que le seul nom. Et par ainsi prenant leur fondemēt disons avec eux, que la felicité est la plus excellente qui s'approche dauantage à la vie & à la maiesté de Dieu: la contemplation ne nous peut pas rendre meilleurs que nous sōmes, mais faut que ce soient les vertus Morales. Or Dieu qui est bon sera donc plus approché par ce qui nous rendra bons, que par ce qui nous peut

## *Estres Morales,*

rendre Intelligents. Aussi ne voyons nous que pas vn des preceptes que ceste souueraine bonté nous donne, soient pour nous rendre plus sçauans, mais seulement meilleurs, & presque tous consistant aux vertus morales.

Ils disent de plus que la felicité de Dieu est eternele, & que la contemplation est de plus de duree en nous que l'office des vertus morales: car en contemplant nous n'auons affaire que de nous, & que nous auons tousiours, si bien que nous pouuons tousiours contēpler: mais les vertus morales attendēt les occasions, & faut qu'elles prennēt exterieurement commevn champ de bataille où elles agissent, & que par ainsi la contemplation est

plus ressemblante à la felicité de Dieu: mais ie leur respons, que la contemplation en nous tant que nous viuons dans ce corps, est plus interrompue & necessiteuse des choses exterieures que non pas les vertus morales. Car rauouë bien que ceste partie de nostre ame qui est capable de contempler peut contempler toute seule: mais ie dis bien aussi que tant que l'a. ie à l'a. tre partie des appetits, que l'Entendement ne peut contempler, si premierement ces appetits ne sont moderéz & reg'ez à la raison. Et par ainsi la contemplation a affaire de plus de choses que la vertu morale puis que mesme elle a affaire de la vertu morale: outre que encor qu'elle ne fust point obligee à la reg'ee

*Epistres Morales,*

moderation de ces appetitstumultueux, encores luy seroit il impossible de continuer longuement sans interrompre sa contemplation, soit pour la necessité de la vie de l'animal, à laquelle il faut necessairement prouuoir, afin de contempler, & y prouoyant cesser la contemplation, soit pour les diuers euenemens dont la vie de l'homme est poursuiue, qui non seulement nous contraignent de cesser la contemplation, mais qui encor nous en distrayent de sorte, que bien souuent nous n'y pouuons reuenir qu'avec vne extreme force que nous nous faisons. Au contraire la vertu Morale pour estre acquise, i'auouëray bien qu'il faut qu'elle ait vn champ de bataille, & qu'elle

attende les occasions : mais lors qu'une ame l'a acquise ie ne diray pas que la continuation de ceste vertu requiere necessairement la continuation de ses actions, si l'occasion ne s'en presente, autrement l'homme vertueux lors qu'il dormiroit cesseroit d'estre vertueux. Mais suffit que ceste habitude soit en l'homme acquise par les actions passees, & qu'il soit en soy-mesme tellement disposé, qu'à toutes les fois qu'il se pourra, il puisse produire les effets de la vertu: ce que nous pouuons par exemple mōtrer plus euidemmēt. N'appellons nous peintre, que celuy qui produit l'actiō de la peinture? car lors qu'il a paracheuē son ouurage, en l'interualle qu'il mettra d'en recommencer vn

## *Epistres Morales,*

autre cessera-il d'estre peintre? Le cheual que l'escuyer aura dressé cessera-il de l'estre lors qu'il cessera de manier? Et pourquoy nostre ame cessera elle d'estre vertueuse lors que elle sera reglee entieremēt à la raison si de fortune il ne se presente pas occasiō d'en produire les effets? Ce seroit vne chose trop absurde, & ne croy pas qu'il y ait personne qui puisse en faire ce iugemēt & lon peut dire avec verite que le philosophe pour sçauant qu'il soit, lorsqu'il cesse de contēpler ne contēple plus: & par ainsi cete felicité contēplatiue se continue moins que celle des vertus morales, & par consequent est moins ressemblante à celle de Dieu qui iamaïs ne s'interrope.

Ils aiouster t encores: la felici-

té de Dieu ne tend à rien hors de foy car la contemplation de foy mesme c'est son propre contentement & sa supreme fin, de mesme lors que nous contemplons nous nous arrestons à la seule contemplation, & ne la rapportons point à quelque autre fin: mais l'office des vertus morales se propose une fin extérieure, assavoir le repos public, & le bien de la commune société des hommes.

C'est vne grande outrecuidance, Agathon, à ceux qui veulēt nous faire accroire qu'ils sçavent mieux nostre volonté que nous, & mesme qui nous veulent persuader vne chose qui ne peut estre. Ils disent que nous voulons estre vertueux pour autre chose q̄ la vertu: & qu'est-ce que terre nous pou-

*Epistres Morales*

uons desirer de mieux? s'ils ne  
peuēt rien nous proposer de  
plus auantageux, pourquoy  
veulent ils que nostre volonté  
se recule & reflechisse à quel-  
que chose de moindre que ce  
qu'elle a, puisque de sa nature  
elle tend tousiours à ce qui est  
de meilleur? outre que c'est  
chose impossible que le ver-  
tueux puisse estre vertueux,  
pour autre dessein que pour la  
vertu. Que s'ils m'alleguēt que  
la police & l'œconomie regardēt  
& la concorde, le bien & le  
repos des citoyens & de la fa-  
mille, ie leur respondray que  
cela ne sont que des rayons de  
cette vertu, & que ce n'est pas  
la vertu mesme: autrement il  
s'ensuiuroit que tous ceux qui  
gouuernēt & les familles, & les  
Republiques, & qui leur ra-

portent quelque bien & commodité, seroiēt aussi necessairement vertueux: mais nous voyōs bien souuent auenir le contraire, & que ceux qui les conseruent & agrandissent sont quelquefois plus vicieux que ceux qui les laissent tomber en decadence, la malice ayant cela de propre, qu'elle est rusée, soupconneuse & violente, & la vertu le plus souuent simple, franche & debonnaire: Conditions qui sont moins propres à se conseruer des meschans, & à vsurper le bien d'autruy, que non pas celles des vicieux. Et ie dy qu'il est impossible que le vertueux ait autre dessein, ny autre fin que d'estre vertueux: parce que celuy là qui se proposeroit vn autre but, ne seroit desia plus vertueux, mais profa-

*Epistres Morales,*

neroit vne chose diuine & sacree, & seroit digne de blasme & de punition, & non pas de louage & de recompence Mais considerons le contemplateur cependant quil est en cete vie, & voyons sil contemple seulement pour contēpler: ca: si cest seulement et pour la recherche du vray, & apres l'auoir trouué le garder & resserer en soy sans en faire part à personne, n'appellerons nous pas vn tel homme inutile à la societé humaine & semblable à l'Auaritieux qui cache sous terre son tresor, & qui frustre les humains du biē que la nature luy commande de communiquer. Que si au contraire il en fait part aux hōmes, soit par ses escrits, soit par ses discours, sa contemplation ne demeurera pas en soy mes-

me , & ainsi fera beaucoup plus esloignee de la felicité de Dieu que non pas celle des vertus morales , desquelles la fin ne sort point hors d'elle mesme , parce qu'elle n'est autre que de nous rendre bons, n'y ayant rien de plus desirable que la bonté.

Voicy encore vne des pl<sup>s</sup> fortes raisons qu'ils alleguent: la felicité c'est la perfection de la chose réduite heureuse: la felicité donques de l'homme sera celle qui le rendra parfait en sa principale partie. Or est il que l'ame est sans doute ce qui est de principal en l'homme. Et dauant que l'ame, comme nous auõs dit se diuisé en deux parties l'vne en l'entendement qui est raisonnable l'autre au appetit, Colere & Conuoitise

*Epistres Morales,*

qui font cōtrariants à la raison il n'y a personne qui n'auouë que l'entendement est beaucoup plus noble, puis mesme qu'il y en a plusieurs qui pour son excellence l'ont nommé l'homme. Que sil est ainsi ce qui rendra cette partie parfaite sera aussi la plus parfaite felicité : or la cōtemplation qui luy acquiert la conoissãce des choses intelligibles est celle qui donne sa perfection à l'entendement. Ce sera donc en elle que sera la felicitè de l'homme.

Ces iours passez que en general nous auons cherché la felicité, tu te peux bien resouuenir que contre les Stoiciës & Ciniques ie me suis serui de cette mesme raison, mais c'est par ce que nous cherchions nõ

pas la felicité de l'homme mortel, mais celle à laquelle il estoit capable de pouuoir paruenir apres sa mort, & non seulement par sa propre nature, mais encor par l'aide suruenāte de Dieu. Mais à cette heure que nous le considerons d'autre sorte, ie respōdray que nous recherchons la propre & particuliere felicité de l'homme viuant. Or tout ainsi que nous ne dirons pas celuy viure en homme qui seulement nourrit & accroit son corps iusques à sa iuste proportion, ou qui produict son semblable, ny mesme qui sent & qui se meut, car cela luy est commun avec les plantes & avec les autres animaux : de mesme nous ne deuons pas dire que l'Ame qui seulement s'adonnera à la con-

## *Epistres Morales*

templation des choses intelligibles viue en homme, mais plustost en substance abstraite & separee de la matiere: outre que ce n'est pas vne action qui luy soit particuliere, mais commune avec les intelligences. De sorte que pour rechercher la vraye & particuliere felicité de l'homme viuãt, il faut que nous trouuions quelque chose qui conuiène à toutes ses parties, & qui ne puisse conuenir à autre qu'à luy. Et quelle pourra ce estre, Agathon, si ce n'est viure en animal raisonnable: or il vit en animal lors que il vse de ses appetit, & il vit en raisonnable, lors que ses appetits sont reglez à la raison. Donques pour viure en animal raisonnable il faut que ce soit avec ses appetits moderez

& cōduit par la raison, ce qui est la vraye vertu morale, & qui est tellement propre & particuliere à l'homme, qu'il n'y a que l'hōme seul être toutes les choses créées en l'univers qui puisse user d'une sēblable vie. Or la pluspart de ceux qui jusques icy ont parlé de ce sujet ayant proposé cette question, *quelle est la plus grande felicitè de l'homme en cette vie*, sortent incontinent des limites de leur theme, & vont rechercher la plus grande d'une partie & non pas du tout. Et certes lors qu'ils disent que c'est en la contemplation de Dieu, il faut le leur avouer pour l'entendement: mais nō pas pour l'homme entier, de qui l'entendement n'est qu'une partie. car l'homme cōme souvent nous avons

*Epistres Morales,*

dit c'est le composé de l'ame & du corps, & ainsi pour ne frustrer tout ce composé de ce qui luy appartient, nous dirons que non pas la plus grande seulement, mais la seule & particulière de l'homme, c'est celle qui luy viét des vertus morales que nous appellerons félicité humaine ou civile.

*Fin du troisieme liure des Epistres  
Morales de Messire Honoré  
d'Urfé.*



TABLE  
DES ARGVMENTS  
CONTENVS ES EPI-  
stres Morales de Messire  
Honoré d'Urfé.



*Ve nous ne scaurions auoir  
cognoissance asseurée de nos  
amis que par la preuue que  
nous en faisons aux aduer-*

*sitez Epist. 1. fol. 1.*

*Du changement de la fortune & des  
choses qui sont en nous & hors de  
nous Epist. 2. 5.*

*Que le mal produit le bien & le bien le  
mal. Et que la mort aduarcée des  
grands personnages pour pl sieurs  
occasions n'est pas tousiours regreta-  
ble Epist. 3. 13.*

*Qu'il ne faut temerairement se furer  
de pouoir resster aux coups de la  
fortune. De quelles choses on se doit  
prouuoir contre elle & contre la*

T A B L E.

- crainte. Epist. 4. 20.*  
*D'où procedent les enuies, en quoy se deçoient ceux qui aspirent aux grandeurs d'autruy & de la difference des Richesses aux charges & offices. Epist. 5. 26.*  
*Que les malheurs comme toute autre chose se peuvent acoustumer, que les aduersusés viennent pour nostre gloire aussi bien que pour nostre puniſſiõ, que nous ressentõs mieux les playes de nos amis que les nostres meymes Epist. 6. 34.*  
*Combien la cognoissance des esprits est peu asseuree, quel empeschement l'œil nous y donne & quel remede il y a. Epist. 7. 40.*  
*Qu'il faut de longue main se résoudre aux aduersitez : Comme on si doit preparer, & que toutes les infortunes ne viennent pas pour nous accabler. Epist. 8. 46.*  
*Que la compassion plus que tous autres accidens touche vivement une ame genereuse, & que c'est la mort qui rënd tesmoignage de la vie. Epi 9. 52.*  
*Que le conseil est creu dont le Cõseiller*

T A B L E.

mesmes se sert , que le bien acquis avec peine est le plus honorable, que les faueurs de la fortune sont tesmoignages de nos defauts, et que c'est signe de vertu que d'estre souuēt attaqué du malheur Epist. 10. 66

Que le bon heur le plus souuent est de n'auoir tous les maux que nostre imprudence & le desastre nous ont preparez que la vertu est la butte de la fortune, que toute fois il est plus honorable de souffrir pour la suivre que d'auoir du bien autrement. Epist. 11. 73.

Comment on doit vser du bien & du mal , quelle sorte de guerre la fortune & la vertu ont ensemble, & d'où vient qu'il y en a quelque fois qui n'ont point de malheurs. Epist. 12. 80.

Que la mescoissance du lieu où nous sommes, & du biē que nous iouissons, nous en rēd la perte plus ennuyeuse, que les pleurs sont inutiles aux aduersitez, & qu'il ne faut auoir autre dessein que d'estre vertueux. Epist. 13. 88.

## T A B L E

- Qu'un homme peut en tout tēps bastir sa fortune, pour quoy les ieunes sēblēt estre plus heureux que les vieux & que ceux qui commencent plus tard continuent plus longuement en leurs prosperitez. Epist. 14. 94.*
- Cōbien sont dāgerenses, les felicitez que la fortune nous enuoye quelquefois pour nous abuser, & que le bien est nostre ennemy caché & le mal le declare. Epist. 15. 101.*
- Que les prosperitez amolissent l'esprit. Que la fortune nous les enuoye pour nous corrompre, quel contentement a l'homme vertueux, & quel regret le vicioux, en ses actions. Epist. 16. 106.*
- Que d'auoir souuēt des aduersitez nous rend plus fort à les supporter. Que la resolution est celle qui y peut le plus, & pourquoy quelques uns ayant commencé de suiure la vertu sēretirēt & l'abādōnēt Epist. 17. 112.*
- Qu'en tous nos accidēs il se faut resouuenir de l'inconstance de la fortune, Que l'esperance est cause de tous les ennuis des hommes. Que les vrais*

## T A B L E.

- biens ne sont pas ceux qui s'achèptēt  
 par la peine, mais qui nous viennent  
 pour le merite Epist. 18. 118.
- D'où procede le bien & le mal, & que  
 la constance n'est pas de ne point  
 ressentir le mal, mais de le supporter  
 avec dis-cretion. Epist. 19. 124.
- Que la crainte est quelquefois plus loua-  
 ble que l'assurāce du mesme subiect  
 que sur toute chose il faut se conser-  
 uer l'honneur acquis & que c'est signe  
 d'un grand defaut de ne ressentir  
 vivement ce qui offence la reputa-  
 tion. Epist. 20. 132.
- De l'Ambuiō que la mediocre n'est pas  
 blasmable & que c'est un grād équil-  
 lon à la vertu. Epist. 21. 137.
- Qu'il ne faut seulement estre vertueux  
 mais qu'il est necessaire d'estre tenu  
 pour tel & que c'est que nous rappor-  
 te la bonne ou mauvaise reputation  
 entre les hommes Epist. 22. 142.
- Qu'il se faut quelquefois arrester apres  
 auoir long temps couru, qu'il est bō  
 de seruir au public tant qu'on luy est  
 utile, & qu'elle doit estre la retraite  
 que nous auons à faire Epist. 23.

T A B L E D U S E C O N D  
L I V R E .

- Q**u'il ne faut point perdre le temps pour brief qu'il soit & que c'est qui rend l'homme vray homme. Epist. 1. 155.
- Qu'il ne faut point souhaiter que nos amis ne soient trauezsez de la fortune & que les peines sont les semences de la gloire. Epist. 2. 161.
- Quelle difference il y a de la vie publique à la vie priuée. Epist. 3. 165.
- Que l'amour naist de sur-abondance de vertu, que tout desir en soy est louable, quels sôt les degrez de beauté en l'Vniuers & que cest que l'homme doit aymer Epist. 4. 171.
- Que l'homme de biẽ doit sur tout craindre le bon-heur, & d'ou vient la cognoissance & mescognoissance de soy mesme Epist. 5. 181.
- Que la mort n'est point redoutable & qu'elles sont les passions & douleurs de l'ame et du corps. Epist. 6. 188.
- Que les passions & affections d'elles mesmes ne sôt point mauuaises cõme elles s'ẽmeuent en nos ames & com-

# T A B L E

- mét on y peut remedier. Epist. 7. 203.*  
*Que l'inconstance de nos desseins procede de l'ignorance & quel remede il y a. Epist 8. 209*
- Que la Grandeur est une chaine continuee des hommes iusques à Dieu, Destrois especes de Grandeur Que la vertu si elle n'est extreme n'est pas vertu Epist 9. 214.*
- Que la vertu nous approche plus de Dieu que toute autre Grandeur, & qu'elle est plus aysee à acquerir que les autres. Epist 10. 224*
- Que tout ce qui nous aduient procede de la main de Dieu, et que les afflictions, encores qu'elles ayent apparence de mal, sont tousiours pour nostre punition. Epist 11. 232.*
- Que celuy qui se laisse aller à la douleur l'augmente, & que les prosperitez de la fortune ne peuuent rendre personne heureuse. Epist 12. 238*

TABLE DU TROISIÈS.  
ME LIVRE.

**Q**ue de toutes les choses créées l'homme se peut rendre celle qu'il luy plaist, qu'il est la iointure & le mariage de l'Uniuers, Et pourquoy c'est la Creature la plus admirable.

Epist. 1.

255.

Que le desir de sçauoir est en l'homme un appetit naturel qu'il y a vne dernière cause de toutes les causes qui est le suprême bien & que l'homme le peut acquerir. Epist. 2.

268.

Qu'encores que les Anciens Philosophes ayent reconnu les conditions nécessaires au suprême bien ilz ne l'ont pu toutefois entierement discerner, quelles en ont esté les opinions & en quoy ils ont erré Epist. 3.

283.

Que Dieu communique sa bonté à toutes les choses créées selon la perfectiō de leur nature, Que l'Entendement est vne partie de l'Ame & que la felicité est le retour de chaque chose à son principe. Epist 4

294.

Que l'ame raisonnable n'est point engendree de l'homme. Et quelle opiniō

## T A B L E.

- ont eu les Anciens du retour quel-  
le faisoit à son principe Epist 5. 304.
- Qu'il n'y a point d'ame uniuerselle rai-  
sonnable. Que la Creation est outre  
la force de Nature, que l'ame qui  
n'est denuce de matiere ne peut en-  
tendre. Et cōmēt seperee lele peut agir  
& estre en quelquelieu. Epist. 6. 318.
- Que les ames ne sont point engendrees  
ny creées des Intelligences. Que la  
Creation ne peut proceder que d'une  
vertu infinie. Et que le retour de l'a-  
me est en Dieu seul. Epist 7. 331
- Que Dieu est en toute chose, et que tou-  
te chose peut iouir de Dieu selon sa  
nature. Que la felicité naturelle  
n'est pas la supreme de l'homme. Et  
de quelle sorte l'ame peut iouir de  
Dieu. Epist. 8. 340
- Quelles sōt les parties de l'ame. Que les  
Appetits, resistent à la raison. Pour-  
quoy ils ont esté mis en l'homme puis-  
que il deuoit estre raisonnable. Que  
les autres animaux hormis l'homme  
n'outrepassent point en leurs appetits  
ce qui est de leur nature. Et qu'il y a  
deux sortes de vertus & de felicité en

T A B L E.

luy. Epist 9.

943.

Que la felicité qui nous vient des vertus  
morales nous rend plus semblables à  
Dieu que la contemplative. Qu'elle  
n'a point d'autre fin que soy-mesme  
Et qu'elle est la seule propre & parti-  
culiere de l'homme. Epist. 10 361.

---

*Approbation des Docteurs.*

**N**Ous soussignez Docteurs Re-  
gents en la sacree faculté de  
Theologie à Paris, certifions auoir  
veu & leu ce present liure intitulé  
*Les Epistres Morales de Messire Ho-  
noré d'Urfé*, auquel liure nous n'a-  
uõstrouué chose qui soit contraire  
à la Religiõ Catholique Apostolique  
& Romaine, ne qui puisse empes-  
cher d'estre mis en lumiere, enfoy de  
ce nous auons signé la presente ap-  
probation. A Paris le vintiesme Iour  
de Mars. 1608.

F. I. A R D I E R.

C. P E T I T I E A N.

*Privilege du Roy.*



ENRY PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A Noz amez & feaux les Gens tenants nos

Cours de Parlement, Paris, Rouen, Tholose, Bordeaux, Dijon, &c. Preuoist de Paris, Baillifs, Seneschaux, Gouverneurs ou leurs lieutenants & autres nos Iusticiers ou officiers & chacun d'eux si comme il appartiendra, salut, I E A N M I C A R D, marchâd libraire à Paris, nous a fait remonstret qu'il auroit avec peine & labeur recouuert un liure intitulé, *EPISTRES MORALES, diuisées en trois liures de Nostre cher & bien amé HONORE D'URFE* Gentilhomme ordinaire de nostre chambre, Capitaine de Cinquante hommes d'Armes de nos ordonnances, Comte de Chasteau Neuf, Baron de Chasteau Morand, &c. lequel liure il desireroit Imprimer ou faire Imprimer, Mais il craint ne le pouoir sans nostre permission humblement requerant icelle. A ceste cause inclinant liberalement à sa Requeste auons audit M I C A R D accordé, permis & octroyé: accordons, permettons & octroyons par ces presentes, d'imprimer ou faire Imprimer le susdict liure, & iceluy expoler en Vente pour le Temps & terme de dix ans à commencer du iour & datte que ledict liure sera acheué d'Imprimer & à ce que ledict M I C A R D se puisse rembourser des frais & despens en

quoy il se seroit constitué en cest endroit  
Nous auôs fait & faisons tresexpresses Inhi-  
bitions & defences à tous libraires Impri-  
meurs ou autres de cestuy nostre Royaume,  
de n'imprimer ne faire Imprimer vendre,  
distribuer ou exposer en vête d'autres Exem-  
plaires desdites **ÉPISTRES MORA-**  
**LES**, que de l'impressiõ dudit **MICARD**  
à peine de Confiscation desdits Exempla-  
res, de tous despens dommages & Interests  
& de quinze cens liures d'Amende applica-  
ble moityé aux pauvres & l'autre audict ex-  
posant. A ce que nul n'en pretende Cause  
d'Ignorance **NOUS VOULONS**  
**ET NOUS PLAIST** que la teneur  
des presentes soient inserées à chacune des-  
dites Exemplaires & soient tenus pour suf-  
fisamment publiques & notifiées. **SIVOUS**  
**MANDONS ET COMMAN-**  
**DONS** que de nos presentes grace, congé  
licence & permission Royale, le contenu cy  
dessus vous faites, souffriez & laissez ledict  
exposant iouyr & vsér plainement & paisi-  
blement cessans & faisans cesser tous trou-  
bles & Empeschemens **CARTELEST**  
**NOSTRE PLAISIR** Nonobstant  
quelconques ordonnances & lettres à ce  
Contraires. De ce faire vous donnons pou-  
voir & mandement special. Donné à Paris  
le vintseptiesme Iour d'Aoust l'An de  
Grace 1608. & de Nostre Regne le 19. &  
scellé du Grand sceau de cire Jaune sur sim-  
ple queüe *Par le Roy en son Conseil.*

— Signé

**A D D E E,**







